

HISTOIRE IMPARTIALE DES ÉVÉNEMENS MILITAIRES ET POLITIQUES DE LA DERNIERE GUERRE, DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

TOME TROISIEME.

Parcere ſubjectis, & debellare ſuperbos.
Virgil. Eneid. l. 6.

Par l'abbé de Longchamps.



A AMSTERDAM,
Et à PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques.

1785.

L

D

L
con
gue
mit
dan
pag
les
l'on
fut
re,
gner
ſans
l'aby
préci
vre l



HISTOIRE IMPARTIALE

Des Événemens militaires & politiques de la derniere Guerre, dans les quatre Parties du Monde.

LA campagne de 1781 fut sans contredit la plus importante de la guerre d'Amerique, en ce qu'elle mit fin aux grandes expéditions dans ce continent. Cette campagne étoit moins décisive dans les autres parties du monde; & l'on ne peut trop répéter que ce fut un malheur pour l'Angleterre, qui désormais ne pouvoit éloigner l'instant d'une paix générale, sans approfondir de plus en plus l'abyme où cette guerre l'avoit précipitée. Avant que d'en suivre les progrès dans les autres con- 1781.

1781. trées, achevons d'esquisser le tableau de ses désastres dans les Grandes-Indes.

Combat de San-Jago entre MM. de Suffren & Johnstone.

On a vu que M. Johnstone avoit pris le commandement de l'escadre originairement destinée à Sir Hugh Palliser. Avec les dix-sept voiles qui la composoient, en y comprenant les transports armés, il fit route vers le Cap de Bonne-Espérance, où l'escadre angloise devoit se séparer du convoi qui, sous la protection de quelques sloops, poursuivit sa navigation jusqu'aux Indes orientales. Avant de gagner ce Cap, le Commodore étoit entré dans Saint-Jago pour s'y rafraîchir; c'étoit la plus considérable des isles du Cap Verd. Cette Colonie portugaise & neutre par conséquent, sembloit devoir offrir un asyle également inviolable pour tous les vaisseaux des Puissances belligérantes. Le Commandeur de Suffren se présenta dans cette confiance à la rade de Saint-Jago, & avec la même intention que le Commodore. Il ne s'attendoit point à des actes d'hostilité de la part de M. Johnstone; mais ce Comman-

1781.

dant ne crut pas devoir négliger l'avantage de sa position; il vint attaquer M. de Suffren, & il y eut entre les deux escadres un combat très-vif, dont voici la relation extraite des dépêches de l'Amiral anglois.

Relation de ce combat.

Dans la matinée du 16 Avril, l'Isis, vaisseau de cinquante canons, & de toute l'escadre britannique le plus éloigné sous le vent, signala onze voiles françoises qui paroissoient au large dans la partie du Nord-Est. M. Johnstone se transporta sur le champ à bord de l'Isis, pour vérifier l'observation; il reconnut distinctement cinq vaisseaux de ligne, & plusieurs autres de moindre force. Retourné à bord du Romney qui avoit quitté le port de Praya avec toute la flotte, il donna le signal de se tenir prêt à combattre. A dix heures & demie du matin, le Commandeur tourna la pointe de l'isle qui est à l'Est; son escadre étoit formée en ligne, & le vaisseau de tête conduisoit les autres dans la baie. Il s'avança courageusement à deux cables de Monmouth, du Jupiter & du Héro, passant

1781. devant la Diane, la bombarde la Terror & le brûlot l'Infernal, qui, ſéparés du reſte de l'eſcadre britannique, en étoient à quelque diſtance. Dans cette poſition, le Capitaine François hiſſa ſon guidon, arbora pavillon blanc, & envoya deux boulets à l'Iſis. Immédiatement après, il vint mouiller à la voile par le travers du Monmouth, & fit feu ſur les vaiſſeaux anglois, dont les batteries commençoient à jouer avec beaucoup d'effet. Dans le premier quart-d'heure du combat, deux ou trois vaiſſeaux de la Compagnie angloiſe avoient amené pavillon, & jeté leurs paquets à la mer; quelques autres ne s'étoient ſauvés qu'en gagnant le large. Cependant le Romney n'avoit de libres que deux ouvertures, & ne pouvoit, en virant, ſe ménager un plus grand eſpace, parce que le Jaſon ſe trouvoit ſous ſa poupe. Se voyant ainſi hors d'état de concourir à l'action, le Commodore ſe fit tranſporter à bord du Héro où le Général Meadows & le Capitaine Saltern voulurent abſolument l'accompagner. Le Héro

faiſoit alors un feu terrible de toute ſon artillerie, & le Monmouth & le Jupiter continuoient le leur avec autant de vivacité que de ſuccès. Suivant cette relation, le Commandant François trouva ſa poſition ſi dangereuſe, qu'il coupa ſon cable, & gagna la haute mer. Ce mouvement expoſoit un de ſes vaiſſeaux au feu de tous ceux de l'eſcadre angloiſe qui avoient du canon à diriger contre lui; il reſta quinze minutes dans cet état de détreſſe. 1781.

Le Capitaine Johnſtone avoit repris le commandement du Romney. S'étant fait rendre compte de l'état de chaque vaiſſeau, il fit le ſignal pour tous les Capitaines de gagner le large avec la célérité néceſſaire pour completter la victoire. L'Iſis & la Diana n'obéirent point d'abord à ce ſignal; elles étoient ſi maltraitées, qu'elles ne joignirent le gros de la flotte qu'après un délai de quelques heures. On fit alors le ſignal de marcher en ordre de bataille ſur la ligne de front; mais l'Iſis continua de reſter en arrière à la diſtance d'environ trois milles; il fallut diminuer de voiles pour l'attendre, & ces

Retraite de Johnſtone & de M. de Suffren.

1781. nouveaux délais ajoutèrent encore à la distance qui séparoit les deux escadres. Le Commodore se voyoit déjà fort loin sous le vent de Saint-Jago ; d'ailleurs le jour étoit sur son déclin, la mer s'étoit élevée ; il n'y avoit plus d'espoir d'en venir à une action décisive avant le lever du soleil ; enfin le convoi britannique & les troupes de débarquement attendoient le retour de l'escadre dans une position vraiment allarmante. Ces considérations déterminèrent l'Amiral à rejoindre les bâtimens confiés à sa protection. Comme il se ressaisit le lendemain du vaisseau de la Compagnie l'Hinchinbrooke, dont les François s'étoient emparés la veille, il apprit de ceux qui étoient à bord de ce vaisseux, que c'étoit au Commandeur de Suffren qu'il venoit d'avoir affaire.

Que M. de Suffren a eu l'avantage dans le combat de San-Jago.

On a cru devoir omettre plusieurs autres détails de ce rapport souvent infidèle, & toujours exagéré à l'avantage des Anglois : mais le ton audacieux du Commodore n'empêchoit pas que son escadre n'eût beaucoup souffert, & beaucoup

plus que l'eſcadre françoiſe. D'après ſa relation même, il eut au moins deux cens ſoixante-huit hommes tués, bleſſés ou faits priſonniers, & la perte des François fut tout au plus de la moitié. M. Johnſtone finit par avouer leur ſupériorité pendant l'action, & le nombre des priſes que la tempête les força d'abandonner. Il y a toute apparence que la flotte angloiſe ne dut ſon ſalut qu'à cette derniere circonſtance. Mais l'Amiral eſſaya de rejeter ſon mauvais ſuccès ſur le Capitaine de l'Iſis qui fut démonté. C'eſt ainſi que l'orgueil national punit ſouvent les ſerviteurs de l'Etat ; on aime mieux accuſer un brave homme malheureux, que de s'avouer vaincu. Après avoir été battu par le Comte de Guichen, l'Amiral Rodney avoit cru devoir s'en prendre à deux Capitaines, qu'il força de ſe juſtifier dans un conſeil de guerre. 1781.

Capitaines françois démontés par M. de Suffren.

Même en calculant d'après les aveux des papiers britanniques, il eſt au moins probable que M. de Suffren eut l'avantage dans cette rencontre ; & cet avantage eſt dé-

1781. montré dans sa relation, dont les Anglois eux-mêmes n'ont point ôsé contester l'exactitude. La victoire eût été complette, si deux vaisseaux avoient toujours su exécuter les ordres de leur Chef; & si par une fausse manœuvre, deux autres n'avoient empêché l'effet de l'artillerie du reste de l'escadre. Les deux premiers n'imaginant pas qu'il y eût rien à craindre dans une rade neutre, négligèrent les signaux du Général, & furent tués dans un combat auquel ils ne s'étoient pas suffisamment préparés. M. de Suffren crut devoir démonter les deux autres Capitaines, dont l'inaction ou les fausses opérations avoient mis obstacle aux progrès de sa victoire.

Il devance l'ennemi au Cap de Bonne-Espérance, & fait échouer l'expédition du Commodore

L'effet de ce combat entre MM. de Suffren & Johnstone, fut de réduire le dernier, à prolonger son relâche à Saint-Jago, où il employa seize jours à se réparer. Pendant ce tems-là, l'escadre françoise continuoit sa route vers le Cap de Bonne-Espérance; elle y devança le Commodore, & débarqua les renforts

qu'elle étoit chargée d'y conduire. 1781.
Ainſi le Général anglois ſe vit dans l'impoſſibilité d'effectuer ſon expédition. Le Commandeur étoit déjà parti pour les Grandes-Indes, lorſque l'eſcadre ennemie ſe préſenta devant le Cap. M. Johnſtone le trouva ſi bien gardé, qu'il déſeſpéra d'en faire la conquête. Cependant on y attendoit une flotte hollandoiſe tout récemment partie de l'Inde; & déjà cinq vaiſſeaux de la Compagine venoient d'entrer dans la baie du Saldanha. Le Commodore tourna ſes vues contre cette flottille. Heureuſement pour lui qu'il régnoit un brouillard épais qui ſe ſoutint juſqu'à la matinée du 21 Juillet, & qui favoriſa ſon entrepriſe. Sur les huit heures du matin, il reconnut diſtinctement la terre à une diſtance d'environ quatre milles. Il porta directement vers la baie; y pénétra avec rapidité. Lorſqu'il fut apperçu des Hollandois, il n'y avoit plus moyen de lui échapper. A peine eurent-ils le tems de couper leurs cables, de larguer leurs voiles, de faire échouer leurs vaiſſeaux ſur le rivage, & d'y met-

Johnſtone tourne ſes vues contre une flotille hollandoiſe.

tre le feu. Les bateaux anglois
1781. les abordèrent assez tôt pour arrêter le progrès des flammes sur quatre bâtimens ; il n'y eut de brûlé que le Middlebourg qu'on fit remorquer pour garantir les autres prises des effets de l'explosion qui devoit avoir lieu, lorsque la flamme auroit gagné la Sainte-Barbe. Il n'y avoit pas dix minutes que les bateaux s'étoient éloignés, lorsque le Middlebourg sauta près de la pointe méridionale de la baie. Ainsi les opérations du Commodore se bornèrent dans ces mers à la prise de quatre navires; ce fut tout le fruit qu'il retira d'une campagne où il ne se proposoit rien moins que d'expulser les Hollandois du Cap de Bonne-Espérance. Après cette expédition, il revint en Angleterre avec ses trophées, & remit à M. Bikerton le commandement d'une partie de la flotte & des transports armés pour les Grandes-Indes. On prétendit qu'il avoit fait une légere apparition à Monte-Video, où il se flattoit d'arriver à tems pour intercepter la riche flotte de la Plata; mais elle avoit fait voile de ce

1781. Richesse de la flotte de

port quinze jours avant l'arrivée du Commodore, & il ne dut pas moins regretter d'avoir manqué ce précieux convoi, que l'importante expédition du Cap de Bonne-Espérance. Les remiſes annuelles que l'Eſpagne retire de cette contrée, ſont eſtimées près de quatre millions ſterling; & comme les vaiſſeaux de regiſtre étoient chargés du produit de deux années, parce que la guerre avoit retardé d'un an le départ de la flotte, l'heureux retour de ces vaiſſeaux fut pour l'Eſpagne un coup de cent quatre vingt millions de livres tournois.

Les délais du Commodore avoient donné tant d'avance à M. de Suffren, qu'il effectua ſa jonction avec M. d'Orves plus d'un an avant celle des Amiraux Hughes & Bikerton. En vain ce premier Amiral voulut oppoſer des obſtacles au paſſage des renforts envoyés d'Europe à l'armée d'Ayder-Ali Khan, ces ſecours arrivèrent à leur deſtination; & ce fut un événement déciſif qui changea la face des affaires, en ce qu'il affermit le courage chancelant

1781. des Marattes qui commençoient à se lasser d'une guerre, où malgré les talens & l'intrépidité de leur Chef, ils n'avoient de grands succès à espérer, que par l'entremise des troupes européennes. Il y eut à cette occasion un combat assez vif entre les deux flottes qui étoient à peu-près d'égale force. On comptoit douze vaisseaux de ligne dans l'escadre de M. de Suffren, & onze dans celle de l'Amiral Hughes; les François devoient cette supériorité à la prise d'un vaisseau de ligne, dont ils s'étoient emparés quelques jours avant le combat. Cette perte ne fut point compensée par les trois bâtimens de transport qui, s'étant séparés de la flotte françoise, tombèrent au pouvoir de l'ennemi dans cette journée, dont l'Amiral Hughes s'attribua le succès. Ces trois bâtimens exceptés, tout le convoi arriva sans obstacle à sa destination, & le principal objet de M. de Suffren se trouva parfaitement rempli. Les Anglois manquèrent le leur, & la perte de Pondichery fut un des effets de leur prétendue victoire. D'ailleurs la

Combat entre les flottes de Hughes & de Suffren. Ce dernier a l'avantage.

1781.

jonction des troupes françoises à celles du conquérant Indien, exposa bientôt au même danger la ville de Madras; l'Amiral Hughes se vit obligé d'y porter toutes ses forces, de laisser ainsi M. de Suffren maître de la mer, & de lui abandonner un grand nombre de transports chargés d'approvisionnemens pour cette Capitale des Indes britanniques. La disette de cette grande ville fut extrême, lorsque l'armée d'Ayder l'eût resserrée du côté de la terre, de maniere à lui fermer tous les débouchés.

La ville de Madrass est menacée par les Marattes.

Tels étoient les résultats du pretendu triomphe de l'Amiral Hughes sur M. de Suffren, dont la présence donna bientôt une nouvelle face aux affaires de l'Inde. Il n'eut pour ainsi dire qu'à se montrer, pour réparer les méprises de ses prédécesseurs, & prévenir les suites de quelques opérations mal combinées. La conduite des meilleurs Officiers françois dans cette partie du monde, n'avoit pas toujours été au-dessus de la censure: on blâma, par exemple, M. d'Orves d'avoir choisi la route la plus lon-

Fautes réparées par M. de Suffren.

1781. gue pour ſe rendre au Coromandel dans la vue d'intercepter les navires qui deſcendoient le Gange. Ayant ainſi conſommé tous ſes vivres dans la traverſée qui fut de trois mois & demi, il ne put que ſe montrer dans les paſſages de Pondichery, & ſe vit forcé de mettre en liberté les priſonniers qu'il avoit faits pendant ſa croiſiere. Ils jetèrent l'allarme ſur la côte où ils débarquèrent, & les Anglois qui juſqu'alors ne s'étoient pas douté de l'approche de l'eſcadre françoiſe, apprenant qu'elle étoit dans le voiſinage de Madraſs, retirèrent leurs troupes de Pondichery, renforcèrent la garniſon du fort Saint-Georges, y dreſsèrent de nouvelles batteries, y firent de nouveaux ouvrages, & mirent la place en état de ſoutenir un ſiége. Cependant Ayder-Aly écrivit à M. d'Orves qu'il ſe faiſoit fort d'enlever Madraſs en moins de ſix ſemaines, s'il vouloit lui fournir douze cens Européens, & ſe tenir devant la place avec toute ſon eſcadre. Le Général François rejeta cette propoſition, & revint à l'Iſle de France. Il y

1781.

attendit M. de Suffren, dont les cinq vaiſſeaux devoient ſe joindre à l'eſcadre de l'Inde, & la ſuivre au Coromandel où M. d'Orves ſe propoſoit de retourner inceſſamment, pour la gloire du Commandeur qui l'y remplaça dans le commandement de l'armée. Ses triomphes y redonnèrent à la marine un éclat qu'elle avoit perdu depuis long-tems dans les Grandes-Indes; & déſormais l'Angleterre n'eut plus à ſe glorifier de ſon aſcendant ſur la France dans cette partie du monde.

Ayder-Aly eſt battu par Sir Eyre Coote.

Elle ſoutint un peu mieux ſes avantages contre les armées indiennes, lors même qu'elle eut à combattre le redoutable Ayder-Aly-Kan. Il eſt bon de rappeller ici la journée du premier Juillet où Sir Eyre Coote ſe montra ſupérieur à ce fameux conquérant, dans l'action générale qui eut lieu entre Porto-Novo & Mooteapollam. Le combat dura huit heures, & fut très-meurtrier du côté des Indiens. Les forces d'Ayder conſiſtoient en vingt-cinq bataillons d'Infanterie, quatre cens Européens, quarante ou cinquante mille chevaux, & près

1781. de cent mille tant Mathelocks que Peons & Polygars. Quarante pièces de canon composoient son artillerie. L'armée de Sir Eyre Coote étoit de beaucoup inférieure en nombre, & ce Général ne dut sa victoire qu'à la supériorité de sa tactique. La seconde ligne des Anglois s'étoit placée sur des hauteurs qui mettoient en sûreté leur arriere-garde, tandis que la premiere ligne s'avançoit vers le canon de l'ennemi, dont la cavalerie faisoit de vaines tentatives pour l'enfoncer. Pendant long-tems il soutint une canonade vive & meurtriere, que tout le feu des troupes britanniques ne pouvoit faire taire. Cédant enfin à la bravoure & à l'activité de ces troupes, il se retira précipitamment, & les Anglois resterent maîtres du champ de bataille. Le Général indien y laissa quarante mille morts; & la perte de Sir Coote fut tout au plus de quatre cens hommes tués ou blessés.

Divers échecs d'Ayder-Aly

Après l'action du premier Juillet, ce Général s'étoit mis à la poursuite d'Ayder-Aly. Il prit, chemin faisant, le fort de Tripassore,

place importante, dont Ayder n'avoit point eu le tems de renforcer la garnison. Son armée en étoit à seize milles, lors de cette expédition. Le 26 Août, Sir Eyre Coote marcha dans l'intention de livrer une seconde bataille. Le terrein qu'occupoit alors le Général indien, avoit été le théâtre d'un triomphe qu'il venoit de remporter sur le Colonel Baillie. Encouragé par une idée superstitieuse, il voyoit dans cet emplacement le champ d'une seconde victoire; avec cette confiance il brûloit d'y combattre l'ennemi. Sa position étoit d'ailleurs très-favorable, & rien ne fut plus hardi que l'approche de Sir Eyre Coote qui, pour former sa ligne, se vit obligé le lendemain de braver une canonnade de plusieurs batteries. Le combat du 27 Août, avoit commencé sur les neuf heures du matin, & ne se termina qu'au coucher du soleil, époque à laquelle Ayder-Aly-Kan abandonna ses postes & céda le champ de bataille; mais cette seconde action coûta plus de monde au Général anglois que l'affaire du premier Juillet;

1781.

1781. & grace à leur position avantageuse, la perte des Indiens fut beaucoup moins considérable.

Un mois après, jour pour jour, il y eut près de Sholingur un troisième combat, qui se termina par la déroute de l'armée d'Ayder. Elle essuya un quatrième échec devant Vellone, dont il étoit venu former le siége. Il y fut repoussé avec perte; mais le lendemain il prit sa revanche sur les troupes de Sir Eyre Coote, dont les bagages & le convoi furent attaqués au passage d'un marais, où il périt un grand nombre d'Anglois, parmi lesquels on comptoit plusieurs Officiers de distinction. Dès que l'armée eut traversé le marais, elle se mit à la poursuite des Indiens, qui lâchèrent pied & se retirèrent dans le plus grand désordre.

Le Carnate n'en est pas moins ruiné.

Cette retraite précipitée annonçoit clairement que les troupes d'Ayder-Aly craignoient de se mesurer avec l'armée britannique. Dans cette circonstance, le Général indien auroit dû profiter de sa situation & de la connoissance des lieux pour harasser l'en-

nemi dans sa marche, & l'obliger à regagner le Carnate faute de provisions. Mais ce conquérant fut un moment découragé par le mauvais succès de ses différentes rencontres avec les troupes de Coote, & elles traversèrent le Palaar sans trouver le moindre obstacle. En soutenant un feu de mousqueterie de la rive opposée du fleuve, il est très-probable qu'il eût fait avorter les desseins du Général anglois. Quoi qu'il en soit, ces derniers échecs d'Ayder-Aly-Kan n'empêchoient pas que le Carnate ne fut entièrement ruiné, & pour longtems hors d'état de produire un revenu équivalent à ses charges. D'ailleurs la marine françoise n'en prenoit pas moins sur la marine britannique un ascendant qu'elle n'avoit point eu jusqu'alors dans les mers de l'Inde.

1781.

L'Amiral Hugues se dédommage avec les Hollandois de ses revers avec M. de Suffren.

Si l'Amiral Hughes essuya de grands revers avec M. de Suffren, il fut plus heureux avec les nouveaux ennemis de la Grande-Bretagne; il obtint des avantages réels contre les Hollandois, & leur enleva divers établissemens tant sur

1781. les côtes de l'Inde que dans l'isle de Ceylan. De ce nombre furent Negapatam & Trincomale; mais ces conquêtes faciles & par conséquent peu glorieuses, ne devoient point rester aux Anglois. Cette campagne de l'Inde sur laquelle on doit revenir, ne fut qu'une préparation à la campagne de 1782. Le Commandeur de Suffren ne fit qu'y préluder aux combats multipliés, qui tous se termineront à la gloire de ce grand Général, que le suffrage universel de la nation vient de placer au rang des Héros de la marine françoise. Mais pour ne point anticiper, jetons un coup d'œil sur les opérations, ou plutôt sur les préparatifs de la campagne d'Europe.

Conjectures sur les préparatifs de la campagne en Europe.

On venoit d'équiper à Brest une escadre de vingt-deux vaisseaux de ligne & d'un grand nombre de frégates aux ordres de M. de Guichen qui, disoit-on, n'attendoit qu'un vent favorable pour aller se joindre à la flotte espagnole qu'on supposoit en croisière à la hauteur d'Ouessant. On ajoutoit, sans beaucoup de vraisemblance, que M. de la

Motte-Piquet alloit prendre le commandement de quinze vaiſſeaux deſtinés pour une expédition ſecrete ſur laquelle on ſe livroit aux conjectures les plus diſparates. La plus vraiſemblable annonçoit le deſſein de reprendre Minorque, & par ce moyen, d'ôter aux Anglois toute eſpèce de reſſource pour l'entretien & l'approviſionnement de Gibraltar. D'autres ſpéculateurs voyoient dans cet armement les préparatifs d'une invaſion contre les iſles de Jerſey & de Gerneſey. Des Obſervateurs moins timides ſuppoſoient à l'armée combinée un objet plus vaſte & mieux proportionné à l'étendue de ſes forces; ils la faiſoient agir tout-à-la-fois & contre ces différens poſtes, & contre les vaiſſeaux armés pour la défenſe de l'empire britannique; mais à la mi-Juin, il n'y avoit encore rien de certain que beaucoup d'activité, de mouvement & d'appareil dans les ports de France & d'Eſpagne. On s'étoit aſſuré à Breſt d'un plus grand nombre de Matelots, que le ſervice annoncé juſqu'alors ne paroiſſoit l'exiger; on avoit 1781.

1781. ajouté de nouveaux corps, tant à l'artillerie qu'aux autres troupes destinées à s'embarquer; tous les approvisionnemens étoient prévus, & l'armement pouvoit se completter en peu de jours. Le 23 Juin l'escadre du Comte de Guichen fut entièrement équipée, & peu de jours après elle mit à la voile sur les huit heures du matin. Elle étoit composée de dix-huit vaisseaux de ligne, dont quatre montoient cent dix canons, de trois frégates de trente-deux, & de six autres bâtimens de moindre force.

Escadre du Comte de Guichen. Sa force.

Le 19, la flotte angloise aux ordres de l'Amiral Darby, avoit mis à la voile de Ports-Mouth; elle n'étoit point inférieure à l'escadre françoise, & l'on y comptoit au moins dix-huit vaisseaux de ligne & six frégates. Quatre autres vaisseaux de soixante-quatorze mouilloient dans la rade, & n'attendoient que le vent pour l'aller joindre à la vue de Plymouth, où elle fut apperçue le 21 Juillet. Deux cutters détachés successivement de la flotte angloise, entretenoient une correspondance suivie entre l'escadre &

Escadre de l'Amiral Darby.

l'Amirauté, à qui l'on prétendoit que les dépêches de l'Amiral Darby venoient de confirmer le bruit déjà répandu de la prochaine croisière de Don Louis de Cordova avec trente-huit vaisseaux de ligne & onze frégates de vingt-huit à quarante-quatre canons. Dans cette supposition, la croisière de l'Amiral ne pouvoit être longue ; on devoit s'attendre à le voir bientôt rentrer dans les ports d'Angleterre. Ce n'étoit point une vaine conjecture, & nous verrons bientôt Darby se réfugier à Torbay avec toute sa flotte, si l'on excepte trois vaisseaux de ligne détachés pour renforcer l'Amiral Parker qui croisoit depuis quelque tems dans la Baltique. Le Gouvernement informé de l'importance d'une escadre hollandoise, nouvellement expédiée pour aller protéger dans les mers du Nord le retour de plusieurs vaisseaux de l'Inde, crut devoir saisir cette occasion de frapper un coup éclatant sur la marine de Leurs Hautes-Puissances, & d'écarter, au moins pour le reste de la campagne, une branche de

1781.

Projet contre la marine hollandoise.

1780. la confédération formidable qui pressoit de toutes parts l'Angleterre ; mais l'événement fera voir que dans cette circonstance, elle avoit trop présumé de son ascendant sur la Hollande. Revenons à l'escadre du Comte de Guichen.

Tout annonce à Cadix le projet d'une grande expédition.

Dès le 6 Juillet, elle étoit entrée sans accident dans la baie de Cadix, où elle précéda de quelques jours l'arrivée des quinze vaisseaux expédiés du Ferrol avec lesquels elle ne tarda pas à effectuer sa jonction. Cette nouvelle bientôt répandue dans toute l'Europe, expliqua le retour précipité de l'escadre angloise destinée contre la Zélande, le retardement apporté au départ de l'Amiral Digby, & le changement subit qui se fit remarquer dans les opérations de la campagne britannique. La flotte prête à quitter la rade de Cadix, étoit de cinquante-trois vaisseaux de ligne ; il étoit clair qu'on se disposoit à quelqu'expédition vigoureuse, mais encore inconnue. Cependant on avoit rassemblé dans le port des munitions de guerre de toute espèce ; on avoit équipé dix bom-

bardes

bardes & plusieurs brûlots ; on avoit des transports pour douze ou quinze mille hommes. Ces troupes campées aux environs de Cadix, étoient chaque jour exercées à des évolutions militaires, à des attaques, à des descentes simulées. L'infatigable Duc de Crillon toujours à leur tête, ne cessoit de les encourager par son exemp e. Il connoissoit tous ses Soldats, il se mêloit parmi eux ; il n'y en avoit pas un seul à qui il n'eût parlé ; tous brûloient de se signaler sous les yeux de leur Général. A la proposition qu'il leur fit de se retirer, s'ils craignoient de le suivre, ils répondirent unanimement qu'il n'y avoit point de périls qu'ils n'affrontassent avec lui ; & qu'ils étoient disposés à répandre la dernière goutte de leur sang pour l'honneur des armes du Roi & pour le service de la patrie. Tel étoit le vœu général des troupes, lorsqu'elles s'embarquèrent le 21 Juillet, pour une expédition qui paroissoit regarder Minorque ou Gibraltar.

1781.

Départ des flottes combinées.

Comme la flotte combinée se tenoit encore dans la baie, quoi-

1781. qu'elle eût pu mettre en mer plusieurs jours auparavant, on ne douta pas qu'elle n'eût reçu l'ordre de couvrir & de protéger l'expédition; mais cette conjecture n'étoit appuyée que sur des probabilités, & l'objet de ce formidable armement étoit toujours inconnu. Quoi qu'il en soit, des cinquante vaisseaux de ligne qui composoient la flotte aux ordres de Don Louis de Cordova, treize en furent séparés pour former une escadre légère sous le commandement de M. de Guichen. Elle devoit marcher en avant de l'armée, & agir avec elle ou sans elle, suivant les circonstances. Les cinquante vaisseaux dirigèrent leur marche au Sud-Est, & le 22 avant le coucher du soleil, on les perdit absolument de vue. Le même jour, le convoi du Duc de Crillon sortit aussi de la baie sous l'escorte des vaisseaux espagnols le Saint-Paschal & l'Atlante, des frégates la Junon & la Sainte-Rosine, de deux cutters, trois bombardes & deux brûlots. On y comptoit dix mille hommes de troupes de débarque-

ment. Tout cet appareil annonçoit 1781.
le projet d'une grande conquête & des mesures bien concertées pour en assurer le succès. On ne s'attendoit pas à voir l'Amiral Darby demeurer oisif dans une pareille conjoncture.

Conjectures des nouvellistes sur la destination de l'armée navale.

Cependant on ignoroit la position de l'armée navale, & la curiosité impatiente des spéculateurs donna lieu à toutes les suppositions que suggèrent en pareil cas, la disette des nouvelles, l'avidité d'en savoir & le besoin d'en débiter. On faisoit croiser en même tems les flottes combinées entre l'isle d'Ouessant & les Sorlingues, sur la côte d'Irlande & dans le détroit de Gibraltar; & parmi les oisifs à nouvelles, il s'en trouvoit plusieurs qui supposoient les escadres rentrées dans leurs ports respectifs. Enfin on apprit que l'Amiral Darby venoit d'arriver à Torbay avec ses vingt-trois vaisseaux; & personne ne douta plus qu'il n'eût été chassé par l'armée de Cordova, ou que la crainte de le rencontrer ne l'eût forcé de remonter le canal.

La rentrée de l'Amiral

La rentrée de l'escadre angloise,

1781. Darby cause de grandes allarmes en Angleterre.

avant que le terme de sa croisière fut expiré, jeta l'allarme en Angleterre, & l'on s'y crut à la veille d'une invasion sur les côtes; mais cette opération n'étoit pas vraisemblable. Pour calmer ces terreurs, & dissiper des bruits qui déjà faisoient assez de sensation pour affecter les fonds publics, l'Amirauté se hâta d'expédier à Darby l'ordre de mettre à la voile incessamment, avec un renfort de six vaisseaux de ligne qui portèrent son escadre à vingt-neuf, sans y comprendre ses douze frégates. Pour mieux rassurer la nation, on eut soin de répandre que sous peu de jours, douze autres vaisseaux alloient se joindre à la grande flotte, & que l'Amiral avoit ordre de voler au secours de Gibraltar & de Minorque, dans le cas où ces places seroient investies par les flottes combinées, ou de leur livrer bataille quelque part qu'il les rencontrât, & sans égard à leur supériorité qui n'étoit qu'apparente, puisqu'elle n'existoit que dans le nombre de leurs vaisseaux. Cependant, comme le retour précipité de l'Amiral Darby

laiſſoit toujours un reſte de terreur dans la claſſe du peuple la moins diſpoſée à ſe repaître d'eſpérances chimériques, on ne manqua pas d'ajouter que ſon apparition à Torbay avoit eu pour objet de renouveller ſes proviſions pour le reſte de ſa croiſière qu'il vouloit prolonger juſqu'à l'équinoxe, afin de la rendre plus déciſive. 1781.

Toutes ces *aſſertions* (1) &

Une tempête ſépare les flottes combinées.

(1) Non contens de tromper la nation ſur les prétendues reſſources de l'Angleterre, des Nouvelliſtes à gage faiſoient métier de l'endormir dans une ſécurité funeſte, en rempliſſant leurs papiers d'aſſertions ridicules ſur la détreſſe des Puiſſances alliées. A les en croire, les flottes combinées, foibles d'équipages & de munitions de guerre, n'étoient qu'un bel appareil, plus impoſant que redoutable; l'Eſpagne réduite aux expédiens, ſe voyoit déjà dans l'impoſſibilité de continuer les hoſtilités; la France obligée de recourir à des impôts extraordinaires, faiſoit ſon dernier effort; & la Hollande, à qui la pêche du hareng venoit de manquer, n'avoit déjà plus de quoi fournir aux dépenſes d'une guerre à peine commencée. Mais toute l'Europe connoiſſoit les richeſſes de cette nation opulente; & ſes pertes, quoique

1781. beaucoup d'autres qu'on pourroit rapporter, ne faisoient prendre le change, sur la véritable position des Anglois, qu'à des Observateurs aveugles ou prévenus. L'Angleterre étoit dans un moment de crise effrayant; MM. de Crillon, de Guichen & de Cordova avoient quitté le port de Cadix avec le projet d'une grande expédition; ils avoient des forces suffisantes pour l'effectuer; leurs talens & leur expérience étoient regardés comme de sûrs garants du succès de l'entreprise, & malgré les *exagérations britanniques*, toute la marine angloise n'y devoit opposer que de

---

assez considerables, pouvoient se réparer même au sein de la guerre. Quant à l'Espagne; l'arrivée de la flotte de la *Plata* avoit fait entrer dans ce royaume près de deux cens millions de livres tournois, & ce n'étoit pas le moment de parler de la ruine de cette nation. Il est vrai que par un édit du mois d'Août, Sa Majesté Louis XVI venoit d'ajouter deux sols pour livre en sus des droits ordinaires, mais ce nouvel impôt, bien loin d'annoncer l'épuisement de la France, supposoit les plus grandes ressources dans cet État.

la bravade ; mais les élémens ſe liguèrent un moment pour la Grande-Bretagne, & tous les préparatifs de ſa ruine furent diſſipés par une tempête qui ſépara les flottes combinées, & força chaque diviſion à rentrer dans ſes ports effectifs. Les vaiſſeaux françois arrivèrent à Breſt le 11 Septembre, & mirent fin, du moins pour quelque tems, aux allarmes de l'Angleterre. 1781.

Réflexions à ce ſujet.

Ainſi fut terminée une croiſière qui pouvoit décider du ſort de la Grande-Bretagne, la priver du retour de ſes flottes, la forcer de demander la paix. Cet événement eſt une nouvelle preuve de la fragilité des plus ſages diſpoſitions dans une guerre maritime : les ordres des Cours & toutes leurs [illegible]binaiſons ne ſauroient prévenir [illegible]ccidens ſecondaires qui dérang[illegible]ivent le meilleur plan ; la commotion des élémens peut à chaque minute, arracher des mains du vainqueur les lauriers de la victoire. Cependant on verra que cette campagne ne fut pas, même en Europe, tout-à-fait infructueuſe pour les Puiſſances alliées. On ſut

1781. bientôt que le Duc de Crillon étoit arrivé heureusement à Minorque, & que sa mission étoit d'en former le siége; on auguroit le plus favorablement de cette expédition. D'ailleurs il se faisoit à Brest des préparatifs qui supposoient toujours de grands projets pour cette campagne; on continuoit d'y rassembler des troupes & de les tenir en haleine par de fréquens exercices; on y voyoit arriver de toutes parts des Soldats détachés de l'infanterie françoise, & destinés, sinon à former de nouveaux corps, du moins à recruter les bataillons alors en activité. On venoit de completter les équipages de huit ou dix vaisseaux, qui, sous les ordres de M. de Beausset, devoient aller renforcer l'escadre espagnole déjà prête à rentrer en croisière pour combattre la flotte angloise, ou du moins pour lui fermer l'accès de la Méditerranée où l'on craignoit qu'elle ne vînt au secours de Minorque. Mais cette crainte n'étoit pas fondée; l'Amiral Darby n'avoit point de troupes de débarquement, & ses vaisseaux n'étoient pas approvision-

Le Duc de Crillon arrive à Minorque.

Nouvelle croisière de l'Amiral Darby.

1781.

nés pour une expédition dans cette mer. Au reſte on ne ſavoit rien de poſitif ſur la deſtination de ſa flotte, & l'on ignoroit encore à la mi-Septembre en quels parages elle croiſoit. Les vents de l'équinoxe la forcèrent enfin de gagner le port ; & l'on apprit que toutes ſes opérations s'étoient bornées à la priſe de quelques navires, & que le principal objet de ſa longue croiſière avoit été de protéger les côtes d'Irlande qu'on n'avoit point eu l'intention d'attaquer. Mais c'eſt aſſez parler des préparatifs de la campagne d'Europe, & de l'inaction des flottes angloiſe & combinée, il eſt tems de jetter un coup-d'œil ſur le petit nombre d'événemens qui, dans le tableau de cette campagne, peuvent rompre la monotonie des projets ſans exécution.

A quoi ſe réduiſent ſes opérations.

La France l'avoit ouverte par une entrepriſe ſur l'iſle de Jerſey, dont l'exécution fut confiée au Baron de Rullecourt, ci-devant Major des Volontaires de Naſſau. Il n'avoit avec lui que douze cens hommes tirés, pour la plupart, de la légion du Chevalier de Luxem-

Entrepriſe malheureuſe ſur l'iſle de Jerſey.

1781. bourg. Le 5 Janvier sur les trois heures après-midi, ils s'étoient embarqués à l'isle de Chausey par un vent très-favorable ; en moins de six heures, ils touchèrent à Jersey, y débarquèrent heureusement, & s'étant mis en marche, passèrent sous le feu de cinq ou six forts sans être inquiétés. Arrivés par des chemins affreux, jusqu'à Saint-Hellier, ils s'emparèrent de cette capitale, après avoir massacré une partie de la garde qui voulut opposer de la résistance. Le Baron de Rullecourt envoya un piquet pour se saisir du Gouverneur & des principaux habitans, qui furent conduits sur la place du marché où ils signèrent une capitulation. Le Baron se fiant trop sur cet acte, avoit négligé de s'emparer d'une éminence où la garnison se forma en corps de troupes, & d'où elle fit jouer son artillerie sur les François, tandis qu'ils alloient se mettre en possession du premier fort de la ville, sous la conduite même du Gouverneur prisonnier. Cette perfidie inattendue jeta le désordre dans leurs rangs, & les obligea de se replier dans l'intérieur

de la place ; ils y furent bientôt affaillis par quatre mille habitans armés, qui fortirent tout-à-coup des embufcades où ils s'étoient tenus cachés jufqu'à ce moment ; la petite troupe de M. de Rullecourt fe vit forcée de céder à ce grand nombre d'affaillans. Ce brave Officier ayant reçu trois coups de feu, dont il mourut peu d'heures après, & ne comptant plus fur l'arrivée de fon arrière-garde commandée par M. d'Herville qui devoit le feconder dans cette expédition, (1) fit porter à fes Volontaires l'ordre de mettre bas les armes & de fe rendre prifonniers ; ce qu'ils firent au nombre de cinq ou fix cens. Le refte de fes gens avoit trouvé le 1781.

(1) Si le Major d'Herville eût paru à tems avec fon artillerie, & les trois cens hommes qu'il commandoit, il eft à croire que cette affaire, conduite avec autant de fecret que de courage, auroit eu une toute autre iffue ; mais le retour des bateaux où devoit s'embarquer l'arrière garde, fut retardé par des obftacles imprévus, & la marée baffe fut un contre-tems qui mit ces trois cens hommes dans l'impoffibilité de faire la defcente.

1781. moyen de s'échapper & de gagner la côte, où s'étant saisis de quelques bateaux, ils se rendirent heureusement dans les ports de Bretagne & de Normandie.

Particularité de cette expédition.

On cite une particularité de cette expédition qui peut mériter un moment l'attention du lecteur; c'est qu'il y avoit dans la petite armée de M. de Rullecourt un Officier Turc de nation, ci-devant au service du Mogol. Il se nommoit Emir-Suad & jouissoit dans l'Indostant d'un revenu de cent cinquante mille livres. Il étoit venu à Paris avec M. Chevalier, dont il étoit l'ami, & qui se louoit beaucoup des bons offices qu'il en avoit reçus lors de son passage de Suez. Emir-Suad avoit sollicité de l'emploi en France, tant pour se former au métier de la guerre, que pour se venger des Anglois, dont le despotisme dans l'Inde paroissoit l'avoir irrité. Il obtint le grade de Colonel en second dans la légion de M. le Chevalier de Luxembourg, & partit avec ce titre pour l'expédition de Jersey, où, pour me servir de son expres-

fion, il se promettoit de tuer beaucoup d'Anglois. Il s'étoit affublé d'un doliman bleu, & comme descendant de Mahomet, il portoit une bande d'étoffe verte sur son turban; il ne ressembloit d'ailleurs aux Officiers que par les épaulettes. Emir-Suad étoit un homme d'environ quarante-cinq ans. Son extérieur annonçoit de la force & du courage. Le parti qu'il avoit pris de venir s'instruire en Europe, étoit alors sans exemple parmi ses compatriotes. 1781.

Pyramide élevée à Jersey en mémoire de cet événement.

Quoique le succès n'eût pas couronné l'expédition du Baron de Rullecourt, cette tentative ne laissa pas que d'allarmer les habitans de Jersey. Ils n'étoient point sans doute revenus de leur frayeur, lorsqu'en mémoire de cet événement, ils firent ériger une pyramide où se lisoit cette inscription :

» Ci gît le corps de M. le Baron
» de Rullecourt, Officier-Général
» françois qui, dans la nuit du 6
» Janvier 1781, envahit cette isle,
» à la tête de douze cens hommes,
» surprit le Gouverneur & les Ma-
» gistrats, & les fit prisonniers de

1781. » guerre. Heureuſement qu'au point » du jour, les François attaqués » par la garniſon & la milice aux » ordres du brave Major Pierſon, » qui perdit la vie dans cette glo- » rieuſe entrepriſe, furent totale- » ment mis en déroute ; le Gou- » verneur & les Magiſtrats recou- » vrèrent la liberté ; & l'iſle fut dé- » livrée par la deſtruction ou par » la captivité des envahiſſeurs ; le » Baron de Rullecourt ſuccomba ; » & cette pyramide eſt moins un » monument érigé à la mémoire » d'un ennemi, qu'elle n'eſt, ô Jer- » ſey, un avertiſſement pour vous » & pour vos enfans, de donner à » l'avenir plus d'attention à votre » ſûreté »!

Expédition plus heureuſe contre l'iſle de Minorque

Si la France échoua dans cette tentative contre Jerſey, elle fut plus heureuſe dans ſon expédition concertée avec l'Eſpagne, contre l'iſle de Minorque, dont M. le Duc de Crillon ſe rendit maître ſans trouver de réſiſtance. L'Angleterre n'avoit pas même ſoupçonné la deſtination des troupes embarquées à Cadix pour cette grande entrepriſe ; cependant il étoit difficile de prendre le

change ſur l'objet de ce formidable armement. Lorſque l'armée des alliés ſe préſenta devant Minorque, le Général Murray, qui commandoit dans l'iſle, ne vit d'autre reſſource pour ſauver ſa foible garniſon compoſée en grande partie de Soldats invalides, que de ſe précipiter dans le fort Saint Philippe, & d'abandonner ſes proviſions à l'ennemi, ſans excepter l'apothicairerie, objet important, vu l'état de langueur & de maladie où ſe trouvoient la plupart de ſes Soldats. Entrons dans quelque détail ſur cette importante expédition. 1781.

Sécurité funeſte du Gouverneur.

Douze mille hommes bien aguerris étoient embarqués à Cadix, pour aller attaquer Minorque; & les trois mille tant Anglois qu'Hanovriens qui compoſoient alors la garniſon de cette iſle ne devoient pas réſiſter à des forces ſupérieures; la diſcorde régnoit parmi les troupes ſoudoyées pour la défendre, & la dyſſenterie y faiſoit de cruels ravages. Le Gouverneur occupé de ces deux fléaux au progrès deſquels il oppoſoit toute ſa prudence & toute ſon activité, s'endormoit dans une

1781. ſécurité funeſte ſur les autres dangers, lorſque le Duc de Crillon effectua la deſcente. Sa navigation avoit été longue & pénible. Après avoir franchi le détroit en moins de trois jours, les tranſports furent obligés de mouiller à la rade de Carthagene, où les vents contraires les enchainèrent un tems conſidérable. La flotte ne remit à la voile que le dix-ſeptième jour, & elle fut encore retardée par des calmes opiniâtres. Enfin le vent redevint favorable, à la hauteur de Malaga ; il ne fallut plus que trois jours pour arriver à la vue de Minorque. Parmi les cent voiles qui tranſportoient l'armée, on comptoit deux vaiſſeaux de ſoixante-dix canons, cinq frégates, ſix chebecs & un pareil nombre de bombardes.

Diſpoſition de l'armée du Duc de Crillon. Priſe de Minorque. Importance de cette conquête.

Le Général en forma trois diviſions qui devançoient le convoi & vinrent bloquer les ports de Mahon, de Fornella & de Citadella. Cette précaution étoit néceſſaire pour empêcher l'évaſion des bâtimens ennemis. Le débarquement s'effectua en quatre endroits différens. Deux bataillons ennemis ſe

trouvoient alors éloignés du fort Saint-Philippe, l'un à Mahon & l'autre dans le fauxbourg de Ravalle. Si la descente exécutée dans la nuit du 21 Août, n'avoit été ralentie par diverses circonstances, les deux bataillons auroient été faits prisonniers, & le fort eût perdu l'élite de la garnison. Cependant le Duc de Crillon à peine débarqué dans l'isle, y fit arborer le drapeau royal qui fut salué de vingt coups de canon & accueilli par les acclamations des troupes. Immédiatement après, il se mit à la tête des Brigades des Grenadiers & Volontaires de Catalogne, & de celles de Burgos, de Murcie & d'Amerique; prit la route de Mahon, se rendit maître du port où il trouva cent soixante pièces de canon, & se saisit de plusieurs magasins remplis d'effets précieux, dont le riche butin fut estimé supérieur à celui que Rodney venoit de faire à Saint-Eustache. Des piquets dispersés sur la route, eurent ordre d'occuper les postes les plus importans.

1771.

Le premier soin du Général après sa conquête, fut d'ordonner des

Toute l'isle est soumise,

1781. à l'exception du fort Saint-Philippe.

prières & de faire chanter le *Te Deum*. Le même jour il reçut, au nom du Roi d'Eſpagne, le ſerment de fidélité des habitans, & il n'eut pas beſoin d'employer la violence; preſque tous les Mahonnois rentroient avec plaiſir ſous la domination de leurs anciens Souverains. Les villes de Citadella & de Fornella s'étoient rendues ſans coup-férir, & toute l'iſle fut ſoumiſe, à l'exception du fort Saint-Philippe. Le Duc de Crillon trouva dans le port cent navires, parmi leſquels il y avoit quatorze corſaires en armement. On prétendit qu'un bâtiment expédié de Gênes, avoit informé le Général Murray du deſſein des Eſpagnols trois jours avant leur débarquement, mais que le Gouverneur ne tint aucun compte de cet avis. Lorſqu'il découvrit les vaiſſeaux ennemis, il n'eut que le tems de faire embarquer ſon épouſe pour l'Italie, & d'enlever à la hâte quelques proviſions de bouche. Il entra dans le fort ſur les cinq heures du ſoir, une heure avant le débarquement de la première diviſion Eſpagnole.

Cependant le Duc de Crillon alla reconnoître les fortifications de Saint-Philippe, & fit tous les préparatifs du siége qu'il devoit commencer à l'arrivée des secours attendus tant de la France que de l'Espagne. L'heureux début de son expédition fut un triomphe pour les deux Cours, & elles ne devoient pas négliger les moyens de la consommer ; mais ce dernier pas étoit le plus difficile. Si, au premier moment de la descente, on s'étoit mis à la poursuite de la garnison, il est probable que dans le désordre & la confusion de cette surprise, on eût emporté, sans beaucoup d'effort, la place où elle s'étoit réfugiée ; mais on lui donna le tems de se reconnoître, & pour peu qu'ils missent d'ordre & de vigueur dans leur défense, les trois mille hommes retranchés dans cette forteresse, devoient y tenir long tems par le seul avantage de leur position. Le fort de Saint Philippe est défendu par un rocher qui en rend les approches aussi périlleuses que difficiles : les glacis & le chemin couvert sont également taillés dans

1781.

Force de cette place.

1781. le roc, palissadés, minés, contreminés & garnis de batteries de canon; de distance en distance s'élèvent de petits forts munis d'artillerie qui protégent les glacis & le chemin couvert. Chacun de ces ouvrages est entouré d'un fossé de vingt pieds de profondeur, creusé dans le roc vif, avec une galerie couverte à créneaux pour se mettre à l'abri. Tous les ouvrages extérieurs ont des communications souterraines avec le corps de la place, où les troupes employées à sa défense, bravent, en quelque sorte, les insultes des assiégeans. Ces souterrains forment une espèce de labyrinthe, où sont creusés des puits à bascules, pour y arrêter l'ennemi, s'il parvenoit à s'en emparer. Le corps de la place environné d'un chemin couvert contreminé, est défendu par des contregardes & demi-lunes; les murailles sont taillées dans le roc, elles ont soixante pieds de haut, & le fossé qui les entoure en a trente-six de profondeur. Enfin la tour du fort Saint-Philippe est un quarré flanqué de quatre petits bastions, dont l'intérieur forme une

place d'armes qui peut avoir dix-huit perches d'étendue. Tous ces ouvrages, la plûpart taillés dans le roc, ſont, pour ainſi dire, à l'épreuve de la bombe. On portoit à quinze cens mille livres ſterling les dépenſes des fortifications ajoutées à l'iſle de Minorque, depuis 1756 juſqu'au jour où les Eſpagnols y firent leur débarquement. 1781.

Productions de l'iſle de Minorque.

Le Duc de Crillon avoit diſtribué la majeure partie de ſes troupes dans les différentes places de l'iſle, & ce qu'il pouvoit en employer au ſiége de Saint-Philippe n'étoit point ſuffiſant pour l'enlever de vive force; il falloit des renforts conſidérables pour aſſurer la conquête de Minorque, & l'étendre à toutes ſes parties; l'importance d'une telle acquiſition compenſoit bien les frais de l'entrepriſe. Ce n'eſt pas que les Eſpagnols euſſent beſoin d'un nouveau port dans la Méditerranée; mais c'étoit pour eux un coup de partie d'enlever aux Anglois l'entrepôt le plus avantageux de leur commerce du levant. D'ailleurs l'iſle de Minorque fournit tout ce qui eſt néceſſaire à la vie; elle

1781. produit du bled, du vin, des fruits excellens. Tous les bestiaux y prospèrent; & en y donnant quelques soins, on y pourroit tirer un grand parti de la culture. Ses pâturages sont de la même nature qu'en Espagne; & pour y recueillir une laine aussi fine & aussi précieuse que celle de ce royaume, il suffiroit peut-être d'y transporter des brebis espagnoles. Cette isle abonde en poissons de toute espèce; on y trouve des mines de plomb & des carrières du plus beau marbre; ses fromages sont d'un goût exquis, & pourroient devenir un objet de commerce important. Elle fournit du miel & de la cire d'une très-bonne qualité; & ses oliviers seroient d'un grand produit, si la culture en étoit perfectionnée. Tous les avantages attachés à la possession de l'isle Minorque, justifient bien les efforts qu'on verra faire à l'Espagne pour en completter l'acquisition.

Renforts envoyés au Duc de Crillon.

Quatre mille hommes attendoient à Barcelone l'instant de mettre à la voile, pour aller renforcer l'armée du Duc de Crillon. La France avoit

le plus grand intérêt à ce qu'on achevât la conquête de Minorque; 1781.
& l'on s'appercevoit déjà sur nos côtes de l'heureux effet de l'invasion espagnole; depuis que les corsaires de Mahon étoient enchaînés dans leurs ports, le commerce maritime du Languedoc commençoit à jouir d'une sécurité depuis longtems troublée par leurs pirateries. Pour en assurer la tranquillité, il falloit que les troupes françoises concourussent à la réduction du fort Saint-Philippe. En conséquence, l'ordre fut expédié dans les ports de la Méditerranée, de frêter, jusqu'à la concurrence de huit mille tonneaux, des bâtimens destinés aux transports d'une armée auxiliaire de quatre ou cinq mille hommes de troupes françoises. On avoit cru d'abord que cet embarquement se feroit sur des navires espagnols; mais le transport de la grosse artillerie qu'on fit passer de Barcelone en employa un grand nombre, & il fut décidé que la division françoise s'embarqueroit à Toulon vers la fin du mois de Septembre. Comme on l'a dit, le Duc de Crillon n'attendoit

1781. que ces renforts pour commencer le siége, & cette nouvelle expédition suivit de près le débarquement des troupes combinées. Il devoit s'écouler encore pusieurs mois avant que toute l'isle passât sous la domination des Espagnols.

Danger pour le riche convoi de la Havane.

Leurs vaisseaux couvroient les mers d'Europe, & la flotte angloise qui venoit de mettre à la voile pour aller secourir la place assiégée, ou pour intercepter le riche convoi de la Havane, se vit forcée de rentrer dans le port, & de laisser le champ libre aux croisières des escadres ennemies. Mais les ouragans ordinaires à l'approche de l'équinoxe, suspendirent les opérations navales de la France & de l'Espagne, & tous leurs vaisseaux plus ou moins mal-traités par les tempêtes, gagnèrent la rade sans attendre l'arrivée de la flotte espagnole. On avoit d'autant plus lieu de craindre pour cette flotte, que les escadres combinées devoient employer beaucoup de tems à se réparer, & que les vaisseaux anglois, pouvoient, à la faveur de cette circonstance, se rendre

rendre maîtres de la mer, & par conséquent tenter avec succès d'enlever le convoi espagnol. D'ailleurs l'occasion étoit favorable pour secourir Gibraltar & reprendre Minorque; mais les Anglois n'entreprirent aucune de ces opérations, & leur grande flotte consuma ce tems précieux en de vaines croisières sur les côtes d'Irlande, dans l'unique vue de donner la chasse aux corsaires françois, & de les écarter de ces parages: c'étoit bien des frais pour un si petit objet. Il est à remarquer que dans toute cette campagne d'Europe, les grandes flottes ne prirent aucune part aux expéditions qui méritent l'attention de l'Histoire.

1781.

La France ne paroissoit occupée que du soin de conserver sa supériorité dans les deux Indes. On travailloit dans le port de Brest, avec la plus grande célérité, à l'équipement des escadres qui devoient escorter les convois. Cette activité faisoit espérer qu'elles seroient en état de mettre à la voile avant la fin de Novembre. Ce ne fut que dans le mois suivant qu'elles appareillèrent au nombre de deux vaisseaux

On équipe des flottes pour les deux Indes.

1781. ſeulement pour les Indes orientales, ſavoir, l'Illuſtre & le Saint-Michel; & de ſept pour les Antilles, ſous les ordres du Marquis de Vaudreuil, dont le convoi étoit de cent dix-huit tranſports chargés de neuf mille hommes, d'un train d'artillerie conſidérable, de munitions & d'approviſionnemens de toute eſpèce. Moyennant ce renfort, la marine françoiſe aux Indes occidentales devoit ſe porter à trente-huit vaiſſeaux de ligne. M. de Guichen avoit convoyé la flotte de l'Inde juſqu'à l'un des caps; il s'en ſépara pour aller joindre l'armée eſpagnole à Cadix, où il conduiſit treize vaiſſeaux & quelques frégates.

On arme vingt-deux vaiſſeaux dans les ports d'Angleterre.

Tandis que MM. de Guichen & de Vaudreuil diſpoſoient tout pour le départ des convois, on s'occupoit tant à Ports-Mouth qu'à Plymouth de la réparation des vaiſſeaux que l'Amiral Darby venoit de ramener dans ces ports, & dont une partie étoit deſtinée pour les deux Indes, & le reſte pour la défenſe de Gibraltar; la totalité de l'armement pouvoit ſe monter à

vingt-deux vaisseaux de ligne. Le plan du Ministère étoit d'en confier d'abord le commandement en chef à l'Amiral Rodney, nouvellement arrivé des Antilles, & qui avoit ordre d'y retourner avec le Formidable & cinq autres vaisseaux du même rang. La division pour l'Inde étoit d'un pareil nombre de vaisseaux; elle avoit pour Commandant Sir Richard Bickerton qui devoit monter le Gibraltar. Suivant le même plan, le reste de la flotte alloit mettre en mer sous les ordres de l'Amiral Kempenfelt. On varioit sur la premiere destination de ces dix vaisseaux, que les uns envoyoient devant Brest, & les autres à la rencontre des cent trente-cinq voiles parties de Saint-Domingue le 25 Octobre, sous l'escorte des vaisseaux de guerre aux ordres du Chevalier de Botderu. On portoit à soixante-dix millions la valeur de cette riche flotte qui, au grand regret des Anglois, arriva le 7 Décembre à Brest, sans aucun événement fâcheux. 1781.

La division de Kempenfelt, où l'Amiral Ross commandoit en second, devoit sortir avant les autres, Rencontre des escadres de Guichen & de Kempenfelt.

1781. & tenter quelqu'entreprise en attendant qu'elles fussent prêtes à mettre à la voil . La rade de Cadix étoit le point de réunion, & l'on se proposoit d'y bloquer les flottes espagnoles avec les vaisseaux de ligne, tandis que les frégates seroient employées à ravitailler Gibraltar & le fort Saint-Philippe. Quel que dût être le succès de cette tentative, les Amiraux Ross & Kempenfelt avoient ordre de regagner les ports d'Angleterre après cette opération, & tandis que Rodney & Bickerton suivroient la route de leur destination respective. L'escadre de ce dernier ne se chargeoit point du transport des troupes qui, au nombre de cinq mille quatre cens hommes, furent réparties sur les trente navires de la Compagnie déjà rassemblés à Spithead. Ce plan n'eut pas son exécution dans toute son étendue. Des raisons que nous toucherons ailleurs, empêchèrent l'Amiral Rodney de partir à l'époque convenue. Le départ de l'Amiral Bickerton fut aussi différé, & ce retard qui avoit été prévu, facilita les moyens de renforcer l'esca-

1781.

dre de Kempenfelt. Il sortit de Ports-Mouth le 2 Décembre avec douze vaisseaux de ligne, un de cinquante canons, quatre frégates de trente-six & le brûlot la Tisiphone. Les avis étoient partagés sur la destination de cette escadre, dont la croisière ne parut point d'abord avoir d'objet particulier. Quoi qu'il en soit, M. de Guichen & l'Amiral Kempenfelt se rencontrèrent le 12 à cinquante lieues au Sud d'Ouessant; & telles furent les circonstances de cette rencontre, suivant la relation de l'Amiral anglois.

Rapport de Kempenfelt.

« La frégate qui étoit à la décou- » verte du côté du vent, signala, » dit il, une flotte dans la partie » du Sud-Est. Le vent soufloit alors » de ce côté; je fis signal aux vais- » seaux à deux ponts & aux fréga- » tes de donner chasse, & chargeai » le Victory de voiles. A neuf heu- » res du matin, nous distinguâmes » que la flotte ennemie alloit vent » largue, & gouvernoit vers l'Ouest. » Une heure après, j'observai plu- » sieurs vaisseaux fort en avant du » reste, & qui se formoient en ordre » de bataille; je fis le signal pour

1781. » former la ligne ; mais voyant la » possibilité de passer entre les vaisseaux de guerre françois & une » grande partie de leur convoi, je » continuai de forcer de voiles dans » la vue de les couper ; & j'y réussis » en partie : plusieurs amenèrent pavillon. Comme le jour baissoit, » qu'il ventoit frais, & que le tems » étoit nébuleux, tous ces navires » ne tombèrent point en notre possession. Le lendemain, au point » du jour, nous apperçûmes l'ennemi sous le vent. Je formai encore la ligne ; mais ses forces me » parurent tellement supérieures aux » miennes, que je ne crus pas convenable de hasarder une action ».

Le Marquis de Vaudreuil sauve le convoi.

Lors de cette rencontre, le convoi françois se trouvoit séparé par un coup de vent, de la forte escadre qui le protégeoit ; l'Amiral Kempenfelt saisit ce moment pour l'attaquer avec six vaisseaux, ce qui lui réussit au-delà de ses espérances ; il enleva quinze bâtimens de transport chargés de troupes & de munitions de toute espèce. Cette entreprise courageuse & bien conduite, fit le plus grand

honneur à l'Amiral anglois qui, sans doute, auroit donné plus de suite à cette expédition, si le Marquis de Vaudreuil, avec deux seuls vaisseaux, n'avoit trouvé le moyen d'arrêter les progrès de l'escadre britannique. La tempête avoit dispersé le reste du convoi, dont une partie regagna les ports de France avec beaucoup de peine; quelques autres bâtimens se rallièrent sous l'escorte des vaisseaux de M. de Vaudreuil, & se rendirent à la Martinique avec ce Général. 1781.

Reproches faits au Comte de Guichen.

Cet événement fâcheux, mais inévitable, donna lieu à quelques reproches contre M. de Guichen. On prétendit que l'Amiral Kempenfelt croisoit à la hauteur de Brest, lors de la sortie du convoi; qu'il étoit facile au Général François de combattre ou d'écarter l'escadre ennemie, & qu'il fut inexcusable d'avoir perdu de vue les vaisseaux confiés à sa protection. Pour faire tomber ces clameurs vaines & populaires, il suffisoit de répondre que la mission de M. de Guichen n'étoit pas d'attaquer l'escadre angloise, dont il ignoroit d'ail-

1781. leurs la position ; & quant à la dispersion du convoi, que ce malheur fut l'ouvrage d'une tempête, accident que toutes les précautions d'un Général ne sauroient prévenir. Au reste, les Anglois eux-mêmes ne se méprirent point sur la nature de cet événement, & le Marquis de Rockingham, à la Chambre des Pairs, en prit occasion de reprocher aux Ministres leur négligence à prevenir les malheurs de l'Angleterre.

On fait aux Ministres d'Angleterre des reproches mieux fondés, à la Chambre des Pairs.

» N'est-il pas honteux, dit-il, » que partout nous soyons écrasés » par la supériorité de l'ennemi, & » que les sommes immenses annuellement votées pour l'entretien & » l'accroissement de notre marine » ne produisent que la honte de la » fuite ou les désastres de la ruine. Ce » qui vient de se passer est d'une négligence, dont on n'a point d'exemple. Il y a plus de six semaines qu'on » savoit en Russie, au fond de la Sibérie, dans tous les coins de la » terre qu'il y avoit dans le port de » Brest vingt-deux vaisseaux de ligne prêts à mettre en mer. Quelle » force nos sages Ministres oppo-

1781.

» sont-ils à cet armement formida-
» ble? Douze vaisseaux de ligne &
» un de cinquante canons! Ils font
» partir le contre Amiral Kempen-
» felt avec ces treize vaisseaux;
» & pour couvrir leur coupable
» conduite, ils répandent le bruit
» que l'escadre françoise n'est com-
» posée que de treize vaisseaux in-
» férieurs en force: une victoire com-
» plette doit signaler, disent-ils,
» cette rencontre; on célébre déjà
» ce triomphe annoncé comme
» certain. —— Les dépêches du
» contre-Amiral arrivent! Rien de
» tout cela: au lieu d'une victoire,
» elles nous annoncent *une retraite*
» *prudente.* —— Oh! très-pru-
» dente en vérité. » De cette retraite de l'Amiral Kempenfelt, le Marquis de Rockingham & les autres membres de son parti inférèrent la nécessité d'expulser les Ministres ou de refuser les subsides.

Débats sur le même sujet, à la Chambre des Communes.

La séance des Communes du 20 Décembre fut encore plus orageuse. Sir Grey Cooper ayant proposé en forme de motion, qu'avant de finir cette séance, la Chambre s'ajournât au 22 Janvier. « Juste ciel!

1781. » s'écria le ſieur Byng, l'honorable » membre qui ôſe faire une motion » de cette eſpèce, ignore ſans doute » le dernier affront que vient de re- » cevoir le pavillon britannique, » la dernière tache qu'a imprimée » ſur nous la coupable négligence » du Bureau de l'Amirauté; s'il en » étoit inſtruit, il ne propoſeroit » pas de nous ſéparer avant que la » nation ſoit ſatisfaite ſur le der- » nier objet de ſes allarmes, avant » qu'on ait fait une enquête rigide » ſur la croiſière de l'Amiral Kem- » penfelt, avant que l'univers ſa- » che comment il eſt poſſible que » de vingt-huit vaiſſeaux de ligne » en état de ſervice immédiat, l'A- » mirauté n'ait détaché que douze » vaiſſeaux contre une eſcadre fran- » çoiſe, dont la force ſupérieure de » huit vaiſſeaux étoit connue de tou- » te la terre. Se ſéparer ! aller cher- » cher les loiſirs de la vie champêtre! » tandis que l'Empire ébranlé juſ- » ques dans ſon centre, chancelle » ſur ſes fondemens ! ah ! qu'il ne » ſoit pas dit, que la poſtérité ne » diſe pas un jour que dans ce mo- » ment d'allarmes, nous avons aban-

» donné les reſtes de l'Empire aux » mains qui l'ont démembré : gar- 1781.
» dons-nous bien de nous ajourner, » quand ce ne devroit être que » pour un jour, que pour une heure ! » conſtatons d'abord que la der- » niere humiliation que nous ve- » nons de recevoir, eſt l'effet de » la négligence de quelque dépar- » tement : puniſſons cette négli- » gence, quels que puiſſent être ceux » qui s'en ſont rendu coupables : » occupons-nous enſuite des moyens » de réparer la faute, s'il nous reſte » quelques moyens de cette eſ- » pèce : en un mot, tâchons de » mettre notre marine ſur le pied » reſpectable où elle devroit être ; » mais ſur-tout commençons par » l'enquête, & ne nous ajournons » que lorſqu'elle ſera finie ».

Lord North n'en demanda pas moins l'ajournement pour le 21 Janvier ; & après avoir juſtifié Lord Sandwich, & déclaré en ſon nom qu'il étoit prêt à ſubir l'enquête la plus rigide, il obſerva que le moment d'inſtituer une pareille enquête ne lui paroiſſoit pas devoir être celui où la plûpart des mem- Apologie de Lord Sandwich.

1781. bres étoient déjà ſortis de la ville. M. Fox prit la parole, & dans la chaleur de ſes déclamations anti-miniſtérielles, il accuſa le premier Lord de l'Amirauté d'une trahiſon manifeſte relativement à l'expédition du contre-Amiral Kempenfelt; & ſe tournant du côté du Lord North, il le déclara complice de ce délit, s'il ne ſe déſiſtoit de ſon premier avis ſur l'ajournement. Comme membre de l'Amirauté, Lord Mulgrave crut qu'il étoit du devoir de ſa place d'entrer avec quelque détail dans la juſtification anticipée du Lord Sandwich; & d'abord, il établit que c'étoit le Gouvernement & non le Bureau de l'Amirauté qui avoit déterminé la meſure des forces deſtinées à l'expédition de l'Amiral Kempenfelt, & réduiſit ainſi la queſtion. » L'A-» mirauté a-t-elle mis de la négli-» gence dans l'équipement de l'eſ-» cadre, dont la force avoit été dé-» terminée par le gouvernement? » Du moment, continua-t-il, où » l'ordre a été notifié à l'Amirauté, » on n'a pas perdu une minute. » L'Amiral Darby n'eſt rentré dans

» nos ports que le 6 Novembre, » & depuis cette époque jusqu'au 1781. » 2 Décembre, les vaisseaux destinés à former l'escadre du contre-Amiral Kempenfelt, ont été mis » en état d'appareiller. Assurément » on ne pouvoit employer plus de » diligence dans l'équipement de » l'escadre. La seconde question à » faire, question à laquelle l'Amirauté pourroit se dispenser de répondre, est celle-ci : pourquoi » n'envoyer que douze vaisseaux » contre une escadre qu'on savoit » être forte de dix-neuf ou vingt ? » La preuve qu'on l'ignoroit, c'est » qu'on n'a détaché que ces douze » ou treize vaisseaux. D'après toutes les informations reçues dans » les divers Bureaux, il a paru que » douze vaisseaux de ligne & un de » cinquante canons suffisoient pour » une expédition dans laquelle il » s'agissoit de bloquer ou d'attaquer un nombre égal de vaisseaux » moins forts, embarrassés d'un nombreux & pesant convoi ; mais encore une fois l'Amirauté n'a dû » agir que d'après les ordres du » Gouvernement, qui voyoit le

1781. » mieux dans le parti qu'on a pris :
» or, quand on a tout fait pour le
» mieux, on n'a rien à se reprocher.
» Cette supériorité de nombre que
» les flottes ennemies conservent
» sur nous en Europe & ailleurs,
» est une calamité sans doute ; mais
» est-il au pouvoir de la sagesse hu-
» maine de prévenir des calamités
» de cette espèce ? Cet ascendant
» actuel de la Maison de Bourbon
» m'étonne d'autant moins, que je
» vois, en consultant l'histoire, qu'elle
» l'a toujours eu sur nous & même
» sur l'Angleterre & la Hollande
» réunies, toutes les fois que n'é-
» tant point distraits par une
» guerre continentale, elle a pu
» tourner ses efforts du côté de sa
» marine. De notre part, on a fait
» des prodiges, on a mis nos for-
» ces navales sur le pied le plus res-
» pectable où elles aient jamais
» été portées, à aucune époque
» des guerres précédentes. A-t-on
» pu faire davantage ? je n'en crois
» rien. Témoin des efforts qui se
» font faits, je suis étonné de ce
» qu'on a pu tant faire ; & je ne
» hasarde pas mon opinion légere-

» ment, lorſque je poſe en fait que » jamais premier Lord de l'Amirauté » britannique n'a mieux mérité de » la patrie par ſon zèle, ſon acti» vité infatigable, les reſſources » puiſſantes de ſon génie, que le » premier Lord actuel de l'Ami» rauté ». 1781.

Vaughan & Ferguſon ſe plaignent de Rodney. Sujet de leurs plaintes.

Cette apologie de Lord Sandwich n'appaiſa point les mécontens; & l'on continua de s'en prendre à lui de la foibleſſe d'une eſcadre qu'il étoit d'autant plus aiſé de fortifier, que pendant toute ſa croiſière, la diviſion avoit dû reſter oiſive, ou dans le port ou dans la baie de Cauſand, où elle attendoit pour mettre à la voile, un renfort détaché de l'eſcadre même de l'Amiral Kempenfelt. Quoi qu'il en ſoit, bien des gens doutoient encore du prochain départ de Rodney: cet Amiral à peine arrivé des Indes occidentales, eut à répondre aux inculpations du Général Vaughan, & aux récriminations du Colonel Ferguſon, ci-devant Gouverneur de Tabago. Le premier avoit droit de ſe plaindre, & ſe plaignit en effet qu'à leur départ des

1781. Antilles, au lieu de le prendre ſur ſon bord, l'Amiral l'avoit relégué ſur une des petites frégates, qui, avec le Penther de ſoixante canons, étoient ſeules chargées d'eſcorter la flotte des iſles ſous le vent, tandis que le Gibraltar que montoit Rodney avoit pris les devants pour mieux éviter le danger auquel il ne craignit pas d'expoſer le convoi qu'il abandonnoit. Les négocians intéreſſés au ſort de la flotte, jetèrent d'abord les hauts cris ; ils diſoient publiquement que l'Amiral les avoit ſacrifiés à ſon intérêt perſonnel. Le choix qu'il avoit fait du Gibraltar, vaiſſeau de quatre-vingt canons, & l'un des meilleurs voiliers de l'eſcadre, déplaiſoit à tous les bons patriotes, qui, ſans avoir un intérêt direct au ſort de la flotte des iſles ſous le vent, en prenoient aux affaires de l'Etat en général. Tous ſe plaignoient du vuide irréparable que l'abſence d'un vaiſſeau de cette force devoit laiſſer dans l'eſcadre confiée à l'Amiral Hood. Les deux Généraux Rodney & Vaughan étoient revenus très-mécontens l'un de l'autre, & l'on s'at-

1781.

tendoit à les voir animer par des accuſations reſpectives, les débats parlementaires auxquels leur conduite à Saint Euſtache n'avoit déjà que trop fourni de matière. Pluſieurs Anglois avoient des droits à reclamer ſur les priſes faites dans cette iſle, & vendues ſi précipitamment au profit des Généraux. En vendant ces priſes, on avoit d'ailleurs manqué l'objet de la conquête, celui d'ôter aux Américains les reſſources qu'ils tiroient de Saint-Euſtache. « Je veux bien » croire, diſoit le Comte de Shelburne à la Chambre des Pairs, » que nos Généraux ont vendu leur » butin à des neutres; mais pouvoient-ils ignorer que c'étoit pour » le compte des Américains que les » neutres achetoient »?

Le produit de cette vente pouvoit être un objet ſi conſidérable pour Vaughan & Rodney, qu'en ſuppoſant les priſes confirmées par une Cour de Juſtice, ils devoient partager, diſoit-on, huit cens mille livres ſterling, ſomme immenſe, dont n'approcha jamais la fortune tant reprochée au Duc de Marlboroug, quoi

1781.

La majorité est contre l'enquête proposée à ce sujet.

qu'il l'eût acquise en dix campagnes qui le couvrirent de gloire.

La querelle de Rodney & de Ferguson devoit porter sur un objet moins compliqué, mais d'un intérêt qui touchoit sensiblement l'honneur du Colonel. Dans une lettre officielle sur la prise de Tabago, l'Amiral avoit témoigné tant de surprise de la reddition de cette isle, qu'il lui étoit échappé de dire, qu'il falloit des événemens bien extraordinaires pour la justifier. Cette phrase étoit susceptible de toutes les interprétations qu'on vouloit y donner, & l'ancien Gouverneur sembloit devoir exiger une satisfaction légale qui ne pouvoit avoir lieu qu'après une instruction, dont les détails non moins scandaleux que ceux du procès de Keppel & de Palliser, auroient donné une seconde fois l'Angleterre en spectacle; mais cette affaire s'accommoda sans bruit; & quant à celle de Saint-Eustache, elle n'eut d'autre effet que de suspendre le départ de Rodney pour les Indes occidentales. Cependant le vendredi 30 Novembre, M. Buke avoit proposé

à la Chambre des Pairs une enquête 1781.
qui, sans exiger la présence de l'Amiral, pût être conduite sur les pièces & documens qu'il auroit laissés entre les mains d'un ami. La motion qu'on fit à ce sujet, le mardi suivant, eut le sort de toutes celles de l'opposition; le nombre des voix contre l'enquête, fut supérieur de soixante-quatorze. Pour bien juger à quel point Rodney, Vaughan & Ferguson méritoient le blâme ou l'indulgence du Gouvernement, il faut consulter l'Histoire dans plusieurs circonstances des expéditions de Saint-Eustache & de Tabago, dont on ne parle ici que par anticipation; mais auxquelles on se propose de revenir, après avoir esquissé les opérations de la campagne dont l'Europe fut le théâtre.

Campagne d'Europe. Combat de Dogger-Bank.

La fortune avoit eu sans doute beaucoup de part à la rencontre de MM. de Guichen & Kempenfelt; il n'en fut pas ainsi du combat de Dogger-Bank, le plus vif & le plus meurtrier de toute cette guerre. Il avoit été projeté dans le Cabinet de Saint-James, sur le plan général qu'on s'étoit fait en Angleterre,

1781. même avant la rupture de la Hollande, de se récupérer avec cette nation de toutes les pertes qu'on faisoit avec les autres Puissances belligérantes. En conséquence des mesures dirigées de longue main contre les Hollandois, une flotte angloise aux ordres du Vice-Amiral Parker, de beaucoup supérieure à la leur, vint les attaquer avec l'avantage du nombre & la confiance de la force; mais les Hollandois avoient celle du courage au même degré que l'ennemi, & ce courage leur suffit pour n'être pas vaincus. Comme on l'a dit, l'action fut longue & meurtrière, & les deux flottes se séparèrent fort maltraitées de part & d'autre; elles étoient dans une égale impuissance de continuer ce combat, dont l'importance justifie l'exposé qu'on va présenter au lecteur.

Relation de ce combat

Dans la matinée du 5 Août, à la pointe du jour; l'escadre du Texel composée de sept vaisseaux de guerre, se trouvant au cinquante-cinquième degré de latitude septentrionale, apperçut au Nord-Nord-Ouest, un grand nombre de

navires étrangers; & ſur le champ le Contre-Amiral Zoutman, fit ſignal de ſe former en ligne de bataille. Il ſut bientôt par le rapport du Cutter l'Ajax, que la flotte étrangère étoit un convoi ennemi qui avoit fait voile du Sund le 26 Juillet, ſous l'eſcorte de onze vaiſſeaux de guerre anglois. A ſix heures & demie, ſept de ces vaiſſeaux arborèrent leurs pavillons, & le convoi reſtant au vent, ils portèrent ſur l'eſcadre Hollandoiſe qui vint ſe ranger en bataille à l'Eſt-Sud-Eſt, après avoir éloigné ſes navires marchands. L'action commença ſur les huit heures; le feu devint très-vif, & toute la ligne hollandoiſe fut bientôt engagée. Elle étoit composée des vaiſſeaux le Prince Héréditaire, l'Amiral-Général, l'Argo, le Batave, l'Amiral Ruyter, la Hollande & l'Amiral Piet-Heln. Ce combat dura juſqu'à onze heures & demie. Tous les vaiſſeaux hollandois étoient déſemparés, & hors d'état de pouvoir manœuvrer; mais l'eſcadre angloiſe avoit encore plus ſouffert, quoiqu'elle fût égale en nombre

1781.

1781. de vaiſſeaux & ſupérieure en force de trente-quatre ou trente-ſix canons. Elle eut ſept cens hommes tués ou bleſſés, & la perte du Contre-Amiral Zoutman fut d'un cinquième moins conſidérable ; il eut d'ailleurs l'avantage de reſter maître du champ de bataille. On ne peut trop exalter la valeur des Officiers & la bravoure des équipages dans cette glorieuſe défenſe de l'eſcadre du Texel; & l'on eſt en droit d'en inférer, que ſi les vaiſſeaux de la Meuſe avoient pu ſe joindre à ceux d'Amſterdam, les ſeuls qui ſe trouvèrent à l'affaire de Dogger-Bank, les Hollandois auroient ſans doute remporté une victoire complette. Cette réunion n'avoit pas eu lieu, par une négligence qui excita en Hollande une eſpèce de rumeur publique. Pour l'étouffer, on fit inſérer dans les gazettes cette apologie des Magiſtrats, qui, ſans doute, n'y trouva d'accès que ſous les auſpices de l'autorité. » Comme il ſe répand » que les vaiſſeaux de la Meuſe & » de Middelbourg qui devoient ſe » réunir à l'eſcadre du Texel, ont

Apologie des Magiſtrats hollandois.

1781.

» reçu depuis un contr'ordre à cet » égard ; c'eſt pour nous une ſatisfac» tion particulière de pouvoir aſſu» rer le public, d'après les infor» mations les plus authentiques, » que de telles aſſertions ſont deſ» tituées de tout fondement & ab» ſolument contraires à la vérité ; » que les ordres donnés plus d'une » fois aux vaiſſeaux de la Meuſe, » de joindre le convoi du Texel, » ont manqué leur effet par l'obſ» tacle des vents & de pluſieurs » autres circonſtances également » contraires, telles que le danger » de la province de Zélande qui, » menacée dans le même tems, par » une eſcadre angloiſe, n'auroit pu » ſe prêter à ce qu'on diminuât le » nombre des vaiſſeaux qui mouil» loient alors dans ſa rade. Il eſt » très-fâcheux, ſans doute, que » ces circonſtances aient empêché » de rendre l'eſcadre hollandoiſe » aſſez forte, pour remporter ſur » l'ennemi une victoire non moins » utile que glorieuſe ».

Murmures contre Sandwich.

Tandis que la Hollande murmuroit contre ſes Magiſtrats, & les accuſoit d'avoir laiſſé échapper une

1781. auſſi belle occaſion de battre l'ennemi, on faiſoit en Angleterre les mêmes reproches au Comte de Sandwich qui, diſoit-on, avoit négligé de renforcer l'eſcadre britannique de trois vaiſſeaux qui étoient à portée de s'y joindre, & qui par cette réunion auroient néceſſairement décidé la victoire en faveur des Anglois. Quoi qu'il en ſoit de ces reproches injuſtes ou légitimes, ce premier eſſai des armes hollandoiſes fut glorieux à la République, & fera ſans doute époque dans les Annales de l'Hiſtoire qui citera l'affaire de Dogger-Bank, comme un témoignage honorable pour les Hollandois, qu'ils n'ont point dégénéré de la valeur de leurs ancêtres, & qu'ils ſeroient encore ce qu'ils furent autrefois, ſi le malheur des tems n'eût enchaîné leur courage, & dirigé leur activité vers des objets étrangers à la gloire militaire.

Récompenſes accordées aux Officiers de l'eſcadre hollandoiſe.

Cependant la bonne conduite de l'Amiral Zoutman & la bravoure des Officiers, Matelots & Soldats qui l'avoient courageuſement ſecondé dans l'action du 5, leur donnoient des titres à la reconnoiſſance de

de la nation. Leurs Hautes-Puissances se firent un devoir de transmettre à chacun d'eux quelque témoignage particulier de la satisfaction publique ; & tous ces braves Hollandois furent plus ou moins récompensés suivant leurs titres & l'importance de leurs services. Conformément à la proposition qui en avoit été faite aux Etats-Généraux par Son Altesse le Prince d'Orange, Zoutman fut élevé au grade de Vice-Amiral, les trois plus anciens Capitaines de son Escadre furent nommés Contre-Amiraux extraordinaires. Tous quatre reçurent en présent, ainsi que les autres Capitaines, une médaille d'or de la valeur de treize cens florins ; il fut accordé deux mois de gages à chacun des Officiers, Matelots & Soldats qui avoient partagé la gloire & les périls de cette journée mémorable. 1781.

Honneurs rendus à Hyde Parker.

En payant aux Hollandois le tribut d'éloges qui leur est dû, nous rendrons aux équipages de l'escadre angloise un hommage également impartial. Leur valeur s'étoit signalée dans cette rencontre avec un éclat qui leur mérita la distinc-

1781. tion bien flatteuſe de la voir couronnée par les mains du Roi d'Angleterre en perſonne. Georges III, accompagné du Prince de Galles, s'étoit tranſporté à Sheerneſs afin de juger par lui-même de l'état de la flotte qui venoit de s'y réfugier en grande partie. Il y trouva pluſieurs vaiſſeaux dans un état déplorable. Le Berwick avoit ſes ſabords enfoncés, tous ſes agrès en pièces, ſon beaupré & ſon grand mât emportés, le corps criblé de boulets. La Princeſſe Amelia de quatre-vingt canons, ne faiſoit que de joindre, & l'on peut juger de ſa ſituation par ſon retard. Le Preſton avoit reçu trente-quatre boulets de quarante-deux à ſa flottaiſon, & perdu ſon grand mât & ſon beaupré ; ſes autres mâts, vergues, agrès étoient conſidérablement endommagés. Le Buffalo n'avoit guère moins ſouffert, & l'on en peut dire autant des autres vaiſſeaux ; mais les équipages faiſoient encore bonne contenance. Touchée de ce ſpectacle, Sa Majeſté ordonna que l'Amiral paſſât ſur l'Yacht qu'elle montoit ; elle

le reçut tête découverte, & lui fit les remercimens les plus affectueux. On dîna sur ce vaisseau; que le Roi quitta pour se rendre à bord de l'Amiral, où l'on assembla les principaux Officiers de l'escadre. Le cercle étant formé, Sa Majesté se plaça sous l'étendard royal, & donna l'accollade au brave Parker qui fut créé Chevalier au bruit des acclamations de tous les équipages, & des salves de tous les canons de la flotte. Il y avoit là de quoi animer Hyde Parker à la poursuite des nouveaux ennemis, sur qui la Grande-Bretagne avoit sur-tout à cœur de faire tomber les plus terribles coups de la guerre; mais cette démarche du Roi d'Angleterre & les circonstances honorables qui l'accompagnoient, n'appaisèrent point le juste ressentiment du Vice-Amiral qui, piqué d'avoir manqué la victoire par la faute du ministère (1), donna sa démission & se retira du service. Les Anglois eurent quatre cens 1781.

(1) Parker avoit demandé à l'Amirauté des vaisseaux de renfort, qu'il ne put obtenir.

1781.

quarante-cinq hommes tués ou blessés dans le combat opiniâtre de Dogger-Bank; & la flotte hollandoise se vit hors d'état de poursuivre son voyage dans la Baltique; elle reprit sa route pour le Texel, où elle rentra avec son convoi. Un de ses vaisseaux de guerre avoit coulé bas dans ce trajet.

Rencontre de deux frégates angloises & de deux hollandoises.

Ce plan de destruction & de vengeance dirigé particulièrement contre la Hollande, eut dans les mers d'Europe sa principale exécution contre les vaisseaux de la République qui, dans la confiance d'une pleine paix, & se reposant sur la foi des traités, regagnoient leurs ports sans protection & sans escorte; mais dans les quatre parties du Monde, les Hollandois soutinrent glorieusement l'honneur de leur pavillon, toutes les fois qu'ils eurent à combattre des ennemis reconnus. Dans la matinée du 30 Mai, il y eut un combat sanglant entre les deux frégates angloises la Flora & le Crescent, l'une de trente-six & l'autre de vingt-huit canons; & le Briel & le Castor vaisseaux hollandois qui n'en montoient que

vingt-six. Le Briel n'en força pas moins le Crescent à se rendre. Le Castor fut moins heureux ; mais cette frégate n'amena pavillon qu'à la dernière extrémité. Lorsqu'elle se rendit à la Flora, elle avoit perdu son Capitaine & près de soixante hommes de son équipage. Cependant ces deux prises ne restèrent point aux vainqueurs. La frégate le Briel étoit si maltraitée, qu'elle se vit hors d'état de prendre possession du Crescent. Elle n'avoit plus ni mâts ni gouvernail, & ce fut avec beaucoup de peine qu'elle arriva jusqu'à la baie de Cadix où elle vint se réparer. Quant à la frégate le Castor, voici comme elle fut dégagée. Après s'être ragréés de leur mieux, les deux bâtimens anglois voguoient avec leur prise par le degré de latitude 47. n. lorsqu'ils découvrirent dans la matinée du 19 Juin, deux vaisseaux qui leur donnoient la chasse. Le Capitaine anglois William Peer qui commandoit la Flora, vira vent-arrière & se porta vers le Crescent & le Castor, se flattant que l'apparence de leur force réunie

1781.

1781. pourroit ralentir l'ardeur de la poursuite. Il se trompa ; les vaisseaux ennemis continuèrent la chasse, & le Capitaine anglois ne jugeant pas qu'il fût prudent de hasarder une action, fit prendre à chacun de ses vaisseaux une direction différente ; mais il eut la mortification de voir le Castor repris par une des frégates françoises, tandis que l'autre poursuivoit le Crescent qui ne paroissoit pas devoir lui échapper.

L'état des morts & des blessés fut à-peu près égal, c'est-à-dire, d'environ cent hommes de part & d'autre ; mais il fut glorieux pour les Hollandois d'avoir pu disputer la victoire à pertes égales, avec un ennemi qui dans cette nouvelle rencontre leur étoit bien supérieur en forces. On ne craint pas de répéter que pendant toute cette campagne, l'Angleterre n'eut d'autre avantage sur la Hollande que celui de combattre des ennemis sans défense : tous les Hollandois dispersés sur les mers lointaines se croyoient encore les alliés de la Grande-Bretagne.

1781.

Le Duc de Richmond protegé les Hollandois prisonniers en Angleterre.

Graces à cette erreur des Hollandois, les Anglois avoient fait beaucoup de prises sur la marine commerçante des sept Provinces-Unies, & par conséquent un grand nombre de prisonniers, dont le traitement ne fut pas toujours conforme aux loix que l'humanité prescrit même envers des ennemis vaincus. Pour adoucir le sort de leurs malheureux compatriotes, une souscription de cinq cens mille livres fut proposée aux habitans d'Amsterdam, & remplie au profit des Matelots hollandois détenus prisonniers en Angleterre. Le Duc de Richmond, à qui l'on avoit cru devoir s'adresser pour cet objet louable, voulut bien se charger de veiller à ce que les deniers fussent appliqués à leur véritable destination; & il s'acquitta de ce soin avec un zèle qui prouva bien que son humanité ne connoissoit pas d'acceptions. Sans en être moins attaché à sa patrie, il s'établit, en quelque sorte, le protecteur de ses ennemis désarmés. Il voyoit dans les Hollandois d'anciens alliés, que des provocations intolérables avoient

1781. entraînés malgré eux dans la confédération des Puissances liguées contre la Grande Bretagne. Cette confédération étoit faite pour tempérer les fureurs de la vengeance, auxquelles l'Angleterre se portoit avec une affectation barbare contre la seule nation, dont elle eût pu conserver l'alliance. Mais encore une fois, elle ne pardonnoit point aux Hollandois d'avoir refusé de se précipiter avec elle dans un abyme d'où ils n'auroient pu la tirer; & ce fut le motif de cette animosité, dont ils devinrent l'objet dans les deux Continens. Elle se signala particulièrement aux Indes occidentales; & la prise de Saint-Eustache fut accompagnée de circonstances atroces qui auroient flétri la gloire des vainqueurs, s'il y avoit de la gloire à vaincre un ennemi sans défense, à faire la guerre au sein de la paix, à surprendre une place ouverte au premier occupant. Telle étoit Saint-Eustache, lorsqu'une escadre angloise composée de quinze vaisseaux de ligne, de trois frégates & de trois bombardes, parut le 3

Février devant la rade de cette iſle; mais cette expédition avoit été précédée d'un événement qu'il faut indiquer. 1781.

Tentative de Rodney ſur l'iſle de Saint-Vincent.

A ſon retour de l'Amérique, où il n'avoit rien exécuté, l'Amiral Rodney trouva les Indes occidentales dans la conſternation ſur les ravages qu'avoit occaſionnés le terrible ouragan, dont on a fait mention ailleurs. Heureuſement que les flottes françoiſes venoient d'abandonner ces parages; cette dernière circonſtance parut favorable à l'Amiral. Se voyant maître de la mer, où perſonne ne lui diſputoit l'empire, il projeta des conquêtes, bien perſuadé que la victoire couronneroit ſes entrepriſes. Dans cette confiance, il s'étoit préſenté devant l'iſle de Saint-Vincent, avec tous ſes vaiſſeaux & quatre mille hommes de débarquement. Elle n'étoit défendue que par ſix ou ſept cens François; mais l'ancien Commandant, M. de Montel, y avoit fait de ſi bonnes diſpoſitions, que cette petite garniſon ſuffit pour écarter les Anglois qui, s'étant rembarqués, vinrent tenter

D. 5

1781.

Prise de Saint-Eustache.

l'expédition plus facile de Saint-Eustache où il y avoit tout au plus cent trente Soldats la plûpart invalides. Pour se rendre maîtres de l'isle, il suffisoit aux Généraux anglois de se montrer avec leur formidable armée; mais voulant donner quelque importance à cette expédition, ils y mirent beaucoup d'appareil. L'Amiral Hood qui commandoit l'avant-garde, poussa sa bordée jusqu'à la pointe du Nord, investit la rade, & vint y mouiller ensuite avec la majeure partie de l'escadre. Le reste parut destiné à croiser devant Saint-Eustache pour empêcher les évasions. A midi, un parlementaire fut détaché avec quatre fusiliers, pour aller notifier à M. de Graaf, Gouverneur de l'isle, la déclaration de guerre faite aux Etats-Généraux par le Roi d'Angleterre, & sommer ce Gouverneur de rendre l'isle à sa Majesté Britannique. M. de Graaf, après avoir assemblé son Conseil; demanda à capituler. Sa demande fut rejetée, & il fallut se rendre à discrétion. Pareille sommation fut faite pour la reddition de la rade; le Comte de Billand qui comman-

doit une frégate hollandoiſe, y ré- 1781.
pondit à coups de canon, & n'amena pavillon qu'à la dernière extrémité. Cette conduite courageuſe irrita l'Amiral, & donna lieu à un Conſeil de Guerre où l'on mit en délibération ſi l'on ne raſeroit pas le bourg de Saint-Euſtache; le réſultat fut qu'il valoit mieux en enlever les richeſſes que de les détruire. A trois heures & demie, les Anglois prirent poſſeſſion du fort, au nombre de deux mille cinq cens hommes qui formoient les deux tiers de l'armée du Major-Général Vaughan. On ne devoit attendre que pillages & dévaſtations, de la part, de ce guerrier impitoyable qui, dans l'Amérique ſeptentrionale, avoit incendié la ville d'Eſopus, & déſolé les campagnes le long des bords de la rivière d'Hudſon. L'Amiral Rodney ternit ſa gloire & flétrit ſes lauriers en participant aux cruautés de Robert Vaughan. Les troupes furent logées à diſcrétion chez les particuliers, à qui l'on enleva ce qu'ils avoient de plus précieux; toute l'iſle fut traitée comme une ville priſe d'aſſaut; les

1781. vainqueurs n'épargnèrent pas toujours la vie des habitans.

Fruits de cette conquête.

En arrivant à Saint-Eustache, l'Amiral avoit détaché trois vaisseaux & deux frégates à la poursuite d'un convoi de vingt-quatre voiles hollandoises qui en étoient sorties le premier Février sous l'escorte du Mars, vaisseau de soixante canons. Ce vaisseau fut bientôt pris, & le Contre-Amiral Krall qui le commandoit ne put sauver le convoi, malgré la belle défense qu'il opposa plus d'une heure à l'attaque de l'ennemi, & qu'il eût prolongée bien au delà, s'il n'avoit été renversé par un boulet de canon. D'autres disent que ce brave Commandant mourut de chagrin à la vue des traitemens barbares qu'on faisoit éprouver à ses compatriotes.

Outre ces vingt-cinq voiles, les Anglois trouvèrent dans la rade cent quarante bâtimens de toutes les nations, dont plusieurs furent de bonne prise; ce fut une perte inappréciable pour les Hollandois. L'Amiral Rodney voulant ajouter de nouvelles captures à celles qu'il avoit déjà faites, laissa flotter dans l'isle le pavil-

1781.

ſon de la République; & ce piège tendu à la bonne foi des navigateurs, attira dans ce port regardé comme neutre, pluſieurs navires tant françois qu'américains : en moins de ſix jours, il y en eut dix-ſept qui ſe laiſſèrent prendre à cette ruſe.

Les Anglois prennent Démérary & Eſſequibo. Importance de ces établiſſemens.

La conquête de Saint-Euſtache fut célébrée en Angleterre avec le plus grand éclat ; on tira le canon de la tour de Londres, on ſonna les cloches, on fit des chanſons où les plaiſanteries britanniques ne furent pas épargnées aux malheureuſes victimes d'une ſurpriſe auſſi funeſte aux Hollandois, que peu glorieuſe pour leurs vainqueurs. Cette conquête ſi facile mit ſous la domination des Anglois les iſles de Saint-Martin & de Saba; elle leur valut auſſi la petite iſle françoiſe de Saint-Barthélemi. Mais toutes ces priſes furent encore moins avantageuſes à la Grande-Bretagne, que l'acquiſition des Colonies hollandoiſes de Démérary & d'Eſſequibo, dans le continent de l'Amérique méridionale. Quoique ces établiſſemens euſſent été ſoumis aux mêmes termes que l'iſle de St-Euſtache, leurs habitans

éprouvèrent un traitement plus humain que ceux des isles nouvellement conquises. Ils durent cette faveur à l'importance de leurs colonies, qu'il falloit apprivoiser au joug de la Grande Bretagne ; elle s'en promettoit plus d'avantage que de toutes ses possessions dans les Indes occidentales.

1781.

Les établissemens de Démérary & d'Essequibo prennent leurs noms des rivières qui en baignent le territoire ; ils sont situés environ à trente lieues Ouest de Surinam. Leur existence ne date que de 1743 : aussi les appelle-t-on colonies naissantes ; les plus belles maisons y sont construites en bois. On compte dans les deux peuplades environ onze mille blancs & plus de quatre-vingt-six mille esclaves. Le produit annuel de ces colonies étoit, lors de l'acquisition, d'environ dix mille bariques de sucre avec du rum en proportion ; de cinq millions de livres de café, de huit cens mille livres de coton, & d'une quantité indéterminée d'indigo & de cacao. C'étoient des établissemens à ménager ; & quoique le Général Cunningham les eût d'abord soumis aux

termes les plus durs, MM. Rodney & Vaughan prirent ſur eux d'adoucir ces termes, & les Colons furent maintenus dans la propriété de leurs poſſeſſions, & dans le privilége de ſe gouverner par leurs loix, aux conditions toutefois qu'ils préteroient ſerment d'allégeance, & ſe mettroient ſous la protection de la Couronne d'Angleterre; qu'ils exporteroient ſur des vaiſſeaux anglois, leur productions dans ce Royaume ou dans les iſles de Tabago & de la Barbade. Quant au Commandant & autres Officiers hollandois, il leur fut libre de paſſer en Hollande avec tous leurs effets ſur un bâtiment parlementaire. Les troupes eurent également à ſe louer de la modération des vainqueurs.

1781.

M. de la Motte-Piquet s'empare d'un convoi chargé des richeſſes de Saint-Euſtache.

On ne peut diſſimuler que toutes ces conquêtes faites en moins de ſix ſemaines, ne fuſſent un vrai triomphe pour les Miniſtres d'Angleterre, dont l'ambition, à cette époque, étoit ſur-tout de juſtifier par des ſuccès l'imprudente démarche qui venoit de les engager dans une nouvelle guerre; mais ce triomphe ne fut pas de longue durée.

1781. Dans l'ivresse de sa gloire, ou plutôt dans l'accès de son aveugle joie, l'Amiral Rodney se hâta de faire passer en Angleterre des monumens de ses victoires. Trente-deux vaisseaux chargés en grande partie des richesses enlevées aux habitans de Saint-Eustache, avoient mis à la voile sous l'escorte du Sandwich, & de trois autres vaisseaux de ligne, aux ordres du Commodore Hotham. Leur navigation fut heureuse jusqu'à la hauteur des Sorlingues environ quarante lieues du cap Lézard; mais à cette latitude, ils furent rencontrés le 2 Mai par l'escadre de M. de la Motte Piquet, composée de l'Invincible que montoit ce Commandant, de cinq autres vaisseaux de ligne, & de quatre ou cinq frégates. Le Commodore n'ôsa pas hasarder un combat contre des forces aussi supérieures. Sans perdre un instant, il s'éloigna avec ses vaisseaux de guerre, & fit pour son convoi le signal de *sauve qui peut.* Les vaisseaux françois étoient à portée de la flotte angloise, & tandis qu'une partie de l'escadre poursuivoit le Commodore Ho-

tham, les frégates la Sybille & la Levrette donnèrent dans le convoi, & plusieurs navires furent amarinés. Après douze heures de chasse, tous les vaisseaux rejoignirent l'Invincible ; ils avoient déjà pris treize bâtimens ennemis, & le lendemain 3 Mai un pareille nombre fut obligé de se rendre. Le 4 au matin, M. de la Motte-Piquet voulut profiter du vent pour arriver à Brest ; mais le tems vint à changer dans la matinée du lendemain, & le retour de l'escadre fut différé de quelques jours. Le Général détacha le lougre le Chasseur avec la relation de cet événement. 1781.

En dépouillant les malheureux Colons de Saint-Eustache, l'Amiral Rodney n'avoit pas cru sans doute travailler pour les François. Cette perte enlevoit aux Anglois le principal fruit de leurs conquêtes ; & ce ne fut pas le seul événement qui leur fit éprouver les retours cruels de la fortune.

Combat peu meurtrier entre le Comte de Grasse & l'Amiral Hood.

M. de Grasse étoit arrivé à la Martinique, où il prit le commandement des flottes, d'abord destiné à M. de la Touche-Tréville ; ses forces



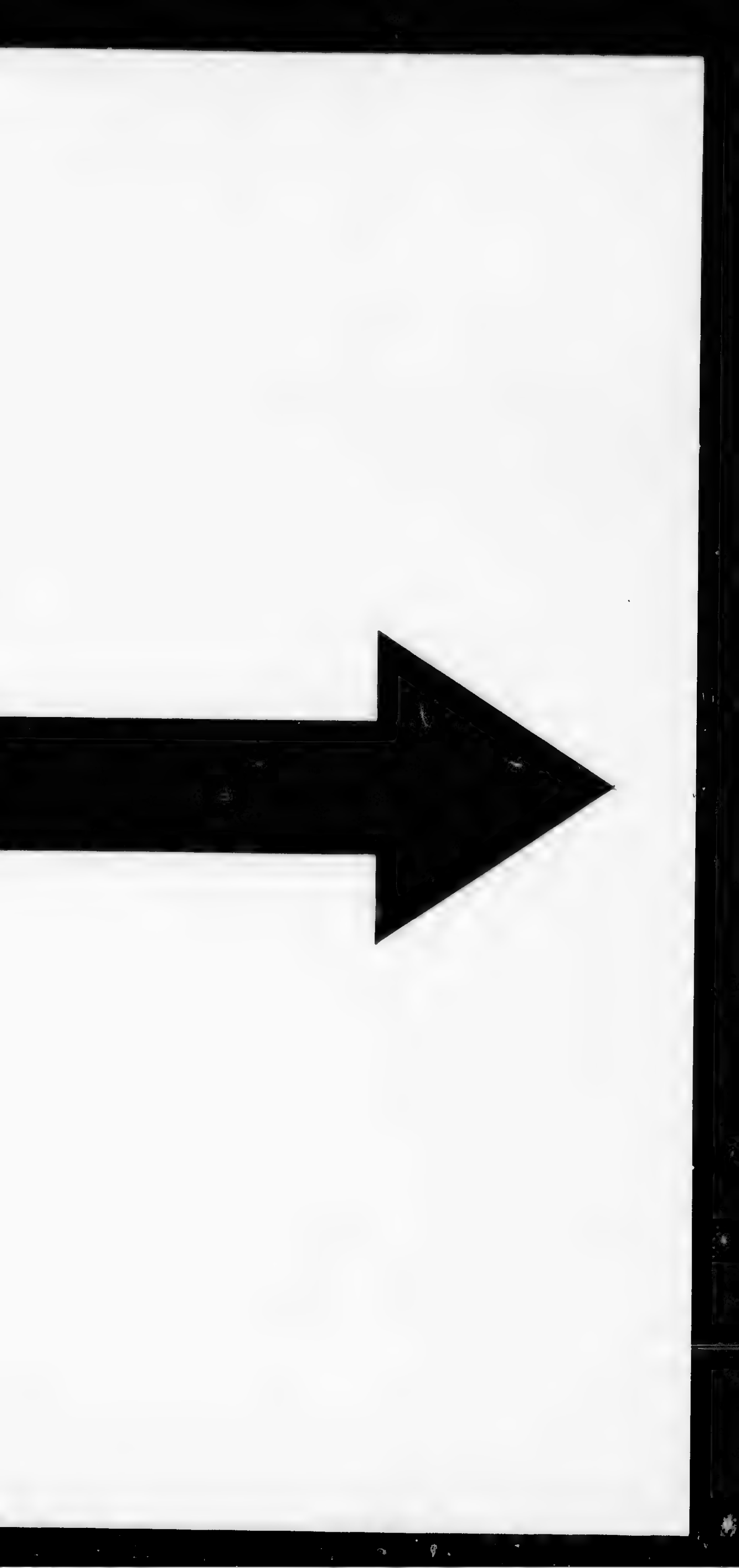
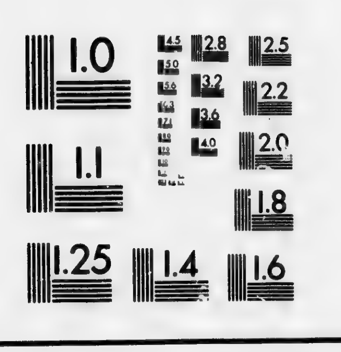
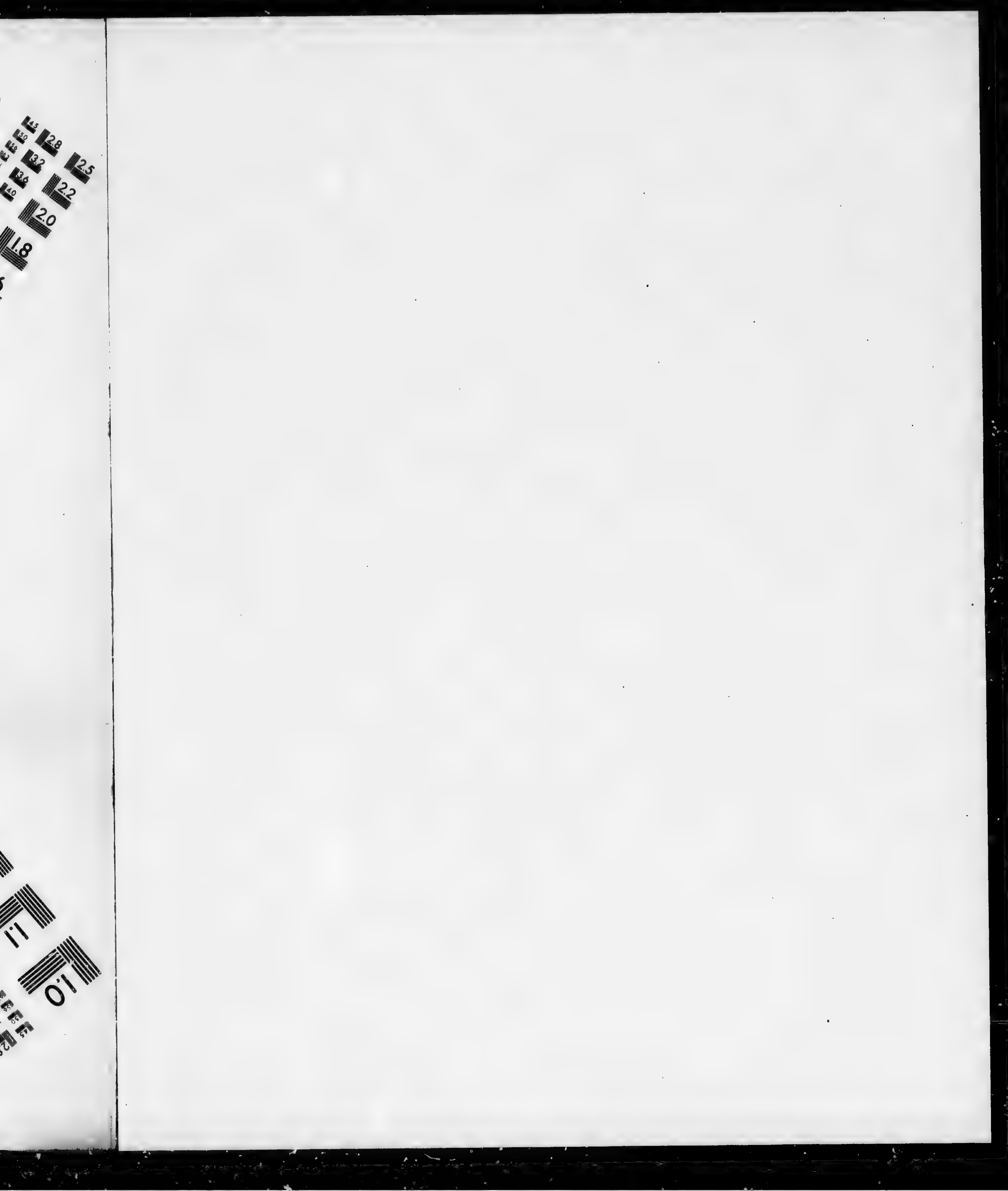


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



1781. étoient ſupérieures à celle de Rodney, & ſa préſence, ou plutôt celle de ſon eſcadre alloit mettre un terme aux proſpérités des Anglois dans les Indes occidentales. Cependant Sir Samuel Hood étoit allé à ſa rencontre avec toute l'eſcadre angloiſe, ſi l'on excepte le Sandwich de quatre-vingt-dix canons, & deux autres vaiſſeaux de même force que Rodney gardoit à Saint-Euſtache pour la ſûreté de ſa conquête. Le Samedi 28 Avril, le Ruſſel & l'Amazone croiſant entre Sainte-Lucie & la Martinique, découvrirent la flotte françoiſe avec un convoi très-conſidérable. Elle étoit compoſée de vingt-un vaiſſeaux de ligne & de quatre frégates. L'Amiral Hood n'avoit que dix-huit vaiſſeaux; ſon infériorité ne l'empêcha pas de faire voile au vent dans l'eſpoir de fermer à l'ennemi l'entrée du Fort-Royal. Le lendemain, quatre vaiſſeaux de guerre ſortis de ce port, joignirent l'eſcadre du Comte de Graſſe qui avoit trouvé le moyen de ſe procurer l'avantage du vent. Il y avoit là de quoi effrayer un courage

moins déterminé que celui de M. Hood & de ses équipages; son armée n'en montra que plus d'ardeur pour le combat. L'action commença sur les onze heures & demie, & ne finit qu'à trois heures après-midi. Le feu cessa de part & d'autre, sans qu'on pût dire de quel côté penchoit la victoire; mais Hood avoit eu la gloire de combattre avec des forces inférieures; & jusqu'au Mercredi suivant, il fit de vains efforts pour engager son ennemi dans une seconde affaire. Le Comte de Grasse avoit d'autres vues, & son inaction dans cette circonstance, fut sans doute motivée par de bonnes raisons qui la justifient. (1) Quoi qu'il en soit, quelques jours après ce combat peu meurtrier (2) & nullement décisif, 1781.

(1) On débita que le Général françois avoit ordonné les plus habiles manœuvres; mais que n'ayant pu se faire obéir, il n'y eut rien d'exécuté.

(2) Il y eut du côté des Anglois quarante morts & cent cinquante blessés; la perte des François fut encore moins considérable.

1781. l'escadre françoise se porta devant l'isle de Tabago avec la confiance d'un plein succes. Elle étoit d'autant mieux fondée, que le Marquis de Bouillé alloit diriger en grande partie cette brillante expédition. L'attaque de Tabago fut vive, prompte & décisive comme toutes les opérations militaires de cet excellent Officier. Cette conquête se fit, pour ainsi dire, sous les yeux de l'Amiral Rodney, dont les mouvemens annoncèrent d'abord quelqu'intention d'y mettre obstacle; mais quoiqu'il eût des forces à peu-près égales à celles de M. de Grasse, il finit par ne rien entreprendre contre la flotte françoise. Entrons dans quelques détails sur cette expédition.

Le Marquis de Bouillé prend l'isle de Tabago.

Comme il étoit important de masquer les projets qu'on avoit sur l'isle de Tabago, il fut décidé qu'on dirigeroit une fausse attaque contre Sainte-Lucie; & le Marquis de Bouillé se réserva de la commander en personne. Les troupes furent embarquées le 8 Mai, la flotte appareilla le 9; & le 10 à minuit on arriva à Sainte-Lucie. L'isle fut attaquée par trois en-

droits, & l'allarme ſe répandit dans 1781.
tous les quartiers; ce n'étoit qu'une vaine menace, & tout cet appareil n'avoit rien de ſérieux. Le Général françois connoiſſoit trop bien l'état du *morne Fortuné*, pour y compromettre ſes forces; mais habile à tirer parti des circonſtances, il eut le bonheur d'enlever l'Hôpital des Anglois, ce qui diminua la garniſon ennemie d'environ cent hommes. Cependant le vaiſſeau le Pluton de ſoixante-quatorze canons, l'Expériment, le Serapis pluſieurs frégates & autres bâtimens de tranſport, furent détachés pour Tabago avec deux mille hommes ſous la conduite de M. de Blanchelande; & après une croiſière de quarante-huit heures devant Sainte-Lucie, le Comte de Graſſe ſe rendit le 15 au Fort-Royal de la Martinique : il étoit accompagné du Marquis de Bouillé, & emmenoit avec lui vingt-cinq vaiſſeaux & le reſte des troupes. M. de Blanchelande s'acquitta parfaitement de ſa commiſſion; le 24, ſes deux mille hommes débarquèrent heureuſement, & s'emparèrent de la ville de Scarboroug & d'un petit fort qui la

1781. protégeoit. Ce Commandant s'y retrancha jusqu'à l'arrivée des Généraux qu'on attendoit à chaque instant. En effet, MM. de Grasse & de Bouillé reparurent le 30, avec trois milles hommes de nouvelles troupes, au moment où l'Amiral Rodney voulant suppléer à l'infériorité de ses forces par l'activité de ses dispositions, & se mettre à portée d'observer les mouvemens d'un ennemi supérieur, avoit remonté jusqu'à la Barbade, & envoyé delà six vaisseaux avec des troupes suffisantes pour tenir tête à M. de Blanchelande, & empêcher la prise de Tabago. Mais à la vue des vingt-cinq vaisseaux de ligne françois, l'escadre angloise prit la fuite, & le sort de l'isle fut décidé. M. de Bouillé débarqua avec ses trois mille hommes, se présenta devant le *morne Concorde*, l'enleva sans éprouver de résistance, & força le Major Ferguson à se mettre en pleine marche avec sa garnison. Les troupes françoises le plus en avant furent détachées à sa poursuite, & tout le reste fut bientôt mis en mouvement. Le Vicomte de Damas eut

ordre de s'établir sur le morne que les ennemis avoient abandonné dans la nuit du 30 au 31. On les poursuivit une journée entière. La chaleur étoit excessive, & les Soldats n'y résistoient plus, lorsqu'ils atteignirent enfin les troupes angloises qui étoient en halte dans une gorge. Le Major Ferguson, Commandant-Général de l'isle, se vit forcé de capituler le 2 Juin; sa garnison mit bas les armes, & déposa ses drapeaux. On y comptoit quatre cens hommes, tant de l'artillerie que du quatre-vingt-sixième régiment, cinq cens Ecossois composant une milice équivalente à des troupes réglées, & un nombre considérable de Nègres armés; mais ces forces n'étoient point suffisantes pour opposer une longue résistance aux armées réunies de MM. de Bouillé & de Blanchelande, & l'on peut dire à la louange du Gouverneur Ferguson, que la capitulation de Tabago ne fut proposée qu'à la dernière extrémité.

1781.

Cependant l'Amiral Rodney, dans sa lettre au Ministre, présenta divers faits relatifs à cet évenement,

1781. ſous un jour peu favorable au Gouverneur ; & , comme on l'obſerve ailleurs, pour mieux exprimer ſon étonnement ſur la reddition de Tabago, il ne craignit pas d'ajouter que la priſe de cette iſle ſuppoſoit quelque choſe de bien extraordinaire. Le Gouverneur, dont le retour en Europe avoit devancé celui de Rodney, lut avec indignation, dans la gazette de la Cour, la relation de l'Amiral où cette phraſe recevoit une interprétation d'autant plus offenſante, que dans tout le cours du récit, il n'étoit point queſtion d'opérations du Gouverneur tendantes à reculer la priſe de Tabago. Les dépêches de l'Amiral laiſſoient au moins beaucoup de louche ſur la conduite de Ferguſon. Pour la juſtifier, le Gouverneur écrivit une longue lettre qu'il rendit publique. Cette apologie ſatisfaiſante à beaucoup d'égards, dégénère trop ſouvent en récriminations. Voici comme il la termine.

Inſinuations injurieuſes au Gouverneur Ferguſon.

Récrimination du Gouverneur.

« *Il faut*, dit Sir George, *qu'il* » *ſoit arrivé quelque choſe de bien ex*» *traordinaire pour avoir déterminé* » *le Gouverneur Ferguſon à capitu-* *ler*,

» *ler*; mais il est bien plus extraor-
» dinaire qu'un Amiral anglois ayant 1781.
» vingt-un vaisseaux de ligne à ses
» ordres, ait souffert qu'une esca-
» dre de deux vaisseaux, de deux
» frégates & quelques sloops, tînt
» assiégée une colonie angloise où
» il pouvoit se rendre en vingt-qua-
» tre heures, sans donner de se-
» cours à cette colonie, sans tâ-
» cher de détruire l'escadre assié-
» geante ! Cette inaction paroît bien
» plus extraordinaire que la prise
» d'une isle sans fortifications,
» qui n'avoit qu'une foible garnison
» à opposer à une armée de vété-
» rans, dont le nombre excédoit
» cinq fois celui des assiégés. Peut-
» être aussi paroîtra-t-il extraordi-
» naire que la flotte françoise ait fait
» le trajet de la Martinique à Tabago,
» avant que l'escadre angloise y soit
» arrivée de la Barbade, quoique
» j'eusse dépêché un exprès à Sir
» George Rodney trente-six heures
» avant que le Général Blanchelande
» eût expédié un cutter pour deman-
» der un renfort. Tout le monde sait
» que la traversée de Tabago à la
» Martinique est plus que le double

» de celle de Tabago à la Barbade ».

1781. Rodney & Ferguson jugés également irréprochables.

Sir George ne répondit point formellement aux accusations indirectes que renfermoit l'apologie du Gouverneur ; mais il circula différentes lettres anonymes où l'Amiral fut très-bien défendu, sans que Ferguson en parût moins irréprochable ; &, dans toutes cette affaire de pure récrimination, il n'y eut de part & d'autre de torts bien prouvés, que beaucoup d'indiscrétion & d'animosité. Rodney continua de jouir de la faveur du Monarque & de la confiance de la nation ; & pour dernière preuve que Ferguson méritoit l'une & l'autre, ce Colonel produisit l'adresse qui lui avoit été présentée le 10 Juin par les habitans de l'isle de Tabago ; elle étoit conçue en ces termes : » Nous, habitans de Tabago, demandons la permission de reconnoître » avec la gratitude la plus vive, le » zèle & l'impartialité qui ont caractérisé votre conduite en qualité de Gouverneur de cette isle, » ainsi que la bravoure avec laquelle vous l'avez défendue pendant neuf jours, contre une armée

1781.

» puissante. C'est d'après nos supplications que vous vous êtes rendu à cette armée, & dans l'unique vue de soustraire nos propriétés à la destruction qui les menaçoit. Nous nous flattons que la brave conduite que vous avez tenue en cette occasion, vous recommandera à l'approbation & à la faveur de votre Souverain ».

Ce qu'est & fut l'isle de Tabago.

Quoiqu'assez fertile, l'isle de Tabago l'est beaucoup moins que la Grenade; elle est plus petite de moitié, & n'a que dix lieues dans sa plus grande longueur; sa largeur moyenne est d'environ quatre lieues. Son port est sûr, commode & bien situé. Cette isle avoit appartenue aux Hollandois, & leur fut enlevée en 1717 après un siége de six mois & ce fameux combat naval où d'Estrées leur coula bas tant de vaisseaux. Les François la négligèrent après la conquête, & n'y firent aucun établissement. En 1748, elle fut déclarée neutre par le traité d'Aix-la-Chapelle, & les Anglois y commencèrent quelques défrichemens; enfin, ils en obtinrent la propriété en 1763, & la réunirent au

1781. Gouvernement de la Grenade & de Saint-Vincent qui leur furent cédées à la même époque. De riches planteurs s'y établirent, & y formèrent des sucreries qui toutes réussirent très-bien. Lors de la prise de Tabago, on y comptoit soixante plantations de ce genre, & environ cent habitations de la seconde classe en café, coton, indigo. Elles procuroient alors une exportation d'environ trois millions de livres tournois, & paroissoient susceptibles d'accroissement. La culture y occupoit vingt mille Nègres esclaves, & la population libre consistoit en dix mille blancs de tout âge, & environ douze cens nègres ou mulâtres affranchis. Quelque avantageuse que pût être l'acquisition de cette isle, Sa Majesté n'en jugea pas la conquête assez importante pour admettre en sa présence les Envoyés qui en apportoient la nouvelle; elle crut aussi devoir se refuser à ce que les drapeaux lui fussent présentés solemnellement.

Rodney met à la voile pour l'Angleterre.

La prise de Tabago termina, pour ainsi dire, la campagne dans les Indes occidentales, & l'Amiral

Rodney n'y jugeant plus sa présence nécessaire, fit embarquer sur le Gibraltar, l'un des plus forts vaisseaux de la flotte, tout ce qu'il put enlever des richesses qui se trouvoient encore à Saint-Eustache. Il s'y embarqua lui-même, & fit voile pour l'Europe, où il vint jouir de ses triomphes. Il avoit laissé le commandement de son escadre à l'Amiral Hood qui se mit à la poursuite de M. de Grasse, dont les vingt-quatre vaisseaux avoient appareillé le 5 Juillet de la Martinique pour se rendre à Saint-Domingue avec un convoi de cent cinquante bâtimens. Il vint mouiller le 16 au Cap François, sans autre accident que la perte de l'Inconstante, frégate de vingt-six canons, qui brûla dans la traversée, & dont on ne put sauver que vingt hommes. Il y apprit que l'Intrépide, vaisseau de soixante-quatorze canons, appartenant à l'escadre de M. de Monteil qui se trouvoit alors à Saint-Domingue, avoit éprouvé le sort de l'Inconstante dans la rade même du Cap. Personne ne périt dans cet incendie, dont

1781.

Incendie des vaisseaux françois l'Inconstante & l'Intrépide.

1781. la violence ne put être arrêtée par les secours les plus prompts & les mieux ordonnés. On s'étoit vu dans la nécessité de faire échouer ce vaisseau près du petit carénage. Heureusement qu'il faisoit un grand calme; si la brise eût régné comme la veille, c'en étoit fait des vaisseaux de la rade; le feu les auroit tous enveloppés, & peut-être détruit de fond en comble & le port & la ville.

Beau trait de M. Duplessis Parseau.

Il n'y avoit plus d'espoir de sauver l'Intrépide, & l'équipage l'avoit abandonné par ordre de M. Duplessis Parseau. Ce brave Capitaine y restoit avec ses Officiers. Leurs prières & les larmes de son fils, jeune homme de quinze ans, ne pouvoient le déterminer à descendre avec eux dans la chaloupe; il étoit résolu de périr sur son bord. Il embrassa tendrement son fils, & lui ordonna de s'éloigner avec les autres Officiers. Le jeune homme se rendit près du Général, & lui fit part de la courageuse résolution de son père. M. de Monteil envoya sur le champ un canot au brave Capitaine, avec ordre de venir le trouver. M. Duplessis Parseau obéit, & le canot étoit à peine à

cinquante pas de l'Intrépide, lorſque ce vaiſſeau ſauta en l'air. 1781.

Après avoir embarqué les bataillons d'Agénois, de Gâtinois & de Tourraine, M. de Graſſe remit à la voile le 25 Août pour l'Amérique ſeptentrionale avec toutes ſes forces, qui conſiſtoient en vingt-huit vaiſſeaux de ligne, quatre frégates & trois cutters. Il s'étoit engagé dans le rapide canal de Bahama, dont aucune armée n'avoit ôſé riſquer le paſſage depuis l'Amiral Boſcawen, qui, dans la guerre précédente, tenta heureuſement cette navigation, lorſqu'il vint attaquer la *Havane*. Le paſſage du vieux lac réuſſit également à M. le Comte de Graſſe; il s'en tira ſans autre accident que la rencontre de l'Amiral Hood, qui lui livra un ſecond combat encore moins déciſif que le premier, & qui retarda tout au plus de quelques heures l'arrivée du Général François à ſa deſtination. En prenant la route périlleuſe du lac de Bahama, ſon objet avoit été d'intercepter la flotte de la Jamaïque, l'une des plus riches qui fût jamais ſortie de Port-Royal. Elle y rentra heureuſement

La flotte de la Jamaïque échappe à M. de Graſſe.

Allarmes dans cette iſle.

1781. le 21 Juillet ; mais cinq ou ſix jours plus tard, elle tomboit dans les eaux de l'eſcadre françoiſe ; & pour concevoir quelle perte c'eût été pour le commerce d'Angleterre, il ſuffit de ſe rappeller que cette flotte de cent quatre vingt ſix voiles portoit quarante deux mille cinq cens tonneaux, & environ quatre mille hommes. Elle s'étoit éloignée de Port-Royal, juſqu'à la diſtance du Cap Maiſi. Son retour précipité jeta la terreur dans l'iſle, parce que l'armée de Graſſe n'étoit alors qu'à cinq ou ſix lieues des traîneurs, & qu'on la ſuppoſoit réunie avec les forces eſpagnoles de la Havane pour tenter une deſcente à la Jamaïque. L'allarme y fut univerſelle, & déjà l'on parloit d'y proclamer la loi martiale; mais le Comte de Graſſe avoit d'autres vues, & l'objet de ce mouvement qui cauſoit de ſi vives inquiétudes aux habitans de l'iſle angloiſe, étoit de ſe porter ſur la Cheſapeak, & d'y traverſer les opérations de Lord Cornwallis.

Avant que d'expoſer comment M. de Graſſe influa dans le mauvais ſuccès de l'expédition du Général an-

1781.

Que tout préſage la ruine des Anglois.

glois, il faut remonter à quelques événemens antérieurs qui préparèrent cette cataſtrophe déciſive.

On a vu que l'effort de la guerre ſe faiſoit particulièrement ſentir dans les parties méridionales de l'Amérique, & toujours ſans beaucoup d'effet pour la déciſion de la grande querelle qui fixoit les regards du monde entier. Je ne rappellerai point ici les expéditions peu importantes, & la plûpart manquées, des Généraux Arnold & Leſlie; la retraite forcée du Général Cornwalis après la victoire de Camden; le triomphe exagéré du Colonel Tarleton ſur M. Sumpter; la priſe du fort Saint-George par les Eſpagnols ſur la côte de Honduras; l'expulſion des Anglois de la rivière Tinto & de leurs établiſſemens pour la coupe du bois de campêche, leurs défaites partielles, ou nos échecs infructueux, tant ſur le continent que ſur les mers qui l'environnent: tous ces petits faits appartiennent en grande partie à la campagne précédente, & n'eurent d'autre importance que de hâter l'événement dé-

1781. ciſif qui alloit conſommer l'étonnante révolution de l'Amérique. Nous touchons enfin au dernier acte de cette grande tragédie. La cataſtrophe dès longtems annoncée ne pouvoit plus ſe reculer que par des tours de force, des combinaiſons toujours ſages, une prévoyance infaillible & toujours victorieuſe des moindres obſtacles. Les choſes en étoient au point qu'une ſimple mépriſe dans les opérations de la campagne, devoit ruiner toutes les reſſources de l'Angleterre en Amérique; mais par une fatalité bien malheureuſe, & ſans doute par l'effet naturel de leur poſition déſeſpérée, la politique des Anglois, leur habileté, leur génie pour la guerre les abandonnèrent tout-à-fait dans cette circonſtance. On en jugera ſur le ſimple expoſé des faits.

Détails antérieurs à l'affaire de Guild-Ford.

L'affaire de Guild-Ford-Court-Houſe fut l'événement de la campagne, le plus heureux en apparence, & l'un des plus funeſtes en effet pour les Anglois, auxquels il inſpira une confiance aveugle qui les pouſſa vers l'abîme où nous les

verrons bientôt se précipiter. Entrons dans quelques détails antérieurs à cet événement. 1781.

Marche victorieuse de Cornwallis.

Le plan de Cornwallis, pour la campagne d'hiver, avoit été de pénétrer dans la Caroline du nord, & de confier pendant son absence la Caroline méridionale à Lord Rawdon, avec ordre de s'y tenir sur la défensive. En conséquence de ce plan, le 15 Janvier il prit sa route pour les hauteurs, dans l'espérance de battre, chemin faisant, ou de chasser de la Caroline du sud, un corps d'Américains aux ordres du Général Morgan, & par une marche rapide de gagner la *Pedée*, de s'établir entre ce poste & la Virginie, d'engager le Général Greene dans une action, ou de le forcer à une retraite précipitée. Tous ces projets réussirent en partie, & en moins de quinze jours, Lord Cornwallis arriva par des chemins impraticables jusqu'à la Catawba, dont les Américains occupoient tous les gués dans un espace de plus de quarante milles. Cependant il falloit tenter le passage; & quoique trois cens hommes de Milices commandés

1781. par le Général Davidſon défendiſſent la rive oppoſée, l'armée angloiſe paſſa le gué de M. Cowan qui avoit plus de deux cent cinquante toiſes de largeur, & où chaque Soldat étoit ſouvent dans l'eau juſqu'à la ceinture. L'Infanterie Légère ayant gagné le rivage, tua ou mit en fuite ce qui s'offrit devant elle. Trois ou quatre morts & trente-ſix bleſſés furent tout ce qu'il en coûta, & ce paſſage difficile ne pouvoit s'exécuter à moins de frais. Lorſque toute la colonne eut paſſé, le Lieutenant Colonel Tarleton fut détaché avec la Cavalerie & le vingt-troiſième régiment à la pourſuite des trois cens Miliciens de Davidſon, dont il acheva la déroute; & pouſſant ſa marche juſqu'à dix milles du gué, il rencontra un autre corps d'environ quatre cens hommes, dont cinquante furent tués ou faits priſonniers. Cette expédition jeta l'allarme parmi la Milice dans tout le diſtrict d'Yadkin, où ſe rendit l'armée de Cornwallis. Cependant le Général Morgan avoit abandonné ſon poſte & marchoit vers Saliſbury. On atteignit ſon arrière-

garde dans la ſoirée du 3 Février, 1781.
& on lui enleva quelques chariots; mais il eut le tems de paſſer la riviere tant à gué que ſur des bancs; & l'on ſut bientôt que le Général Greene étoit en marche pour former à Guild-Ford ſa jonction avec Morgan. Comme il n'avoit pu raſſembler la Milice de la Caroline ſeptentrionale, & qu'il n'avoit point reçu des renforts de la Virginie, il dut éviter une affaire ſur la côte méridionale de la Dan, & ſe hâter de la traverſer; ce qu'il fit avec tant de célérité, qu'il ne ſe trouva pas un Soldat ſur la rive lorſque le Général qui s'étoit mis à ſa pourſuite arriva le 15 au bac de Boyd. Il y auroit eu de la témérité à Lord Cornwallis d'ôſer pénétrer dans la Virginie par ce côté-là; deux raiſons s'y oppoſoient: la puiſſance de cette province, & la foibleſſe de l'armée britannique. Après avoir donné quelque repos à ſes troupes, il marcha à petites journées vers Hillsboroug où il arbora l'étendard britannique. Il y fit une proclamation à laquelle ſe rendirent quelques faux freres du parti Américain.

1781. deux cens furent enveloppés & mis en pièces par un détachement de l'armée de Greene, qui, ayant repassé le Dan avec des renforts considérables, obligea Cornwallis à transporter son camp près de la Crique d'Allamance, d'où il détacha le Lieutenant Colonel Tarleton, pour aller découvrir les desseins de l'ennemi. A quelques milles du camp, cet Officier rencontra la légion de Lée & trois ou quatre cens hommes de Milice aux ordres du Colonel Preston; il les attaqua, les mit en déroute & leur fit quelques prisonniers. Cet échec des Américains fut suivi peu de jours après d'une autre affaire où Lord Cornwallis en personne, défit un corps nombreux de la Milice Virginienne, & dispersa les troupes légeres des Américains. Le gros de l'armée de Greene avoit précipité sa retraite de l'autre côté de la rivière Haw, où il attendoit de la Virginie de nouveaux renforts sans lesquels il n'ôsoit risquer une affaire générale. Cependant la difficulté de faire subsister les troupes dans un pays épuisé, fit prendre au Général anglois la

résolution d'ouvrir une communication entre son armée & les vaisseaux qu'il avoit dans la rivière *Capfear*; mais pour remplir le grand objet de sa pénible campagne, celui de rassembler sous ses drapeaux tout ce qu'il y avoit de royalistes dans la Caroline septentrionale, il falloit éviter de paroître se défier de ses forces, & continuer par conséquent à montrer le même empressement pour une affaire décisive. Pour se conformer à ce plan, Lord Cornwallis vint camper le 13 Mars, entre les fourches de la rivière Deep, où il apprit qu'un renfort considérable venoit de porter l'armée de Greene à neuf ou dix mille hommes, qu'ils marchoient pour attaquer les troupes britanniques, & que déjà ils étoient à Guildford environ à douze milles du camp. Sans perdre une minute, l'armée angloise se mit en mouvement, & le lendemain matin à quatre milles de Guild-Ford, la garde avancée rencontra un corps ennemi qu'elle défit; & continuant sa marche, elle trouva l'armée continentale postée sur un terrein élevé à quinze cens 1781.

1781. pieds environ de Court-House. Elle paroissoit disposée à hasarder la bataille, & Lord Cornwallis n'étoit pas venu pour s'y refuser.

Relation angloise de l'affaire de Guildford.

Après avoir fait leurs dispositions respectives, les deux Généraux ordonnèrent l'attaque, & l'action commença vers une heure & demie après midi. Le Major Général Leslie qui commandoit la droite de l'armée angloise, mit bientôt en déroute tout ce qu'il avoit d'ennemis en front; & le Lieutenant Colonel Webster qui commandoit la gauche, n'eut pas moins de succès; il défit entièrement l'aile droite des Américains. Cependant entre leur ligne & la tête de leur colonne, il y avoit un bois dont l'épaisseur ménagea de fréquentes pauses à l'ennemi, & d'où il faisoit un feu irrégulier, mais assez vif, qui ne laissa pas d'incommoder l'armée britannique & de retarder ses progrès. Enfin le second bataillon des Gardes ayant gagné le terrein ouvert près de Guild-Ford-Court-House, eut à combattre un corps d'Infanterie continentale qui lui étoit de beaucoup supérieur en nombre, & qui après une foible ré-

ſiſtance, n'eut de reſſource que la fuite pour éviter une défaite abſolue. 1781.
Le détachement anglois le pourſuivit dans les bois avec trop d'ardeur, & il fallut eſſuyer un feu très-vif de la part de cette Infanterie qui s'étoit ralliée, & de celle des Dragons du Colonel Washington qui le chargèrent avec autant d'impétuoſité que de ſuccès. La Cavalerie continentale fut repouſſée à ſon tour par les Grenadiers du 71e régiment & par le feu bien dirigé de deux pièces de canon qu'avoit amenées le Lieutenant M. Cléod, Commandant de l'Artillerie. Le ſecond bataillon des Gardes ſe rallia bientôt, & ſe voyant ſoutenu par les Grenadiers, il revint à la charge avec une nouvelle intrépidité. Enfin le vingt-troiſième & le trente troiſième règiment, l'Infanterie légère & une partie de la Cavalerie, firent des prodiges de valeur qui décidèrent la victoire de ce côté-là. L'ennemi perdit dans cette première déroute quatre pièces de canon & deux chariots munitionnaires. La canonnade ſe continuoit encore avec fureur à l'aile droite de l'armée royale. Le Lieute-

1781. nant Colonel Tarleton s'y porta avec de la Cavalerie, & sa présence ranima le courage des combattans ; l'attaque devint encore plus vigoureuse, & l'action fut bientôt terminée à l'avantage de l'armée britannique. Les troupes continentales se retirèrent dans le plus grand désordre ; mais comme leur Cavalerie avoit peu souffert, & que celle de Cornwallis étoit excessivement fatiguée, ce Général ne crut pas devoir poursuivre l'ennemi dans sa retraite, dont le terme fut Iron-Workes à dix-huit milles du champ de bataille. Dans la première action le nombre des morts n'avoit été que de douze hommes du côté des Anglois, & celui des blessés d'environ quatre-vingt-dix ; dans l'affaire du 15 Mars, cent des leurs restèrent sur la place, & ils en eurent quatre cens de blessés. S'il faut s'en tenir aux relations britanniques, la perte des Américains fut beaucoup plus considérable ; quelques-unes la portoient à dix-huit-cens hommes ; mais tous ces rapports sont exagérés à l'avantage de l'armée angloise, & pour démêler la vérité, il faut comparer

1781.

les relations des deux partis. C'eſt dans cette vue que nous allons extraire des lettres du Général Greene, le précis de cet événement ſi diverſement préſenté dans les papiers anglois américains.

Rapport du Général Greene ſur le même événement.

Le 12 Mars, les ennemis avoient paſſé le gué de High Rock, & le 14, ils étoient à Guild-Fort. Dans la matinée du 15, on apprit qu'ils s'avançoient ſur le grand chemin de Saliſbury; l'armée américaine ſe mit auſſitôt ſur trois lignes. La milice de la Caroline du Nord compoſoit la première; elle étoit commandée par les Généraux Eaton & Buller. La milice de la Virginie formoit la ſeconde ſous les ordres de Stevens & Lawſon. La troiſième ligne conſiſtoit en deux brigades, l'une de la Virginie & l'autre du Maryland; elles avoient pour chef le Colonel Williams. Un détachement d'Infanterie légère, les Dragons du premier & du troiſième régiment commandés par le Colonel Washington, & le régiment de Chaſſeurs aux ordres du Colonel Lynch, formoient un corps d'obſervation pour la ſûreté de l'aile droite. Les Colonels Lée & Camp-

1781. bell protégoient l'aîle gauche, l'un avec sa Légion & l'autre avec un corps de Chasseurs. Le Général Greene rangea son armée en bataille, pourvut à la sureté des bagages, & attendit impatiemment l'approche de l'ennemi. Il savoit que dans leur position, les Anglois avoient peu de chose à espérer de la victoire même, & qu'ils étoient perdus si elle leur échappoit. Le Colonel Lée s'étoit porté en avant avec sa Légion & les Chasseurs; il eut à soutenir une vive escarmouche contre le Colonel Tarleton, dont la troupe fut maltraitée. Le Capitaine Armstrong chargea la Légion angloise & tua ving neuf Dragons; mais l'ennemi s'étant renforcé, Lée fut contraint de se retirer & de prendre sa position dans la ligne. L'action commença par une canonnade qui dura vingt minutes. Les Brigades américaines qui devoient soutenir ce premier effort, tinrent peu de tems, & une partie recula sans avoir fait feu; la milice de la Virginie fut aussi repoussée après une belle défense. Enfin l'action devint générale; les troupes continentales firent par-

faitement leur devoir, & le combat 1781.
fut tres opiniâtre; mais les troupes angloiſes durent quelqu'avantage à la ſupériorité de leur diſcipline. Elles ſe diſpoſoient à tourner l'armée américaine par la droite, & déjà elles faiſoient un mouvement pour l'enfermer; le Général Greene s'apperçut de leur deſſein, & pour en empêcher l'exécution, il ordonna la retraite. Pendant ce tems, le brave Colonel Washington à la tête d'un corps de Cavalerie & ſecondé du premier régiment des Marylandois, chargeoit une Brigade ennemie: il l'enfonça à coups de bayonnettes, & la détruiſit preſqu'entièrement. Les Américains ſe retirèrent en bon ordre, & paſsèrent le gué de Fork River, à trois milles environ du champ de bataille; ils y attendirent les traîneurs, & ſe portèrent le lendemain à dix milles de Guild-Ford. Ils s'étoient vus dans la néceſſité d'abandonner l'artillerie à l'ennemi, faute de chevaux pour la conduire. Sans compter les priſonniers & les ſoldats qui s'égarèrent, la perte des Anglois tués ou bleſſés fut d'environ ſix cens hommes;

1781. celle des Américains ne fut que de trois cens. On obſervera que cette relation a été publiée par ordre du Congrès.

Inutilité des triomphes de Cornwallis.

Le contraſte eſt frappant dans les deux rapports qu'on vient d'extraire, & l'on en doit conclure qu'il y a beaucoup à rabattre des exagérations britanniques; mais que les palliations du Général Greene affoibliſſoient trop la perte des Américains. Quoi qu'il en ſoit, Lord Cornwallis eut quelqu'avantage à l'affaire de Guild-Fort, & les ſuites de cette journée répondirent d'abord aux vues de ce Général. Il pénétra dans la Caroline ſeptentrionale juſqu'à Wilmington, y renouvella ſes proclamations, & parvint à détacher du parti républicain un petit nombre d'Américains effrayés de ſes menaces, ou ſéduits par ſes promeſſes; mais ces proclamations & les exploits de Cornwallis dans les deux Carolines ne devoient rien produire de bien déciſif pour l'Angleterre, & ne pouvoient retarder l'affranchiſſement de ces provinces.

Echec des Américains près de Camden.

Tandis que ce Général hâtoit ſa marche vers le Nord, le ſort de la

Caroline Méridionale étoit confié à Lord Rawdon & au Lieutenant Colonel Balfour qui commandoient, l'un ſur les frontières, & l'autre à Charles-Town. Après l'action de Guild-Ford, Greene tourna ſes vues contre cette province que l'abſence de Cornwallis affoibliſſoit conſidérablement. Le 19 Avril, il arriva devant Camden, avec pluſieurs corps de milice. Huit cens hommes de troupes aux ordres de Rawdon, formoient la garniſon de cette place, & pour les attaquer, le Général américain attendoit les renforts que lui amenoient le Colonel Lée & le Brigadier Marion. Voulant prévenir cette jonction, Rawdon ſortit de Camden dans la matinée du 25, arriva ſur les dix heures au camp des ennemis, & fondit ſur eux à l'improviſte. Les piquets avancés eſſuyèrent le premier feu des Anglois, & le ſoutinrent avec beaucoup de courage. La ligne ſe forma preſqu'au même inſtant, & fut bientôt engagée dans un combat très-vif. La troupe de Rawdon parut d'abord s'ébranler, & ſa gauche plioit déjà ſenſiblement, lorſque deux

1781.

1781. compagnies du premier Régiment de Maryland se débandèrent. Ce mouvement se comuniqua aux autres Compagnies du méme corps, qui, dans sa retraite entraîna tout le second régiment. Ils furent ralliés l'une & l'autre; mais l'ennemi avoit eu le tems de gagner les hauteurs, d'en déloger l'artillerie américaine, & de tourner en flanc les troupes en désordre, qui se trouvoient engagées sur le front. Parmi ces troupes étoit le deuxième régiment de Virginie, qui, ayant descendu la montagne, s'étoit avancé à quelque distance. Celui du Colonel Campbell avoit aussi plié en quelques endroits. Le Général ordonna la retraite, n'espérant plus regagner l'avantage qui lui promettoit d'abord tout l'honneur de cette journée. Au commencement de l'action, le Colonel Washington força les ennemis, tant Cavalerie qu'Infanterie, à se retirer précipitamment du côté de la ville; & avant que les troupes américaines abandonnassent leur terrein, il avoit fait deux cens prisonniers, dont il ne put emmener que cinquante hommes. Le Colonel

Colonel se couvrit de gloire en cette rencontre; s'il eût été secondé, l'armée de Green auroit enveloppé toute la garnison de Camden, l'eût faite prisonniere, & seroit entrée dans la ville. Les sages dispositions du Général Américain sembloient devoir en assurer la conquête; mais une terreur panique, dont les troupes les plus braves ne sont pas toujours exemptes, avoit jeté le désordre dans cette petite armée, qui fit pourtant sa retraite sans beaucoup de perte, jusqu'à trois milles de la place. Cet échec des Américains leur coûta deux cent cinquante hommes, en y comprenant les blessés, les prisonniers & les cent trente Soldats qui s'égarèrent. La perte des Anglois ne fut guère moins considérable, & l'avantage qu'ils remportèrent dans cette journée, fut au moins balancé par la réduction du Fort Watson qui se rendit aux troupes continentales le 19 du même mois, après un blocus de trois ou quatre jours. 1781.

Ils prennent le fort Watson.

Cette place étoit une des plus fortes de la Caroline; & ce fut pour

1781. les Colonels Lée & Marion une véritable gloire de l'avoir enlevée, sans autre perte que deux hommes tués & trois blessés. Elle étoit fournie d'abondantes munitions de guerre & de bouche, & défendue par une garnison d'environ deux cens hommes, dont cent neuf furent faits prisonniers. Encore une fois cette conquête compensoit bien le petit désavantage des Américains devant Camden, échec auquel les Anglois donnèrent trop d'importance dans leurs gazettes qui, pour la plûpart, ne sont pas exactes dans la relation de cet événement. A les en croire, la déroute des Américains fut complète, & malgré la supériorité de leur nombre, Rawdon les battit à plate couture, les força de lâcher pied, les poursuivit l'espace de six milles, & mit le Général Greene dans la nécessité de fuir jusqu'à cinq lieues de Camden. Cet échec est encore plus exagéré dans les dépêches de Balfour à Lord Germaine; il y fait monter la perte des ennemis à cinq cens hommes tués, blessés ou faits prisonniers; il termine sa lettre par une rodomontade, & tire de

1781.

cette victoire les conclusions les plus satisfaisantes pour l'avenir. Mais nous arrivons au moment où les Américains vont prendre contre les Anglois, une revanche aussi terrible que décisive.

Combat naval entre MM. Arbuthnot & Destouches.

Avant que d'esquisser le tableau de ce grand événement, il nous reste à faire quelques réflexions sur un combat de mer assez important, pour mériter l'attention du lecteur; mais dont l'issue ne fut pas un triomphe pour le Vice-Amiral Arbuthnot, comme l'ont affirmé quelques papiers anglois. En débitant que les François avoient été battus, les gazetiers britanniques ne devoient pas ajouter qu'on ne leur avoit ni pris, ni coulé bas aucun vaisseau. C'est le sixième combat naval donné en Amérique, dont les Anglois se sont attribué l'honneur, sans qu'il y ait eu de leur côté l'apparence même d'une victoire. Puisqu'il s'agit d'Arbuthnot, on conçoit que son escadre a dû se mesurer avec celle de Rhode-Island commandée par M. Destouches, à qui cet honneur appartenoit, comme au plus ancien Capitaine, depuis la mort du Che-

Que les Anglois s'attribuent à tort l'avantage.

1781. valier de Ternay qu'il remplaçoit par *interim*. Le combat s'engagea dans la Chesapeak où les François cherchoient à débarquer quelques renforts sur la côte de Norfolk. Arbuthnot arriva à tems pour empêcher l'exécution de ce projet; & ce fut tout le parti qu'il tira de sa supériorité, tant pour le nombre que pour la force des vaisseaux. Il y eut beaucoup de sang répandu de part & d'autre; mais le Commandant françois eut du moins l'avantage de ramener en bon ordre à Rhode-Island son escadre accrue du Romulus, vaisseau de quarante canons, qu'il avoit pris aux Anglois peu de jours avant cette action. Cependant le Vice-Amiral Arbuthnot parle dans ses dépêches, de cette retraite honorable comme d'une fuite. » Je dois regreter, dit-» il, qu'en prenant la fuite de si » bonne heure, l'ennemi ait empê-» ché que l'action ne devînt géné-» rale ». Mais pour faire partager ce regret à ses compatriotes, il ne falloit pas convenir que les huit vaisseaux de son escadre étoient dans le plus mauvais état; qu'on fut

1781.

obligé de remorquer le Prudent & le Robuſte pour les tenir à flot & leur faire gagner le cap Henry ; que l'Europa naviguoit à peine, que le London ne pouvoit plus porter toutes ſes voiles. Il faut avouer que les Anglois ſont heureux de voir toujours leur ennemi prendre la fuite au moment où écraſés par ſon feu, ils ne ſont plus en état de le pourſuivre. Cette remarque eſt du gazetier le moins partial de l'Angleterre. « M. Arbuthnot, » ajoute-t-il, prétend que les François virèrent vent arrière immédiatement après que leur ligne eût été » rompue, & qu'ils en formèrent » une nouvelle ; qu'il ſuivit leur » exemple, mais que le délabrement » de ſes vaiſſeaux rendoit la pour- » ſuite impraticable. » Et il s'écrie à ce ſujet : « ô Anglois ! fermez l'o- » reille à de pare[illegible] ! O poſ- » térité ! que le [illegible] n'en par- » vienne pas juſqu'à [illegible] » !

Faux rapport du Vice-Amiral.

Dans ces mêmes dépêches le Vice-Amiral fait mention de ſes pertes qu'il affoiblit, comme c'eſt l'uſage, & de celles des François qu'il ſuppoſe très-conſidérables, en convenant

1781. qu'ils ont peu souffert dans leurs agrès. C'est encore un aveu qui paroît démentir les assertions précédentes.

Enfin Arbutnoth finit par jeter un coup-d'œil sur la position respective des Anglois & de leurs adversaires dans cette partie de l'Amérique. Il convient de la détresse d'Arnold & de sa petite armée également pressés par le besoin de vivres & par les mesures formidables dirigées contre lui ; mais il suppose le Marquis de la Fayette bloqué dans Annapolis avec le détachement qu'il y commande. A l'en croire, la milice continentale mécontente du service, est au moment de se disperser ; & il faudra que M. le Comte de Rochambeau differe son entrée dans la Virginie. Il ajoute que le plan de la campagne est tout-à-fait déconcerté pour les rebelles, & que les événemens présens annoncent de solides avantages pour les armes de S. M. B. On verra tout à l'heure, que le Vice-Amiral Arbuthnot n'étoit pas bon prophete.

Cornwallis est harcelé dans sa marche par le Marquis de la Fayette.

Au premier mouvement de Lord Cornwallis pour se rendre de Charles-Town à l'embouchure de la

1781.

Chesapeak, le Marquis de la Fayette s'étoit mis en devoir de le harceler dans sa marche avec un corps d'Américains qu'il conduisit habilement, & qu'il sut placer avec tant d'avantage, que le Général Anglois, malgré sa supériorité, n'ôsa ni l'attaquer ni répondre à ses attaques. Il trouva tant d'opposition de la part du Général François, que ce fut avec de grandes difficultés qu'il pénétra dans la Virginie. Il n'y parvint qu'après avoir surmonté mille obstacles; & sa position y fut encore plus fâcheuse qu'elle n'avoit été jusqu'alors. L'orage qui s'étoit formé contre lui, s'approchoit rapidement; MM. Greene, Wayne & la Fayette avoient formé leur jonction, & à moins d'un renfort prompt & considérable, il falloit nécessairement que l'armée angloise se trouvât dans la même circonstance, & subît le même sort que l'armée du Général Burgoygne. Sir Henry Clinton étoit bien loin de prévoir ce malheur, lorsqu'il écrivoit à Lord Germaine, que la flotte de l'Amiral Arbuthnot étoit en mer avec un puissant renfort pour le Comte de Cornwallis, que le Mar-

Jonction de ce Général avec MM. Greene & Wayne.

1781. quis de la Fayette ne pouvoit plus lui échapper, & qu'avec des forces aussi redoutables dans la Chesapeak, l'Angleterre devoit compter sur la soumission de tout ce qu'il y avoit de rebelles dans ces Provinces. Mais le 12 Juin, on vit repa-

La flotte d'Arbuthnot est rappellée à New-York.

roître à New-York la flotte, dont il est fait mention dans la lettre de Clinton, & qu'on supposoit alors occupée à gêner les opérations de l'armée françoise. Des

Lettres de Washington interceptées. Que ces lettres sont une feinte.

lettres interceptées de Washington au Marquis de la Fayette avoient tout à coup répandu l'allarme dans cette place, & fait prendre à la fois le parti de rappeller Arbuthnot, & d'appliquer à la défense de New-York les deux mille hommes destinés à renforcer Lord Cornwallis. Dans une de ces lettres datées du 31 Mai, le Général Américain s'exprimoit en ces termes. » Après » avoir mûrement considéré nos » affaires sous tous les points de vue, » une tentative sur New York, dont » la garnison peut consister en huit » mille hommes, a été regardée » comme préférable à une expédi» tion du côté du Sud, parce que

» nous ne sommes pas maîtres de la » mer ».

1781.

Ce qui en résulte.

L'arrivée de Cornwallis à York-Town, offroit une occasion trop belle de ruiner les espérances de l'Angleterre en Amérique, pour laisser échapper cette occasion. MM. Washington & de Rochambeau, dans leurs délibérations à Weatherfield, s'étoient décidés à venir attaquer cette place, & se promettoient d'y faire prisonnier le Général anglois avec toute son armée. En conséquence, ils se portèrent sur York-Town où tous les François de Rhode-Island se disposèrent à les suivre; & pour assurer le succès de l'expédition, le Général Américain fit des mouvemens qui confirmèrent le Commandant de New-York dans la résolution de ne point dégarnir cette place. Le principal objet de la feinte n'étoit pas d'écarter d'York-Town les renforts de Clinton qui n'auroient pu la sauver; mais de faire prendre le change à Lord Cornwallis, de l'endormir dans une fausse sécurité, & de le fixer dans sa position jusqu'à l'entier investissement de l'armée bri-

1781. tannique. Cette adroite manœuvre réuſſit parfaitement aux Généraux de l'armée combinée. Clinton bien perſuadé que c'étoit à lui qu'on en vouloit, ſe mit en défenſe à New-York, & Cornwallis ne ſongea pas même à ſe fortifier dans York Town, où, à ſon grand étonnement, il ſe vit bientôt inveſti, & par les troupes de Washington & par celles qu'amenoit le Comte de Graſſe, dont la flotte arriva preſqu'auſſitôt à l'embouchure de la Cheſapeak.

Le Comte de Graſſe annonce ſon arrivée dans la baie de Chéſapeak.

Ce Général avoit annoncé le 15 Août ſon entrée dans la baie, avec trois mille trois cens hommes aux ordres du Marquis de Saint Simon; & comme il étoit informé par le Comte de Barras de la ſituation de l'armée de Washington & de Rochambeau, des ſuccès antérieurs de l'ennemi dans la Virginie & le Maryland, & de la poſſibilité de ſurprendre Cornwallis avec des forces navales ſupérieures; il fit part aux Généraux & de ſes diſpoſitions & de la force de ſon eſcadre qui étoit compoſée de vingt-huit vaiſſeaux de guerre. Les troupes combinées campoient dans le voiſinage de

1781.

New-Port, lorſque la frégate la Concorde y apporta les dépêches du Comte de Graſſe. Sur les avis de ce Général, l'armée de Rochambeau fut miſe en mouvement le 19 avec deux mille Américains; un pareil nombre fut deſtiné à couvrir Weſtpoint en gardant la rive gauche de la rivière du nord. Pour maſquer ce mouvement au Général Clinton, & lui perſuader qu'on avoit des vues ſur Staten-Iſland, le Comte de Rochambeau fit partir ſur le champ un Commiſſaire des guerres, qu'il avoit mis dans le ſecret, pour aller établir une Boulangerie à Chatam qui n'eſt qu'à trois lieues de l'iſle des Etats. Ce travail fut couvert par un petit corps d'Américains, dont une partie s'étant approchée de l'embouchure de Rareton, ſe fit cannoner exprès par les batteries du Général Clinton. Cette manœuvre exécutée avec autant de courage que d'adreſſe, confirma ce Général dans la réſolution de garder les ſecours deſtinés à Lord Cornwallis, qui revenu de ſa première ſécurité, & ſe voyant preſqu'inveſti dans la Virgi-

Autre feinte du Comte de Rochambeau

1781.

Manœuvre du Comte de Barras.

nie, commençoit à prévoir le malheur de sa position.

Cependant le Comte de Barras, bien persuadé de l'avantage qui pouvoit résulter de sa jonction avec l'armée du Comte de Grasse dans la baie de Chesapeak, avoit fait ses dispositions pour s'y rendre. Le Glorieux, l'Aigrette & la Diligente chassoient en avant de cette armée, lorsqu'elle entra dans la baie; ils eurent connoissance de la frégate la Guadeloupe & de la corvette la Loyaliste, qu'ils poursuivirent jusqu'à l'entrée de la rivière d'York. La corvette fut prise; & le Glorieux accompagné de deux frégates, vint mouiller à l'embouchure de la rivière pour en former le blocus; il fut renforcé le lendemain par les deux vaisseaux le Vaillant & le Triton. On s'empara le même jour de la rivière de James qui se jette dans la Chésapeak. L'Expériment, l'Andromaque & plusieurs corvettes se portèrent dans la rivière pour couper la retraite à Lord Cornwallis sur la Caroline, & protéger en même tems les canots & les chaloupes qui devoient transporter les

trois mille trois cens hommes du Marquis de Saint-Simon dans le haut de la rivière de James, à la distance d'environ dix-huit lieues du mouillage de Linhaven, occupé par l'armée navale. Les Marquis de Saint-Simon & de la Fayette arrivèrent le 2 Septembre avec leurs troupes, & se portèrent le surlendemain à Williamsbourg environ à cinq lieues d'York. Il suit de cet exposé préliminaire, que le théâtre de cette importante expédition étoit une presqu'isle d'environ quinze lieues de l'Est à l'Ouest, & de quatre à cinq du Nord au Sud, formée par les rivières York, James, & la baie de Chésapeac. C'est dans cette presqu'isle que sont les postes d'York, d'Hampton, de James-Town & de Williamsbourg, ancienne résidence des Gouverneurs de la Virginie. 1781.

Combat entre les escadres du Comte de Grasse & de l'Amiral Graves.

L'armée navale attendoit au mouillage de Linhaven des nouvelles de Washington, lorsque le 5 Septembre, sur les huit heurs du matin, la frégate de découverte signala vingt-sept-voiles à l'Est qui dirigeoient leur marche sur la baie de Chésapeak.

1781. On reconnut que c'étoit une flotte ennemie, & non celle du Comte de Barras, comme on l'avoit cru d'abord. On fut bientôt à portée d'obſerver ſes mouvemens, & l'on s'apperçut qu'elle ſe rangeoit ſur la ligne du plus près ſtribord, en faiſant paſſer les vaiſſeaux de force à ſon avant-garde. Le Comte de Graſſe ordonna de ſe tenir prêt à appareiller, & dès que la marée eût permis de mettre ſous voile, il fit ſignal de former une ligne de viteſſe, & en moins de trois quarts-d'heure, l'armée fut rangée en ordre de bataille. Le Général voyant qu'il n'y avoit point d'Officiers Généraux à ſon arrière-garde, envoya ordre à M. de Monteil d'aller en prendre le commandement. En formant leur ligne, les vaiſſeaux ennemis avoient conſervé le vent. A deux heures après midi, ils virèrent tous enſemble vent arrière, & prirent les mêmes amures que l'armée françoiſe. Dans cette poſition, ils ſe trouvèrent au même bord, ſans pourtant être rangés ſur des lignes parallelés, l'arrière-garde de l'Amiral Graves étant infiniment au

vent de ſon avant-garde. A trois heures, le Commandant françois s'apperçut que la ligne des vaiſſeaux de tête de ſon eſcadre n'étoit pas encore aſſez bien formée, & il ordonna une manœuvre qui procuroit à tous ſes vaiſſeaux l'avantage de combattre enſemble. Les deux têtes des armées s'approchèrent alors à portée de la mouſqueterie. Le combat commença ſur les quatre heures à l'avant-garde, commandée par M. de Bougainville, & bientôt les vaiſſeaux du corps de bataille prirent part à l'action. Le Comte de Graſſe deſiroit que l'engagement fût général. Pour y diſpoſer les ennemis, il fit ſignal à ſon avant-garde d'arriver; mais celle de l'Amiral Graves étoit fort maltraitée; il profita de l'avantage du vent qui le rendoit maître de la diſtance, pour éviter l'arrière-garde françoiſe qui faiſoit tous ſes efforts pour atteindre & l'arrière-garde & le centre de l'armée ennemie. Ce combat, dont le feu avoit été vif & meurtrier, ne ſe termina qu'au coucher du ſoleil. L'armée angloiſe tint le vent, &

1781.

1781.

L'Amiral ſe refuſe à un ſecond combat.

l'ayant conſervé toute la journée du 6, elle en profita pour ſe réparer.

Le 7 à midi les vents changèrent à l'avantage de l'armée françoiſe; & juſqu'au ſoir du lendemain, cette armée fit tous les mouvemens néceſſaires pour engager l'ennemi dans une ſeconde action. Il parut un moment vouloir préſenter une ligne de combat; mais l'Amiral Graves vit le danger de cette manœuvre. Il fit arriver vent arrière à ſon armée pour ſe former ſur ſon arrière-garde. Ce mouvement céda tout à fait le vent à l'eſcadre françoiſe, dont les Anglois s'étoient éloignés à toutes voiles; dans la nuit du 9 au 10, ils diſparurent abſolument. Le Comte de Graſſe déſeſpérant enfin d'amener l'Amiral Graves à une nouvelle action, & craignant qu'il ne le devançât dans la baie de Chéſapeak, prit le parti d'y ramener ſes vaiſſeaux, d'y continuer ſes opérations & d'y reprendre ſes équipages. Le 11, il mouilla ſur le cap Henry où le Comte de Barras étoit arrivé la veille, pour effectuer ſa jonction avec l'armée de Graſſe.

1781.

Perte des Anglois.

Cette armée composée de vingt-quatre vaisseaux & de deux frégates, avoit eu en tête, dans la journée du 5, les deux escadres de Hood & de l'Amiral Graves qui réunissoient vingt vaisseaux de ligne & neuf frégates ou corvettes. Les quinze premiers vaisseaux de la ligne françoise eurent seuls part à l'action, & n'eurent à combattre qu'un pareil nombre de vaisseaux ennemis; toute l'arrière-garde angloise avoit refusé de se mettre à portée; mais de l'aveu des Commandans, cinq vaisseaux du centre ou de l'avant-garde furent très-maltraités, & particulièrement le Terrible qu'il fallut brûler, parce qu'il étoit hors d'état de tenir sur l'eau. Cet engagement fut beaucoup plus meurtrier pour les Anglois que pour leurs adversaires, dont la perte ne se monta qu'à deux cens hommes en y comprenant les blessés; dans ce nombre on comptoit dix-huit ou vingt Officiers.

Belle marche de l'armée françoise.

Cependant le Comte de Rochambeau avoit fait passer la rivière du nord à son armée. Il arriva le premier Septembre à Trenton sur la

1781. Delaware, & le 3 il étoit à Philadelphie, où ses troupes défilèrent dans le meilleur ordre, & rendirent au Président du Congrès assemblé les honneurs prescrits par la Cour de France. Le Congrès témoigna sa reconnaissance à l'armée françoise, dont il admira la discipline, & le bel ordre qui régnoit dans chaque brigade, même après une marche de deux cens soixante lieues. Les deux premières étoient commandées par M. Viomenil à qui cette marche fit le plus grand honneur, ainsi qu'au Chevalier de Chatellux, l'un des principaux Officiers de l'armée. Le 6 du même mois, elle étoit à l'embouchure de l'Elk, sur la baie de Chesapeak où les Généraux trouvèrent les dépêches du Comte de Grasse, qui leur faisoit part de son arrivée dans la baie, & du débarquement des troupes aux ordres du Marquis de Saint-Simon, pour joindre à James-Town le détachement du Marquis de la Fayette. L'Officier porteur de cette lettre n'étoit arrivé que depuis une heure, & ce fut un hasard bien heureux, que pour une expédition

1781.

concertée dans le nord de l'Amérique & dans les iſles ſous le vent, on ſe trouvât au rendez-vous de la baie de Cheſapeak à une heure de différence.

Les troupes combinées arrivent ſucceſſivement à Williamsbourg.

L'avant-garde de l'armée aux ordres du Comte de Cuſtine, s'étoit embarquée ſur des bateaux du pays; elle arriva le 19 à Williamsbourg; le reſte des troupes s'y rendoit avec le Baron de Viomenil ſur des frégates & des tranſports que M. de Graſſe avoit envoyés à Baltimore. MM. Washington, de Rochambeau & de Chatellux avoient pris les devants par terre, à marches forcées de ſoixante milles par jour; ils arrivèrent le 14, & trouvèrent MM. de Saint-Simon & de la Fayette qui les attendoient dans une excellente poſition. Le 24, toute l'armée fut réunie à Williamſbourg. Les deux Généraux s'étoient rendus le 18 à bord de la ville de Paris, pour concerter les opérations avec le Comte de Graſſe, qui ne tarda pas à quitter le mouillage de Linhaven où ſes vaiſſeaux n'étoient point en ſûreté, & vint au débouché des bancs de mill-Ground & de Horſe-

1781. Shœ pour s'y emboſſer dans le cas où l'Amiral Graves feroit mine de vouloir ſecourir Lord Cornwallis. D'ailleurs cette poſition donnoit les moyens d'accélérer le ſiége, par une plus grande facilité du tranſport des munitions; il y eut auſſi trois vaiſſeaux nommés pour aller s'emboſſer à l'entrée de la rivière de James.

Inveſtiſſement de York-Town.

Le 28, l'armée des alliés partit de Williamſbourg, à la pointe du jour, & ſe porta vers York-Town. Les ſept mille hommes aux ordres de M. Rochambeau commencèrent l'inveſtiſſement de manière à reſſerrer l'ennemi juſqu'à la portée du piſtolet de ſes ouvrages. Les trois brigades françoiſes s'étant partagées le terrein, vinrent camper à l'abri du canon des Anglois. Le Baron de Viomenil commandoit les Grenadiers & les Chaſſeurs de l'armée à l'avant-garde. Cet inveſtiſſement ſe fit au plus près, ſans la perte d'un ſeul homme. Le lendemain, l'armée américaine vint appuyer ſa gauche & ſa droite au bas de la rivière d'York, & l'inveſtiſſement de York-Town ſe trouva complet,

& ſerré d'auſſi près qu'il étoit poſſible. Cependant l'Inſanterie de Lauzun s'étoit miſe en marche, pour aller rejoindre ſa Cavalerie qui avoit été dirigée par terre dans le Comté de Gloceſter, où le Brigadier général Wieden commandoit un corps de milice d'environ douze cens Américains. Toute ſa légion s'y réunit le 28, jour de l'inveſtiſſement de York-Town. La nuit du 29 au 30, l'ennemi craignant d'être inſulté dans la poſition trop étendue qu'il avoit fortifiée, prit le parti d'abandonner tous ſes ouvrages extérieurs, & de ſe réduire au corps de la place. Les François s'emparèrent des ouvrages abandonnés; ce qui leur facilita le moyen de reſſerrer l'ennemi dans un cercle encore plus étroit. On n'attendoit les équipages de l'armée que pour le 5 Octobre; l'artillerie de ſiége arriva ſix jours plutôt, & toute la journée du 30 Septembre fut employée à la débarquer. M. de Choiſy étoit allé la veille, demander à M. le Comte de Graſſe un détachement de ſes troupes; il en obtint huit cens hommes avec leſ-

1781.

La légion de Lauzun ſe porte à Gloceſter, ainſi que huit cens hommes de l'armée de Graſſe.

1781. quels il se rendit à Glocester il y choisit sa position à trois milles de la place. Avec ce renfort, le Duc de Lauzun attaqua si vigoureusement le Colonel Tarleton, qu'il força son détachement à rentrer dans Glocester, avec perte de cinquante hommes.

Echec du Colonel Tarleton.

A cette même époque, c'est-à-dire, le 3 Octobre, deux compagnies de Grenadiers & Chasseurs d'Agénois, & cent Volontaires aux ordres du Baron de Saint-Simon attaquèrent quelques piquets ennemis qu'ils forcèrent à se replier sur une des redoutes. Il n'y eut de blessés dans l'exécution de ce coup de main, qu'un Officier & quelques Soldats. Enfin la tranchée fut ouverte à York-Town, dans la nuit du 6 au 7 Octobre, & fut relevée dix fois dans l'espace de treize jours de siége. Le 17, Lord Cornwallis demanda une supension d'armes jusqu'au lendemain; il n'obtint que deux heures, à l'expiration desquelles il fallut capituler. On employa tout un jour à discuter les articles de la capitulation, qui fut signée & conclue le 19 Octobre.

Capitulation de York-Town & de Glocester.

A midi les troupes françoiſes & américaines, avoient pris poſſeſſion de deux redoutes; & ſur les deux heures, la garniſon défila tambour battant, portant en faiſceaux ſes drapeaux & ſes armes. Il en fut de même à Glocefter; les troupes ennemies l'évacuèrent ainſi que York-Town, pour être conduites dans l'intérieur du pays. Il ſe trouva dans ces deux poſtes ſix mille hommes de troupes réglées, quinze cens Matelots, cent ſoixante canons de tout calibre, huit mortiers, environ quarante bâtimens, dont un vaiſſeau de cinquante canons qui fut brûlé. Vingt bâtimens de tranſports avoient été coulés bas, & de ce nombre étoit la Guadeloupe, frégate de vingt-quatre canons. L'importante expédition de York-Town fut peu meurtrière pour l'armée combinée. L'état des morts s'y monta tout au plus à ſoixante-dix hommes, & celui des bleſſés n'étoit que d'environ deux cens. La perte des Anglois fut au moins le double, ſans y comprendre les Officiers & Soldats qui s'égarèrent, & les Matelots & habitans de la ville qui

1781.

Pertes reſpectives des Anglois & des Alliés.

périrent aux deux attaques de York-Town & de Glocefter.

1781.

Traitement fait à l'armée prifonnière.

Le Comte de Cornwallis avoit demandé que les garnifons de ces deux places fuffent envoyées aux parties de l'Europe auxquelles elles appartenoient refpectivement, avec promeffe de ne point fervir contre la France, l'Amérique ou leurs alliés, jufqu'au moment d'un échange régulier. Cet article ne fut point accordé, & le Général Washington décida que l'armée prifonnière feroit difperfée dans la Virginie, le Maryland ou la Penfilvanie. Les termes de la capitulation furent d'ailleurs à peu près tels que les avoit propofés le Général anglois. L'armée eut tous les honneurs accordés à la garnifon de Charles-Town. Les Officiers gardèrent leurs épées, & confervèrent ainfi que les Soldats toutes leurs propriétés. Quant aux procédés & au traitement particulier qu'ils éprouvèrent dans le commerce des François, ils furent fi décens, fi parfaitement honnêtes, que Lord Cornwallis dans fa lettre à Sir Henry Clinton, ne put s'empêcher de rendre ce témoignage à

la générosité de ses vainqueurs; 1781.
» les prévenances & les attentions » obligeantes des Officiers françois, » l'intérêt affectueux qu'ils ont paru » prendre à notre situation, leurs » offres généreuses & pressantes, » toute leur conduite à notre égard, » passent réellement les expressions » de la reconnoissance, & feront, » je l'espère, une juste impression » sur la sensibilité de tout Officier » britannique, lorsque la fortune de » la guerre fera tomber quelques » François en son pouvoir ».

Que Lord Cornwallis comptoit sur les renforts envoyés de New-York.

La lettre d'où ce détail est tiré, avoit été confiée à un Aide de Camp, parti sur la *Bonetta*, sloop de guerre qui fut laissé à la disposition du Général anglois avec cinquante hommes d'équipage, dont il devoit tenir compte en cas d'accident. Dans ses dépêches au Commandant de New-York, Lord Cornwallis déclare qu'il n'a jamais considéré le poste de York-Town sous un jour bien favorable, & que s'il n'eût eu la confiance d'être puissamment secouru, il n'auroit jamais tenté la défense de ce poste. « Informé, dit-il, de » l'arrivée de Washington à Wil-

1781.

» liamſbourgh, ou j'aurois tâché de » gagner New-York par des marches rapides du côté de Glocester; » ou, malgré l'inégalité du nombre, » j'aurois attaqué les troupes alliées » en pleine campagne ; il n'étoit pas » impoſſible que la fortune ſecondât » l'effort de mes braves Soldats de ce » côté-là. Mais votre Excellence » m'aſſuroit du concours de la flotte » & de l'armée pour me tirer de ce » mauvais pas, & je n'ôſai prendre ſur moi de haſarder aucune » de ces tentatives périlleuſes. Votre lettre du 24 Septembre me » donnoit avis, que le ſecours feroit » voiles le 5 Octobre ; en conſéquence, je me retirai dans l'intérieur des ouvrages, me flattant » avec raiſon de prolonger la défenſe juſqu'à l'arrivée des ſecours » attendus ».

Des tentatives avant la capitulation.

Après avoir détaillé & la violence de l'attaque & l'inutilité de la plus brave réſiſtance, Lord Cornwallis ajoute que ſe voyant réduit à la cruelle extrémité ou de ſe rendre, ou de chercher ſon ſalut dans la fuite, il avoit préféré ce dernier parti, & fait préparer ſeize gros bateaux

pour la nuit du 18 au 19 Octobre, 1781.
tems marqué pour l'embarquement des troupes. Il ſe flattoit de ſauver ainſi toute ſon Infanterie, à l'exception d'un foible détachement chargé de la capitulation pour les habitans de la ville, pour les malades & pour les bleſſés. On devoit remettre de ſa part au Général Washington une lettre relative à cet objet. Toutes les meſures étant bien priſes, l'Infanterie Légère, la majeure partie des Gardes, & pluſieurs compagnies du vingt-troiſième régiment s'embarquèrent à dix heures du ſoir, & la moitié des bateaux vint débarquer à Glocester: mais ſur ces entrefaites, il ſurvint une tempête qui dérangea le projet de Cornwallis. Les bateaux dérivèrent jusqu'au bas de la rivière ; le paſſage fut jugé impraticable, & l'on ne ſongea plus qu'à ramener les troupes qui étoient à Glocester. Elles rejoignirent dans la matinée, ſans beaucoup de perte. Cependant les ouvrages de York-Town tomboient en ruine, & il n'y avoit pas moyen de les réparer. L'opinion des Ingénieurs & des principaux Officiers

1781. de l'armée étoit que si le feu des ennemis continuoit quelques heures de plus, ce seroit un coup de désespoir de vouloir soutenir ces ouvrages. D'ailleurs la dyssenterie faisoit de grands ravages dans l'armée angloise, & les fatigues d'un service sans relâche avoient épuisé la vigueur des troupes qu'épargnoit la maladie. Ces considérations déterminèrent le Général à ne pas courir les risques d'un assaut, qui, vu le nombre des ennemis & la foiblesse de la place, ne pouvoit manquer d'avoir un plein succès. En effet, on comptoit dans l'armée des alliés au moins vingt mille hommes, dont huit mille étoient François. Quant au poste de York-Town, c'étoit moins une place fortifiée, qu'un camp retranché, exposé de toutes parts à l'enfilade; le terrein en étoit si désavantageux, qu'il ne falloit pas moins que la nécessité d'y protéger la marine, pour justifier les ouvrages qu'on y avoit construits à tant de frais.

Que Clinton eut tort de craindre pour New-York.

Il suit de cet exposé, que le poste de Cornwallis à York Town ne fut pas du choix de ce Géné-

ral ; qu'il avoit reçu l'ordre de s'y porter de Charles-Town, & que les ſecours tant de fois annoncés & toujours retenus par Clinton, furent un autre ordre de ne point abandonner ce poſte. L'habileté, dont il avoit donné des preuves à Cambden, autoriſe toutes les conjectures qui ſervent à juſtifier Cornwallis. Il dut voir, & ſans doute il vit que la place, dont on lui confioit la défenſe, n'étoit pas tenable contre la forte armée de MM. de Rochambeau & Washington. Elle ne l'eût point été, même avec les renforts attendus de New-York ; & la faute de Clinton ne fut pas d'avoir rappellé les deux mille hommes embarqués pour aller ſecourir York-Town ; mais d'avoir pu croire que c'étoit à lui qu'on en vouloit dans cette circonſtance. Aſſurément le poſte de New-York étoit le dernier, dont les Américains ſongeaſſent à s'emparer. Quoi qu'il en ſoit, ce Général donna dans le piége qu'on lui tendit ; il s'occupa de la défenſe d'une place qu'on ne devoit point attaquer, & tranquille ſur le ſort 1781.

1781. de l'armée aux ordres de Cornwallis, il ne sçut qu'après l'événement que la jonction des troupes combinées avoit coupé la retraite à ce Commandant, & par conséquent livré cette armée à la discrétion de l'ennemi.

Mouvement tardif de ce Général pour secourir York-Town.

Cependant le Général Clinton, honteux de sa méprise, se mit en devoir, mais trop tard, d'en prévenir les funestes effets. Il fit embarquer des troupes, il s'embarqua lui-même & dirigea sa route vers York-Town; mais il en étoit encore bien éloigné, lorsqu'il apprit que l'armée angloise avoit mis bas les armes. Ce mouvement du Général Clinton n'eût rien produit, même en supposant que son arrivée à York-Town eût prévenu le désastre de Cornwallis. M. de Grasse étoit maître de la mer, & jamais le débarquement des renforts arrivés de New-York, n'eût pu s'effectuer en présence de son escadre; mais ce débarquement pouvoit avoir lieu, sans qu'il fût possible d'enlever à l'ennemi des postes qu'il avoit eu le tems de fortifier. Toute cette opération n'étoit donc qu'une

vaine parade qui auroit eu les ſuites les plus fâcheuſes pour Clinton, ſi l'Amiral françois plus actif ou moins occupé ailleurs, s'étoit mis en meſure pour le faire repentir de cette démarche infructueuſe & tardive. 1781.

A quels dangers ſa retraite dut expoſer les provinces méridionales.

La défaite du Général anglois eût ajouté, ſans doute, à la gloire de la France dans cette partie du monde; mais n'eût guère empiré la ſituation de l'Angleterre en Amérique. Ses affaires étoient abſolument ruinées & dans les Provinces du Nord & dans celles du Midi. En ſe portant à York-Town, Lord Cornwallis avoit abandonné la Géorgie & les Carolines à la merci des armées américaines; par ce mouvement il ſe coupoit toute communication avec Charles-Town & Savannah, & expoſoit ces Places à tomber entre les mains du premier aſſaillant. L'événement fit voir toute l'imprudence, je ne dis pas des opérations du Général qui ne fit qu'obéir à des ordres ſupérieurs, mais de ces ordres mêmes, dont l'exécution la plus heureuſe n'eût procuré que de foibles avan-

1781. tages dans la Virginie, & devoit nécessairement entraîner de grands désastres dans les Provinces méridionales. Le tort de Cornwallis, en quittant ces Provinces, fut d'avoir trop compté sur la victoire, & de n'avoir point établi de Gouvernement civil dans la Caroline. Faute de Loix qui les protégeassent, les Royalistes n'ôsèrent se montrer, dès qu'ils eurent perdu de vue le Général & son armée. A mesure qu'il s'avançoit vers le nord, la crainte dût soumettre à la domination américaine tous ceux que la crainte en avoit détachés, & un grand nombre de ceux que l'ambition enchaînoit encore au parti de la Couronne. Dans le Sud de l'Amérique ce parti s'affoiblit au point de n'avoir, pour ainsi dire, une existence imposante, que dans les districts de Charles-Town & de Savannah; mais ces conquêtes pouvoient échapper aux Anglois ainsi que beaucoup d'autres qui leur furent enlevées à l'époque de leur désastre de York-Town, ou peu de mois avant ce grand événement.

1781. Prise de Pensacola par les Espagnols.

La prise de Pensacola dans la Floride occidentale, avoit été pour les Espagnols, un triomphe presqu'aussi décisif que le fut pour les Américains, dans la Virginie, l'investissement de Cornwallis & de toute son armée. Cette conquête fut d'autant plus importante, qu'elle entraîna la reddition de toute la Province. Sans entrer dans les détails de cette expédition, nous observerons que la place & les forts de Pensacola se rendirent aux armes de Sa Majesté Catholique le 8 Mai, après douze jours de tranchée ouverte, & le soixante-unième depuis le débarquement des troupes Espagnoles à l'isle de Sainte-Rose. En moins de six semaines, les Anglois y avoient dépensé plus de soixante-douze mille livres sterling au travail des fortifications. La garnison étoit d'environ deux mille hommes, sans compter beaucoup de Nègres qui défendoient les forts, & une multitude de Sauvages auxiliaires qui, dispersés dans les bois, s'étoient rendus maîtres de la campagne. Plusieurs de ces Sauvages échap-

1781. pèrent; mais toute la garnison fut faite prisonnière, ainsi que le Major-Général Campbell qui commandoit les forces de Sa Majesté Britannique dans la Floride occidentale. Dans ses dépêches à Lord George Germaine, cet Officier observe que dans la matinée du 8 Mai, une bombe ayant éclaté près du magasin de la redoute avancée, mit le feu à la poudre qui étoit en dedans, & que bientôt le corps de cette redoute ne fut plus qu'un monceau de ruines. L'explosion fit perdre la vie à cinquante-six hommes & en blessa vingt-quatre. Les Espagnols voulant profiter de ce désastre, firent une première tentative pour livrer l'assaut; mais ils furent repoussés, & l'ennemi eut le tems d'enlever ses blessés. Un second assaut ne réussit pas mieux, & les assiégeans s'en tinrent au feu de leur mousqueterie, qui fut si constant & si vif, que le Général Campbell n'ayant aucune espérance d'être secouru, & ne pouvant se flatter de tenir encore longtems, ne crut pas devoir prodiguer, en pure

perte, le ſang & la vie de ſes braves ſoldats : dans l'eſpoir d'obtenir une capitulation honorable, il arbora un pavillon parlementaire ſur le fort George, & propoſa une ſuſpenſion d'hoſtilités, qui fut acceptée du Général Galvez. Le Major-Général Campbell & le Gouverneur Cheſter dreſsèrent des articles, dont quelques-uns ſouffrirent difficulté. Enfin la capitulation fut ratifiée par le Général eſpagnol, avec quelques modifications; &, dans la ſoirée du 9, il ſe mit en poſſeſſion de Penſacola. Le fort George & la redoute de la Marine royale ne furent livrés que le lendemain aux troupes de Sa Majeſté Catholique. Suivant les rapports britanniques, la force des aſſiégeans ne conſiſtoit pas en moins de ſept mille huit cens hommes, ſans y comprendre les équipages de quinze vaiſſeaux de ligne, de ſix frégates & de pluſieurs ſloops. Le Major Campbell ajoute que, de l'aveu des Officiers eſpagnols, ils avoient une artillerie ſuffiſante pour entreprendre le ſiége de Gibraltar. Quoi qu'il en ſoit, leur perte ne 1781.

1781. fut que de trois cens hommes, y compris les blessés. Celle des Anglois eût été encore moins considérable, sans l'explosion du magasin à poudre qui leur tua, comme on l'a dit, cinquante six Soldats, & leur en blessa vingt quatre.

Prise de Saint-Augustin.

D'autres conquêtes signalèrent les armes espagnoles dans cette partie de l'Amérique. Une des plus importantes fut la prise de Saint-Augustin, capitale de la Floride orientale. Le Général Galvez en fit l'investissement avec une flotte de onze vaisseaux de guerre, & d'environ cinquante bâtimens de transport, sur lesquels il y avoit quatre mille hommes. La place n'étoit défendue que par trois cens Anglois, & cette foible garnison n'avoit pas l'espérance de se voir renforcée. Ce fut le 18 Août que les Espagnols effectuèrent leur débarquement. Ils ne pouvoient choisir, pour cette expédition, un moment plus favorable que celui où les François occupoient toutes les forces des Anglois dans les Provinces méridionales, & les mettoient par conséquent dans l'impos-

ſibilité de faire paſſer le moindre ſecours dans la Floride : toutes les circonſtances néceſſitoient la prompte reddition de Saint Auguſtin. Cette conquête rapide mit la Géorgie dans un danger extrême. Les deux branches de la Maiſon de Bourbon ſe trouvoient par-là rapprochés au point d'agir en même-tems dans les Provinces du Sud ; & de la jonction de leurs forces, on devoit conclure la ruine prochaine des Anglois dans ces Provinces, ſur le ſort deſquelles la ſupériorité des ſeuls François leur cauſoit déjà tant d'inquiétude.

1781.

Les Eſpagnols avoient pris le Fort de la Conception.

Quoique moins importante, quant à ſes effets, la priſe du Fort de la Conception, dont les Eſpagnols s'étoient emparés quelques tems auparavant, fut pour les armes de Sa Majeſté Catholique un événement tout auſſi glorieux que l'acquiſition de Saint-Auguſtin. Ce premier Fort, ſitué ſur la rivière de Saint-Jean, étoit défendu par une garniſon nombreuſe, qui ſembloit devoir le rendre imprenable ; mais après une vigoureuſe défenſe, la place ſe rendit aux troupes Eſ-

1781. pagnoles de la province de Guatimala. Cette expédition coûta peu de monde aux assiégeans, & les Anglois y perdirent environ quatre cens hommes, tant sur mer que sur terre.

Projets échoués de Johnstone sur Buenos-Ayres.

Toutes les opérations de l'Espagne en Amérique, eurent plus ou moins de succès pendant cette campagne. Non seulement elle fit des conquêtes sur les possessions angloises; mais elle garantit les siennes des incursions les mieux concertées. Et ce ne fut pas seulement dans l'Amérique septentrionale qu'elle conserva cet ascendant; les parties méridionales du nouveau monde furent aussi le théâtre de ses triomphes; elle sut du moins y rendre inutiles les vains projets de la témérité britannique. Ceux du Commodore Johnstonne sur Buenos-Ayres, n'avoient point eu d'exécution; & malgré l'armement considérable qui fut équipé à ce dessein, le Vice-Roi Espagnol avoit tout disposé de manière à faire repentir les Anglois de leur imprudence, s'ils s'étoient présentés sur les rives de la Plata. Jus-

qu'à la fin de la campagne, cette bonne contenance du Gouverneur & de ſes troupes écarta l'ennemi de ces parages. 1781.

Conſpiration diſſipée dans le Pérou.

Au défaut des Anglois, les Eſpagnols eurent à combattre dans l'Amérique méridionale un ennemi domeſtique, dont la révolte les allarma quelque tems ſur leurs poſſeſſions dans le Pérou. Un chef de brigands appellé Tupac Amaro, avoit conçu le projet de ſoulever le peuple contre l'adminiſtration eſpagnole; il ſe diſoit de la race des Incas, & portoit l'habillement & les autres marques de ſouveraineté de ces anciens Enfans du Soleil. Il étoit parvenu à raſſembler autour de lui une armée, plus conſidérable par le nombre, que redoutable par le courage. Avec cette armée, il avoit pourtant dévaſté quelques Provinces, & commis des atrocités qui démentoient bien ſa prétendue origine. Pour arrêter ſes brigandages, on mit ſa tête à prix, & l'on fit avancer de Lima, de Cuſco & des autres places du Pérou, des troupes & des milices, ſous les ordres du Maréchal-de-Camp

1781. Don Joseph Delvalle. Le 9 Mars, cet Officier, avec dix-sept mille hommes, s'étoit mis à la poursuite des révoltés qui occupoient alors une colline escarpée auprès d'un village que Tupac appelloit sa capitale. A l'approche des Espagnols il abandonna ce poste, & rangea son armée en bataille dans la plaine ; elle ne put résister au premier choc des troupes réglées. Les débiles Indiens se retirèrent en désordre, & plusieurs se noyèrent dans une rivière profonde & rapide qu'ils voulurent traverser à la nage. Tupac fut moins heureux, il la passa sur son cheval ; mais à peine étoit-il sur le bord opposé, qu'il fut arrêté par un Cacique de sa faction & livré aux Espagnols. Si la déroute de son armée n'eût pas été complette, la prise du Chef auroit achevé de la dissiper. On s'empara du Village, chef-lieu des révoltés ; on y trouva six pièces de canon, sans compter celles que Tupac avoit laissées dans le champ de bataille. Ils étoient d'un calibre plus fort que ceux de l'armée Espagnole, & l'on ne

ſauroit expliquer comment cette artillerie avoit été tranſportée à quatre cens lieues dans les terres, ſans que le Gouvernement en eût eu connoiſſance. La femme, les enfans, l'oncle de Tupac tombèrent au pouvoir des vainqueurs, ainſi que pluſieurs caiſſes d'argenterie & deux malles remplies de papiers qui contenoient la correſpondance des rebelles & qui donnèrent toutes les notions qu'on pouvoit deſirer ſur les agents ſecrets de la conſpiration. En entrant dans la capitale de Tupac, Don Joſeph Delvalle fit pendre dix-huit de ces brigands. Leur Chef, ſa famille & ſes principaux Officiers furent envoyés à Cuſco, où leur ſupplice ne fut différé, qu'autant qu'il le falloit pour éclaircir tous les détails de ce ſoulèvement. 1781.

Quoique la déroute des Indiens fût d'une date bien antérieure aux autres triomphes de l'Eſpagne pendant la campagne d'Amérique, la relation n'en vint à Madrid qu'avec celle des victoires poſtérieures. Ce fut pour cette ville un ſujet de

1781. fêtes & d'actions de graces, qui ſignalèrent la joie & la pieuſe reconnoiſſance des Eſpagnols.

Les nouvelles de l'Amérique portent la joie dans la cour de France.

Tandis qu'ils célébroient leurs triomphes ſur les Anglois, la France éprouvoit les mêmes tranſports au récit des victoires de MM. de Rochambeau & de la Fayette. Le Duc de Lauzun & M. Dupleſſis Paſcaut venoient d'arriver à Breſt le 15 Novembre, ſur la frégate la Surveillante, commandée par M. de Caillart; ils apportoient les dépêches des Généraux de l'armée victorieuſe à York-Town. Elles confirmèrent les rapports juſqu'alors incertains de cette heureuſe expédition, & détailloient pluſieurs circonſtances honorables aux Officiers qui l'avoient dirigée.

Nouvelles circonſtances de l'affaire d'York-Town.

On y voyoit que le Comte de Rochambeau avoit pris le parti de faire attaquer les redoutes, afin de terminer promptement un ſiége, qu'il étoit eſſentiel de ne pas conduire juſqu'à l'entrée de l'hiver; que le Baron de Viomenil, & M. le Vicomte de Deux-Ponts, Meſtre-de-Camp du régiment de ce nom, s'étoient particulièrement

distingués à cette attaque. Celui-ci ayant sauté le premier dans les retranchemens, avoit donné la main à un Grenadier pour l'aider à le suivre, & le voyant tomber mort à ses pieds, il retira sa main & la présenta à un second avec le plus grand sang-froid. Le Vicomte de Damas eut aussi la gloire d'y pénétrer un des premiers, & ce fut à l'insçu du Général, dont il étoit Aide-de-Camp. Mais de tous les Officiers françois, celui qui eut le plus de part au succès de cette grande entreprise, fut, sans contredit, le Marquis de la Fayette. Il avoit suivi pas à pas, le Général Cornwallis, l'avoit harcelé sans relâche, & nécessité sa perte en l'acculant dans York-Town. Aussi les François, les Américains, & les Anglois eux-mêmes faisoient-ils le plus grand éloge de ce Général, qui, très-jeune encore, n'en déployoit pas moins les talens d'un Grand-Homme de Guerre. On admiroit en lui la douceur & la simplicité des mœurs, unies à toute la valeur de l'héroïsme. Lord Cornwallis, forcé

1781.

1781. d'admirer les qualités de ce Guerrier aimable, avoit demandé comme une grace de traiter avec M. de la Fayette, & de ne remettre ses armes qu'à lui. Le modeste Héros s'y refusa, & renvoya le Commandant Anglois au Général Washington, qui lui accorda une capitulation honorable. Elle l'auroit été davantage, si dans cette circonstance, les vainqueurs ne s'étoient crus obligés de rappeller aux Anglois, la rigueur qu'ils avoient mise dans la capitulation de Charles-Town. Tous les détails de la lettre du Comte de Rochambeau au Roi son Maître, exprimoient la satisfaction de ce Général, dans le témoignage qu'il rendoit, & de la bravoure des Soldats françois, & de la valeur éclairée des Officiers qui les commandoient sous ses ordres. Elle mérita à M. le Duc de Lauzun un accueil d'autant plus flatteur, de la part de Sa Majesté, qu'il étoit fondé sur les exploits brillans de cet Officier, dont l'éloge occupoit une place distinguée dans la relation du Général.

1781.

Te Deum en action de graces du succès des françois en Amérique.

Le ſuccès des alliés en Amérique étoit un acheminement à la paix, & ce fut ſous ce point de vue, que les opérations heureuſes de cette campagne flattèrent ſurtout le Monarque François. Après en avoir retracé les événemens, dans ſa lettre à M. l'Archevêque de Paris, & reconnu combien l'habileté des Généraux & la valeur des Troupes avoient rendu cette campagne glorieuſe, il ordonna des Prieres en actions de graces, & le *Te Deum* fut chanté dans l'Egliſe Métropolitaine de Notre-Dame de Paris. Peu de jours après, M. le Marquis de Ségur, Miniſtre de la Guerre, travailla avec Sa Majeſté; & il y eut une promotion d'Officiers-Généraux des Armées de terre, où les vainqueurs de Cornwallis ne furent pas oubliés; mais cette promotion ne devoit point être rendue publique avant la fin de l'année; & ce qu'on ſut alors, ou plutôt ce qui ſe débita, fut que le premier grand Gouvernement qui viendroit à vaquer, étoit promis au Comte de Rochambeau, & qu'en atten-

Promotion d'Officiers Généraux.

1781. dant, Sa Majesté lui accordoit un traitement de vingt huit mille livres de pension; que le régiment du Roi, Dragons, alloit passer au Vicomte de Noailles, par la démission du Marquis de la Fayette, à qui la France, en le rappellant à son service, réservoit le même grade que celui dont il jouissoit dans l'Armée des Etats-Unis; que le Chevalier de Chatellux obtiendroit un Gouvernement, en récompense de sa campagne d'Amérique; que M. de Charlus, fils du Marquis de Chartries, étoit nommé Major-Général de la Gendarmerie, & que le Prince de Broglie devoit le remplacer en Amérique, avec le grade de Colonel; on faisoit partir, avec le même titre, le Comte de Ségur, fils aîné du Ministre de la Guerre. Ce qu'il y a de certain, c'est que la plûpart des Officiers françois se disposoient à venir jouir de leurs triomphes au sein de la Patrie, & que leurs successeurs désignés brûloient de les remplacer dans le champ de la gloire, où la campagne prochaine sem-

1781.

bloit promettre de nouvelles moiſſons de lauriers. La frégate l'Andromaque venoit d'amener à Breſt MM. de Charlus, de Laval, de Damas & de Deux-Ponts. On conçoit avec quels tranſports la France accueillit ces jeunes Héros. Ce dernier apportoit quelques drapeaux enlevés à l'armée de Lord Cornwallis, & dont le Congrès faiſoit hommage à Louis XVI.

Apparition de l'Amiral Graves devant la Cheſapeak.

Les dépêches du Comte de Graſſe, confiées à l'Andromaque, étoient datées du 27 Octobre, jour auquel l'Amiral Graves avoit fait une légère apparition devant la Cheſapeak. La flotte francoiſe alors occupée à rembarquer ſes troupes & ſon artillerie, s'emboſſa, & l'Amiral anglois ne jugea pas à propos de l'attaquer; il ſe tint à l'entrée de la baie toute la journée du lendemain, & le 29 il s'éloigna de manière que le ſoir même on l'avoit perdu de vue. On ſut par l'Andromaque, que M. le Comte de Graſſe alloit appareiller avec toutes ſes forces, pour retourner aux Antilles; que le Com-

1781. te de Rochambeau devoit hiverner dans la Virginie, & que le Marquis de la Fayette se proposoit d'aller rejoindre le Général Greene, pour resserrer Charles-Town & même l'attaquer, s'il voyoit jour à quelque succès dans cette tentative.

Victoire du Général Greene.

Le Général américain en avoit préparé le succès par l'affaire du 8 Septembre, qui fut une victoire signalée où les Américains se couvrirent de gloire. Ils n'étoient que neuf cens hommes de troupes réglées, & environ douze cens miliciens. L'Armée angloise; nouvellement renforcée par un détachement de la garnison de Charles-Town, se montoit à dix-huit cens hommes de troupes européenne. Ce fut à seize lieues de cette capitale que se livra la bataille. Les Anglois s'étoient arrêtés à Eutaw's-Springs (les Sources-d'Eutaw), où ils se proposoient d'établir un poste fixe. L'Armée de Greene étoit à sept milles du camp ennemi; elle se mit en marche à quatre heures du matin. Quatre bataillons de milice des deux Carolines

rolines composoient sa ligne de front, & la seconde ligne consistoit en trois petites brigades de troupes continentales. La Légion du Lieutenant-Colonel Lée, & les troupes de l'État qui couvroient les deux flancs de l'Armée américaine, rencontrèrent à quatre milles du camp, un parti de cavalerie & d'infanterie ennemies qu'elles chargèrent avec la bayonnette, qu'elles mirent en fuite, & dont il y eut un grand nombre de Soldats tués ou blessés. Les Américains pressèrent leur marche jusqu'à deux milles; le feu recommença, & la milice le soutint avec tant de vigueur, que les postes avancés de l'ennemi furent obligés de reculer. Cependant elle se vit au moment de plier à son tour; mais elle fut renforcée par la brigade de la Caroline septentrionale, dont les Soldats enrôlés depuis un mois, se battirent avec une opiniâtreté qui auroit fait honneur aux meilleures troupes de vétérans. Leur feu étoit vif & bien dirigé; l'ennemi y répondoit avec une égale précision & la même intré-

1781.

1781. pidité. Dans ce moment de l'action, les Virginiens & les Marylandois, s'avancent sous le feu d'une canonnade terrible, & au travers d'une grêle de balles qui pleuvent de tous côtés, ils bravent tous les obstacles; ce choc violent se termine par la déroute des Anglois. Ils faisoient encore quelque résistance sur la gauche; le Colonel Washington, qui commande le corps de réserve, s'y porte avec tant d'impétuosité, qu'il n'a pas le tems de rallier sa troupe. Une division de l'Armée, vaincue, s'étoit jetée dans une maison de brique, située près des Sources, qui couvroient son arrière-garde. Une autre troupe avoit pris poste dans un jardin palissadé & dans un bois impénétrable. Le Colonel fit les derniers efforts pour en déloger les Anglois; mais il eut son cheval tué sous lui, reçut deux blessures & fut fait prisonnier. On essaya de forcer la maison avec quatre canons de six livres de balle; & tout le fruit de cette tentative fut d'exposer au feu des Anglois un

grand nombre d'Officiers & de Soldats, employés au service de ces pièces. Le Général Greene ne crut pas devoir pousser plus loin son avantage, du moins pour le moment. Il prévoyoit que l'ennemi ne pourroit tenir ses postes encore long-tems, & qu'il seroit plus avantageux de l'attaquer dans sa retraite, que de s'opiniâtrer à le déloger. L'Armée continentale regagna donc le terrein qu'elle occupoit dans la matinée, ne laissant qu'un fort piquet sur le champ de bataille. Le lendemain le Général Marion & le Colonel Lée, furent détachés du côté de Charles-Town avec la cavalerie de la Légion, pour intercepter les renforts envoyés au secours de l'ennemi, ou retarder sa marche, s'il tentoit de se retirer, & donner ainsi aux troupes américaines le tems de charger l'arrière-garde angloise, & de completer sa défaite. Les ennemis se retirèrent dans la soirée du 9, laissant plus de soixante & dix de leurs blessés en arrière, & environ mille fusils qu'ils avoient brisés ou cachés dans les Sources 1781.

1781. d'Eutaw. L'Armée de Greene se mit à leur poursuite; mais ils précipitèrent leur marche & gagnèrent les environs de Charles-Town. Ce Général fut sur-tout redevable de la victoire à l'usage vigoureux que les Virginiens, les Marylandois & une partie de l'infanterie, avoient fait de la bayonnette. Ceux du Maryland n'employèrent point d'autres armes; & ce fut avec un acharnement qu'ils croyoient justifier, en criant aux ennemis: *Souvenez-vous de Cambden.* Cependant la victoire de Greene lui coûta cinq ou six cens hommes, y compris les blessés & les Soldats qui s'égarèrent. La perte des Anglois fut au moins le double de celle des Américains. Ceux-ci firent environ six cens prisonniers; & toute l'Armée britannique seroit tombée entre leurs mains, sans la maison de brique où elle s'étoit en partie retranchée, & dont la force & la position avantageuse sauvèrent un tiers de cette Armée. Les suites de sa défaite dans les Provinces du Sud, furent d'y réduire les Anglois aux seules posses-

1781.

ſions de Charles-Town & de Savannah. Les déſaſtres de l'ennemi dans ces Provinces, étoient en grande partie l'ouvrage de Greene. Ses triomphes continus l'avoient déjà mis en état d'effectuer des échanges pour tous les priſonniers américains faits à Cambden & à Charles-Town, & il lui en reſtoit environ 1500, contre leſquels les Anglois n'avoient point d'échange à propoſer.

Washington remercie les troupes victorieuſes, au nom du Congrès.

Les proſpérités ſoutenues des armes américaines dans les Provinces méridionales, déterminèrent le Congrès à la réſolution d'après laquelle le Préſident fit paſſer au Général Greene les remerciemens des Etats-Unis, en reconnoiſſance du zèle, de la valeur & de la bonne conduite qu'il avoit déployés dans toutes ſes opérations militaires. Les mêmes témoignages furent tranſmis à tous les Officiers de l'Armée victorieuſe à York-Town; & ce fut au nom de cette auguſte aſſemblée, que le Commandant en chef les félicita ſur l'heureux événement de la journée du 19 Octobre. Tel fut le début de Waſ-

1781. hington, dans l'expression de la reconnoissance des Etats, dont il étoit l'interpréte.

Expression de sa reconnoissance envers Sa Majesté Très-Chrétienne.

» Les preuves généreuses que » Sa Majesté Très-Chrétienne a » données de son attachement à la » cause de l'Amérique, doivent, en » détrompant les esprits les plus » abusés, les convaincre des consé- » quences heureuses & décisives de » cette alliance, & inspirer à tous » les Citoyens des Etats-Unis les » sentimens d'une gratitude inalté- » rable. Une flotte la plus nom- « breuse, la plus puissante qui ait » encore paru dans ces mers ; une » Armée d'un choix distingué tant » pour les Officiers que pour les » Soldats, sont des gages signalés » de l'affection de notre auguste » allié : c'est au concours de ces « forces puissantes, qu'est dû le » succès éclatant que nous venons » d'obtenir ».

Eloges des Officiers François & américains.

Le Général adresse ensuite ses remerciemens aux Chefs de l'Armée, dont il nomme les principaux. Il se répand en éloges sur M. le Comte de Rochambeau, dont les conseils & l'assistance l'ont puis-

famment secondé : il le supplie de faire passer les témoignages de sa reconnoissance aux Officiers des corps réunis sous son commandement, & particulièrement à MM. de Viomenil, de Chatelux, de Saint-Simon & de Choisi, qui dans l'affaire d'Yorh-Town ont eu la plus grande part au succès de la cause commune. Il les prie d'offrir en son nom, aux régimens de Gâtinois & de Deux-Ponts, les trois pièces d'artillerie qu'ils ont enlevées à la pointe de l'épée, lors de l'attaque de la redoute qui fut emportée dans la nuit du 14 Octobre. Le Général américain paie ensuite le même tribut d'éloge aux Majors-Généraux de son Armée ; & MM. de la Fayette, Lincoln & Struben reçoivent des remerciemens pour les bonnes dispositions qu'ils ont faites dans les tranchées. Il rappelle ensuite les talens & l'activité que les Colonels du Portail & Kerveller, ont développés dans la conduite des travaux confiés à leur direction. Enfin, il associe à sa gloire tous les Officiers & Soldats qui ont eu

1781.

1781. quelque part à la défaite de Lord Cornwallis ; & pour que la joie publique ſoit générale parmi les troupes, il ordonne qu'on mette en liberté tout Soldat empriſonné pour des fautes excuſables.

Que les Anglois riſqueront une nouvelle campagne.

Cette allégreſſe, premier fruit d'un triomphe déciſif, paſſa bientôt de l'Armée dans tous les ordres de la République américaine, & fut regardée comme un préſage heureux de la paix glorieuſe, qui devoit cimenter ſon indépendance. Tandis qu'elle jouiſſoit, par anticipation, des avantages d'une révolution prête à ſe conſommer ; & que la France voyoit dans un avenir prochain, la grande portion de gloire qui devoit lui revenir de cet heureux dénouement, l'Angleterre aux abois n'avoit plus d'eſpérance que dans ſon déſeſpoir. La cataſtrophe tant de fois annoncée, étoit déſormais inévitable même aux yeux de ſes Miniſtres ; mais la fierté britannique ſe refuſoit à cet aveu, & pour l'éluder encore une année, les Anglois ſe ſoumirent à tous les déſaſtres d'une nouvelle campagne.

Dans ſon diſcours adreſſé aux deux Chambres du Parlement, Sa Majeſté Britannique les informa le 27 Novembre, des fâcheux évé-nemens de la guerre en Virginie, & des funeſtes réſultats de l'entière défaite du Général Cornwallis; mais au lieu d'en conclure la néceſſité de la paix, elle y prépara la nation à l'impoſition des fardeaux additionels, qui devoient l'accabler lors des préparatifs d'une nouvelle campagne. Pour diſpoſer la Chambre des Pairs à ſeconder les intentions de Sa Majeſté, & leur faire adopter l'eſprit de ce diſcours, Lord Southampton propoſa l'adreſſe de remerciement. Cette motion délicate, dans la circonſtance préſente, exigeoit des talens plus qu'ordinaires de la part de l'Orateur : voici l'extrait de ſa harangue.

1781. Sa Majeſté Britannique diſpoſe le Parlement à ſeconder ſes vues.

» J'ai l'honneur de parler à des » Pairs de la Grande-Bretagne, & » aucun de vous n'ignore que l'a-» battement dans l'infortune, eſt » étranger au caractère anglois; que » dans toutes les périodes de la mo-» narchie, le courage britannique

Diſcours de Lord Southampton, tendant au même objet.

» s'est élevé au-dessus des revers ;
1781. » telle est du moins l'idée que nos » peres en ont donnée à tous les » peuples leurs contemporains. L'é- » xemple de nos peres doit nous » apprendre qu'il n'est de remedes » aux grandes calamités, que la » vigueur & la persévérance. Il » fut un tems où la gloire de la Gran- » de-Bretagne fut obscurcie par des » nuages passagers ; mais elle en » sortit plus resplendissante, & bien- » tôt on la vit briller d'un nouveau » lustre. Je ne me le dissimule pas, » Mylords ; nos derniers revers dans » la Chésapeak sont un coup terri- » ble pour l'Angleterre ; mais nous » trouvons une sorte de consolation » dans la conduite irréprochable » de Lord Cornwallis. On doit sur- » tout applaudir à l'humanité qui » lui fit attacher assez de prix à la » conservation des braves Sujets de » Sa Majesté, pour sacrifier à cette » considération le prestige d'un peu » de gloire que lui promettoit une » résistance d'ailleurs inutile. Lord » Cornwallis ne fut pas moins grand » dans sa défaite, qu'il l'avoit été

» dans ſes victoires. Ce n'eſt pas, 1781.
» je le répete, que l'événement ne
» ſoit en lui-même infiniment triſte;
» mais gardons-nous, Mylords,
» dans cette circonſtance critique,
» de laiſſer échapper des mouvemens indignes de notre caractère.
» Songez, Mylords, que tout l'Empire britannique a les yeux fixés ſur
» vous, & qu'il réglera ſa contenance ſur la vôtre; ſongez que
» l'Europe entière, que les deux
» Mondes vous obſervent, que
» l'on jugera partout de la ſituation
» de l'Angleterre, par l'impreſſion
» qu'aura faite ſur vous l'événement fâcheux qui vient de vous
» être communiqué du haut du
» trône. Un grand peuple qui paroîtroit conſterné à la face de
» l'Univers, perdroit aux yeux de
» ſes ennemis la grandeur qui lui
» reſte; & la preſomption que leur
» inſpireroit un ſpectacle ſi nouveau, leur tiendroit lieu peut-être de la ſupériorité qu'ils réclament & que nous leur conteſtons. Combien d'autres objets
» qui concourent d'ailleurs à calmer
» en nous le ſentiment de ce revers

1781. » local ! Quoi de plus triſte que » la ſituation où ſe trouvoient nos » affaires de l'Inde à la fin de la » dernière ſeſſion ! Quoi de plus » conſolant que notre ſituation ac- » tuelle dans cette partie du mon- » de ! La même révolution peut » s'opérer en Amérique. Peut-être, » Mylords, qu'enviſageant diffé- » remment les choſes, quelqu'un » de vous propoſera d'y renoncer à » la guerre ; mais les motifs qui vous » ont fait rejeter cette propoſition, » ne ſont pas moins puiſſans au- » jourd'hui qu'ils ne l'étoient au- » trefois ; plus les liens ſe conſo- » lideroient entre la France & l'A- » mérique, plus la confédération » qui les unit deviendroit allar- » mante pour la Grande-Bretagne. » Voudriez-vous abandonner, à la » merci de cette confédération, » votre commerce, votre marine, » tranchons le mot, l'exiſtence po- » litique de l'Angleterre ? Il n'eſt » plus tems de ſe le diſſimuler ; la » perte, ou ce qui revient au mê- » me, l'indépendance de l'Améri- » que, entraîneroit rapidement la » perte de la Jamaïque & de nos

» autres isles, dans les Indes occi-
» dentales ».

1781.

Lord Walsingham seconde sa motion.

Lord Walsingham, chargé de seconder la motion de Lord Southampton, s'étendit beaucoup plus que ce dernier, sur la nécessité de pousser vigoureusement la guerre d'Amérique; & voici dans quels termes il développa cette grande question.

Discours à ce sujet.

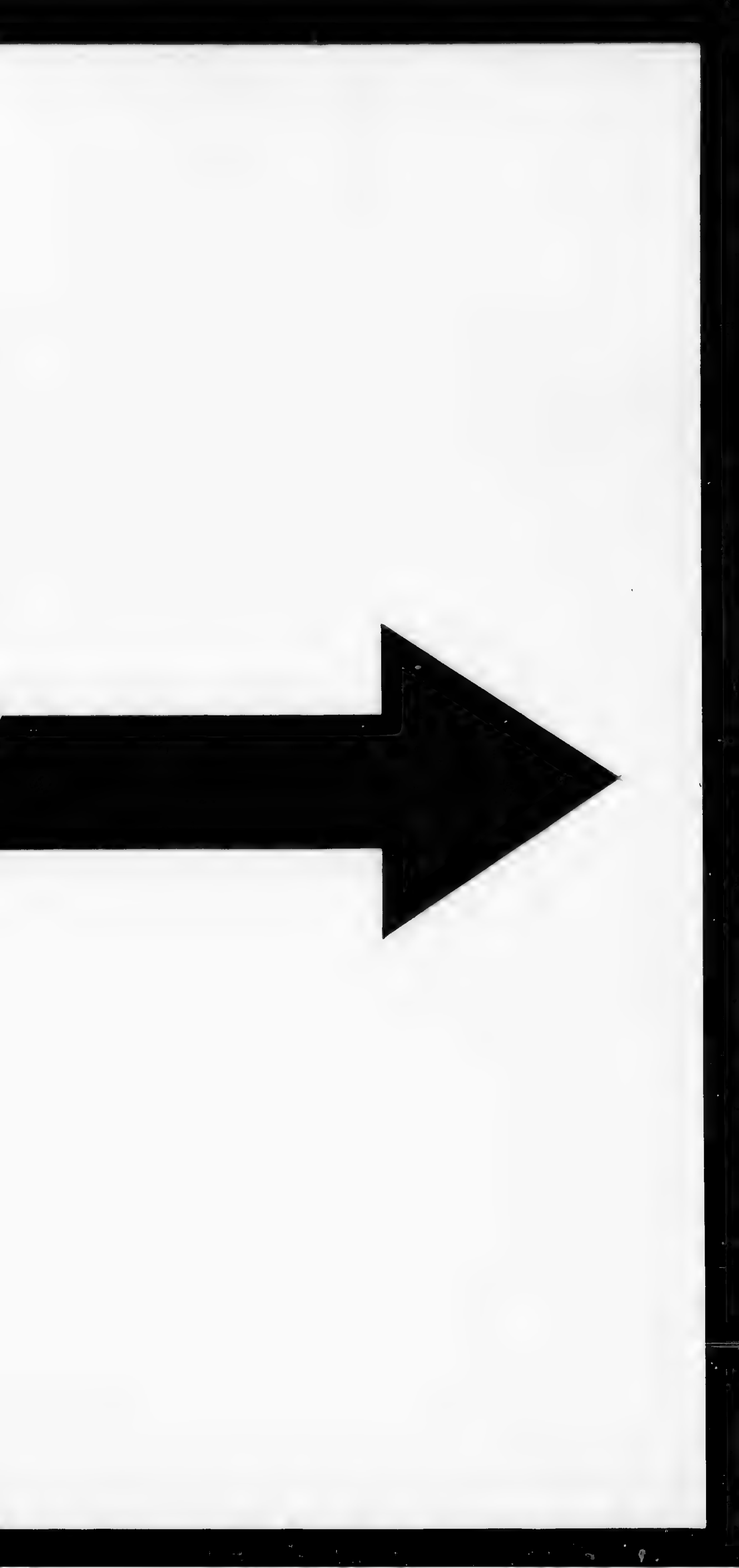
» S'il étoit possible que le Parle-
» ment refusât d'adopter l'esprit de
» ce discours (de Sa Majesté),
» que résulteroit il, Mylords? L'in-
» dépendance immédiate de l'Amé-
» rique. Que résulteroit-il de cette in-
» dépendance? Que les Américains,
» croyant en être redevables à la
» nation Françoise, contracteroient
» avec elle des engagemens solem-
» nels, &, dans la chaleur de la re-
» connoissance, stipuleroient que
» pour le débit des productions de
» l'Amérique, la France auroit tou-
» jours la préférence; en sorte que
» les productions du sol américain
» ne nous viendroient que par le
» canal de la France. Qu'arrive-
» roit-il delà? La chose du mon-
» de la plus naturelle: la France
» ayant à sa disposition toutes les

1781. » productions nécessaires à l'entretien de notre marine, ne » manqueroit pas d'anéantir notre » existence navale. Dans les circonstances présentes, faire la paix » avec les Américains, c'est renoncer à notre existence politique, » c'est compromettre même notre » existence physique. Car enfin, » l'Amérique une fois perdue, les » isles des Indes occidentales nous » échappent nécessairement; & si » nous perdons encore cette féconde source de nos richesses, » je ne vois pour la nation, que » l'indigence qui touche de si près » à l'anéantissement des individus » qui la composent. Si nous portons les yeux sur nos acquisitions » territoriales dans l'Inde, je vois » qu'en renonçant à la guerre d'Amérique, ces possessions deviennent plus que précaires. Craignons que graduellement dépouillés de tout ce qui constituoit la » grandeur de cette nation florissante, une fausse démarche ne » nous conduise au fond de l'abyme qui engloutit autrefois les nations imprudentes que nous prenons encore pour modeles; imi-

» tons-les en tout, excepté dans » les fautes qui les ont fait diſparoître de la ſurface de la terre ». 1781.

» J'en conviendrai comme le » noble Lord dont j'ai l'honneur » de ſeconder la motion ; c'eſt un » coup affreux que celui qui nous » prive à la fois d'un excellent Général, d'excellens Officiers, de » ſept mille hommes d'excellentes troupes ; ce coup renverſe « toutes les meſures qu'on avoit » priſes pour étouffer la rebellion. » Je conviendrai de même que jamais combinaiſon auſſi formidable » ne s'eſt formée contre l'exiſtence » politique de la Grande Bretagne ; » mais plus cette confédération eſt » redoutable, plus cette Chambre » & l'Empire en général doivent » redoubler d'efforts pour déconcerter le complot connu des Puiſſances alliées. Je dis le complot » connu, parce qu'on n'ignore pas » les vues particulières de chacun » des membres de la confédération. La France y joue le premier rôle ; l'ambition la plus illimitée fut toujours le caractère » diſtinctif de cette nation. Elle a





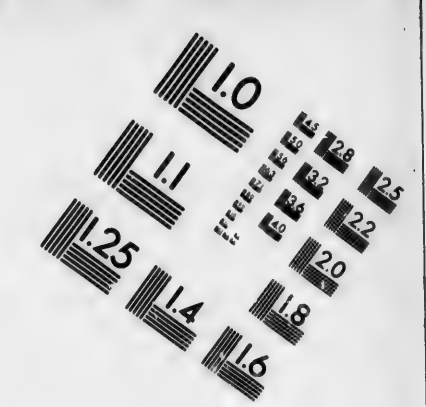
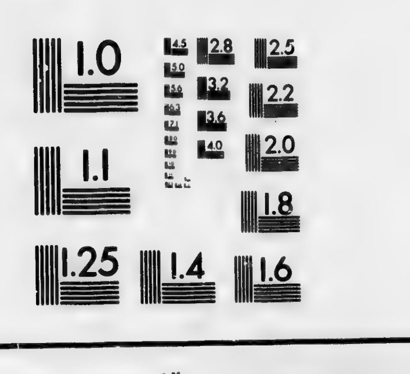
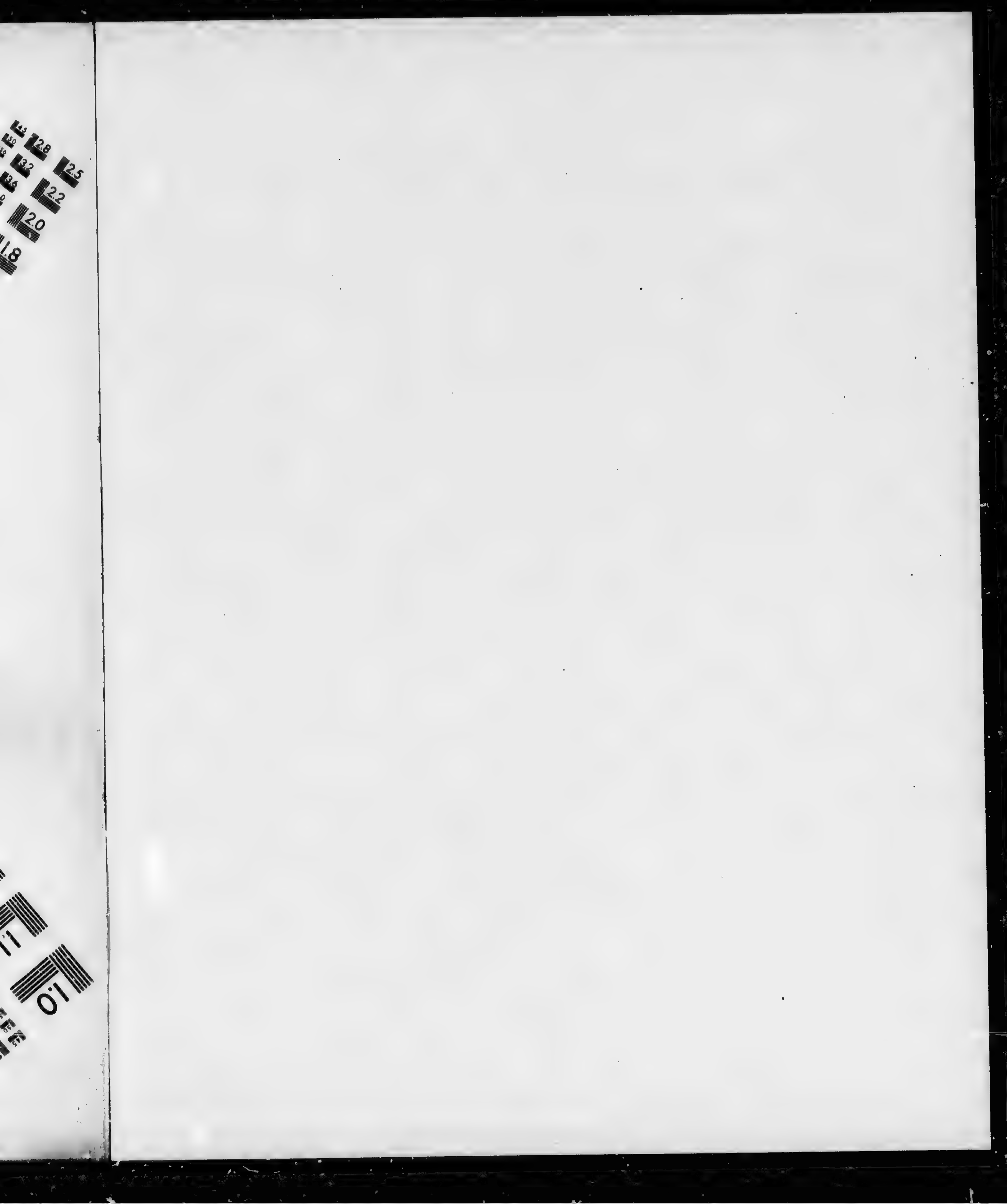


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.0

1781. » cru le moment favorable pour » satisfaire sa passion dominante; » prouvons-lui qu'elle s'est abusée. » L'autre branche de la Maison de » Bourbon n'est guère moins am» bitieuse ; elle s'est flattée de re» couvrer la Jamaïque & Gibral» tar ; il n'en falloit pas davantage » pour l'embarquer dans la que» relle ; détrompons de même cette » Puissance. Quant aux Hollandois; » la France a fait luire de l'or à » leurs yeux, ils ont été éblouis. » D'ailleurs ils ont embrassé la plus » étrange des chimères; ils se sont » persuadés que leur commerce s'en» richiroit de nos pertes, qu'ils de» viendroient, à la place des An» glois, le premier peuple mar» chand de l'Univers. Cette consi» dération sordide leur a fait violer » les engagemens sacrés qui les at» tachoient à notre fortune ; ils ont » grossi le nombre de nos enne» mis, en adoptant leurs principes, » & l'ambitieux projet, sinon d'a» néanir, au moins d'affoiblir no» tre importance politique, & d'é» clipser cette splendeur qui depuis » si long tems offusquoit leurs re-

» gards. Ce projet étant connu, » souffrirons-nous, Mylords, qu'il » soit mis à exécution? Adoptons, » sans balancer, l'esprit que respire » le discours qui vient d'être pro- » noncé sur le trône; consacrons » nos sentimens patriotiques, en les » consignant dans une adresse res- » pectueuse, conçue dans les ter- » mes que Sa Majesté daigne em- » ployer elle-même pour rassurer » son Parlement & son Peuple! A » quoi nous meneroit une conduite » différente? Irons-nous à la face » de nos ennemis prendre des ré- » solutions timides, qui non seule- » ment decéleroient de la foiblesse, » mais encore de l'impuissance? Eh! » pourquoi nous livrer à l'abatte- » ment? Notre situation est-elle » donc si désespérée? Nos yeux, » il est vrai, ne peuvent s'arrêter » qu'avec douleur sur la Chésapeak; » mais portons-les sur l'Inde, & » contemplons avec satisfaction la » face riante que nos affaires vien- » nent de prendre dans cette con- » trée. Les conquêtes passagères » d'Ayder-Aly, jettoient la cons- » ternation dans les établissemens

1781.

1781. » anglois ; qu'arrive-t-il ? Sir Eyre-
» Coote entre en campagne, &
» l'on voit Ayder disparoître ; il
» abandonne ses conquêtes avec
» plus de précipitation qu'il ne les
» a faites ; il ne reste de lui dans les
» contrées qu'il a parcourues, que
» les vestiges de ses dévastations
» (1). Mais quelque difficile que
» puisse être d'ailleurs notre posi-
» tion ; plus elle est critique, plus
» j'y vois la nécessité de concourir
» unanimement au développement
» de nos ressources, de notre éner-
» gie, &, j'ose dire encore, de toute
» notre grandeur ».

Amendement proposé à l'adresse de remerciement.

On vient de voir que l'adresse de remerciement étoit en bonnes mains ; mais le Duc de Richmond & le Comte de Shelburne s'étoient chargés des propositions d'amendement, & il suffit de les nommer, pour faire connoître à quelle forte partie les Lords Southampton & Walsingham avoient affaire. Quoi qu'il en soit, l'amendement pro-

(1) On verra tout-à-l'heure combien est exagéré ce tableau de la nouvelle situation des Anglois dans l'Inde.

posé par le Comte de Shelburne étoit conçu en ces termes. 1781.

——» Et nous nous appliquerons, » ſans délai, avec des cœurs unis, » à propoſer, digérer & mettre aux » pieds de Sa Majeſté, des conſeils » faits pour exciter les efforts, diri- » ger les armes, & capter la con- » fiance de tous ſes ſujets ».

Comme le ſecond paragraphe de l'adreſſe, portoit que l'ambition des Puiſſances ennemies, prolongeoit la guerre qu'elle avoit occaſionnée, le Duc de Richmond, releva cette aſſertion, en diſant, que ce n'étoit point à l'ambition des ennemis qu'il falloit s'en prendre de tous ces malheurs, mais à l'incapacité des Miniſtres qui ſeuls avoient comblé la meſure des calamités de la patrie. » Nous de- » vons, ajouta-t-il, la triſte & hon- » teuſe ſituation de nos affaires à ce » ſyſtême non moins inſenſé que bar- » bare, qui, dès l'aurore du règne » de Sa Majeſté, établit une diſ- » tinction odieuſe entre un ſujet » du Roi & un ami du Roi, com- » me s'il étoit impoſſible d'improu- » ver les meſures du Gouverne-

Le Duc de Richmond s'en prend aux miniſtres de tous les malheurs de la guerre.

1781. » ment, sans être personnellement » l'ennemi de Georges III. La pro» position du noble Comte me pa» roît mériter les applaudissemens » de la Chambre; rien n'est plus » vrai, Mylords, votre premier » devoir est de défendre les droits » du peuple, & de suggérer des avis » salutaires à la couronne; mais » le premier avis à donner, le seul » qui puisse rendre les autres salu» taires, c'est de rétablir la cons» titution dans la pureté de ses prin» cipes, & de faire en sorte que le » peuple soit véritablement repré» senté dans la Chambre de Com» munes; ce que vous savez n'être » pas, du moins dans la propor» tion d'un sur sept, suivant l'es» prit de la constitution, qui en» tend que le peuple soit ainsi re» présenté. Si vous pouvez ré» former cet abus, on peut encore » espérer de voir cette nation re» couvrer une partie de sa gran» deur ».

La majorité se déclare pour l'adresse. Vaine protestation des opposans.

Le noble Duc finit par seconder dans les formes, la motion du Comte de Shelburne, & les débats s'engagèrent entre les deux partis;

mais une majorité considérable s'étoit déclarée pour l'adresse, & une vaine protestation fut toute la ressource des opposans. Et qu'auroient-ils ajouté à la force des objections de Shelburne; contre cette adresse anti-patriotique! Son discours rassembloit tout ce qu'un Citoyen Homme-d'Etat, peut imaginer de raisons pour détourner sa patrie de l'abyme où des guides aveugles & pervers, sembloient vouloir la précipiter. Comme ce discours a d'ailleurs le mérite de présenter un état bien rapproché des frais énormes de la guerre britannique depuis le commencement des hostilités, le Lecteur nous saura gré sans doute de mettre sous ses yeux ce tableau progressif de la ruine des Anglois, jusqu'à cette époque. 1781.

Discours de Shelburne sur la nécessité de renoncer à la guerre d'Amérique.

» Je conçois, dit Lord Shelburne, comment un Prince, jeune » encore, dont la sensibilité égale » le courage, dont l'ame généreuse, élevée, ouverte aux senti» mens de l'honneur & à ceux de » la commisération, plus touché » peut-être des calamités de son

1781.
Suite du même discours.

» peuple, que de ses infortunes per-
» sonnelles ; comment un grand
» Monarque qui s'est vu naguère le
» premier du monde, voyant l'édi-
» fice de ses prospérités & de sa
» gloire s'écrouler avec une rapi-
» dité, dont notre histoire n'offre
» point d'exemple ; je conçois,
» dis-je, comment un Prince,
» dans toutes ces circonstances,
» peut dérober à l'œil de ses Su-
» jets, sous le voile du sourire,
» les angoisses de son ame ; & dans
» le moment où son peuple par-
» tage les calamités qui s'accumu-
» lent autour du trône, il daigne,
» pour ainsi dire, le consoler, en
» lui donnant la sérénité de son
» front pour exemple de la con-
» tenance qu'il lui conseille, & des
» sentimens à l'adoption desquels
» il l'invite. Mais comme il est de
» notorité universelle que les dis-
» cours prononcés sur le trône,
» sont les discours des Ministres ;
» ce qui paroîtroit intéressant dans
» la bouche du Prince, est au
» moins déplacé dans la leur. Ils ont
» profité de la connoissance qu'ils
» avoient des sentimens intimes de

» Sa Majesté, pour fabriquer un » discours qui flattât ces sentimens. 1781. » En cela, ils ont mal consulté Suite du même discours. » l'histoire, qui auroit pu leur ap- » prendre que dans tous les tems » & dans tous les pays, le carac- » tère d'un mauvais Ministre fut de » ne savoir pas résister à l'influence » que suppose, dans les Conseils, » la connoissance des sentimens du » Maître. D'ailleurs, à quoi tend ce » discours? Quelle en est la teneur? » En nous annonçant la résolution » prise de continuer la guerre, on » nous promet la continuation, le » complément de nos infortunes! » Quel est l'objet de l'adresse à la- » quelle on nous propose de souscri- » re? d'obtenir notre assentiment, » de nous engager à consacrer par » notre approbation solemnelle, » une résolution qui doit combler » la mesure de nos calamités. On a » pris soin, il est vrai, de nous pré- » senter une espèce de compensa- » tion pour les revers, dont on ne » pouvoit éluder l'aveu; on nous a » parlé de la face riante que pre- » noient nos affaires dans l'Inde. » J'avouerai que je ne comprends

1781. Suite du même discours.

» pas ce que l'Inde offre d'aſſez ſa-
» tisfaiſant pour balancer le moins
» du monde les pertes réelles que
» nous eſſuyons par-tout ailleurs.
» En ſuppoſant que nos armes aient
» eu quelque ſuccès ſous la con-
» duite de Sir Eyre-Coote, je
» puis déclarer ici qu'un très-
» grand nombre d'années ne ſuf-
» fira pas pour réparer ce que l'ir-
» ruption d'Ayder-Aly-Khan,
» a cauſé de ravages dans le Car-
» nate. On nous parle auſſi pom-
» peuſement du Bengale, & des
» reſſources immenſes dont eſt pour
» nous cette Province. D'après ces
» notions, on ſeroit tenté de croi-
» re que le tréſor du Bengale eſt
» rempli, quelque vaſte qu'il puiſſe
» être; & le fait eſt qu'il n'y a pas
» un shelling dans ce tréſor. Bien
» loin que l'Inde en général ſoit
» pour nous une mine d'or, une
» ſource inépuiſable de richeſſes,
» comme on voudroit nous le per-
» ſuader, les revenus même que
» nous ſommes cenſés y tirer de
» nos poſſeſſions territoriales, ſont
» pour nous une charge d'un poids
» inſupportable: tout y eſt entre-
tenu

1781.

Suite du même discours.

» tenu aux frais de la Grande-Bre-
» tagne; Gouvernement, Etabliſ-
» ſement militaire & civil, rien n'y
» exiſteroit, ſi le tréſor de notre
» Iſle n'avoit plus de reſſources que
» celui du Bengale; ainſi je ne vois
» pas que l'Inde offre de grands
» adouciſſemens aux revers que
» nous déplorons ailleurs. Eh! de
» quel côté pouvons-nous attendre
» des adouciſſemens?

» Il y a treize ans que nous
» ſommes engagés dans cette dé-
» plorable guerre, qui vient de
» nous enlever pour la ſeconde fois
» une armée entière: je dis treize
» ans; car je me ſouviens qu'en
» 1768, on délibéra ſur la propo-
» ſition de faire paſſer deux Régi-
» mens au Général *Gade*. Mon
» avis fut qu'on les envoyât, en
» laiſſant à la diſcrétion du Géné-
» ral d'en faire uſage s'il le jugeoit
» néceſſaire, ou de les renvoyer,
» s'il pouvoit ſe paſſer de leur ſer-
» vice. L'opinion de mes Collègues
» étoit que dans tous les cas il fal-
» loit retenir les Régimens en Amé-
» rique; le nombre l'emporta, &
» je prédis alors tous les événe-

1781. » mens funestes qui ont résulté de

Suite du même discours.

» cette première mesure. En 1775, » l'affaire de Lexington & de Bunker's-Hill, fut le signal du carnage : c'est-à-dire, qu'il y a sept » ans que les malheureux sujets de » cet empire divisé, n'ont cessé de » s'entr'égorger. Quel fruit a-t-on » recueilli de l'effusion de tant de » sang, de la profusion de tant de » trésors ? Qu'a-t-on gagné à tout » cela? Rien! Nos pertes sont im- » menses, & notre situation est plus » critique aujourd'hui qu'elle ne » l'étoit au commencement de la » guerre. De quatre-vingt mille » hommes transportés successive- » ment en Amérique, un seul n'en » est pas revenu; & pour prix de » cent millions sterling, follement » prodigués dans l'exécution de » plans mal dirigés, sans liaison » & sans objet, il ne nous reste » pas même l'espérance de voir la » dette nationale se borner au point » qui touche immédiatement à la » banqueroute forcée. Dès 1775, » on vota pour ce malheureux ser- » vice, deux millions sterling. » Quel bien résulta-t-il pour la

1781.

Suite du même discours.

» Grande-Bretagne de l'emploi de
» cette somme ? Un bien de compa-
» raison ! On fut moins malheureux
» cette première année que les années
» suivantes ; parce que l'on paya
» moins, on fut moins écrasé. En
» 1776, cinq millions furent votés ;
» qu'y gagnâtes-vous ? Vos affaires
» prirent en Amérique une face
» plus défavorable, plus allar-
» mante que l'année précédente.
» L'année d'après, même somme
» de cinq millions, même emploi,
» même fruit ; vous observâtes que
» vos succès faisoient un progrès
» régulier dans l'ordre rétrograde.
» En 1778, le fardeau fut doublé
» tout-à-coup ; il ne fallut pas
» moins de dix millions sterling.
» Pour cette fois, vous eûtes quel
» que chose pour votre argent ; vous
» vîtes arriver la capitulation de
» Saratoga. L'année suivante, il
» falloit deux millions de plus pour
» mettre un terme à la guerre ;
» vous en votâtes douze. La Fran-
» ce récompensa vos largesses en
» vous déclarant la guerre ; & vous
» perdîtes quelques-unes de vos
» Isles des Indes occidentales. En

1781. Suite du même discours.

» 1780, encore douze millions.
» L'Espagne saisit ce moment pour
» vous fournir l'occasion de les
» employer, & se joignit à la Fran-
» ce. L'année d'après, même som-
» me de douze millions. Cette an-
» née fut marquée par la perte du
» seul allié naturel que vous eus-
» siez, par celle de Tabago, & ré-
» cemment enfin par la captivité
» d'une brave armée, & de son brave
» Général. Comme l'armée de Sa-
» ratoga, elle a été sacrifiée à l'im-
» péritie, aux projets vagues & mal
» concertés de l'administration ac-
» tuelle. Les mêmes fautes, le mê-
» me défaut de combinaison, de
» liaison & d'ensemble dans les vues,
» ont occasionné la catastrophe du
» Général Burgoyne & celle du
» Comte de Cornwallis. Jamais l'ad-
» ministration n'a eu sous les yeux
» un plan régulier & général; jamais
» ses vues n'ont pu s'étendre au-
» delà des détails d'une expédition
» particulière. Faute de pouvoir
» embrasser un grand plan, on dis-
» persa les troupes qui, rassemblées,
» auroient formé un corps d'armée
» formidable, au progrès duquel

» les Américains n'avoient point de » forces égales à oppoſer. Quelle » a été la diſtribution des troupes » pendant tout le cours de la cam- » pagne ? A New - York treize » mille hommes, nombre à peine » ſuffiſant pour la défenſe de la » place, & pour la sûreté de cette » diviſion principale de l'armée; » cinq mille à Charles-Town dans » une ſituation ſi reſſerrée, & telle- » ment circonſcrits, qu'aucun Offi- » cier n'oſoit s'éloigner à un mille » de l'enceinte. Lord Cornwallis » en avoit ſept mille en Virginie; » mais diſpoſés de manière qu'ils » n'avoient pu faire corps, juſqu'au » moment où l'ennemi les força de » ſe réunir pour capituler.

1781.

Suite du même discours.

» Si de l'Amérique où nos déſaſ- » tres ſe ſont accumulés par l'im- » péritie de l'adminiſtration, nous » portons les yeux ſur les Indes » occidentales, nous y verrons en- » core des déſaſtres toujours occa- » ſionnés par des fautes. La plus » grave de toutes, eſt l'habitude où » nous ſommes de ne jamais de- » vancer les François, & de les » ſuivre par-tout; ainſi nous arri-

1781. Suite du même discours.

» vons toujours trop tard ; & si » nous persistons dans cette con- » duite, prenons-y garde, My- » lords, nous trouverons par-tout » une Chésapeak. Nous la trouve- » rons à la Barbade, nous la trou- » verons à la Jamaïque, devant » chacune de nos Isles, devant » Plymouth, & jusques dans la » Tamise.

» Je n'ai encore taxé l'adminis- » tration que d'incapacité ; mais ne » pourroit-on pas l'accuser de bri- » gandage & de perfidie ? Sa con- » duite à l'égard de la Hollande » ne justifieroit-elle pas ce repro- » che ? N'y a-t-il pas une mau- » vaise foi marquée dans l'affecta- » tion avec laquelle on a déguisé » aux Etats-Généraux des ressenti- » mens prétendus qui n'ont écla- » té qu'au moment d'une surprise » aussi honteuse qu'inutile. Il me » semble que si je prenois sur moi » de jouer le personnage de bri- » gand, je voudrois être un bri- » gand habile ; je voudrois rache- » ter par l'éclat du succès, la honte » de la perfidie. Supposant la même » émulation dans le Cabinet ; lors-

» que les Miniſtres ont parlé de » rompre avec la Hollande, je » m'attendois à leur voir prendre » l'iſle de Ceilan; point du tout, » c'eſt de Saint-Euſtache qu'ils ſe » ſont emparés. Lorſqu'on m'annon- » ça cette priſe, je m'écriai que » c'étoit la plus grande des inepties » qui caractériſent la conduite de » cette guerre; & je ne prévoyois » pas que tout ce qu'on alléguoit, » pour juſtifier ce coup de main, » étoit le contre-pied de la ſpécu- » lation des Miniſtres. Ils avoient » pris Saint-Euſtache, pour ôter, » diſoient-ils, aux Américains les » reſſources qu'ils trouvoient dans » cette Iſle; & les munitions de » Saint-Euſtache ſe vendoient à » des neutres qui les achetoient » pour le compte des Américains! » Voilà donc évidemment la perfi- » die & le brigandage unis à l'igno- » rance, à l'impéritie abſolue; » & c'eſt ſous la direction de cette » adminiſtration abſurde qu'on par- » le de continuer la guerre! Mais » en ſuppoſant plus de talens & » de bonne foi dans nos Miniſtres, » une nouvelle campagne ſeroit-

1781.

Suite du même discours.

1781.

Suite du même discours.

» elle proposable ? Où prendre des » recrues pour les troupes de terre ? » On n'en trouve nulle part à quelque prix que ce soit ; elles sont » presqu'aussi rares pour la marine. » Et de l'argent, où prétendons-nous en trouver ? Le dernier emprunt de douze millions nous revient à vingt-un ! Nous en avons » dépensé quatre-vingt en pure » perte. Avant la fin de la campagne prochaine cette partie de » la dette nationale monteroit à » cent millions ; sans aucun espoir » de rétablir la paix, nous aurions » à payer le double des intérêts » que nous payions avant la guerre ! » Et nous nous entêterions à vouloir continuer cette guerre ruineuse ! »

Le Comte de Shelburne finit par répéter son amendement, dont l'ojet, comme on l'a vu, étoit de faire entendre au Roi que la Chambre desiroit l'aider de ses conseils & de ses lumières, sur le plan de conduite qu'il falloit adopter dans ces difficiles conjonctures.

Grands débats à la Chambre des Communes.

Les séances furent beaucoup plus orageuses à la Chambre des Com-

munes. Dans celle du 17 Novembre, M. Percival s'étoit chargé de proposer l'adresse de remerciement, & sa motion que seconda M. Ord, fut précédée, selon l'usage, d'une espèce de harangue où l'orateur ne fit guère que répéter ce qu'avoient dit les Lords Southampton & Walsingham sur la nécessité d'adopter l'esprit de vigueur qui caractérisoit le discours de Sa Majesté Britannique. Il est bon d'observer que MM. Ord & Percival étoient ce qu'on appelle de jeunes membres de la Chambre, & que dans son préambule, ce dernier avoit ôsé reprocher *à une certaine classe de citoyens* qu'il désignoit clairement, l'intention perverse d'encourager les ennemis de l'Angleterre en décourageant ses défenseurs. M. Fox chargé de proposer l'amendement, commença par féliciter le Ministère sur le choix de ses Orateurs, dont l'inexpérience excusoit la tâche ridicule qu'ils venoient de remplir. » Mais ajouta-t-il, ils doivent se » borner à l'apologie de leurs Maîtres, & s'interdire les réflexions » offensantes sur les membres de la

1781.

Diatribe de M. Fox contre les Ministres.

1781. » Chambre qui ont préféré leurs
» concitoyens aux destructeurs de
» la constitution. La conduite des
» Orateurs à cet égard est d'une
» arrogance qui ne peut excuser
» ni leur jeunesse, ni leur inexpé-
» rience. Pour essayer leur forces,
» ils affectent de nous présenter le
» discours que nous venons d'enten-
» dre, comme l'expression des sen-
» timens de Sa Majesté; mais heu-
» reusement pour l'Angleterre, ce
» n'est pas le discours du Roi, c'est
» le discours des Ministres. Un Roi
» capable de prononcer de lui mê-
» me un pareil discours, seroit un
» Monarque cruel, dont le cœur
» endurci se fermeroit au sentiment
» de ses propres infortunes, & des
» calamités de son peuple : non,
» encore une fois, ce n'est point là
» le discours de notre gracieux Mo-
» narque, & je suis indigné, la Cham-
» bre entière doit être indignée, de
» l'audace des Ministres qui mettent
» un pareil discours dans la bouche
» de leur Souverain; qui lui font
» dire ouvertement à son peuple
» qu'il l'écrasera d'impôts d'autant
» plus accablants, que le terme de

» la guerre ſera plus éloigné ! Ce 1781.
» n'eſt pas le langage d'un Prince
» en qui nous nous plaiſons à con-
» templer toutes les vertus qui font
» l'ornement du trône ! C'eſt le lan-
» gage des traîtres qui nous ont
» perdus, & qui ne laiſſent à la na-
» tion d'autre eſpérance que de les
» voir un jour expier ſur l'échaffaud
» l'énormité de leurs forfaits. Ce
» jour n'eſt pas éloigné, je l'eſpère.
» —— Un ſavant Lord (le Lord
» Avocat d'Ecoſſe) ſourit à cette
» expreſſion qui lui paroît outrée.
» Je ne ſais ſi dans la chaleur du
» diſcours je me ſuis laiſſé empor-
» ter ! Non je n'ai parlé que d'é-
» chaffaud. Le noble Lord croit-
» il donc que les Miniſtres n'en ont
» pas aſſez fait pour juſtifier cette
» expreſſion ? N'ont-ils pas ruiné
» nos affaires en Amérique & dans les
» Indes occidentales ? Ne nous ont-
» ils pas rendus ridicules & mépri-
» ſables aux yeux du monde entier ?
» Sont-ils en état de porter le
» moindre ſecours à Gibraltar &
» au fort Saint-Philippe ? N'ont-ils
» pas anéanti notre commerce ? ne
» nous ont-ils pas fait perdre la

1781. » domination des mers ? Que leur » reste-t-il à faire pour mériter l'é» chaffaud ? Si le noble Lord ne les » trouve pas encore assez coupa» bles, qu'il nous dise donc à quel » point il faut l'être pour obtenir » cette récompense de leur funes» tes travaux ? Ce n'est pas nous, » disent-ils, qui perdons l'Améri» que, c'est la supériorité de l'en» nemi qui nous l'enlève. Notre ma» rine est trop foible, dit l'un, pour » protéger les opérations de nos » armées ; nous n'avons pas assez » de troupes de terre, dit l'autre, » pour faire une guerre offensive. » Eh ! c'est, depuis cinq ans, ce que » ne cesse de leur représenter ce côté » de la Chambre ! on leur a dit mille » fois : vous n'êtes pas en état de » soutenir cette guerre. Qu'ont-ils » répondu ? qu'il falloit aller en » avant, c'est-à-dire, se précipiter » dans l'abyme qu'on leur montroit » du doigt. Celui-ci, avec cinq mille » hommes, se chargeoit de parcou» rir en triomphe l'Amérique d'un » bout à l'autre ; celui-là répondoit » sur sa tête de la supériorité de nos » flottes, en déclarant à la face de

» la nation, qu'un Ministre de la ma- 1781.
» rine, qui négligeroit d'entretenir,
» en tous tems, des forces navales
» supérieures à celles de nos enne-
» mis, méritoit l'échaffaud ! Je ne
» fais aujourd'hui que confirmer,
» au nom du peuple la Sentence
» que ce Ministre a prononcée
» contre lui-même ! Qu'il soit donc
» conduit sur l'échaffaud, ainsi que
» ses collègues ; que le Savant Lord
» sourie, mais que le peuple m'en-
» tende ; c'est le vœu du peuple
» que j'exprime ici. Je fais serment
» de n'entendre à rien, de ne me
» prêter à rien, de ne me relâcher
» sur rien, jusqu'à ce que j'aie vu
» sur l'échaffaud ceux qui ont perdu
» la patrie ».

Lord North essaie de se justifier.

A peine M. Fox eut cessé de parler, que M. Minchin prit la parole avec la même véhémence que son ami, dont il seconda la motion relative à l'amendement. Lord Mulgrave répliqua de son mieux en faveur de l'administration ; & M. Pitt déclama contre les Ministres avec tant de chaleur & d'emportement, qu'il força Lord North à justifier lui-même & sa conduite &

1781. celle de ſes collègues. « Duſſé-je » finir, dit-il, par monter ſur l'é- » chaffaud, dont on nous menace, » j'y porterois les mêmes ſentimens » que j'ai conſtamment avoués au » ſujet de la guerre dans laquelle » nous ſommes engagés. Cette guer- » re eſt malheureuſe, mais elle n'eſt » point injuſte ; ce n'eſt point une » guerre d'ambition, mais de né- » ceſſité ; tous les échaffauds du » monde ne me feroient pas changer » de langage à cet égard ».

Son éloquence & ſes ſuccès dans les autres ſéances.

La ſéance du lendemain 28 Novembre, ne fut guère qu'une continuation de lapremière. Dans celle du Mercredi 12 Décembre, Sir James Lowther fit deux motions qui tendoient à prouver que les efforts de la Grande-Bretagne pour réduire les colonies américaines à l'obéiſſance, avoient épuiſé toutes ſes reſſources, & ne pouvoient manquer de l'écraſer, ſi elle ne ſe déſiſtoit de la guerre d'Amérique. M. Powis ſeconda ces motions avec toute l'éloquence d'un Orateur conſommé, & toute la chaleur d'un excellent citoyen. Il diſtingua dans la foule des membres qui compo-

ſoient la majorité, ceux qui n'étoient point dévoués au Miniſtère, de ceux qui lui étoient vendus; & il invita les premiers à ſe joindre à lui pour ſauver la patrie. Il réuſſit à en détacher pluſieurs, & dans cette occaſion la majorité ne fut pas, à beaucoup près, auſſi décidée en faveur du Gouvernement, qu'elle avoit coutume de l'etre. On s'attendoit à quelqu'aſſaut violent; Lord North ſe chargea de le ſoutenir; il parla en Miniſtre habile, & déploya autant d'eloquence que de lumières. Le ſuccès couronna ſes efforts, & il n'y eut rien de changé dans le projet de continuer la guerre d'Amérique; ce point favori fut emporté de quarante voix. 1781.

Remontrances des cités de Londres & de Weſtminſter.

Cependant le vœu de la nation étoit pour la paix, & toutes les grandes corporations firent des remontrances à ce ſujet. Les cités de Londres & de Weſtminſter avoient été les premières à s'allarmer ſur la déclaration énoncée dans le diſcours de Sa Majeſté; elles furent les premières à lui repréſenter le danger qu'il y avoit de perſévérer dans une illuſion, dont toute l'Angleterre

1781. étoit revenue, & de poursuivre une guerre injuste & dénaturée qui menaçoit le commerce britannique d'un anéantissement absolu. Les deux cités insistèrent particulièrement sur les funestes conséquences de cette guerre désastreuse. « Les » manufactures, est il dit dans leur » pétition, languissent faute de ma- » tériaux; leurs branches les plus » précieuses sont absolument rui- » nées. Les biens fonds n'ont plus » qu'un tiers de leur valeur dans toute » l'étendue du Royaume; le crédit » public est anéanti, & par une con- » séquence nécessaire, le crédit des » particuliers s'affoiblit sensible- » ment. Les flottes de Votre Majesté » ont perdu leur supériorité dans tou- » tes les mers; vos Généraux & » vos armées languissent dans une » captivité honteuse. Vos domaines » enlevés de toutes parts sont de- » venus la proie de l'ennemi; le dé- » membrement de l'Empire est un » des effets de cette guerre mal- » heureuse; & la nation humiliée » de nos revers, gémit sous le poids » des taxes exorbitantes qui l'acca- » bleroient même au sein de la vic-

» toire ». Cette requête étoit terminée par une humble prière à Sa Majesté, pour qu'il lui plût bannir de sa présence & de ses Conseils les Ministres instigateurs des mesures perverses que déploroit la nation, & se désister à la face de l'Univers entier, d'un système incompatible avec les intérêts de sa Couronne & le bonheur de son peuple. 1781.

Le Ministère l'emporte, & la guerre se continue.

Mais de vaines remontrances ne pouvoient rien changer à ce système qu'on étoit résolu de soutenir malgré l'épuisement de la nation, l'affoiblissement de sa marine (1),

(1) Dans le tableau qui parut à la fin de cette année, des pertes comparées de la Grande-Bretagne & des autres Puissances belligérantes, on portoit à quatre-vingt-deux vaisseaux de guerre la perte des Anglois, & à quatre-vingt-quatorze celles du Congrès, de la France, de l'Espagne & de la Hollande. A douze vaisseaux près, la seule Marine angloise avoit autant perdu que celles des Puissances réunies; & comme de part & d'autre il y avoit eu moins de vaisseaux prix que de vaisseaux engloutis ou brûlés, il n'y eut point échange, & par conséquent, point de compensation pour l'Angleterre dans ces pertes

1781. le dépérissement de ses armées, l'impuissance de les réparer, & la perspective effrayante de voir combler la mesure des calamités en perdant la Jamaïque, la seule colonie d'une importance réelle qui fût encore sous la domination de la Grande-Bretagne. On pressoit à Cadix un armement considérable de transports destinés à recevoir quatre mille hommes de troupes pour les Indes occidentales, & l'on ne doutoit pas que ce convoi escorté de six vaisseaux de ligne, n'allât joindre l'armée du Comte de Grasse. On assuroit d'ailleurs que la première expédition de la campagne prochaine, menaçoit la Jamaïque; que l'invasion de cette Isle étoit arrêtée depuis le mois de Mars dans les cabinets de Versailles & de Madrid; qu'aux trente-six vaisseaux de M. de Grasse, alloient se joindre les sept vaisseaux

respectives. D'un côté elles se trouvoient reparties sur quatre Puissances en état de les supporter; & de l'autre, elles étoient à la charge de la seule Angleterre, qui en étoit accablée.

de M. de Vaudreuil ; que Don Joseph Solano en amenoit dix-sept autres à la grande armée qui devoit effectuer cette importante expédition avec trente mille hommes, dont vingt quatre mille étoient d'excellentes troupes. Ces formidables préparatifs, qui même aux yeux des Anglois, n'étoient point une vaine menace, auroient dû ce semble, faire tomber les armes de leurs mains. Mais leur obstination étoit invincible ; mais il étoit décidé que pour affermir l'indépendance de l'Amérique, & rendre la paix aux deux mondes, il falloit braver les périls d'une nouvelle campagne. Avant que d'en tracer les principales opérations, achevons d'esquisser le tableau de quelques événemens antérieurs. 1781.

Le Marquis de Bouillé reprend Saint-Eustache.

En quittant l'isle de Sainte-Lucie pour se rendre en Angleterre, Rodney avoit laissé le commandement de la flotte britannique à l'Amiral Hood, avec ordre d'aller joindre l'Amiral Graves à New-York ; & tandis que cette flotte se portoit vers le continent de l'Amérique, M. de Grasse avoit appa-

1781. reillé de la Martinique le 5 Juillet, & fait route vers Saint-Domingue avec son convoi. Ces mouvemens laissoient, pour ainsi dire, sans protection les petites Antilles. Il ne restoit aux isles du vent, pour toute force navale angloise & françoise, qu'un petit nombre de frégates & quelques autres bâtimens armés. La circonstance parut favorable au Marquis de Bouillé, pour aller attaquer Saint-Eustache. C'étoit une entreprise audacieuse contre laquelle la garnison de l'Isle ne croyoit pas devoir se tenir en garde, tant que les François ne seroient pas soutenus par des forces maritimes. Les huit cens hommes qui la composoient vivoient dans une telle sécurité, qu'ils laissoient sans défense leurs postes extérieurs. Le Marquis de Bouillé avoit contre lui toutes les probabilités, & cependant il réussit dans cette expédition, à laquelle il n'employa que douze cens hommes. Il étoit parti de la Martinique le 15 Novembre, avec trois frégates, une corvette, & quatre ou cinq bateaux armés. Il n'arriva que le 25 à la

vue de Saint-Euſtache, après une 1781.
navigation contrariée par les vents & les tempêtes. Le débarquement devoit ſe faire dans la nuit même; on y travailloit avec ardeur, lorſqu'on s'apperçut de l'erreur des pilotes qui guidoient les bâtimens armés. Un ſeul débarqua heureuſement avec cinquante hommes du régiment de Dillon. Pluſieurs chaloupes chavirèrent & vinrent ſe briſer contre les rochers; de ce nombre fut celle du Marquis de Bouillé. Quelques Soldats périrent dans cette circonſtance, & le Général courut le plus grand danger. Enfin, une heure avant le jour, il n'y avoit pas quatre cens hommes à terre, & l'on étoit ſans eſpoir de faire débarquer le reſte des troupes : les frégates avoient dérivé, les chaloupes & les canots étoient en pièces. La retraite paroiſſoit impoſſible, & le Commandant françois n'avoit de reſſources que dans ſon intrépidité. Il entreprit, contre toute apparence de ſuccès, d'attaquer & de vaincre l'ennemi juſques dans ſes fortifications. Cependant à quatres heures & demie

1781. du matin, il se trouvoit encore à deux lieues du fort & des casernes. Sa petite troupe se mit en marche, & les Chasseurs irlandois ayant à leur tête le Comte de Dillon, arrivèrent à ces casernes sur les six heures. Une partie de la garnison faisoit alors l'exercice sur l'esplanade; la surprise fut complete, & les Anglois ne reconnurent l'ennemi qu'à la charge de la mousqueterie. Le Gouverneur Coekburn, qui se rendoit au lieu de l'exercice, fut pris au même instant par le Chevalier o Connor, Capitaine des Chasseurs du régiment de Walsh. Pendant ce tems-là, le Chevalier de Frène, Major du régiment Royal-Comtois, marchoit droit au fort où la garnison se précipitoit en foule. Les François y pénétrèrent avec elle, & le Major fit lever le pont après eux. Dans cette position, les Anglois quoique supérieurs en nombre, perdirent la tête à la vue des ennemis enfermés & confondus avec eux dans le fort. Il falloit vaincre ou périr; mais ne pouvant se rallier, ils prirent le parti de rendre les ar-

mes, quoiqu'ils fussent au nombre de sept cens hommes contre moins de quatre cens. Leur perte fut considérable, & cette expédition ne coûta pas dix hommes aux François. Le Marquis de Bouillé ayant rétabli les Hollandois dans la possession de Saint-Eustache, leur fit remettre deux millions qui leur appartenoient, & qui se trouvèrent chez le Gouverneur où ils étoient en séquestre, en attendant une décision de la Cour de Londres. Le Vicomte de Damas fut chargé d'aller reprendre la petite isle de Saint-Martin, & il s'acquitta victorieusement de cette Commission. 1781.

Cependant l'armée navale, aux ordres du Comte de Grasse, avoit fait voile de la baie de Chésapeak le 5 Novembre; & le 8, ce Général ayant détaché quatre vaisseaux sous le commandement du Chevalier d'Albert de Sainte-Hyppolite, avec ordre de se rendre à Saint-Domingue pour le service de cette colonie, étoit remonté aux isles du vent dans l'intention de se porter sur la Barbade. Il avoit tout à la fois le projet d'attaquer cette Isle, de

Projets de M. de Grasse contre la Barbade.

1781. combattre l'Amiral Hood, & d'intercepter les convois britanniques; mais il trouva des vents si contraires, que plusieurs vaisseaux de son armée furent considérablement endommagés. Chaque instant étoit marqué par un signal de détresse, & le Général se vit bientôt forcé, sinon, d'abandonner sa première résolution, au moins d'en suspendre l'effet, & d'aller se réparer au fort Royal de la Martinique, où il mouilla le 16 Novembre.

Il est contrarié par les vents.

A son retour de Saint-Eustache, le Marquis de Bouillé s'étant concerté avec M. de Grasse pour l'expédition de la Barbade, ils convinrent ensemble d'embarquer trois mille cinq cens hommes, & leur plan fut d'aller bloquer l'Amiral Hood qui étoit arrivé de la Nouvelle-Angleterre avec dix-huit vaisseaux. Pendant ce tems, l'escadre aux ordres de M. de Barras devoit favoriser le débarquement des troupes, dont le commandement appartenoit au brave Gouverneur de la Martinique. Les Généraux mirent à la voile le 17 Décembre, & malgré l'obstacle des courans & l'impétuosité

Continuation des mêmes obstacles.

pétuoſité du vent qui ſouffloit de la partie de l'eſt, l'armée s'engagea dans le canal de Sainte Lucie; mais elle y trouva de ſi fortes briſes & des grains ſi violens, qu'elle fut obligée de relâcher après s'être ſéparée du Solitaire, qui fut démâté par la tempête, & jetté ſur les côtes de Saint-Domingue. Le Comte de Graſſe remit à la voile le 28, toujours avec le même projet contre la Barbade; & cette ſeconde tentative n'eut pas plus de ſuccès que la première. Le Lion Britannique, vaiſſeau de tranſport, chargé d'une partie conſidérable de l'artillerie de ſiége, fut très-maltraité dans ſes agrès & dans ſa mâture; ne pouvant ſuivre l'armée à Fort Royal où elle entra le 3 Janvier, il ſe vit forcé d'aller ſe réparer à Saint-Euſtache.

1781.

Expédition de Saint-Christophe.

1782.

Cependant les vents contraires fermoient toujours à la flotte le chemin de la Barbade, & les Généraux François n'en étoient pas moins impatiens de remettre en mer. Ces contrariétés ſoutenues les déterminèrent à changer l'objet de leur expédition, & ils tournèrent

1782. leurs vues sur l'isle de Saint Christophe, qui, placée sous le vent, n'offroit pas les mêmes difficultés à surmonter. Dans la matinée du 5 Janvier, toute l'armée partit de Fort-Royal, à l'exception de l'Hector, du Palmier, du Conquérant & du Réfléchi, qui n'étoient point suffisamment réparés; mais qui se rallièrent à la flotte dès qu'ils furent en état. Elle arriva le 11 devant Saint-Christophe. A peine eût-elle mouillé dans la rade de Basse-Terre, que les notables de l'Isle vinrent en députation pour assurer les Généraux François de leurs dispositions pacifiques. Cependant les Anglois avoient évacué la Ville; & s'étoient réfugiés dans la forteresse de Brimstone-Hill, après avoir abandonné les batteries de la côte. Ce rocher situé à quatre lieues & demie de Basse-Terre, que l'art & la nature ont également fortifié, étoit d'un accès si difficile, que le Major-Général Fraser se flattoit de le bien défendre avec une garnison de huit cens hommes seulement. Mais les troupes débarquées au nombre de six

mille hommes, s'étant formées en quatre divisions, se mirent en marche sur les neuf heures du soir, 1782.
pour aller investir Brimstone-Hill; elles avoient à leur tête les Marquis de Chilleau & de Saint-Simon, le Comte de Dillon & le Vicomte de Damas. Le premier voulant prendre poste à Sandy-Point, où le Marquis de Bouillé devoit établir le lendemain son quartier-général, tourna le morne par sa droite, tandis que la division du Comte de Dillon formoit l'investissement à sa gauche; celles de Damas & de Saint-Simon investirent le morne du côté opposé. On avoit projeté deux attaques, l'une à Sandy-Point & l'autre à la vieille rade. Le 13, les bâtimens de transports s'y rendirent avec toutes les munitions nécessaires [illegible] un siége. Le Lion britannique [illegible] rejoindre l'armée avec la g[illegible]e artillerie, lorsqu'il vint se briser sur des rochers au dessous de Sandy-Point. Pour remplacer cette perte, on dépécha quelques bâtimens dans les isles voisines; & toute la nuit du 13 au

1782. 14 fut employée à pêcher les canons submergés. Le Chevalier de Medine & le sieur d'Albert de Rioms, présidoient à cette opération, & ce fut à leur zèle patriotique, qu'on fut sur-tout redevable du recouvrement de plusieurs pièces d'artillerie. Le 15, les Anglois mirent le feu au bourg de Sandy- - Point, & dirigèrent leur artillerie de maniere à favoriser les progrès de l'incendie, qui se répandit dans le voisinage & gagna jusqu'aux plantations. La division du Marquis du Chilleau s'étoit vûe forcée d'abandonner ce poste, & d'aller camper sur la hauteur. Dans la nuit du 16 au 17, la tranchée fut ouverte à l'attaque projettée du côté de Sandy-Point, & les jours suivans à l'attaque du Marquis de Saint-Simon du côté de la vieille rade. Le 24, les batteries de canon & les mortiers qu'on y avoit établis commencerent à jouer sur le soir avec beaucoup d'effet. Le même jour on avoit signalé la flotte de l'Amiral Hood, qui dans l'espérance de secourir St-Christophe, étoit parti d'Antigues avec dix-huit

où vingt vaisseaux de ligne, & quelques troupes de débarquement.

1782. Hood s'empare du mouillage de M. de Grasse.

Pendant ce tems-là, l'escadre aux ordres du Comte de Grasse mouilloit à Basse-Terre ; il se hâta de mettre à la voile pour aller à la rencontre de l'ennemi. Le 25, il y eut une espèce d'engagement entre les deux armées navales, & le lendemain deux attaques assez vives où les manœuvres de Hood furent si bien exécutées, que malgré l'infériorité de ses forces, il réussit à s'approcher de l'Isle assiégée, vint jeter l'encre à la pointe des Salines, s'empara du mouillage même que le Comte de Grasse avoit abandonné, & parvint à s'y embosser à la vue de ce Général, dont l'escadre resta sous voile jusqu'à la fin de l'expédition.

Con[illegible] terre. Angl[illegible] forcés remba[illegible]

Le 28, l'ennemi débarqua treize cens hommes, auxquels le Comte de Fléchin, qui commandoit à Basse-Terre, en opposa cinq cens tant Grenadiers que Chasseurs ou Volontaires de la Compagnie de Bouillé. Après une heure & demie de combat, la tête de la colonne angloise fut enfoncée, & les Grena-

1782. diers d'Agénois soutenus des Chasseurs du régiment de Touraine, alloient en faire un grand carnage, lorsque la troupe du Comte de Fléchin se vit au moment d'être assaillie par une autre colonne, qui l'obligea de suspendre sa poursuite & de laisser aux Anglois le loisir d'exécuter leur retraite. A la nouvelle de leur débarquement, le Marquis de Bouillé étoit parti le soir même de Sandy-Point, avoit rassemblé deux mille hommes à la vieille rade, & s'étant porté vers Basse-Terre, y arriva à la pointe du jour avec l'intention d'y surprendre les ennemis dans leur poste; mais ils l'avoient abandonné, & déjà leur arrière-garde établie sur un rocher qui s'avance dans la mer, achevoit de se rembarquer sous la protection de leurs frégates. Pendant la nuit du 29, des chaloupes angloises tentèrent de jeter du secours dans Brimstone-Hill; elles furent apperçues, & forcées de se retirer avec perte.

Effets de la belle manœuvre de l'Amiral Hood.

Le lendemain on somma le Gouverneur de se rendre; mais quoiqu'instruite de la retraite des se-

cours attendus, quoiqu'assiégée par une armée de six mille hommes, la garnison se sentoit encouragée à la vue de la flotte britannique, & l'espérance d'être secourue ne l'abandonna qu'à la dernière extrémité. Un autre effet de l'habile manœuvre de l'Amiral Hood, fut de couper toute communication entre l'escadre & l'armée françoises; &, comme on l'a vu, de mettre souvent entre deux feux les troupes du Marquis de Bouillé, sans exposer la flotte embossée à une distance qui la préservoit du feu des batteries établies sur la plage. Mais le Général françois devoit surmonter tous les obstacles; & dans la journée du 31, il sut enlever aux ennemis un riche magasin d'artillerie, & lui en brûler un autre rempli de vivres & de munitions de toute espèce. Cependant leur feu se soutenoit avec avantage, du côté de Sandy-Point; pour l'éteindre, il falloit au Marquis de Bouillé du canon supérieur à celui de ses batteries. Le vaisseau le Caton fut détaché de l'escadre françoise, & grace à la vigilance

1782.

M. de Bouillé surmonte les obstacles.

1782. du Comte de Framont qui le commandoit, il vint débarquer sa grosse artillerie, dont le service bien soutenu décida la prise de Brimstone-Hill; en moins de dix jours, tout le revêtement du front d'attaque se trouva écroulé.

Capitulation des isles de Saint-Christophe & de Nieves.

Dans la soirée du 12 Février, le Gouverneur anglois proposa la capitulation de Saint-Christophe; elle fut signée dans la nuit même, & ratifiée le lendemain matin. La garnison composée de onze cens hommes, évacua la place sur les dix heures, sortit par la brèche avec les honneurs de la guerre, posa les armes devant nos troupes & se rendit prisonnière. La petite isle de Nièves subit le sort de Saint-Christophe, & fut comprise dans la même capitulation, dont le dix-septième & dernier article mérite une attention particulière: » Nous » consentons, est-il dit dans cet ar- » ticle, en considération du courage » & de la conduite résolue des Gé- » néraux Shirley & Fraser, qu'ils » ne soient pas regardés comme » prisonniers de guerre; mais que » le premier rejoigne son Gouver-

» nement d'Antigues, & que l'au- » tre continue ſon ſervice où bon lui » ſemblera, nous eſtimant heureux » de témoigner ainſi notre eſtime » pour ces braves Officiers ». 1782.

Priſe de Monſerrat. Générosité du Marquis de Bouillé.

Ce témoignage honorable pour MM. Fraſer & Shirley, fait encore plus d'honneur au Marquis de Bouillé, dont il atteſte la modération & la générosité. Ces qualités diſtinctives du brave Général françois, ſe ſignalèrent également lors de la priſe de Monſerrat, qui ſuivit de près celle de Niéves & de Saint-Chriſtophe. Une diviſion de l'armée navale, aux ordres du Comte de Barras, s'étoit portée ſur l'Iſle angloiſe, avec un détachement de cinq cens hommes commandés par le Comte de Fléchin. Elle ſe rendit aux armes du Roi le 22 Février, & ce même jour on ſigna la capitulation, dont le neuvième article taxoit les Habitans à deux mille *moëdes* payables en totalité, pour la premiere année, au moment préfix de cette capitulation; mais ſur les repréſentations de ces malheureux inſulai-

1782. res, le compatiſſant Gouverneur des iſles du Vent prit ſur lui de leur faire remiſe de la dixième partie de cette taxe, & de la repartir en quatre paiemens. Pour aſſurer la totalité de la ſomme, on étoit convenu d'envoyer des Otages à la Martinique. Ils y furent traités avec magnificence ; & peu de jours après leur arrivée, le Gouverneur leur fit ſignifier qu'ils étoient libres de retourner à Monſerrat.

Retraite de l'Amiral Hood.

Ces deux expéditions, où furent employées les forces de terre & de mer, n'avoient coûté que cent hommes à la France, ſans y comprendre les bleſſés, dont le nombre ne fut guère plus conſidérable. Les ennemis y perdirent plus de monde, de l'aveu même de l'Amiral anglois, dont les manœuvres furent admirées dans les divers combats qu'il eut à ſoutenir devant Saint-Chriſtophe. On a dit qu'il s'étoit emboſſé à la vue de la place aſſiégée. Cette poſition critique ſembloit devoir rendre ſa retraite périlleuſe ; mais au moment

de la capitulation, le Comte de Grasse étoit allé mouiller à l'isle de Nièves; & l'Amiral Hood profita de la première nuit, qui suivit la réduction de Brimstone-Hill pour lever ses ancres & gagner le port de Sainte-Lucie, où l'Amiral Rodney ne tarda pas à le joindre. Cette retraite de l'escadre britannique fut regardée comme un événement extraordinaire, & donna lieu à des observations qui déjà ont été recueillies par l'estimable auteur d'un petit ouvrage bien raisonné sur les méprises des Anglois, dans plusieurs opérations de la dernière guerre. Ces observations ne paroîtront point déplacées dans notre histoire, & l'on nous saura gré de les présenter, à quelques changemens près, sous la forme que leur a donnée M. Joly de Saint-Vallier (1).

(1) L'ouvrage de cet Ecrivain observateur est rempli d'excellentes vues sur les opérations de la dernière guerre; vues fines & souvent profondes, que nous avons adoptées toutes les fois que nous avons pu le faire sans déroger au caractère

1782. Observations sur cette retraite.

» Une flotte embossée a tous ses vaisseaux arrêtés par deux ancres, une sur l'avant, l'autre sur l'arrière, & par conséquent chaque vaisseau présente le travers à l'ennemi. Dans une telle position, il faut beaucoup de tems à cette flotte pour remettre à la voile, parce qu'il lui en faut beaucoup pour lever ses ancres, & cette manœuvre ne peut s'exécuter sans être apperçue. Comment est-il arrivé que la flotte de l'Amiral Hood ait fait les préparatifs de sa retraite à l'insçu de M. le Comte de Grasse? Comment l'a-t-elle effectuée sans accident? Comment a-t-elle échappé aux trente vaisseaux de ligne qui composoient la flotte françoise? La singularité de cet événement ne justifie-t-elle pas le bon mot attribué à M. le Marquis de Bouillé? On dit qu'après la ré-

de l'histoire. Nous sommes aussi redevables de plusieurs détails intéressans de notre ouvrage, à M. Hilliard d'Auberteuil, dont la plume élégante s'est exercée avec succès sur les événemens relatifs à la révolution de l'Amérique.

duction du fort de Saint-Christophe, ce Général apprenant la retraite de la flotte angloise, répondit : *Cela n'etoit pas dans la capitulation.* Dans la position de l'Amiral Hood, la seule ressource qu'il paroissoit avoir pour mettre promptement à la voile, étoit de couper ses cables, & il n'eut point recours à ce moyen ! Passons à d'autres observations. 1782.

Suite des observations.

Une flotte embossée, ne peut plus manœuvrer, elle est fixe dans la place qu'elle occupe, & la flotte ennemie peut diriger ses attaques sur quel point elle juge à propos, sans craindre d'autres obstacles que ceux qui lui sont d'abord présentés ; puisque chaque vaisseau de la flotte embossée est, pour ainsi dire, enchaîné par ses ancres. Avec une flotte beaucoup plus nombreuse que celle de l'Amiral Hood, n'étoit-il pas au pouvoir de M. le Comte de Grasse, d'occuper tout le front de l'escadre ennemie, de porter sur elle tout son feu, ou d'attaquer successivement chaque vaisseau avec des forces supérieures ; de prolonger ou renouvel-

1782. ler ces attaques, jusqu'à ce que cette escadre fut prise, brûlée ou coulée à fond. C'étoit dans une pareille position que les Russes avoient brûlé la flotte ottomane, dans leur dernière guerre contre la Porte. Vu la supériorité de la flotte françoise, celle de Hood pouvoit être attaquée de front, par ses flancs, par ses derrières ; le Comte de Grasse n'avoit presque rien à risquer en formant cette entreprise. On a voulu comparer sa position à celle du Comte d'Estaing devant Sainte-Lucie ; mais l'Amiral Barrington, embossé dans le port de cette Isle, dont les Anglois étoient les maîtres, se voyoit protégé par les batteries qu'ils avoient construites sur le rivage ; & l'Amiral Hood n'avoit aucune protection à espérer du côté de Saint-Christophe, dont les troupes étoient assiégées dans Brimstone-Hill par M. le Marquis de Brouillé. Quoi qu'il en soit, l'heureuse retraite de l'escadre angloise à Sainte-Lucie, eut des suites bien fâcheuses pour les armes de Sa Majesté ».

L'Amiral Rodney venoit d'entrer à la Barbade avec douze vaiſſeaux de ligne. Son premier ſoin avoit été de hâter ſa jonction avec l'Amiral Hood ; & la réunion des deux eſcadres porta l'Armée britannique à trente-cinq vaiſſeaux de ligne, ſans y comprendre le Duke, le Vaillant & le Warrior, qui, peu de jours après, arrivèrent ſéparément, & la renforcèrent de deux cens trente-huit canons. La flotte du Comte de Graſſe n'étoit que de trente vaiſſeaux ; elle attendoit à Fort-Royal le moment de mettre à la voile pour Saint-Domingue, où devoit ſe rendre l'eſcadre eſpagnole, deſtinée à la ſeconder dans l'expédition projetée contre la Jamaïque. Juſqu'à l'arrivée de Rodney, l'allarme avoit été générale parmi ſes Habitans, informés des préparatifs redoutables de la France & de l'Eſpagne. Le Lieutenant-Gouverneur Campbell, s'étoit décidé à mettre toute l'Iſle ſous la loi martiale ; mais elle n'en étoit pas plus raſſurée contre une invaſion, dont le ſuccès étoit regardé

1782.

1782. comme infaillible, par-là même qu'il alloit dépendre, en grande partie, des opérations du Marquis de Bouillé, qu'il suffisoit de nommer, pour garantir, dans l'opinion générale, la réussite de cette expédition. Les allarmes se dissipèrent enfin, lorsqu'on eut sous les yeux l'état de la flotte aux ordres de Rodney (1). On se reposa sur lui, du soin de prévenir le

(1) Tel fut l'état bien constaté de cette flotte, depuis la réunion des deux armées de Hood & de Rodney.

Ancienne escadre aux ordres du Contre-Amiral Sir Samuel Hood.

Vaisseaux.	Canons.	Vaisseaux.	Canons.
Le PrinceGeorge	96	La Résolution..	74
Le Barfleur....	90	Le Bedford....	74
L'Alcide.......	74	Le Canada.....	74
Le Torbay.....	74	Le Montagu....	74
La Princessa....	74	Le Saint-Alban's.	64
L'Ajax........	74	L'Intrépid......	64
Le Shrewsbury..	74	Le Prince William	64
Le Royal-Oak...	74	Le Belliqueux...	64
Le Robust......	74	Le Prudent.....	64
Le Monarch....	74	L'America......	64
Le Centaur.....	74		23
L'Alfred........	74		
Le Russel......	74		

1782.

désastre de la Jamaïque, & voici comme il répondit, en cette occasion, à la confiance de ses concitoyens.

Engagement entre MM. de Grasse & Rodney.

Cet Amiral, mouillé sur une ancre à Sainte-Lucie, avec trente-huit vaisseaux sous son commandement, épioit l'instant du départ de l'escadre françoise; & le 5 Avril, il apprit que M. de Grasse faisoit embarquer ses troupes sur les vaisseaux de guerre, & qu'il se disposoit à mettre à la voile. Les mouvemens de son escadre furent observés avec plus d'attention; & le 8, à la pointe du jour, la frégate l'Andromaque, indiqua par

Renfort conduit par Sir George Rodney.

Vaisseaux.	Canons.	Vaisseaux.	Canons.
Le Formidable. .	90	Le Prothée.	64
Le Namur	90	L'Yarmouth. . . .	64
L'Arrogant	74	Le Repulze.	64
Le Marlborough.	74	*Vaiss. qui ont rejoint.*	
L'Hercules.	74	Le Duke	90
Le Conqueror . . .	74	Le Vaillant	74
Le Fame.	74	Le Warrior.	74
L'Anson.	74		
Le Nonsuch.	64	Total.	38

1782. un ſignal, que les François venoient de ſortir, & qu'ils gouvernoient au Nord. Sur le champ, l'Amiral anglois fit lever l'ancre, & donna le ſignal de chaſſe-général. Dès la pointe du jour, les deux armées furent en préſence ; mais un calme les ſurprit ſous la Dominique, & les força quelque tems à l'inaction. Le lendemain matin, les François gagnèrent le vent les premiers, & portèrent ſur la Guadeloupe. La diviſion de l'avant-garde, aux ordres du Contre-Amiral Hood, ſe mit bientôt à portée d'accepter le combat, que lui livra le Comte de Graſſe ; elle plia ſous ſon feu, dès le commencement de l'action qui devint très-vive ſur les deux heures & demie. Cette canonnade avoit cauſé de grands dommages aux vaiſſeaux de l'avant-garde ennemie, & déſemparé le Royal-Oak & le Montagu. Quoique partiel, cet engagement fut aſſez meurtrier, & coûta la vie à pluſieurs Officiers anglois, parmi leſquels on diſtinguoit le Capitaine Bayne, commandant de l'Alfred. Suivant

les dépêches de Rodney, l'avant-garde françoise fut encore plus maltraitée. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans la nuit du neuf au dix, sa flotte mit en panne pour se réparer, tandis que celle de France s'élevoit au vent de la Guadeloupe. 1782.

Que le Comte de Grasse devoit éviter un second combat.

L'intention du Comte de Grasse, ne devoit point être d'engager un second combat, contre des forces aussi supérieures. Ce n'étoit pas sans peine, qu'il étoit parvenu à rallier son armée, & qu'il avoit mis en sûreté son convoi sous l'escorte du Sagittaire & de l'Expériment. Le lendemain, le Caton se trouva séparé de la flotte, on ne sait comment, & l'Amiral françois ne crut pas devoir s'occuper de la recherche de ce vaisseau; son premier soin alors fut de sauver l'armée, en évitant une nouvelle action avec la flotte angloise; dans la situation où il se trouvoit entre les Saintes & la Dominique, il étoit impossible de l'y forcer. Dans la journée du 11, l'escadre poursuivit sa route avec

1782. toute la célérité possible ; & quoique l'Amiral anglois eût fait signal de chasse générale au vent, elle avoit gagné sur lui tant d'avance, qu'il ne pouvoit se flatter de l'atteindre ; mais un événement peu digne de l'attention du Comte de Grasse dans la circonstance, lui fit oublier que son principal objet étoit de précipiter sa marche vers Saint-Domingue.

Le vaisseau le Zélé est désemparé & séparé de la flotte.

Dans la nuit du 11 au 12, le vaisseau *le Zélé* avoit abordé le vaisseau Amiral *la Ville de Paris* ; il perdit dans ce choc son mât de beaupré & son mât de misaine, & fut d'ailleurs tellement désemparé, qu'il ne pouvoit plus suivre, & risquoit beaucoup d'être pris par les vaisseaux de l'avant garde de la flotte angloise. Le Comte de Grasse l'avoit perdu de vue, & son armée étoit si fort élevée au vent, qu'il dépendoit de lui d'arriver à sa destination, & d'effectuer promptement, une jonction décisive avec la flotte espagnole. Il suffisoit pour cela, d'abandon-

1782.

Imprudence du Comte de Grasse. Ses Suites.

ner le Zélé, ou même, sans l'abandonner, de le faire remorquer par deux ou trois frégates ; mais encore une fois, la perte de ce vaisseau n'étoit rien dans la circonstance où se trouvoit l'Amiral françois. Il n'ignoroit pas que le succès de la campagne dépendoit de la célérité de sa marche, qu'il étoit alors de beaucoup inférieur à l'Amiral Rodney, & que sa jonction avec les Espagnols lui donneroit une supériorité qui le rendroit maître de la mer. Malgré toutes ces considérations, le Général ne put se résoudre au sacrifice d'un vaisseau, & pour le dégager, il fit faire un mouvement rétrograde à toute son armée; & dès-lors il ne put éviter un combat, qui, vu son infériorité, devoit lui devenir fatal. Sir George Rodney, s'avançoit avec une armée supérieure à l'armée françoise de huit ou neuf vaisseaux (1).

---

(1) Dans son tableau des lignes de bataille angloise & françoise, l'Amiral Rodney égale les forces des François aux sien-

1782. Désordre dans notre armée.

Dès le commencement de l'action, qui se passa entre l'isle de la Dominique & les Saintes, les Anglois, selon leur usage, cher-

---

nes, & voici la liste exagérée des vaisseaux françois, telle qu'il la fit passer à l'Amirauté d'Angleterre.

Vaisseaux.	Canons.	Vaisseaux.	Canons.
La Ville de Paris.	110	Le Royal Dauphin	74
L'Auguste.	80	Le Magnifique	74
Le Duc de Bourgogne.	80	Le Réfléchi	74
Le Languedoc.	80	Le Bien-Aimé.	74
Le Saint-Esprit.	80	Le Sceptre.	74
La Couronne.	80	Le Northumberland.	74
Le Neptune.	80	Le Conquérant.	74
Le Triomphant.	80	Le Marseillois.	74
Le Zélé.	74	Le Palmier.	74
Le Glorieux.	74	L'Ardent.	64
Le Citoyen	74	L'Eveillé.	64
Le Souverain.	74	Le Caton	64
Le Magnanime	74	Le Jason	64
Le César.	74	Le Fier (armé en flûte)	54
L'Hector.	74	Le Minotaure, *id.*	74
Le Brave.	74	Le Sagittaire	50
Le Pluton.	74	L'Expériment	50
L'Hercule.	74		
Le Scipion.	74	Total.	38
Le Bourgogne.	74		
Le Destin.	74		

Or, de ces trente-huit vaisseaux portés dans la liste de l'armée du Comte de Grasse, il y en eut au moins neuf qui ne se trou-

chèrent à rompre la ligne du Comte de Grasse. Les premiers vaisseaux 1782.

---

vèrent point au combat du 12 Avril, Savoir :

Vaisseaux.	Canons.	
Le Saint-Esprit. .	80	Resté en carene au Fort-Royal de la Martinique.
Le Zélé.	74	Démâté par abordage avant le combat, & remorqué jusqu'à la Guadeloupe.
Le Bien-Aimé. . .	74	Encore à la rade de Brest, & qui, de toute la guerre, n'avoit point paru en Amérique.
Le Caton	64	Ces deux vaisseaux étoient de relâche à la Guadeloupe depuis le 10 Avril. Ils en partirent le 15 pour gagner Saint-Dominique, & furent pris dans la traversée.
Le Jason.	64	
Le Minotaure. . .	74	Retourné en France depuis plus de six mois avec le convoi de Saint-Domingue, que commandoit M. de Borderu, Capitaine de Vaisseau.
Le Sagittaire . . .	50	Ils escortoient le convoi françois lors de sa retraite à Saint-Domingue pendant le combat.
L'Expériment. . .	50	
Le Fier	50	Stationné à Rochefort depuis le mois de Décembre 1781.

On regrette que l'Amiral anglois, qui avoit rendu compte des revers des François, d'une manière simple & noble, n'ait pas soutenu ce caractère de modération & de véracité, dans la liste qu'on vient de mettre sous les yeux du Lecteur.

1782. qui se présentèrent furent vigoureusement repoussés par le Sceptre & pa. le Glorieux ; mais ce dernier se vit bientôt démâté, par un vaisseau à trois ponts, qui malheureusement l'avoit accroché. L'ordre de bataille de l'escadre Françoise s'étoit dérangé dans le premier mouvement du Comte de Grasse; & la ligne une fois rompue, les armées combattirent par pelotons & sans aucune règle. Les élémens concouroient à rendre ce désordre général ; les vents changèrent & devinrent favorables aux Anglois. Ils s'étoient acharnés contre la Ville de Paris, & sembloient n'en vouloir qu'à M. de Grasse. Il eut à soutenir, en même-tems, le feu de huit ou dix vaisseaux ; & les efforts du Pluton & du Triomphant, ne purent les détourner de leur proie & leur faire lâcher prise. L'Amiral Hood, lui-même, ne craignit pas d'abandonner sa division, pour venir prendre part avec le Barfleur qu'il montoit, à la réduction de l'Amiral françois.

Cependant le Glorieux, entièrement démâté; se voyoit au moment

ment de ſuccomber ; le Vicomte de Mortemar l'apperçoit au fort de l'action, & forme le hardi projet d'aller le dégager avec la ſeule frégate le Richmond. Il parvient à lui jeter une amarre, & commençoit à le remorquer, malgré le feu des ennemis, dont le nombre l'accabloit ; mais le Vicomte d'Eſcars, non moins généreux que le Commandant de la frégate, ne voulut pas que le Richmond partageât ſa deſtinée, & il fit couper l'amarre. Le *Glorieux* fut pris ainſi que l'*Ardent*, le *Céſar* & l'*Hector*. Le même ſort attendoit la Ville de Paris, qui déſemparée totalement, n'ayant plus avec elle ſes deux matelots & ſe voyant inveſtie de quatorze vaiſſeaux ennemis, fut obligée de ſe rendre, après un combat de onze heures & demie (1), où le Comte de Graſſe avoit ſignalé ſa bravoure. Si, à cette qualité, qui ſeule ne conſtitue pas un Général, il avoit ſu réunir, dans

1782.

Beaux traits de MM. d'Eſcars & Mortemar.

Priſe du vaiſſeau amiral la Ville de Paris.

(1) L'action avoit commencée à ſept heures du matin ; elle continua ſans relâche juſqu'à ſix heures & demie du ſoir.

1782. cette journée, la prévoyance, le ſang-froid & cet eſprit de combinaiſon qui fait éviter le danger ou qui fournit les moyens de s'en tirer, la France n'auroit pas à regretter d'avoir donné à l'Europe, le premier exemple d'un vaiſſeau amiral de cent dix canons, réduit à l'humiliante extrémité d'amener ſon pavillon. En ſacrifiant le Zélé, M. de Graſſe eût donné lieu, ſans doute, aux murmures de quelques ſpéculateurs ignorans; mais les bons juges d'une telle conduite, auroient applaudi à la ſageſſe de ce Commandant.

Suites de cette défaite.

Suivant les dépêches du Marquis de Vaudreuil, le nombre des morts fut de onze cens hommes, ſans y comprendre ceux des vaiſſeaux pris ou ſéparés. On comptoit parmi ces derniers, toute la diviſion de M. de Bougainville, qui, après le déſaſtre de l'armée, s'étoit retiré à Saint-Euſtache pour réparer les dommages qu'il avoit reçus dans le combat, dont il fut accuſé de n'avoir été que ſimple ſpectateur, ainſi que pluſieurs autres Capitaines, à la négligence deſquels le Général voulut s'en prendre

M. de Graſſe s'en prend aux Officiers de ſon armée.

1782.

de sa défaite. On vit circuler des extraits de lettres, où le Comte de Grasse se plaignoit de leur désobéissance aux signaux, & de l'abandon volontaire où ils l'avoient laissé dans sa cruelle position. Ce reproche tomboit particulièrement sur les matelots de l'Amiral; mais suivant d'autres rapports, il n'y eut que des victimes & point de coupables dans cette journée désastreuse, où huit capitaines perdirent la vie. Quant à M. de Bougainville, pour qui l'estime & l'amitié du Comte d'Estaing sont un témoignage non suspect de bravoure & de capacité, il ne mérita pas, sans doute, le reproche d'inaction, s'il est vrai, comme l'attestent plusieurs journaux de l'armée, qu'il ait sauvé le Northumberland, au moment d'une réduction forcée. De tous les Officiers de ce vaisseau, il ne restoit plus sur son bord qu'un enseigne & un auxiliaire, lorsque l'Auguste le couvrit de son feu & parvint à le délivrer. Quoi qu'il en soit des torts de l'armée ou du Général, sur lesquels un Conseil de Guerre devoit prononcer, le Marquis de

1782. Vaudreuil, dont le Comte de Grasſe avouoit alors les ſervices & reconnoiſſoit l'intrépidité, recueillit les débris de la flotte, & conduiſit heureuſement dix-neuf vaiſſeaux à Saint-Domingue. Après le combat du 9, le Caton, le Jaſon & la frégate l'Aimable, s'étoient rendus à la Guadeloupe pour s'y réparer. N'étant point informés de la journée du 12, ils mirent à la voile pour Saint-Domingue, dès qu'ils furent en état de ſoutenir la mer; mais le Contre-Amiral Hood, qui avoit été détaché de la flotte britannique avec une eſcadre de ſix vaiſſeaux de ligne, rencontra les trois bâtimens françois, le 19 Avril, & les força d'amener pavillon après une légère canonnade.

Le patriotiſme des François ſe manifeſte en cette occaſion.

La nouvelle de ces déſaſtres ſe débitoit dans tout le Royaume, avec des circonſtances plus ou moins conformes à la vérité, lorſque le Vicomte de Mortemar vint en confirmer les détails les plus importans. Il avoit rencontré le Roi ſur la route de Saint-Hubert, & Sa Majeſté l'ayant reconnu, le fit

monter dans son carrosse, & s'entretint avec lui pendant un quart-d'heure. Elle apprit les revers de ses armes sans en être abattue, & ne vit pour l'ennemi, dans ces fâcheux événemens, qu'une foible compensation des avantages précédens. La nation montra la même énergie que le Monarque ; & dans tous les ordres de l'Etat, il se trouva des Citoyens ambitieux de réparer par le généreux abandon d'une partie de leur fortune, l'échec que la marine venoit d'éprouver aux Antilles. On prétendit qu'à la première nouvelle de ce désastre, Monsieur & Monseigneur le Comte d'Artois avoient donné un grand exemple de patriotisme, en faisant à Sa Majesté l'hommage d'un vaisseau de cent dix canons, pour remplacer la Ville de Paris. Le Prince de Condé s'étoit chargé, disoit-on, de présenter les mêmes offres au nom des Etats de la Province de Bourgogne. Les Parisiens signalèrent sur-tout leur dévouement patriotique en cette circonstance. Le Corps-de Ville pria M. le Lieutenant-Général de Police, 1782.

L 3

1782. de faire agréer à Sa Majesté, la construction d'un vaisseau de rang égal à ceux que le malheur de la guerre venoit de faire tomber aux mains des Anglois. Les Receveurs généraux avoient offert six cens mille livres; & les Six-Corps des Marchands s'étoient signalés par les mêmes offres. Différentes corporations se disputoient la gloire de ces généreux sacrifices. Les souscriptions ouvertes pour ce noble objet, suffisoient, disoit-on, à la construction de quatorze vaisseaux. Quand bien même le Gouvernement n'auroit pas jugé nécessaire d'en accepter le produit, un tel dévouement prouvoit du moins quelles devoient être un jour les ressources de la France, si le sort de la guerre continuoit d'être favorable à ses ennemis.

A la nouvelle de cette défaite, un des premiers soins de Sa Majesté fut de pourvoir à la subsistances des veuves & des enfans qui avoient perdu leurs maris ou leurs pères dans cette journée désastreuse. Le sort de ces malheureuses victimes intéressoit bien plus cet

auguste Monarque, que la perte des vaisseaux enlevés à sa marine. 1782.

Fermeté de Louis XVI.

« Ne vous laissez point abattre, » dit-il à son Ministre; augmentez » d'activité, doublez, triplez les » moyens; je vous fournirai les » forces nécessaires. Mes ennemis » n'auront la paix qu'au prix où » j'ai voulu la mettre.... On peut » réparer la perte de mes vaisseaux; » mais, ajouta t-il avec émotion, » où retrouver tous les braves gens » que j'ai perdus ».

M. de Mortemar est fait Capitaine de vaisseau.

Comme on l'a dit, Sa Majesté donna ses premiers soins à leurs familles désolées, & crut devoir ensuite s'occuper des récompenses si justement acquises à ces braves Officiers, qui survivoient heureusement à la défaite du Comte de Grasse, & dont les talens & la bravoure méritoient un autre succès. M. le Vicomte de Mortemar fut le premier à recueillir le fruit de ses services; & le grade de Capitaine de vaisseau devint le prix de son héroïque intrépidité. Le Marquis de Vaudreuil avoit sur-tout des titres à la reconnoissance de la nation; mais il en acquéroit de

L 4

1782.

MM. de Vaudreuil & de Bougainville se rejoignent à Saint Domingue.

nouveaux, en réparant autant qu'il étoit en lui, les malheurs de la journée du 12 Avril. Il avoit recueilli les débris de l'armée, & l'avoit conduite heureusement à Saint Domingue, où il trouva les dix-sept vaisseaux de la flotte espagnole, destinée à renforcer M. de Grasse. Il y fut bientôt rejoint par M. de Bougainville, qui, après avoir réparé son escadre à Saint-Eustache, l'amena sans accident au Cap François. Le premier soin du Marquis de Vaudreuil, fut d'envoyer en France, sous une bonne escorte, un riche convoi, dont la navigation ne fut traversée par aucun événement fâcheux.

Rodney arrive à la Jamaïque. Vaines menaces de cet Amiral.

Cependant l'Amiral Rodney avoit pris la route de la Jamaïque ; il y arriva le 29 avec sa flotte accrue de toutes les prises qu'il avoit faites au combat du 12. Son premier soin fut de détacher le Contre-Amiral Hood pour aller observer les escadres combinées à Saint-Domingue, d'accélérer le radoub de ses vaisseaux endommagés, & de tout disposer pour une action plus décisive contre ces mêmes es-

cadres, dont il annonça la ruine dans toutes ses dépêches à l'Amirauté. Après cette grande expédition, dont le succès lui paroissoit infaillible, Rodney se proposoit de tourner ses forces contre les établissemens espagnols dans le Golfe du Mexique. Mais toutes ces menaces furent sans effet ; & pendant les trois mois que l'Amiral se tint à la Jamaïque, son armée resta dans une inaction qui laissa le tems à la flotte des Espagnols, de se retirer dans ses ports, & de mettre à couvert de toute entreprise leurs Colonies jusqu'alors exposées aux insultes de l'ennemi. Quant au Marquis de Vaudreuil, il mit à la voile longtems avant l'Amiral anglois, & loin d'éviter sa rencontre, il croisa dans ces mers, jusqu'à ce que la saison des opérations navales y fût à son terme. Des Indes occidentales, il se porta dans les mers du Nord de l'Amérique, en écarta tous les vaisseaux ennemis qui gênoient la navigation des Américains ; & ayant détaché une petite escadre pour la baie d'Hudson, il finit par mettre les François

1782.

Conduite plus active du Marquis de Vaudreuil.

L 5

1782. en possession des Comptoirs britanniques établis dans cette baie. Enfin, cet habile Général vint se pourvoir à Boston de nouvelles munitions de guerre & de bouche, & regagnant les Indes occidentales, il sut y protéger les établissemens contre les tentatives des escadres angloises, & tenir tête à l'Amiral Pigot, qui venoit d'y remplacer l'Amiral Rodney dans le commandement des forces navales de l'Angleterre.

Rappel de Rodney.

Les services reconnus de ce Général, ses talens & son courage également avoués de toute l'Europe, n'avoient pu faire oublier le pillage de Saint-Eustache. Le reproche d'y avoir connivé avec Vaughan, fut le prétexte du rappel de Rodney, dont les mœurs & les principes déplaisoient d'ailleurs à quelques membres du Parlement. Mais toujours heureux, même dans ses disgraces, Sir George le fut assez, pour que l'ordre expédié à son successeur, ne s'exécutât qu'après la journée du 12 Avril, & ce fut la plus brillante de la vie de cet Amiral.

Il ſe montra dans Londres couvert d'une gloire ſans égale dans les faſtes de la marine angloiſe. Ce rappel avoit paru ſi extraordinaire à M. Rolle, qu'il oſa le dénoncer à la Chambre des Communes. Après avoir demandé ſi c'étoit bien Sir George que les Miniſtres ôſoient rappeller au moment qu'il ſauvoit la Patrie. « Qu'attendre, ajouta-t-il, » de l'adminiſtration qui ſe permet un » pareil traitement contre un Amiral qui, dans toutes les périodes » de ſa vie, s'eſt ſignalé par de » grandes actions ; qui, à la gloire » dont il s'eſt couvert dans les » guerres précédentes, vient d'ajouter dans le cours de la guerre actuelle, la gloire inouie d'avoir enlevé ſeize vaiſſeaux à » l'ennemi, & d'avoir fait trois » Amiraux priſonniers. Je ne ſais ; » mais j'ai beau feuilleter l'hiſtoire, » je ne vois aucun Amiral anglois » qui ait rendu à la patrie la moitié des ſervices que vient de lui » rendre le grand homme, dont » je dénonce le rappel à la Chambre ».

1782.

Ce rappel eſt dénoncé à la Chambre des Communes.

1782.

Récompense pécuniaire proposée en faveur de Rodney ; il est élevé à la dignité de Pair. Débats à ce sujet.

Ces exagérations ne prouvoient rien en faveur de Rodney, & ne supposoient que beaucoup d'exaltation & d'enthousiasme dans M. Rolle; mais ce qui forme un contraste bien frappant avec l'espece d'affront qu'on faisoit à son ami, c'est la dignité de Pair, à laquelle il fut élevé presqu'à l'époque de sa destitution. Le titre de Baron lui fut conféré, & comme ce titre, pour être soutenu dignement, suppose beaucoup de faste & de grandes richesses, on mit en délibération à la Chambre des Communes, si l'on n'accorderoit pas à Sir George une récompense pécuniaire & des revenus proportionnés à la représentation exigée dans un Pair du Royaume. Sir Francis Basset, auteur de la motion en faveur de Rodney, crut la justifier en rappellant à la Chambre les graces accordées en pareil cas, disoit il, au Duc de Marlborough & au feu Comte de Chatam. M. Fox, qui ne voyoit pas les mêmes rapports que Sir Francis, entre le nouveau Pair & ces deux grands Hommes,

désapprouva ce rapprochement, & dit que Marlborough étoit un Général à qui l'on ne devoit comparer personne; que jamais l'Europe ne produisit son égal, qu'il occupoit une classe à part, & qu'il l'occuperoit longtems seul. » Quant » au Lord Chatam, ajouta-t-il, c'est » après sa mort qu'on a songé à sa fa- » mille; son noble désintéressement » l'avoit recommandée à la muni- » ficence nationale. Si de son vi- » vant on avoit proposé, en sa fa- » veur, une récompense pécuniai- » re, il eût regardé l'auteur d'une » pareille motion, comme son plus » cruel ennemi. D'ailleurs cette » motion est inconstitutionnelle & » par conséquent repréhensible; » personne n'ignore que la dispen- » sation des récompenses est la » prérogative exclusive de la Cou- » ronne, & qu'avant d'ajouter à » la fortune de l'Amiral, il faut » d'abord s'assurer qu'elle est in- » suffisante pour soutenir la digni- » té du nouveau titre qui fait sa » récompense ».

1782.

Le Comte de Grasse arrive à Londres, réception qu'on lui fait.

On ne manqua pas de réveiller, à cette même époque, les impu-

tations de rapine & d'avidité déjà
1782. faites à Sir George Rodney, lors de la conquête de Saint-Eustache. La meilleure réponse aux objections élevées contre lui dans le plus beau moment de sa gloire, étoit de montrer le Comte de Grasse au peuple anglois, & Sir George n'avoit pas négligé ce moyen de triompher de ses envieux. Il avoit fait partir le Général françois sur la flotte de la Jamaïque, qui arriva heureusement en Angleterre, ainsi que les autres convois britanniques des Indes occidentales. A la vue de cet Amiral vaincu & prisonnier, tout le peuple de Londres tressaillit de joie, & Rodney n'eut plus que des apologistes & des admirateurs dans cette Capitale. Le Comte de Grasse y reçut l'accueil le plus brillant; on lui donna des fêtes, le peuple se portoit en foule sur son passage, sa présence excita des acclamations générales, & la reconnoissance se mêloit à tous ces témoignages de la satisfaction publique. Le Général françois se prêta de bonne grace à ce triomphe de la

Nation angloise ; il fut présenté au Roi, il se fit voir à la Bourse & dans les promenades, se montra de son balcon à la foule assemblée sous ses fenêtres, & sa complaisance fut toujours payée d'un cri d'applaudissement & de gratitude. Dans son enchantement, le peuple admiroit la physionomie angloise de M. de Grasse, & pour en conserver la mémoire en Angleterre, on y grava son portrait, dont les copies se répandirent bientôt de la Capitale dans toutes les Provinces. Ce fut le dernier hommage de l'enthousiasme britannique pour cet illustre prisonnier, lors de son départ pour la France, où on lui destinoit une réception moins flatteuse.

1782.

Clinton est remplacé par Carleton.

L'époque du rappel de Sir George Rodney, fut marquée par la destitution de plusieurs autres Officiers employés en Amérique, & spécialement par celle du Général Clinton, que Sir Gui Carleton alla remplacer à New-York, dans le commandement en chef des armées britanniques. Le nouveau Gouver-

1782. neur trouva cette Isle dans un état allarmant pour le Commerce. Toute communication étoit coupée entre la Ville & les Américains, & les affaires y languissoient dans une mortelle inaction. Il n'y avoit d'activité que pour la guerre ; & comme l'Armée de Washingston, postée dans les Jerseys, paroissoit toujours menacer New-York avec ses onze mille hommes, la garnison & les habitans n'étoient occupés que des fortifications de l'Isle, & des préparatifs d'une défense honorable, quoique nécessairement infructueuse. Mais on verra dans la suite, que les instructions de Carleton portoient d'évacuer cette place en cas d'attaque, de faire la guerre en retraite avec les Américains, & d'employer les voies de modération pour disposer le Congrès à des propositions d'accommodement. L'Angleterre sentoit enfin la nécessité de la paix. Son intention étoit de la faire partielle, & toute sa politique s'appliqua d'abord à pressentir les Etats-Unis sur leurs dispositions à cet égard ; mais les offres même de l'Indépen-

1782.

Que l'offre d'une paix ſéparée eſt un piége.

dance ne pouvoient être acceptées à ce prix, & quand bien même la nouvelle République n'eût pas été ce qu'elle eſt, incorruptible & fidèle à ſes engagemens, ſon intérêt l'auroit détournée d'un pareil traité. Le piége étoit manifeſte ; par cette démarche l'Angleterre ne cherchoit qu'à ſe débarraſſer un moment de la guerre d'Amérique, dans la vue de triompher plus aiſément des autres puiſſances confédérées, & de venir fondre enſuite ſur les Américains qui, après avoir lâchement abandonné la France leur bienfaitrice, ſe ſeroient trouvés ſans alliés & ſans eſpoir de s'en procurer.

Autres raiſons qui rendoient cette paix impoſſible.

Pour ſe convaincre de l'inutilité de cette tentative, Carleton n'eut pas beſoin d'attendre que le Congrès ſe refuſât avec dédain à la communication des dépêches britanniques; il avoit preſſenti ce refus ſur la bonne intelligence qui régnoit entre les François & les nouveaux Républicains. Jamais l'harmonie n'avoit été plus frapante depuis le commencement de la guerre. Et ce fut à cette époque

1782. d'une reconnoiſſance plus ſentie de la part des Américains, & d'une protection non moins ſignalée de la part de la France, qu'on ôſa ſe flatter en Angleterre d'une paix ſéparée avec les Etats-Unis! Pour mieux ſéduire à cet égard la crédulité du public, on fit inſérer dans pluſieurs feuilles que le Docteur Franklin, & MM. Adams & Laurens négocioient cette paix à Londres; mais les Agens du Congrès, étoient alors bien loin de cette Capitale, & M. Laurens lui-même, ayant obtenu ſon élargiſſement dès le mois de Janvier, venoit de partir pour Bath, dont ſes Médecins lui avoient ordonné les eaux. La facilité du miniſtère à relâcher ſur une ſimple caution cet ancien Préſident du Congrès, ſuppoſoit des vues pacifiques, & l'intention peut-être de le diſpoſer favorablement pour l'Angleterre; mais les Commiſſaires du Congrès en Europe, ne devoient entamer aucune négociation à moins que l'indépendance de l'Amérique ne fût préalablement reconnue; & cette indépendance une fois admiſe,

ils ne pouvoient rien conclure sans l'approbation de la France.

1782.

Si le projet de cette paix séparée étoit chimérique dans la position des Anglois, la continuation de la guerre avec les Américains étoit désormais impossible ; & Carleton ne tarda pas à s'en convaincre. L'Angleterre avoit épuisé toutes ses ressources dans l'Amérique septentrionale, où ses victoires mêmes concouroient à sa ruine. Dans sa situation, quels avantages pouvoit-elle retirer du petit échec du Général Marion sur la rivière Santée, où un parti de cavalerie, aux ordres du Lieutenant Colonel Thompson, tua, blessa ou fit prisonniers quatre-vingts Américains, du nombre desquels étoit le Major Benson ? Que pouvoit-il résulter de l'expédition du Lieutenant Blanchard, contre le fort Dover & la petite ville de ce nom située sur la rivière Tom, dont quinze maisons furent incendiées par les cent trente Matelots ou Soldats royalistes, aux ordres de cet Officier ?

Que la continuation de la guerre est impossible, malgré quelques échecs des Américains.

24 Février.

23 Mars.

Sans être décisive, la prise de

Prise de Beaufort.

1782. Beaufort dans la Caroline méridionale, eut plus d'éclat & d'importance que les expéditions précédentes. Ce fut une surprise, dont les Royalistes durent tout l'avantage à leur bonne fortune momentanée. Le Corsaire le Peacock & les goëlettes la Rose & la Retaliation, aux ordres du Capitaine Duncan Mc Lean, passèrent la barre de Beaufort, dans la matinée du 4 Avril. Ce dernier navire qui, depuis quinze jours, avoit perdu ses mâts dans une tempête, étoit remorqué par le corsaire, & portoit en même-tems deux pavillons, l'un anglois & l'autre américain. Cet accident & cette feinte tournèrent à l'avantage des Royalistes, & la méprise des habitans de Beaufort fut complette. Ne doutant pas que le vaisseau remorqué ne fût une prise faite sur l'ennemi, ils dépêchèrent leurs pilotes & beaucoup de gens armés, qui se rendirent sur huit bateaux à bord du Peacock, où il découvrirent enfin l'erreur qui les avoit fait tomber dans ce piége. Le 5, vers les deux heures après-midi, le Capi-

taine Stewart fit paſſer ſon monde ſur les bateaux américains, & malgré le feu des ennemis, il débarqua heureuſement dans une Iſle voiſine de Beaufort. Une heure après, il gagna le continent, & s'avançant vers le fort, il en prit poſſeſſion ſans trouver beaucoup de réſiſtance; la réduction de la ville ſuivit de près celle de la fortereſſe. Tandis que Stewart en faiſoit enlever les munitions & les marchandiſes, le Capitaine Mc Lean s'emparoit d'un gros navire richement chargé, d'une belle goëlette, d'un ſloop & de tous les bateaux qui étoient dans le Havre. Le 10, il relâchèrent vingt-ſix priſonniers ſur leur parole, évacuèrent la Ville, & ſe rembarquèrent avec leurs gens, dont un ſeul avoit été bleſſé dans cette expédition.

1782.

Unanimité des Etats-Unis.

Encore une fois, le ſuccès des Royaliſtes étoient une foible compenſation de leurs pertes; & de toutes les Provinces affranchies dans l'Amérique ſeptentrionale, il n'y en avoit pas une ſeule qui n'eût été le théâtre de quelqu'événement déciſif contre l'Angle-

1782. terre ; pas une qu'il lui fût possible de soumettre par la force des armes, ou d'entraîner par la séduction. La grande puissance des Etats confédérés naissoit de leur unanimité ; tous sentoient alors le besoin qu'ils avoient les uns des autres, & les décisions du Congrès étoient pour chacun d'eux une loi suprême, à laquelle ils se soumettoient aveuglément. Sans déroger tout-à-fait à ce systême d'union générale & de soumission à la souveraineté des représentans du peuple américain, les habitans de Vermont, avoient paru vouloir en restreindre l'autorité, en réclamant un territoire, dont le Congrès avoit accordé la garantie aux Etats de New-York & de New-Hampshire. En conséquence de cette prétention, les Commissaires de ce petit Etat s'étoient permis des remontrances, dont plusieurs articles mettoient des bornes aux pouvoirs de l'assemblée de Philadelphie. « Nous voulons, est-il dit, » au troisième numéro de leurs ré» clamations, que le Congrès re-

Que le district de Vermont paroît vouloir restreindre l'autorité du Congrès.

» vêtu de la souveraineté, s'interpose
» pour prévenir l'effusion du sang; 1782.
» mais nous désapprouvons que
» ce même Congrès siége com-
» me tribunal de judicature, pour
» juger ce différend en vertu de
» l'autorité qui lui en a été donnée
» par un acte des Etats, qui ne
» constituent qu'une partie dans la
» dispute ».

Comment se termine ce différend.

Les Commissaires de l'Etat de Vermont, finissoient par déclarer qu'un déni de justice, mettroit leurs constituans dans la nécessité d'en appeller à Dieu & au monde, pour juger à qui l'on devoit s'en prendre des suites fatales qui pouvoient en être la conséquence. Ces paroles renfermoient des menaces, dont le Congrès ne tint aucun compte; & pour terminer cette contestation, il crut devoir persister dans ses premières résolutions. Sa réponse fut donc qu'une des conditions indispensables de l'indépendance du peuple habitant le territoire appellé Vermont, & de son admission dans l'union fédérale, étoit qu'il abandonnât explicitement toute prétention aux terres

1782. enclavées dans les limites de l'Etat de New-Hampshire & de celui de New-York.

Que la prétendue mésintelligence des Etats est une invention des Anglois.

Ce différend entre les Vermontois & les représentans de la République, n'eut pas d'autres suites, & cependant on ne manquoit pas de répandre dans toute l'Europe, que les Commissaires de l'Etat de Vermont s'étoient abouchés avec le Général Haldimand, & qu'ils offroient de rentrer sous la domination de la Couronne Britannique. On ajoutoit que les conditions proposées par les Commissaires de cet Etat, ayant été transmises à Sir Henry Clinton, ce Général n'avoit ôsé déterminer un point de cette importance, & que cette grande affaire venoit d'être portée sous les yeux du Roi & de son Conseil. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à son arrivée à New-York, Carleton trouva le Congrès & les Etats qu'il représentoit, parfaitement d'accord sur tous les points. Frappé de cette bonne intelligence, il désespéra du succès de ses négociations, & regretta peut-être d'avoir accepté le commandement

mandement à la place de Sir Henry Clinton. En général, le changement d'Officiers ne produisit rien d'heureux pour l'Angleterre, tant en Amérique qu'en Europe, où se firent aussi de grands déplacemens. 1782.

Un des plus remarquables & le moins prévu sans doute, fut celui de l'Amiral D'arby, qui céda le commandement général des flottes à l'Amiral Howe.

Ce dernier étoit à peine nommé, qu'il mit à la voile avec toute l'armée navale, pour aller bloquer au Texel la flotte hollandoise, & tenter de la brûler ou de la couler bas. On ne doutoit point en Angleterre du succès de cette terrible expédition; cependant l'entreprise de Howe échoua, & si complettement, qu'il revint un mois après, sans avoir tiré un coup de canon. On doit convenir que ce n'étoit guère la peine de supplanter l'Amiral Darby.

Ce changement subit des principaux Officiers de la guerre & de la marine, seroit inexplicable, s'il ne supposoit pas une révolution totale dans l'administration. En effet, le

1782. Miniſtère venoit d'être renouvellé, & le parti de l'oppoſition tenoit enfin les rênes du Gouvernement. Diſons en peu de mots comment le nouveau ſyſtême avoit prévalu.

Depuis long-tems la nation s'en prenoit aux Miniſtres de tous ſes revers dans l'ancien & dans le nouveau continent. La nouvelle de la priſe de Saint-Chriſtophe avoit porté le mécontentement à ſon dernier période, & la capitulation du fort Saint-Philippe acheva de ſoulever les eſprits contre l'adminiſtration; ce fut un des effets les plus ſenſibles de la conquête de M. le Duc de Crillon, dont nous allons terminer l'eſquiſſe.

Priſe du fort Saint-Philippe.

Ce Général avoit employé tout le mois de Septembre aux préparatifs du ſiége, lorſque l'artillerie & les troupes embarquées à Barcelone arrivèrent dans les premiers jours d'Octobre. Leur débarquement précéda de quelques jours celui d'un renfort de huit cens Anglois qui, munis de quelques pièces de canon, attaquèrent bruſquement, pendant la nuit, la tour dites *des Signaux*. Les quatorze Soldats qui

la défendoient, ne pouvoient oppo-
ser une longue résistance ; & cette
tour étoit au moment de sauter,
lorsque le Duc de Crillon parut
avec un détachement de mille hom-
mes, & força l'ennemi à précipiter
sa retraite. Les Anglois ne furent
pas plus heureux dans une sortie
qu'ils tentèrent le 23. Les troupes
auxiliaires de France débarquèrent
le lendemain au nombre de cinq
mille hommes, & ce renfort porta
l'armée combinée jusqu'à dix-huit
mille. Quatorze batteries formant
en tout cent vingt canons & qua-
rante mortiers, composoient l'artil-
lerie des assiégeans. C'en étoit assez
pour faire taire le feu des Anglois.
Cependant ils parvinrent à détruire
une batterie de mortiers, & à cou-
ler bas un navire chargé de muni-
tions; mais on prit bientôt la re-
vanche, & on leur enleva sous
le canon du fort, sept bâtimens
richement chargés. L'honneur de
cette expédition fut particulière-
ment dû aux Capitaines François
Eyriés & Varage, & au Cheva-
lier de Liniers, Officier de la ma-
rine espagnole. On a dit que les

1782.

1782. opérations du siége devoient se prolonger bien avant dans l'hiver ; en effet, la place tenoit encore le 5 Janvier. Le Duc de Crillon, impatient de la réduire, prit toutes ses mesures pour l'enlever de vive force. Le 6, il ordonna l'attaque, & les assiégés se retirèrent dans leurs casemates, après avoir fait, pendant quelques jours, des sorties toujours infructueuses. Heureusement pour les Anglois qu'il s'éleva une tempête qui écarta les vaisseaux, & suspendit le feu des batteries ; mais ce relâche ne fut que momentané. Après une interruption de trois ou quatre jours, le canon recommença à tirer avec plus de vigueur qu'auparavant. Un des plus funestes effets de l'artillerie espagnole fut d'incendier les magasins du fort Saint-Philippe, & de priver ainsi les assiégés des munitions nécessaires pour le service de leurs batteries. La disette de vivres commençoit d'ailleurs à s'y faire sentir ; la dyssenterie y continuoit ses progrès, & le scorbut y faisoit de cruels ravages ; presque tous les malades y périssoient faute de remedes. Ce-

pendant la garnison prolongea sa défense jusqu'au 4 Février, & dans la nuit même qui précéda cette journée, elle fit un feu vif & soutenu, qui enleva beaucoup de monde à l'armée des alliés; mais les batteries espagnoles & françoises y répondirent avec tant de vigueur & de succès, que la place se trouvant ouverte en plusieurs endroits, Lord Murray se vit réduit à la cruelle extrémité d'arborer pavillon blanc, & d'envoyer proposer une capitulation; elle fut acceptée avec des modifications. Il offroit de remettre la forteresse aux mêmes termes qu'elle s'étoit rendue au Duc de Richelieu. Les ordres de M. de Crillon portoient de faire la garnison prisonnière, & le Commandant anglois fut obligé d'en passer par cette loi de la guerre. Le lendemain matin, les troupes combinées se mirent sous les armes; les Anglois sortirent tambour battant, méche allumée, & vinrent déposer leurs armes en faisceaux à l'extrémité de l'aîle gauche de l'armée victorieuse; le Général Murray & son Etat Major fermoient la Marche. Cette cé-

1782.

Capitulation

1782. rémonie achevée, tous les Officiers ſe mêlèrent, & leur premier ſoin fut de ſecourir la garniſon qui pleuroit de rage ſur la néceſſité de mettre bas les armes. Quoiqu'il ne lui reſtât qu'une ſeule bombe, & qu'elle fût réduite à quinze cens hommes, dont ſept cens étoient malades ou bleſſés, elle reprochoit comme une lâcheté au Général, de s'être rendu avant que d'avoir épuiſé ſa poudre & ſes boulets. Sir William Draper qui commandoit en ſecond dans le fort Saint-Philippe, ſe montra l'un des plus hardis *improbateurs* de Lord Murray. Le Duc de Crillon avoit invité à dîner ce Général avec les principaux Officiers de la garniſon; le ſeul Draper s'y refuſa, prétextant ſa répugnance à ſe trouver avec un traître. Sur ce refus, Murray préſageant l'orage qui le menaçoit à ſon retour en Angleterre. « J'en ſuis certain, dit-il, » le Commandant en ſecond va » m'accuſer à Londres; & ſes partiſans rempliront les papiers d'in» vectives contre ma perſonne; ce» pendant il y a plus de dix jours » qu'il me preſſe de rendre la place,

Murmures de la garniſon contre le Général Murray.

» & qu'il s'eſt mis en frais de me » prouver que toute réſiſtance étoit » inutile ». 1782.

La mauvaiſe humeur de Sir William, & les murmures de la garniſon du fort Saint-Philippe, annonçoient une enquête ſur la conduite de Lord Murray. Mais ce n'étoit point de lâcheté qu'on pouvoit accuſer ce Général, dont la réputation de bravoure étoit juſtement affermie depuis très-longtems. Dans la ſituation où ſe trouvoit le fort, il étoit impoſſible de le ſauver ; & une réſiſtance plus opiniâtre n'eût fait qu'ajouter à la perte des Anglois. Quant à la prévoyance du Général, il n'étoit pas auſſi facile de le trouver irréprochable de ce côté-là. S'il ne dépendit pas de lui de hâter les ſecours ſi vivement promis & ſi vainement attendus pendant ſix mois entiers, peut-être fut-il en ſon pouvoir de tirer un meilleur parti de ſa foible garniſon, en la préſervant du ſcorbut par l'uſage des viandes fraîches, dont il étoit naturel d'approviſionner le fort Saint-Philippe

Torts de ce Général.

avant l'invasion des Espagnols (1).
1782. Il eût dû prévoir cette invasion, dont il étoit menacé un mois avant leur débarquement, Peut-être aussi que le Général anglois ne mit point assez d'activité dans le service de son artillerie, lors des premières attaques de l'ennemi. Peut-être a-t-on à lui reprocher de n'avoir pas opposé assez d'obstacles à l'établissement des batteries espagnoles. Sans doute que des ordres vigoureux auroient été suivis d'une exécution prompte & décisive; la bravoure des Soldats de Murray étoit un sûr garant de leur obéissance. Le Général leur rend ce témoignage flatteur dans une lettre au Ministre, que nous allons extraire comme

(1) Dans le *Postscriptum* de sa lettre au Comte d'Hillsborough, dont nous présenterons l'extrait, Lord Murray semble avoir voulu prévenir le reproche de négligence à cet égard, en exagérant la bonté des vivres, dont la place étoit approvisionnée, dit-il, pour six mois encore, lors de la capitulation. Ce Général savoit mieux que personne que ces vivres n'étoient ni sains, ni fort abondans; &

un monument de leur intrépidité, & le complément du tableau de leur détresse, à l'époque de la prise du fort Saint-Philippe. Cette lettre est d'ailleurs une expression bien sentie de la reconnoissance du Général Murray pour tous les soins généreux du Duc de Crillon, dont elle atteste l'humanité. 1782.

Lettre de ce Général, qui atteste l'humanité des vainqueurs.

» MYLORD, j'ai l'honneur d'informer Votre Seigneurie que le » fort Saint-Philippe s'est rendu à » Sa Majesté Catholique le 5 Février, & je me flatte que l'Europe entière n'en sera pas moins » disposée à reconnoître l'héroïsme » de mes braves compagnons. Le » scorbut le plus invétéré qui jamais ait infecté l'espèce humaine, » les avoit réduits à six cens soixante hommes en état de servir, & dans » ce nombre cinq cens étoient plus » ou moins affectés de cette cruelle » maladie. Encore trois jours d'une

---

son assertion démentie par le témoignage de tous ses Officiers ne le justifie pas à cet égard; mais il n'en est que plus vrai qu'il fit bien de ne pas s'opiniâtrer à une résistance aussi meurtrière qu'inutile.

1782. » résistance téméraire, & c'en étoit » fait de toute la garnison. Mais » tel étoit le rare courage des » Soldats du Roi, qu'ils dissimuloient » leurs souffrances afin de pouvoir » continuer leur service & ne point » aller à l'hôpital; plusieurs ont été » trouvés morts en faction. Peut-» être n'y eut-il jamais de spectacle » plus touchant & plus noble que » celui de la garnison de Saint-Phi-» lippe, marchant au milieu des ar-» mées espagnoles & françoises. Elle » n'étoit alors composée que de six « cens Soldats moribonds, de deux « cens Matelots, de cent vingt hom-» mes du corps de l'Artillerie Roya-» le, de vingt Corses & de vingt-» cinq tant Grecs que Turcs, Mau-» res ou Juifs. Les deux armées » disposées sur deux lignes, s'éten-» doient du Glacis jusqu'à George-» Town, où nos bataillons mirent » bas les armes, en déclarant qu'ils » ne se rendoient qu'à Dieu seul; » ils se flattoient que les vainqueurs » ne mettroient pas leur gloire à » prendre un hôpital. A la vue de » l'affreuse détresse où se trouvoient » nos gens, les Espagnols & les

« François ne purent arrêter leurs » larmes. L'humanité du Duc de » Crillon en fut sensiblement tou- » chée, & ses soins compatissans ont » passé mes espérances. Nous avons » aussi de grandes obligations au » Baron de Falkenhaye, Comman- » dant des troupes françoises, ainsi » qu'au jeune Marquis de Crillon, » dont l'humanité s'est également » signalée dans cette occasion ». 1782.

Le Général Murray termine sa lettre par un état des morts, qu'il porte à cinquante-neuf tant Officiers que Soldats, & des blessés qu'il fait monter à cent cinquante hommes. Le nombre des canons trouvés dans le fort étoit d'environ trois cens, & celui des mortiers de quarante-neuf. Mais dans le nombre de ces pièces, il y en avoit plusieurs hors d'état de servir.

Le Duc de Crillon est désigné pour commander au siége de Gibraltar.

La conquête du Port-Mahon flatta d'autant plus le Roi d'Espagne, qu'elle s'étoit faite sans une grande effusion de sang. L'armée combinée n'avoit perdu que cent quatre-vingt-trois hommes. On y comptoit, à la fin de l'expédition, environ deux cens quatre-vingt ma-

1782. lades ou blessés ; mais dans ce nombre, vingt seulement étoient en danger. Un succès aussi brillant & aussi peu coûteux ranima l'ardeur des Espagnols, & fit desirer à toute la nation qu'on profitât de cette effervescence pour tenter une plus grande entreprise. La Cour se rendit aux vœux de toute l'Espagne, & le siége de Gibraltar fut résolu. Quoique le Commandant en chef ne fût pas encore nommé, il étoit aisé de prévoir sur qui tomberoit le choix du Roi. Le Duc de Crillon venoit d'être déclaré Capitaine général des armées espagnoles, & c'étoit une forte présomption en sa faveur. En effet, Sa Majesté devoit le charger de cette grande expédition ; il eut ordre de faire partir son armée pour le camp de Saint-Roch, & de ne laisser à Mahon qu'un seul régiment d'Infanterie, & deux ou trois cens Dragons. Le commandement de Minorque avoit été donné au Colonel Caro, qui venoit d'être fait Brigadier, & dont le premier soin fut de raser les fortifications de l'Isle.

Nouveaux murmures contre les Ministres d'Angleterre

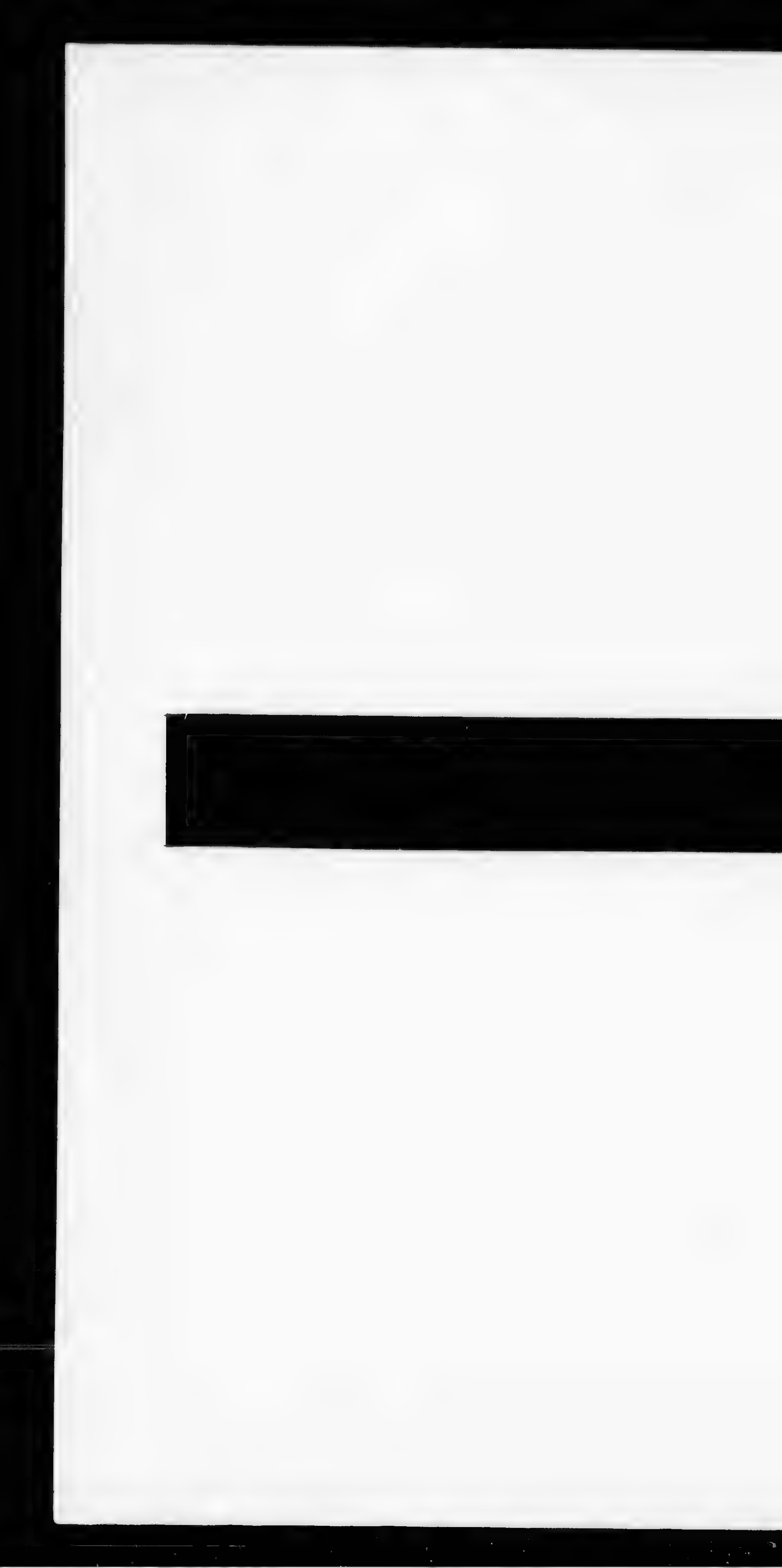
La prise du fort Saint-Philippe avoit été pour l'Angleterre un coup

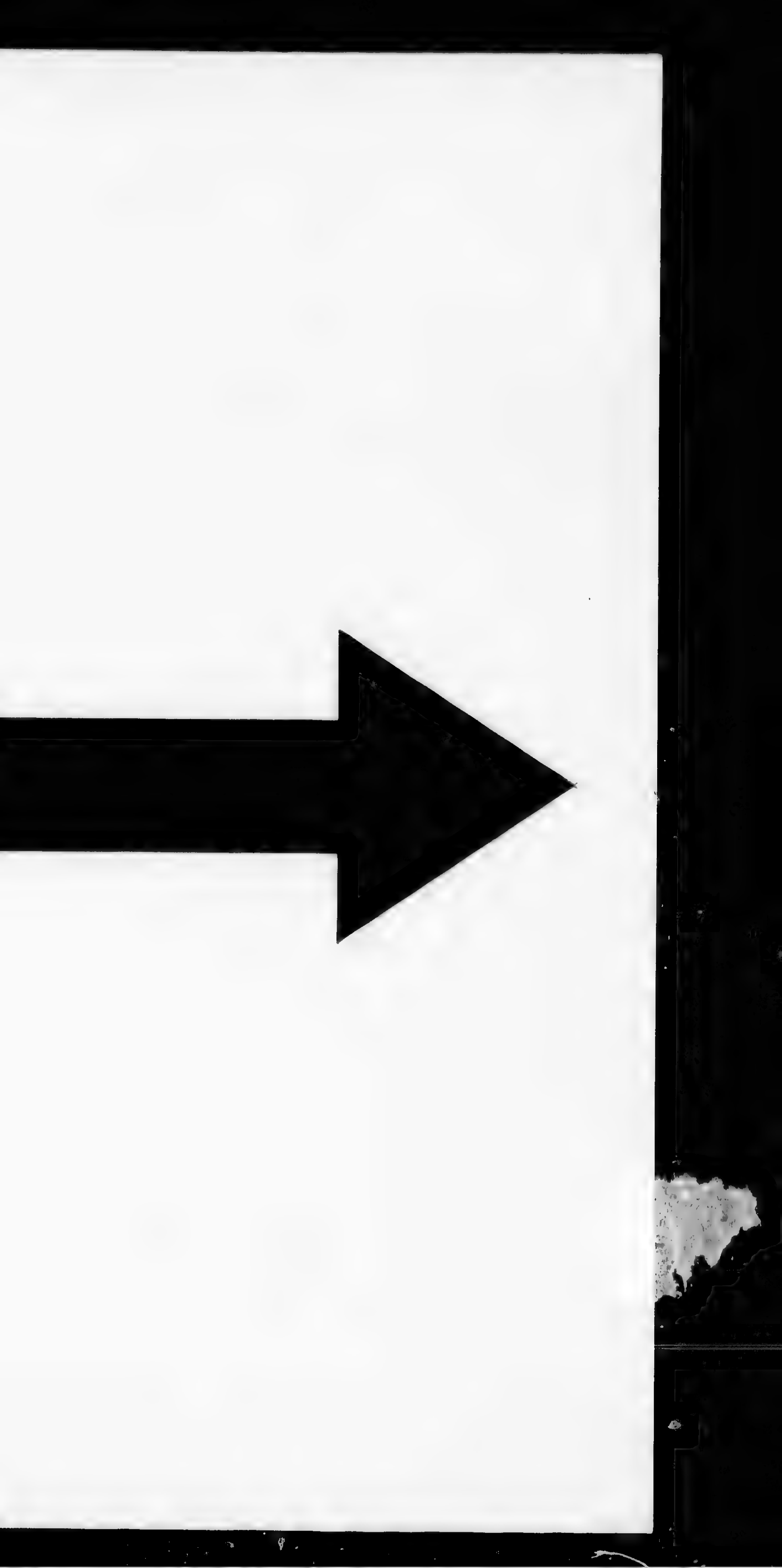
non moins accablant que la défaite de Cornwallis à York-Town. A la nouvelle de cet événement, la nation ne mit plus de bornes à ses murmures contre les Ministres. Elle accusoit Lord North, elle accusoit ses collegues de tous les revers qu'elle venoit d'éprouver en Amérique & dans la Méditerranée. On récapituloit, on exagéroit dans les Chambres du Parlement les fautes qu'ils avoient faites depuis le commencement des hostilités; on s'en prenoit de tous les malheurs de la patrie à leur opiniâtreté criminelle dans le dessein pervers & combiné de sacrifier au pouvoir de la Couronne, les deux autres pouvoirs constitutifs du Gouvernement britannique. L'expulsion des Ministres & la paix avec les Etats-Unis furent deux points sur lesquels les vœux de l'Angleterre parurent se réunir. En conséquence de ces dispositions, dont la Chambre des Communes se montra la fidèle interprète dans la séance du 22 Février, le Général Conway fit la motion suivante.

1782.

Motion du Général Con-

» Qu'il soit présenté à Sa Majesté





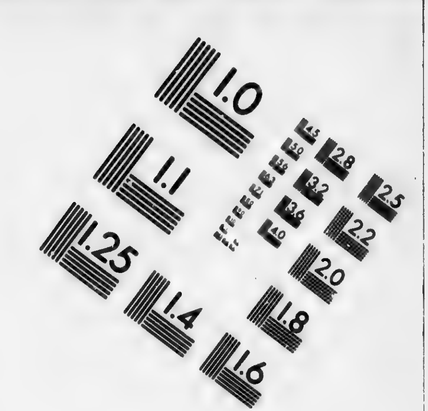
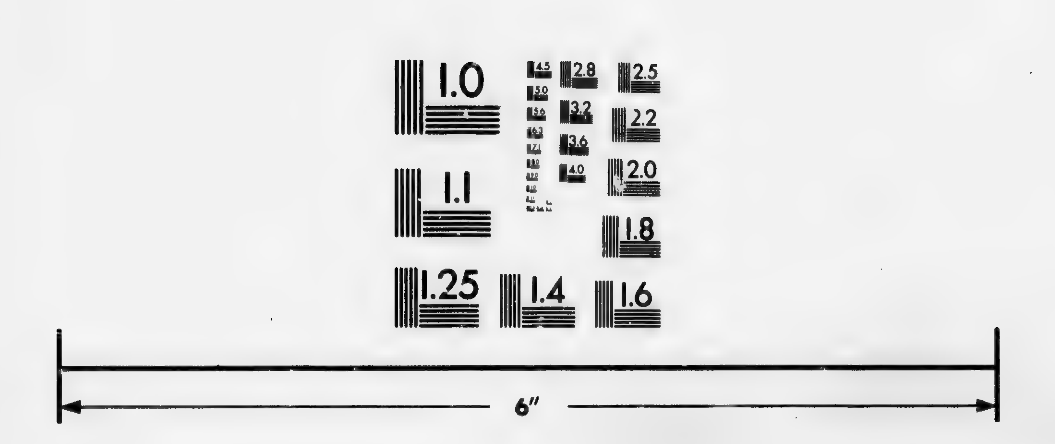


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



1782.

way, pour que la guerre d'Amérique soit discontinuée.

» une humble adresse, pour la supplier instamment de prendre dans » sa considération royale les grandes » & fréquentes calamités qui ont accompagné la guerre actuelle, & les » pesans fardeaux qu'elle a accumulés sur son peuple loyal & affectionné; de prêter gracieusement » l'oreille aux humbles prières & » avis de ses fidèles Communes, afin » que la guerre soit discontinuée sur » le continent de l'Amérique septentrionale, & que par une heureuse réconciliation avec les Colonies révoltées, la tranquillité » publique soit rétablie : grande fin » à laquelle les fidèles Communes » de Sa Majesté sont prêtes de donner, avec le plus vif empressement, toute l'assistance qui est en » leur pouvoir ».

Cette motion fut combattue par le nouveau Secrétaire d'Etat au département de l'Amérique. Voici la substance des objections contenues dans son discours.

Motifs sur lesquels s'appuie le Ministre, pour combattre cette motion.

» La guerre d'Amérique, dit M. » Welbore-Ellis, m'a toujours paru » juste dans son principe; mais en » la regardant comme telle, je ne

» me suis jamais flatté de voir les Co- 1782.
» lonies ramenées à l'obéissance par
» la force des armes ; toutes mes es-
» pérances étoient fondées sur le
» grand nombre d'amis que nous
» avions dans le Nouveau-Monde.
» Suivant mon opinion, leur donner
» un appui étoit un sûr moyen de
» faire triompher le parti attaché au
» Gouvernement britannique ; à
» mes yeux, l'unique objet de cette
» guerre fut d'assurer & de hâter
» ce triomphe. Rien n'est changé,
» ajouta-t-il, ni dans le nombre, ni
» dans la disposition de nos partisans
» en Amérique ; mais les événe-
» mens, je ne crains pas de l'avouer,
» me forcent d'envisager les choses
» sous un point de vue moins fa-
» vorable, & j'ai beaucoup rabattu
» de l'espérance qui m'a long-tems
» souri. Jamais on n'eut tant de rai-
» sons de desirer la paix ; mais le
» moyen de l'obtenir n'est pas de
» retirer nos troupes du continent
» de l'Amérique, & d'affranchir ses
» habitans des calamités de la guer-
» re. Ce parti avilissant, en nous
» mettant à la merci des Rebelles,
» nous donneroit une paix bien

1782. » précaire ; encore eſt-il douteux » qu'il nous la procurât. Quand on » parle de la *guerre d'Amérique*, » il me ſemble qu'il y a abus dans » les termes, & qu'elle ſeroit mieux » nommée guerre françoiſe, puiſ- » que l'armée de Washington & les » autres troupes continentales, ſont » nourries, vêtues & ſoudoyées par » la France, & que par conſéquent » c'eſt la France & non l'Améri- » que que nous combattons dans » le nouveau continent. La guerre » dont il s'agit dans la motion de l'ho- » norable Genéral, eſt donc très- » improprement nommée guerre » d'Amérique. Mais quelles ſont » les vues de l'adminiſtration rela- » tivement à cette guerre améri- » caine ou françoiſe ? Je les trouve » indiquées dans la diminution des » troupes votées pour le ſervice de » l'année courante en Amérique; » rien ne prouve mieux, ce me » ſemble, que les opérations mili- » taires y doivent être moins éten- » dues cette année que les années » précédentes ». Le nouveau Miniſ- tre conclut en diſant, qu'il refuſoit ſa voix à la motion du Général Conway.

1782.

Cette motion passe avec des modifications.

Dans la même séance, M. Adams représenta fortement à la Chambre, qu'approuver l'adresse proposée c'étoit porter une atteinte directe à la prérogative du pouvoir exécutif; & Lord North déclara que le plan des opérations étoit absolument changé pour la campagne prochaine; qu'on ne songeoit point à remplacer l'armée perdue en Virginie, & qu'on ne feroit passer en Amérique d'autres troupes que les recrues nécessaires pour completer les corps qui s'y trouvoient déjà; qu'au lieu d'étendre les opérations de la guerre, on ne s'attacheroit qu'à les resserrer; & que cette guerre purement défensive, seroit un acheminement à la paix, objet de tous ses vœux. On recueillit les voix, & la majorité ne l'emporta que d'une seule, au grand mécontentement de Lord North, dont la mauvaise humeur s'exhala en propos incivils qu'il fallut réparer par des excuses. Il prévit que la motion du Général seroit encore mieux accueillie dans la séance prochaine. En effet, elle passa le 27 Février à la pluralité de deux cens quarante voix

1782. contre deux cens neuf; mais avec des modifications qui sembloient accorder quelque chose à Lord North, & restreindre la demande du Général à la cessation de la guerre offensive. Voici la nouvelle forme sous laquelle cette motion avoit été soumise à la considération de la Chambre des Communes.

» Résolu, que l'opinion de cette » Chambre est que la continuation » ultérieure d'une *guerre offensive* » sur le continent de l'Amérique » septentrionale, dans la vue de ré» duire à l'obéissance des Colonies » révoltées, ne peut qu'affoiblir les » efforts de l'Angleterre contre ses » ennemis européens; que dans les » circonstances présentes, elle ne » peut qu'ajouter à cette inimitié si » fatale aux intérêts de la Grande-» Bretagne & de l'Amérique; &, » en empêchant une heureuse récon» ciliation entre les deux partis, » frustrer les vœux de la majorité » de la chambre, & le desir ardent, » dont elle est pénétrée, de nous » rendre les bénédictions de la tran» quillité publique ».

Sa Majesté Le Vendredi premier Mars, deux

cens membres des Communes ſe rendirent au Palais de Saint-James, & préſentèrent leur adreſſe à Sa Majeſté qui, l'ayant reçue des mains de l'Orateur, y fit la réponſe ſuivante.

1782. Britannique répond à l'adreſſe de la Chambre des Communes.

« MESSIEURS DE LA CHAMBRE DES COMMUNES. Rien ne me » touche de plus près que le bon» heur de mon peuple : vous pouvez « être aſſurés qu'en conſéquence de » votre avis, je prendrai les me» ſures qui me paroîtront tendre le » plus directement à rétablir entre » la Grande-Bretagne & ſes Colo» nies l'harmonie ſi eſſentielle à la » proſpérité de l'une & des autres; » & que mes efforts ſeront dirigés » de la manière la plus efficace con» tre nos ennemis européens, juſ» qu'à ce qu'on puiſſe obtenir une » paix compatible avec les intérêts » & le bien-être permanent de mon » Royaume ».

Nouvelle motion & nouvelle adreſſe ſur le même ſujet.

Le Lundi ſuivant, l'Orateur rendit compte à la Chambre de la réponſe faite à ſon adreſſe, & le Général Conway fit une ſeconde motion qui tendoit à déclarer ennemi de l'Etat quiconque ôſeroit ſuggérer à S. M. de continuer en Amérique

1782. une guerre *offensive*. Cette motion passa ainsi que l'adresse de remerciement au Roi, dont on convint unanimement. Les députés de la Chambre se rendirent en conséquence au Palais de Saint-James, au milieu d'un concours de peuple qui s'y portoit en foule, pour féliciter S. M. d'une résolution qu'elle étoit forcée d'adopter.

Pour l'autoriser à conclure la paix ou du moins à suspendre les hostilités en Amérique, il falloit un bill, & telle est la substance de celui qui fut présenté à la Chambre des Communes.

Bill présenté à la Chambre des Communes.

« Comme il est essentiel aux intérêts de la Grande-Bretagne & des » Colonies de l'Amérique, que la » paix & le commerce soient rétablis entre elles ; pour manifester le » desir sincere qu'ont Sa Majesté » & son Parlement de mettre fin aux » calamités de la guerre, *qu'il soit* » *statué* par la très-Excellente Majesté du Roi, & par les Lords & » Communes assemblés en ce Parlement, que la loi autorise Sadite » Majesté à traiter & conclure une » paix ou trève avec lesdites Colonies. *Qu'il soit de plus statué*,

» qu'en vertu de cet acte, elle aura » les pleins pouvoirs & autorité » d'annuler, révoquer ou suspendre » dre tout autre acte du Parlement » à ce contraire en quelque manière » que ce puisse être ».

1782.

Récapitulation des fautes du Ministère, dans l'emploi des forces navales.

L'opposition avoit enfin pris le dessus. Lord North & ses collègues se voyoient délaissés de leurs plus zélés partisans, & il étoit aisé de prévoir qu'ils ne braveroient pas long-tems encore l'orage qui grondoit sur leurs têtes. Dès le mois de Janvier, M. Fox avoit proposé une enquête solemnelle sur la conduite du premier Lord de l'Amirauté ; ce qui donna lieu à une récapitulation de toutes les fautes des Ministres dans l'emploi des forces navales de l'Angleterre, depuis son aggression contre la France. Cette récapitulation est bonne à suivre, ne fût-ce que pour réveiller l'attention sur une foule d'événemens épars dans cette histoire, & peut-être oubliés de quelques-uns de nos lecteurs.

Ce fut à l'époque de cette guerre en Europe, que le Comte de Sandwich prononça les paroles mémo-

rables & sentencieuses qui l'obligeoient sur sa tête, à ne laisser, dans
1782 aucun cas, à la Maison de Bourbon, la supériorité des forces navales. Suivant M. Fox, cette déclaration téméraire avoit endormi la nation dans une sécurité funeste. Elle vit sans inquiétude les préparatifs de la France, sur-tout depuis qu'on eût désigné l'Amiral Keppel pour commander les vingt-six vaisseaux qui, disoit-on en pleine Chambre, n'attendoient à Portsmouth qu'un Amiral pour mettre à la voile. Mais à son arrivée, au lieu de cette forte escadre, il ne trouva que six vaisseaux en état d'appareiller. Les lenteurs furent extrêmes, & la plus belle partie de la campagne de 1777 se passa dans l'inaction. Cependant, on ne cessoit de répéter au Ministre, que la France pressoit son armement avec une célérité allarmante pour l'Angleterre. Ainsi la négligence de Sandwich fit perdre aux Anglois une si belle occasin d'étouffer à son berceau la marine renaissante des François. « Etoit-» il allié à la Maison de Bourbon, » s'écrie M. Fox, étoit-il à ses

» gages? Dans l'un ou l'autre cas
» pouvoit-il mieux la ſervir? Mais
» qu'il ait été ſoudoyé par elle
» ou par la Grande-Bretagne, peu
» importe, puiſque l'effet a été le
» même ».

1782.

Suite de la récapitulation.

Une autre imprudence qui caractériſe la conduite de cette première campagne britannique, eſt le parti qu'on avoit pris d'envoyer en Amérique tout ce qu'on avoit de frégates; de ſorte que, pour donner la chaſſe à de ſimples navires, on s'étoit vu forcé d'employer des vaiſſeaux de ligne; mais lorſqu'il fut queſtion de former une eſcadre pour l'Amiral Keppel, il fallut rappeller ces vaiſſeaux qui, ayant plus ou moins ſouffert dans leur croiſière, avoient beſoin d'être réparés avant de s'incorporer dans l'armée navale; faute de prévoyance & d'activité, on perdit ainſi tous les frais de cette campagne.

Ce même ſyſtême de lenteur & d'inaction parut être celui de l'Angleterre dans les campagnes ſuivantes. La jonction & la ſéparation des eſcadres françoiſes & eſpagnoles ne fut jamais troublée par la moindre tentative de la part des Anglois.

Habiles à poursuivre une flotte
1782. après sa sortie ou lors de sa retraite, ils ne surent presque jamais ni la prévenir ni l'atteindre. Leurs plus heureux succès furent ordinairement des coups de la Providence qui se plaisoit quelquefois à réparer les fautes de l'administration. En 1778, il s'agissoit de gagner les François de vîtesse aux Indes occidentales, & de leur disputer la supériorité du nombre. En conséquence on fait partir une forte escadre sous le commandement de l'Amiral Rodney ; mais avec ordre de toucher auparavant à Gibraltar ; c'étoit manquer l'objet qu'on avoit principalement en vue. Cette fausse mesure réussit aux Anglois ; ils prirent & coulèrent bas neuf vaisseaux de l'escadre de l'Angara. » Mais en » cette occasion, dit M. Fox, ne » remercions que la Providence ; » c'est la seule alliée qui nous reste. » Quels succès, ajoute-t-il, ont eu » les deux campagnes suivantes ? » Quels fruits a recueilli la nation » des sommes immenses qu'elle a » prodiguées dans l'espoir de sou» tenir ou de réparer l'honneur de

son

1781.

» son pavillon ? Revers sur revers, » suite sur suite. Les clameurs d'un » peuple entier & la retraite successive des Amiraux dégoûtés d'un » service ingrat qui peut compromettre leur gloire ; tout proclame » les hautes vues du premier Lord » de l'Amirauté. Mais semblable à » ces conquérans célèbres dans » l'histoire, qui puisoient de nouvelles ressources dans leurs défaites mêmes, le Comte de Sandwich trouve que l'Angleterre n'a » point assez de trois ennemis, il » en provoque un quatrieme, & de » concert avec ses Collègues, il déclare la guerre à la Hollande. Ce » fut par cet acte de démence que » se termina la campagne de 1780.

La campagne suivante fut encore plus féconde en revers, toujours imputés à la confiance aveugle, à la négligence, au peu de prévoyance des Ministres d'Angleterre. A cette époque, ils avoient porté jusqu'à quatre le nombre des Puissances armées contre la Grande-Bretagne, sans avoir pu lui ménager un seul allié ; & par une inconséquence digne de leur politique, la même ad-

1782. miniſtration qui avoit provoqué les Hollandois avec des forces ſupérieures, (1) ne leur oppoſa qu'une foible eſcadre après la déclaration de guerre. Mais dans cette circonſtance, la Providence vint encore au ſecours des Anglois, & pour me ſervir des expreſſions de M. Fox, prit en main le gouvernail du Berwick, & le conduiſit à Dogger-Bank, pour ſoutenir les efforts de l'Amiral Parker qu'on avoit négligé de renforcer, & dont les talens & la valeur ne purent terminer cette affaire d'une manière glorieuſe pour la nation. Pendant ce tems-là, l'Amirauté mal informée envoye en croiſière l'Amiral Darby, & impute à de fauſſes terreurs la prudente retraite de ce Général, qui n'avoit pourtant que ce moyen d'éviter les flottes combinées ; lui donne un démenti formel ſur l'apparition de

(1) On ſe rappelle qu'avant la déclaration de guerre entre les deux Puiſſances, le Commodore Fielding avoit été détaché avec pluſieurs vaiſſeaux de force, pour intercepter un Convoi hollandois, protégé par un ſeul vaiſſeau de ligne.

ces flottes ; & par de faux avis envoyés à Briſtol, raſſure les Négociants de cette ville, qui, ſur la foi de l'Amirauté, alloient expédier leurs vaiſſeaux, & les jeter au milieu des eſcadres ennemies, ſi une lettre de Lord Shuldham ne fût arrivée à tems pour détourner ce malheur. Et ce qui prouve le défaut d'harmonie entre les divers départemens de l'adminiſtration ; c'eſt qu'à cette même époque, Lord Stormont faiſoit informer le commerce d'Irlande que les flottes des alliés ſe portoient ſur les côtes de ce Royaume. 1782.

Malgré les faſtueuſes promeſſes de l'Amiral Rodney, les opérations de la marine angloiſe n'étoient ni plus heureuſes, ni mieux combinées dans les Indes occidentales. De foibles canonnades entre les eſcadres reſpectives, des ſimulacres de combats, & la perte réelle de quelques iſles britanniques, furent tout ce que produiſirent les rodomontades de l'Amiral.

Enfin, l'occaſion de réparer ſes diſgraces, s'offrit encore une fois à l'Angleterre. On équipoit à Breſt

1782. une escadre destinée à renforcer la flotte françoise des Antilles. De deux choses l'une ; ou le premier Lord de l'Amirauté ignoroit la force de cet armement, ou il en étoit informé. Dans la première supposition, la négligence de Lord Sandwich fut inexcusable, & dans la seconde, il fut également répréhensible d'avoir détaché des forces inférieures contre cette escadre, tandis qu'il en avoit de supérieures à sa disposition. D'ailleurs pourquoi les instructions de l'Amiral Kempenfelt l'obligeoient-elles de revenir avec quinze prises, quand il pouvoit s'emparer de tout le convoi françois ?

Chefs d'accusation produits contre Lord Sandwich.

Si toutes les fautes imputées à Lord Sandwich étoient constatées, elles motivoient suffisamment l'enquête proposée par M. Fox ; mais le premier Lord trouva pour ce moment, des apologistes zélés dans le Capitaine Jonh Luttrell, & dans Lord Mulgrave, qui reprochèrent à M. Fox de n'avoir appuyé sa motion d'aucunes raisons solides, &, à ce défaut, de l'avoir noyée dans un torrent d'invectives

& de calomnies. L'enquête n'en fut pas moins fixée au 7 Février. En 1782.
la bornant à la campagne de 1781, M. Fox produiſit quatre chefs d'accuſation contre le premier Lord de l'Amirauté.

1°. D'avoir ſouffert que le Comte de Graſſe fît voile pour les Indes occidentales, ſans prendre la moindre meſure pour intercepter ſon eſcadre dont il connoiſſoit la deſtination & l'infériorité, pour la devancer aux Antilles, & pour aſſurer à l'Amiral Hood la ſupériorité qu'y cherchoient les François. De cette négligence criminelle du Comte de Sandwich, s'enſuivirent la perte des iſles angloiſes, & la capitulation de York-Town.

2°. D'avoir laiſſé prendre à M. de la Motte-Piquet le convoi de Saint-Euſtache, dont Sir George Rodney avoit annoncé l'arrivée, & qu'il étoit poſſible de ſauver en rappellant l'Amiral Darby de ſa croiſière inutile ſur la côte d'Irlande. A cette même époque, on attendoit une flotte de la Jamaï-

1782. que, dont on ne daigna pas se mettre en peine. Heureusement qu'elle fut rencontrée par une frégate qui l'avertit du danger qu'elle couroit. Le convoi de Saint-Eustache n'eut pas le même bonheur, il fut enlevé par la faute de l'administration.

3°. D'avoir tendu un piége aux Négocians de Bristol, en faisant écrire au Maire de cette ville que la flotte combinée n'étoit point dans la Manche, & que celle de l'Amiral Darby n'avoit relâché à Torbay, que pour faire de l'eau. Lord Sandwich écrivoit une fausseté, puisqu'il n'ignoroit pas que l'Amiral avoit assigné une toute autre raison à sa retraite précipitée.

4°. Le quatrieme chef d'accusation portoit sur la conduite de la guerre avec la Hollande. Selon M. Fox, de toutes les absurdités de l'administration, la plus absurde fut la manière de s'embarquer dans cette guerre. On supposa d'abord que les Hollandois étoient absolument dénués de défense; & que le parti des Anglois n'attendoit qu'un effort vigoureux

pour devenir le parti dominant dans la République. On imaginoit d'après cela, que Lord Sandwich alloit envoyer une escadre puissante au Texel, pour y foudroyer la marine naissante des Hollandois ; mais, pour attaquer leurs vaisseaux, il attend qu'ils soient en pleine mer, & tout le monde sait quelles ont été les suites de cette opération.

L'enquête n'a pas lieu, & les reproches continuent.

Cette enquête sur la conduite des affaires navales s'évanouit comme les autres, & la motion de Charles Fox fut rejetée à la pluralité des voix ; mais dans cette occasion, le parti du Ministère ne l'emporta que d'un petit nombre de voix, & il étoit aisé de voir que l'opposition s'acheminoit à la majorité. Les abus introduits dans l'administration de la marine, étoient l'objet de violens débats, toujours renaissans & jamais terminés dans ces séances tumultueuses. Dans celle du 13 Février, M. Hussey, accusant l'indolence de l'Amirauté, lui reprocha de laisser dépérir la marine, & de tromper la nation sur l'état effectif

1782. de la puiſſance navale, en produiſant des liſtes ſans fin de vaiſſeaux qui n'exiſtoient nulle part. « N'eſt-» il pas honteux, ajouta-t-il, qu'a-» près tant de millions prodigués, » notre marine royale ſe borne à » quatre-vingt-dix vaiſſeaux de li-» gne. Et tandis qu'on s'endort en » Angleterre, que rien ne finit » dans nos baſſins & ſur nos chan-» tiers, les François ſe livrant à » toute l'activité de leur caractère, » conſtruiſent, équipent, réparent » des vaiſſeaux avec une célérité » qui tient du prodige ». A ce ſujet, il raconta qu'un Anglois de ſes amis, tout récemment venu de Breſt, lui avoit dit, qu'ayant témoigné à un Officier de ce Port quelque deſir d'en viſiter l'Arſenal, cet Officier s'y étoit prêté de la meilleure grace, en lui diſant : « Pendant la dernière » guerre nous n'admettions au-» cun étranger, parce que nous » rougiſſions de notre nudité ; mais » à préſent il n'en eſt pas ainſi, » nous nous plaiſons à montrer nos » richeſſes ». Mon ami, continua M. Huſſey, ſuivit ſon introduc-

teur, parcourut tout, vit tout, & fut enchanté, étonné de tout ce qu'il vit ; mais rien ne le surprit comme un vaisseau de soixante-quatorze canons qu'on alloit mettre à flot, & dont la quille n'étoit posée que depuis trois mois. Lord Howe dit qu'il n'en croyoit rien ; & M. Hussey offrit de présenter son ami qui affirmeroit le fait à la barre de la Chambre.

1782.

Lord Howe se déclare pour le Comte de Sandwich.

Quoique dans l'opinion de beaucoup de gens, Lord Howe fût désigné successeur du Comte de Sandwich, il n'en désapprouva pas moins le projet d'une motion tendante à déplacer le premier Lord de l'Amirauté ; il fit entendre qu'aucun des aspirans à ce poste difficile, ne lui paroissoit en état de le remplir. Il n'excepta ni Lord Mulgrave ni l'Amiral Keppel, qui, disoit-on, avoient de grandes prétentions au ministère de la marine. M. Fox déclara qu'il ne portoit point ses idées sur le choix du successeur, pourvu que la succession fût ouverte ; & il convoqua solemnellement, pour le 20 Fé-

1782. vrier, une assemblée générale des Communes.

Tandis qu'on travailloit dans cette Chambre à l'expulsion d'un Ministre encore en exercice, on s'occupoit à la Chambre Haute de la destinée d'un Ministre déplacé, à qui Sa Majesté Britannique venoit d'accorder les honneurs de la Pairie. Quoiqu'assez étrangères aux affaires publiques, les tracasseries suscitées en cette occasion à Lord Germaine, nous ont paru mériter un moment l'attention du lecteur.

Le projet d'élever Lord Germaine à la Pairie, est dénoncé à la Chambre des Pairs.

Le bruit s'étoit répandu que l'ex-Ministre alloit passer à la Chambre des Pairs avec le titre de Vicomte de Sackville. Dès que ce bruit se fut confirmé, le Marquis de Carmarthen crut devoir dénoncer à la Chambre ce projet de la Cour; voici la substance de sa motion : « *Résolu*, qu'il est dé-
» rogatoire à l'honneur de cette
» Chambre, qu'une personne con-
» vaincue du crime énoncé dans la
» sentence d'un Conseil de guerre,
» soit appellée à la dignité de Pair
» du Royaume ».

1782.

Sur quel délit eſt fondée cette dénonciation.

Le délit conſtaté par cette ſentence, n'étoit rien moins qu'un acte de déſobéiſſance aux ordres du Prince Ferdinand de Brunſwich, lors de la bataille de Minden ; en conſéquence de cet acte Lord Germaine avoit été déclaré incapable de remplir aucun poſte militaire, & le feu Roi biffa ſon nom ſur la liſte de ſes Conſeillers privés. Toute l'Europe impartiale avoit fixé ſon jugement ſur l'affaire de Minden, & ſur la ſentence qu'on vouloit faire revivre ; d'ailleurs, la protection dont le Roi actuel honoroit le Vicomte de Sackville, ſembloit, pour me ſervir de ce terme, avoir paſſé l'éponge ſur un monument de *l'iraſcibilité* de ſon ayeul. Cependant une partie de la Chambre s'obſtinoit à regarder cette ſentence comme une flétriſſure ; & l'objet de la première motion du Marquis de Carmarthen avoit été de ſauver un outrage à la dignité de la Pairie. Sa précaution ayant été infructueuſe, il ſe préſenta le 18 Février, avec une ſeconde motion, tendante à cenſurer les Mi-

N 6

1782. nistres de Sa Majesté, qui lui avoient fait consommer cet outrage. Le Comte d'Abingdon seconda la motion du Marquis, & motiva son approbation dans un discours, dont voici le résumé.

Discours du Comte d'Abingdon contre Lord Germaine.

« La Chambre des Pairs est le Conseil héréditaire de la Couronne; elle a des droits primitifs indépendans de la Couronne & du peuple; un de ces droits est d'exclure un Pair, dont l'admission répugne à Vos Seigneuries. Il est vrai que la création des Pairs est la prérogative exclusive de la Couronne; mais dans ce double sens, que la Couronne est la source des *honneurs* & non pas de la *honte*. Ce sont les principes sur lesquels j'établis que l'admission de Lord Germaine à la Pairie, n'est pas moins une tache imprimée à l'honneur de cette Chambre, qu'un outrage fait au peuple en général. C'est une tache pour la Pairie, de nous associer un homme avec lequel tout soldat, homme d'honneur, refuseroit de s'associer: c'est un outrage fait au peuple, que d'élever au-dessus de ses concitoyens, un homme qui

n'a d'autres titres à cette distinction que d'avoir perdu l'Angleterre. Mais en cela même, il n'a fait que remplir les vues du Cabinet; il reçoit le prix de son obéissance à des ordres pervers; & c'est pour moi une nouvelle raison d'appuyer la motion du noble Marquis ». 1782.

Le Vicomte de Sackville étoit présent à cette séance; il ne resta point sans réponse, & voici les principaux moyens qu'il fit valoir dans sa défense.

Après avoir établi que la dispensation des honneurs est une prérogative incontestable de la Couronne, toutes les fois qu'ils sont conférés à des personnes compétentes pour les recevoir, le nouveau Pair se mit en devoir de prouver sa compétence, en rappellant à la Chambre les circonstances dans lesquelles il fut jugé par un Conseil de guerre. « Quels » tems, s'écria-t-il, nous rappelle » cette motion? Des tems de fac» tions & de clameurs suscitées » contre moi. Il est de fait que je » fus condamné sans être entendu, Défense de ce Lord.

1782. » & puni avant qu'on m'eût fait
» mon procès. Dépouillé, sur de
» simples rumeurs, de tous mes ti-
» tres militaires, en butte aux
» traits de la calomnie, & victime
» dévouée à l'animosité de mes
» ennemis, j'avois tout à craindre
» d'une enquête; cependant je
» pris sur moi les conséquences,
» je sollicitai cette enquête, &
» sommai mes accusateurs de com-
» paroître. Qui pouvoit m'inspirer
» cette fermeté dans ces circons-
» tances périlleuses, si ce n'est la
» conviction intime de mon inno-
» cence? Je savois que la sentence
» que je sollicitois seroit exécutée,
» fût-elle capitale; j'avois la mort
» devant les yeux, & je n'en per-
» sévérai pas moins. Je me tairai
» & sur le Conseil de guerre &
» sur ses procédés; mais je dois
» vous rappeller l'impression que
» fit cette sentence passionnée à
» laquelle je m'étois soumis. Quatre
» ans après je fus appellé au Con-
» seil privé, & ensuite au Ministè-
» re. Je crus voir dans ces distinc-
» tions qui m'étoient accordées,
» la cassation de la sentence. J'en

» ai joui dix ans, sans qu'on ait » prétendu qu'elle me rendoit in- » compétent pour les emplois que » je remplissois. Il y a plusieurs an- » nées qu'il plut à Sa Majesté de » m'élever au poste éminent de » Secrétaire d'Etat, & personne ne » m'a reproché mon incompétence » pour cette haute dignité. Com- » ment se peut-il faire que la sen- » tence en question me rende in- » compétent aujourd'hui pour oc- » cuper un siége dans cette Cham- » bre? Selon l'esprit de la consti- » tution britannique, les dignités » de Conseiller privé & de Secré- » taire d'Etat sont supérieures à » celle même de la Pairie. Ce fait » posé, comment se peut-il que je » n'aie point été incompétent pour » remplir ces premiers postes, & » que je le sois pour occuper un » siége parmi vous? »

1782.

Le Duc de Richmond éclaircit l'état de la question.

Il y eut pour & contre la motion du Marquis de Carmarthen de longs débats, où la cause du Vicomte de Sackville fut vivement attaquée par Lord Derby, & non moins vivement défendue par Lord Walsingham; mais le Duc de

1782. Richmond présenta l'état de la question sous un point de vue qui laissoit sans réplique les plus ardents apologistes du nouveau Pair. Et d'abord, il examina l'étendue de la prérogatige royale au sujet de la Pairie, & fit voir que depuis Edouard III jusqu'à Henri VII, la création d'un Pair ne s'étoit jamais faite sans le consentement du Parlement ; qu'après Henri VII, la Couronne s'attribua cette prérogative exclusive ; que dans ces derniers tems, elle en a joui sans réclamations, & que c'est un principe admis ajourd'hui, que la création des Pairs appartient incontestablement à la Couronne. Cette partie de la question étoit décidée par l'admission même de ce principe. Mais dans le cas présent, étoit-il convenable de faire usage de la prérogative ? Suivant le Duc de Richmond, cette nouvelle question restoit indécise jusqu'à qu'on eût éclairci un point qui ne l'avoit pas encore été depuis 1759, époque de la sentence qui flétrit l'honneur du Vicomte de Sackville. Ce point à éclaircir est l'in-

1782.

tervalle qui sépara le moment où Lord Germaine reçut du Prince Ferdinand l'ordre d'avancer avec la cavalerie, & le moment où il arriva au théâtre de l'action, qui n'étoit éloigné que d'un mille. « J'étois présent, continue le Duc » de Richmond, & j'ai vu une » heure & demie s'écouler entre » la réception de l'ordre & l'arri- » vée de la cavalerie. Le noble » Lord a donné pour excuse, qu'il » avoit reçu deux ordres contra- » dictoires. Quoi qu'il en soit, le » fait est qu'il n'obéit ni à l'un ni » à l'autre; il ne s'ébranla qu'a- » près une heure & demie. L'ac- » tion continuoit; elle étoit ter- » minée lorsqu'il arriva. Une dou- » ble imprudence me frappe dans » le Conseil qu'ont donné les Mi- » nistres du Roi d'élever le noble » Lord à la Pairie; premièrement, » cette mesure peut encourager la » désobéissance & l'indiscipline dans » nos armées; en second lieu, elle » doit indisposer de plus en plus » les Américains, qui, sans doute, » n'apprendront pas avec indiffé- » rence, qu'on vient d'élever aux

1782. » honneurs de la Pairie, le Minis-
» tre qui déploya contr'eux toutes
» les fureurs d'une guerre atroce ».

Imprudence du Ministère dans cette conjoncture.

On sentoit dès-lors en Angleterre la nécessité de conclure la paix avec ses anciennes Colonies; & cette observation justifie le nouveau trait qu'on vient d'ajouter au tableau des inconséquences britanniques. Suivant le nouveau plan du Ministère, c'en étoit une bien mal-adroite de paroître récompenser Lord Germaine. Dans cette circonstance, la Chambre devoit adopter la motion du Marquis de Carmarthen; cette motion fut pourtant rejetée à la pluralité de quatre-vingt-treize membres contre vingt-huit. Parmi ces deniers, il s'en trouva neuf qui firent la protestation suivante. « Que l'élévation du noble Lord » à la Pairie, est une mesure également funeste aux intérêts & à » la gloire de la Couronne; injurieuse pour la mémoire du feu » Roi, ainsi que pour toutes les » branches survivantes de l'illustre » maison de Brunswick; contraire » à tout principe de discipline mi-

» litaire, & particulièrement à la » dignité de cette Chambre, dont » l'inclination & le devoir furent » dans tous les tems, de transmet- » tre sans tache à la postérité la » gloire de la nation britannique ».

1782.

Que les inculpations contre le Ministère en général retombent indirectement sur Lord North.

Si l'opposition voyoit avec peine l'admission de Lord Germaine à la Pairie, elle avoit la satisfaction de voir un autre Ministre à la tête des affaires de l'Amérique. La retraite volontaire ou forcée du Vicomte de Sackville, paroissoit d'ailleurs un acheminement à l'expulsion de ses anciens Collegues. Ce premier triomphe remporté sur l'administration, encourageoit les efforts du parti contraire, & ce qu'ils avoient déjà produit à la Chambre des Communes dans les débats élevés contre Lord Sandwich, laissoit présager la chûte prochaine de ce premier Lord de l'Amirauté. La défection de ses partisans devenoit chaque jour plus sensible, & il étoit nécessaire qu'il cédât enfin à l'orage qui grondoit autour de lui. La faction anti-ministérielle jouissoit d'avance & sans inquiétude, du triomphe qu'elle

1782. s'étoit assuré de ce côté-là. Elle tourna désormais ses principales batteries contre le Ministre des Finances, bien persuadée que la chûte de Lord North entraîneroit celle des autres Ministres. Ce fut dans cette vue que, sans attaquer aucun Membre de l'administration en particulier, toutes les mesures proposées à la Chambre des Communes furent dirigées contre le Ministère en général. Comme chef de l'administration, Lord North se trouvoit ainsi chargé de toutes les inculpations; ne s'adresser directement à personne, c'étoit s'adresser indirectement au premier Ministre.

Quoi qu'il en soit, dans la séance du Vendredi 8 Mars, à laquelle furent invités tous les Membres de l'opposition, sans excepter ceux que leurs infirmités dispensoient de s'y rendre ordinairement, Lord George Cavendish mit sous les yeux de la Chambre les observations les plus allarmantes sur la position de l'empire britannique. Il résultoit de ce tableau, que depuis 1775, les frais

de la guerre ſe montoient à cent millions ſterling, ſans autre fruit que la perte de cent mille hommes, l'abandon forcé des plus riches domaines de l'empire, & l'aliénation de toutes les Puiſſances de l'Europe. Il chercha la ſource de ces calamités, & la trouva dans la négligence & l'incapacité des Miniſtres. Ce fut la matière de quatre motions, dont la première relative à l'emploi des cent millions ſterling, fut débattue dans cette ſéance. La quatrième étoit une inculpation directe contre le Miniſtère. On recueillit les voix ſur cette motion, & il ne s'en fallut que de ſix qu'elle ne paſsât; elle eût entraîné l'expulſion générale de tous les Membres de l'adminiſtration; mais cet événement ne fut que différé. Les motions devoient ſe renouveller ſous d'autres formes, & le Vendredi 15 Mars, Sir John Rous les reproduiſit en ces termes. 1782.

« *Réſolu*, que cette Chambre » prenant en conſidération les ca» lamités graves & multipliées qui » ont réſulté de la guerre; & Motion tendante à l'expulſion des Miniſtres.

1782. » considérant que malgré l'immensité des sommes votées à la » concurrence de plus de cent » millions sterling, la nation a » perdu en Amérique treize Pro» vinces ; celle de la Floride oc» cidentale ; les isles de la Domi» nique, de la Grenade, de Saint» Vincent, de Tabago, & l'isle » de Minorque en Europe, où » nous sommes en guerre avec la » France, l'Espagne & la Hollan» de, sans avoir pu nous procurer » un seul allié qui nous assiste ; » que cette Chambre enfin, por» tant le regard de l'effroi sur les » dangers de toute espèce qui » nous enveloppent de tous côtés, » ne peut continuer de placer sa » confiance dans l'administration » actuelle ».

Récrimination en faveur du Ministère.

Cette motion fut secondée par M. Harrison, qui récapitula tous les chefs d'accusation tant de fois rebattus contre les Ministres, & particulièrement contre Lord North, auquel il reprocha les taxes oppressives sur lesquelles il venoit d'asseoir le paiement de l'intérêt d'un nouvel emprunt de

treize millions cinq cens mille livres ſterling. Il finit par demander aux Miniſtres, comment avec la conviction de leur incapacité, ils avoient le front de conſerver leurs places. Sir Richard Symons & le Colonel Onſlow prirent en main la défenſe de l'adminiſtration actuelle, & rejetèrent ſur l'oppoſition, tout le blâme qu'elle vouloit faire retomber ſur le Gouvernement. Ce dernier remontant à la ſource des calamités de la Grande-Bretagne, en trouva le germe dans la révocation de l'acte du timbre & dans l'acte déclaratoire, meſures dangereuſes adoptées par l'adminiſtration précédente, qu'avoua le Parlement, auxquelles applaudit le grand Chatham lui-même, & qui entraînèrent la guerre d'Amérique, guerre inévitable, dont la juſtice ne ſeroit pas conteſtée ſi le ſuccès l'eût couronnée. « Cette guerre » fut malheureuſe ! à qui s'en prendre ? Aux diſcours inflammatoires » prononcés dans cette Chambre, » aux démarches non moins funeſtes des Sénateurs britanniques. » Tandis que leurs émiſſaires al- 1702.

1782. » loient en France, pour y faire à » la Cour de Verſailles & aux » Agens de l'Amérique inſurgente, le tableau exagéré de notre » foibleſſe, les murs de cette Chambre retentiſſoient des éloges de » la rébellion, dont on exaltoit la » magnanimité ! Eh, ce ſont les » panégyriſtes de la révolte qui ôſent » aſpirer aux premières places de » l'adminiſtration ! Si le ſuccès » couronnoit leur ambition & ſes » intrigues, comment pourroient-» ils ſe refuſer à l'indépendance » de l'Amérique? Comment, après » avoir reconnu au commence-» ment de la guerre, la légiti-» mité de ſes prétentions à cet » égard, ôſeroient-ils les lui con-» teſter au moment de la paix? » Il réſulte de ces obſervations, » ajouta le Colonel, que la guerre » d'Amérique eſt l'effet d'une cauſe » antérieure à l'exiſtence de l'ad-« miniſtration actuelle; & que le » mauvais ſuccès de cette guerre, » eſt l'ouvrage de l'oppoſition; » j'en conclus qu'il n'y a point de » raiſons de retirer ſa confiance aux » Miniſtres.

M.

M. Adams ſe montra l'un des plus zélés panégyriſtes de l'adminiſtration, & ſe mit en devoir de prouver que les revers de l'Angleterre étoient abſolument indépendans de la conduite de ſes Miniſtres. Pour cet effet, il rappella l'affaire d'Oueſſant, comme le premier anneau d'une longue chaîne de calamités déployées ſur la Grande-Bretagne ; & pour diſculper le Gouvernement, il fut obligé de convenir de la ſupériorité de l'eſcadre de Keppel ſur la flotte de M. le Comte d'Orvilliers. Quant aux frais immenſes de cette guerre, objet des reproches le plus fréquemment renouvellés contre l'adminiſtration, il obſerva que toute guerre eſt néceſſairement diſpendieuſe, & que la dernière l'avoit été [illegible]nt plus que celle-ci. De gr[illegible] triomphes l'avoient ſignalée [illegible] vérité ; mais ſuivant M. Adams, ces triomphes mêmes furent préjudiciables à l'Angleterre, en ce qu'ils ſuſcitèrent contre elle la jalouſie de l'Europe entière. « Conſultez, dit-il, » les faſtes de l'Hiſtoire, & vous

1782.

Quelles ſont, ſuivant M. Adams, les premières cauſes des calamités de l'Angleterre.

Qu'on en trouve la ſource dans ſes proſpérités antérieures.

» trouverez que toutes les nations
1782. » qui, comme la Grande-Bretagne,
» ont porté, dans certaines pério-
» des, la gloire de leurs armes à ce
» point d'éclat & de renommée,
» sont devenues par-là même, chez
» tous leurs voisins, un objet d'al-
» larmes & d'envie pour les géné-
» rations contemporaines ; vous
» verrez Louis XIV, avec les plus
» grands Ministres qui jamais ayent
» illustré un règne d'aucun Prince,
» embarqué seul dans la guerre de
» la succession, sans pouvoir enga-
» ger une autre Puissance dans sa
» querelle. L'Autriche nous offre
» aussi des exemples de cet abandon
» général. Je n'ai jamais lu que
» l'Autriche, je n'ai jamais lu que
» la France & Louis XIV lui-
» même, ayent blâmé leurs Mi-
» nistres de n'avoir pu former d'al-
» liances ; ces nations & leurs Prin-
» ces en sentoient l'impossibilité.
» Pourquoi les Ministres britanni-
» ques seroient-ils traités avec
» moins d'impartialité ? C'est tout
» aussi légèrement qu'on leur
» impute les désastres de la
» guerre actuelle, & qu'on at-

» tribue au célèbre Pitt les ſuccès » brillans de la guerre précédente. » Ces ſuccès étoient dus aux me- » ſures d'une adminiſtration anté- » rieure, qui, avant de déclarer » la guerre à la France, avoit » anéanti le commerce de cette » nation, & l'avoit miſe ainſi dans » l'impoſſibilité d'équiper ſes vaiſ- » ſeaux de guerre. Ce coup, dont » la France ne put ſe relever dans » tout le cours de la guerre, ne » fut point l'ouvrage de Lord » Chatham : il ſut en profiter ; » mais la gloire en appartient à ſes » prédéceſſeurs. N'en doutez pas, » Meſſieurs, le parti viſiblement » intéreſſé au déplacement des Mi- » niſtres actuels, n'a d'autres vues » que de frayer un chemin à ſon » ambition ; il vous propoſe une » réſolution qui, ſi vous l'adop- » tiez, couronneroit toutes ſes in- » trigues. Mais avant de vous dé- » terminer, conſidérez, je vous » prie, quelles ſeroient les *nou-* » *velles* meſures des hommes *nou-* » *veaux* qui ſe préſentent. Trouve- » rez-vous en eux de meilleurs » Miniſtres que ceux qui gouver-

1782.

1782. » nent actuellement ? Je laisse à » votre équité le soin de répondre » à cette question ».

Lord North se désiste au nom de tous les Ministres.

Les Membres de l'opposition répliquèrent avec plus ou moins de force, aux apologies du Ministère, & ce ne fut que par des répétitions de tout ce qu'ils avoient déjà dit. Lord North repoussa leurs attaques avec les mêmes armes, dont on l'a vu s'escrimer en vingt autres occasions. Enfin, cette longue séance se termina sans rien décider ; mais la motion deux fois annoncée vainement, devoit se renouveller avec plus de succès le

20 Mars.

mercredi suivant. Tous les Membres du parti anti-ministériel, se trouvèrent à la Chambre pour y seconder de leur suffrage le Comte de Surrey, qui étoit chargé de la motion. Il se mit en devoir de prononcer son discours, & Lord North qui se voyoit personnellement menacé, se leva au même instant, dans l'intention de prévenir une décision du Parlement. Il avoit reçu de l'Orateur le signe d'approbation, qui désigne en pareil cas, la préférence que la Chaire donne

à l'un des concurrens. Le côté de 1782.
la Chambre qui s'appelloit encore l'opposition, protesta contre cette partialité de l'Orateur, & prétendit que la motion du Comte de Surrey étant annoncée dans les formes parlementaires, c'étoit à lui d'ouvrir la séance. De leur côté, les partisans de l'administration faisoient beaucoup de bruit, & Lord North essayoit en vain de se faire entendre, M. Fox rétablit le calme en faisant une motion tendante à ce que le Comte de Surrey fût entendu sur le champ. Cette motion devint l'objet de la première discussion, & mit enfin Lord North en état de parler sans contrevenir à l'ordre. On ne s'attendoit pas au discours qu'il alloit prononcer, & l'étonnement de nos lecteurs égalera peut-être la surprise de l'assemblée qui l'entendit.

Quoi qu'il en soit, il porta la parole au nom de tous ceux qui avoient part au ministère, & dit : « L'honorable Membre qui » vient de faire une motion, a cru » ce moyen nécessaire pour appai-

1782. » ser le tumulte de cette Cham» bre ; il en étoit un plus simple, » il suffisoit de m'écouter. On au» roit su du premier mot, que loin » de venir souffler, je viens étein» dre le feu de l'effervescence, » donner l'exemple de la modéra» tion, inviter à l'harmonie & tra» vailler au rapprochement des » partis...... Quoique l'effet des » motions précédentes ne se soit » pas étendu jusqu'à une résolu» tion, par laquelle il auroit été » constaté que la Chambre avoit » retiré sa confiance aux Minis» tres alors existans, j'avouerai » que le nombre des Membres dis» posés à souscrire à cette résolu» tion est si considérable, que mê» me en conservant la majorité, » j'ai senti immédiatement après la » décision, que le bien du service » de Sa Majesté exigeoit qu'il y » eût un changement dans l'admi» nistration de son Royaume : or, » comme on a répété mille fois » que l'entêtement avec lequel je » m'opiniâtrois à rester en place, » s'opposoit à la formation d'un » nouvel arrangement, je suis si

» convaincu de ſa néceſſité, que 1782.
» dans la crainte d'y apporter le
» plus léger obſtacle, je me rends
» expreſſément ici pour déclarer
» que la perſonne, dont l'ordre de la
» Chambre ne me permet pas d'ar-
» ticuler le nom, (LE ROI) s'eſt
» déterminée à éloigner immédia-
» tement de ſes conſeils, l'admi-
» niſtration qui exiſtoit hier; & que
» je ſuis autoriſé à déclarer que
» cette adminiſtration n'exiſte plus
» dans le fait, que les Membres
» qui la compoſoient, continuent
» de remplir les devoirs attachés à
» leurs départemens reſpectifs, juſ-
» qu'à ce que le nouvel arrange-
» ment ſoit fixé; ce qui ſera, je
» l'eſpere, l'affaire de deux jours
» au plus; mais qu'ils n'exiſtent
» plus comme Miniſtres, & qu'ils
» doivent être conſidérés, à cet
» égard, comme s'ils étoient à mille
» lieues de la Cour ».

Ses remerciemens à la Chambre.

Lord North finit par remercier la Chambre des marques de bienveillance & de l'appui conſtant qu'il en avoit reçus avant ſon Miniſtère. Il déclara lui devoir, & ne devoir qu'à elle, l'honneur

1782. qu'il avoit eu de présider à l'un des premiers départemens de l'administration. « C'est dans l'enceinte de ces » murs, ajouta-t-il, que je me suis » fait connoître; c'est la conduite que » j'ai tenue dans cette Chambre qui » m'a recommandé au Souverain. Je » ne puis qu'être douloureusement » affecté, en voyant une partie con- » sidérable de cette Chambre me » retirer la confiance, dont elle m'a » honoré si longtems; mais cette » sensation douloureuse n'affoiblit » point en moi le sentiment de la » reconnoissance....... Il est aisé » de me trouver un successeur qui » ait, dans un plus haut degré que » moi, les talens nécessaires pour » remplir dignement les devoirs » attachés au poste que je quitte; » il ne le sera pas également de » trouver un Ministre plus zélé, » & qui ait plus à cœur les intérêts » de l'Angleterre...... Quels que » puissent être les Membres qui » composeront la nouvelle admi- » nistration, Dieu m'est témoin de » la sincérité des vœux que je » forme pour le succès de leurs » opérations. Dans le cas où la

» motion, dont l'inutilité me pa- 1782.
» roît démontrée, auroit un objet
» plus étendu que l'éloignement
» des Miniſtres, celui, par exem-
» ple, de me faire rendre compte
» de mon adminiſtration, je ſuis
» prêt de comparoître à la barre
» de la Chambre, je ſuis prêt de
» ſubir toute eſpece d'enquête qu'il
» lui plaira d'inſtituer ».

Soupçons contre la bonne foi de Lord North.

Lord North termina la ſéance par une motion d'ajournement juſqu'au Lundi ſuivant ; motion à laquelle la Chambre acquieſca. Cependant il s'écoula deux ou trois jours, ſans que le Cabinet de Saint-James laiſsât rien tranſpirer qui indiquât la retraite effective des Membres de l'adminiſtration. Il circuloit de faux bruits, tous plus allarmans les uns que les autres ; on aſſuroit d'une part, que les chefs de l'oppoſition déſunis par la diverſité des intérêts, ne s'accordoient pas entr'eux ſur le choix des Sujets qu'ils devoient propoſer à Sa Majeſté. D'un autre côté, on prétendoit qu'ils n'avoient point été conſultés ſur ce choix, & les ex-Miniſtres étoient ſoupçonnés

1782. de tromper la Chambre, & de n'avoir demandé le dernier ajournement, que pour gagner du tems, & l'employer à concerter les moyens de rester en place. On indiquoit quelques-uns de ces moyens, & entr'autres celui d'un message royal, en vertu duquel le Parlement devoit être aussitôt dissous qu'ajourné. L'opinion peu avantageuse qu'on s'étoit faite de la véracité de Lord North, sembloit justifier ces derniers soupçons. On avoit du patriotisme de ce Ministre une idée toute aussi peu flatteuse ; & l'on ne doit pas dissimuler que Lord North, grand financier, orateur subtil, adroit courtisan, travailleur infatigable & fécond en ressources, s'étoit rendu odieux à l'Angleterre, par son obstination à vouloir augmenter la prérogative royale, même au préjudice de la constitution britannique. Avec de grands talens, il avoit conduit la nation au bord de l'abyme où elle sembloit devoir s'engloutir. Il étoit naturel qu'ayant perdu complettement la confiance des Anglois, le caractère attribué à Lord North leur

1782.

inſpirât de la défiance ſur la ſincérité de ſa déclaration ; mais il n'en eſt pas moins vrai, que le Chancelier travailloit ſecrettement à former une nouvelle adminiſtration, & que ce grand ouvrage étoit ſi fort avancé dans la journée du 24 Mars, que le Procureur-Général annonça pour le ſurlendemain une révolution miniſtérielle, conforme au vœu de la nation britannique. En effet, le Roi abandonné de ſes Conſeillers, ne vit pas d'autre ouverture pour rentrer dans le cœur de ſes ſujets, dont il avoit trop longtems dédaigné les remontrances & les réclamations, que de choiſir ſes nouveaux Miniſtres parmi ceux-là même qui avoient gagné les ſuffrages du peuple, en s'oppoſant avec chaleur aux meſures de la Cour.

Choix des nouveaux Miniſtres.

En conſéquence de cette réſolution, le Mercredi 27 Mars, le Roi étant préſent en ſon Conſeil de Saint-James, Sa Majeſté déclara Lord Camden, Préſident du Conſeil-Privé ; Charles Fox, Auguſtus Keppel, John Dunning

1782. Edmond Burke, en furent nommés Conseillers, ainsi que Lord John Cavendish, déjà Chancelier & sous-Trésorier de l'Echiquier. Le sceau-privé fut confié au Duc de Grafton ; & le même jour, Charles Fox & le Comte de Shelburne, prirent place comme Secrétaires d'Etat, adjoints au Marquis de Rockinham, désigné Lord de la trésorerie, & qui fut mis à la tête des affaires le 30 du même mois. Il fut aussi nommé Trésorier de l'Echiquier, conjointement avec Lord John Cavendish, George Spenser, communément appellé Lord Vicomte Althorpe, James Grenville & Frédérik Montagu, Ecuyers. L'Amiral Keppel, prêta serment comme premier Lord de l'Amirauté ; il eut pour adjoints, Sir Henri Harland, Baronet, le Vice-Amiral Hugh Pigot, William Ponsonby, plus connu sous le titre de Lord Vicomte Duncannon, John Townshend, Charles Brett, & Richard Hopkins. Isaac Barré obtint la place de Trésorier de la Marine ; le Duc de Richmond prit celle de Grand-Maître de l'Ar-

tillerie, & le Général Conway fut nommé Commandant en chef de toutes les forces de terre.

1782.

Circonstances de l'élection de M. Fox.

Cette révolution subite plongea les Anglois dans une espèce de délire ; le choix des nouveaux Membres combloit les vœux de la nation ; mais aucun d'eux n'étoit plus selon le cœur du peuple que M. Fox, & pour s'en convaincre, il suffit de revenir sur quelques circonstances de son élection. Huit ou neuf mille habitans de Westminster, étoient allés prendre le Ministre candidat à son hôtel, précédés d'une bannière & de deux étendarts, qui avoient pour inscriptions : L'HOMME DU PEUPLE. UNE PAIX HONORABLE OU UNE GUERRE GLORIEUSE. LIBERTÉ ET INDÉPENDANCE. Deux cens carrosses marchoient à la file, suivis des tous les Electeurs à pied. Lorsque le Ministre candidat fut arrivé à l'amphithéâtre avec son Comité, le Sieur Byng prononça un long discours où il fit honneur à cette multitude assemblée, du retour des Communes au sentiment de leurs devoirs, à ce cri de la

1782. vertu, qui leur fit porter jusqu'au pied du trône, & les griefs de la nation & les souffrances d'un peuple accablé sous les vexations de l'ancien ministère. Ce fut aux réclamations des nobles Electeurs, à la persévérance de leurs gémissemens, qu'il attribua la gloire d'avoir mis les rênes de l'Etat aux mains de ces personnages éminens qui, Ministres du peuple, s'honoroient de ne le point être de la tyrannie. Le Sieur Byng prévint l'assemblée, que les effets de la glorieuse révolution ne pouvoient se faire sentir dans ces momens de crise, où toutes les difficultés sembloient se réunir pour justifier le découragement; mais il ôsa répondre que ces obstacles, ouvrage de l'ancienne administration, seroient écartés par les lumières, le patriotisme & les sages mesures des nouveaux administrateurs. « Considérons, ajouta-t-il, » l'état de détresse & de confusion » dans lequel se trouve l'Empire, » au moment où ils ont le courage » d'en prendre le gouvernement; » & s'ils ne remplissent pas à l'inf-

» tant même, tout ce que leur haute » réputation nous fait attendre « d'eux, n'accusons que les circons- » tances dans lesquelles, cédant aux » instances du peuple, ils entrent » dans la sombre carrière où leurs » vertus doivent rétablir la lumière. » Les jours de corruption & de mé- » sintelligence se sont dissipés, & » nous tirons de la revolution pré- » sente cet avantage précieux, que » nous allons voir ce que cette mal- » heureuse terre n'a pas vu depuis » longtems, une alliance parfaite » entre la nation & ses Ministres ».

1782.

Ce discours terminé, M. Fox s'avançant au milieu des acclamations de la multitude, la harangua dans les mêmes termes que M. Byng. Il fit de grands remerciemens au peuple, & lui promit de régler sa conduite, dans le Ministère, sur les principes qu'il avoit toujours professés, n'étant que simple Membre des Communes. —— Ici les acclamations redoublèrent, & l'élection du nouveau Ministre fut confirmée sans la moindre opposition. Alors le peuple s'en empara, & l'ayant placé

1782. dans un fauteuil, quatre Irlandois le portèrent en triomphe sur leurs épaules, le promenèrent dans les rues, & le déposèrent dans une taverne, où il dîna avec un grand nombre des Electeurs.

Représentations du Duc de la Vauguyon aux Etats-Généraux.

Le premier acte du nouveau Ministère, fut d'entrer en négociation avec les Etats-Unis de l'Amérique, & d'accepter enfin de bonne foi la médiation des Puissances conciliatrices entre l'Angleterre & la Hollande. Le Prince de Gallitzin, Envoyé Extraordinaire de l'Impératrice de Russie, venoit de présenter aux Etats-Généraux un mémoire, par lequel M. Fox leur faisoit passer au nom de Sa Majesté Britannique, l'offre d'une armistice & d'un traité de paix, formé sur le modèle de celui de 1674. Si l'offre étoit sincère, la Grande-Bretagne faisoit à la République de Hollande, une concession qui sembloit devoir applanir toutes les difficultés; mais, sur ces entrefaites, M. le Duc de la Vauguyon, Ambassadeur de France à la Haye, crut devoir rappeller à Leurs Hautes Puissances, qu'en

acceptant la médiation de la Ruſ- 1782.
ſie, elles avoient mis pour condition préliminaire à toute eſpèce de traité, la reconnoiſſance de la liberté illimitée des mers, & rejetté d'avance toute eſpèce d'engagement incompatible avec la neutralité ; que par une ſeconde réſolution, elles avoient autoriſé le Prince, auquel l'adminiſtration de leurs forces navales étoit confiée, à propoſer au Roi un concert d'opérations offenſives & défenſives. L'Ambaſſadeur obſerva que depuis le commencement des hoſtilités entre la Hollande & la Grande-Bretagne, Sa Majeſté s'étoit abſtenue d'inviter Leurs Hautes Puiſſances, à ſe concerter avec elle ſur les meſures à prendre contre l'ennemi commun ; mais, que ſi l'intérêt de la République la déterminoit à ce parti, elle devoit ſavoir que toute combinaiſon de forces deviendroit illuſoire, ſi elle n'avoit pour fondement la certitude que, de part ni d'autre, on ne pourroit ſe déſiſter d'aucun plan d'opérations navales une fois arrêté. Il finit par demander ſur

1782. ce point aux Etats-Généraux, une explication amicale & précise.

Réponse de Leurs Hautes Puissances.

La réponse de Leurs Hautes-Puissances fut de remettre sous les yeux de l'Ambassadeur, leur résolution du 4 Mars, dont la substance étoit que la médiation de Sa Majesté l'Impératrice de Russie, ne devoit apporter aucun retardement aux opérations militaires de la République de Hollande, & que les négociations relatives à la paix ne surprendroient, en aucune manière, les armemens entrepris pour la juste défense des Provinces-Unies. En conséquence de cette résolution, Son Altesse Sérénissime le Prince d'Orange, & de Nassau, étoit requise de convenir, le plutôt possible, avec la Cour de France, des mesures à prendre de part & d'autre, pour concerter les opérations navales de la campagne prochaine; de manière à forcer l'ennemi d'accepter des conditions de paix équitables. Leurs Hautes-Puissances, après s'être étendues sur les témoignages de la bienveillance de l'Auguste Monarque françois, dont elles avoient

1782.

reçu des preuves réelles dans les Indes orientales & occidentales, & particulierement à Saint-Eustache, finissoient par s'engager à regarder comme stable & sacré, tout plan de mesures navales, arrèté contre l'ennemi commun de la France & de la Hollande, & à ne s'en écarter sous aucun prétexte, & sans le consentement préalable de Sa Majesté Très-Chrétienne.

Qu'une paix séparée entre l'Angleterre & les Etats de Hollande & d'Amérique est impossible.

En se liant ainsi avec la France, les Etats mettoient un obstacle invincible à la paix séparée que la nouvelle administration d'Angleterre négocioit de bonne foi. Les nouveaux Ministres avoient beau protester contre la démarche frénétique de leurs prédécesseurs, qui s'étoient embarqués si témérairement dans une nouvelle guerre avec les alliés naturels de la Couronne; toute sincere qu'elle étoit, cette déclaration venoit trop tard; & quand bien même la reconnoissance des Etats-Généraux auroit pu se démentir, le Cap, Saint-Eustache, Démérary, l'Entrepôt du commerce batave fixé à l'Orient, étoient pour la France des

1782. otages qui devoient la rassurer contre la défection des Hollandois. D'ailleurs, quels dédommagemens n'eût-il pas fallu à cette Puissance, pour toutes les pertes qu'elle avoit essuyées depuis que, par l'injuste agression des Anglois, elle se voyoit en butte à tous les fléaux de la guerre? Le projet d'une paix séparée avec la République de Hollande, paroissoit chimérique à tous les bons spéculateurs, & particulièrement à ceux de l'Angleterre. Une telle paix n'étoit pas moins difficile à conclure avec les Etats-Unis d'Amérique. De ce que les Anglois étoient las de faire la guerre dans cette partie du monde, il ne s'en suivoit pas que les Américains se lassassent d'une indépendance qu'avoient cimentée leurs victoires; & si la paix que les nouveaux Ministres leur proposoient, étoit fondée sur cette indépendance, que diroient les ex-Ministres? Que diroit l'ombre du grand Chatham, cette ombre tutelaire de la nouvelle administration? Cette paix si difficile à terminer étoit cependant deve-

nue néceſſaire depuis la cataſtrophe d'York-Town, & ſur-tout depuis que la ſouveraineté des nouveaux Etats-Unis étoit avouées & reconnue de Leurs Hautes-Puiſſances les Etats-Généraux, & que M. Adams, négocioit à la Haye un traité d'ailliance & de commerce entre les deux Républiques. 1782.

Difficulté de ſe concilier avec l'Irlande.

Il n'étoit guère plus facile à l'Angleterre de ſe concilier avec l'Irlande, qu'avec le Congrès & les Etats-Généraux. L'état de commotion où ſe trouvoit ce Royaume, reſſembloit fort à la guerre; & pour y rétablir le calme & la ſoumiſſion, les nouveaux Miniſtres ſe voyoient forcés d'accorder ſans reſtriction aux Irlandois, tout ce qu'ils demandoient, les armes à la main; cette meſure juſtifiée par la néceſſité, ne donnoit pas à l'Europe une idée impoſante de la vigueur du nouveau Miniſtère. Quoi qu'il en ſoit, les troubles de l'Irlande s'étoient renouvellés d'une manière bien allarmante pour les Anglois; elle paroiſſoit aſpirer à l'indépendance abſolue, & ſi la

1782. paix générale ne les eût traversées, il est probable que ses prétentions auroient eu leur effet.

Comment les troubles renaissent dans ce Royaume.

On se rappelle qu'à la fin de 1780, le Parlement britannique jugea convenable d'affranchir ce Royaume de quelques entraves, qui gênoient l'industrie de ses habitans. Ce bienfait fut reçu d'abord avec les démonstrations de la reconnoissance; mais cette liberté partielle accordée au commerce, n'eut pas des effets aussi prompts qu'on s'en étoit flatté. Au lieu de chercher dans la nature des choses, la cause de cette lenteur; le peuple Irlandois crut la trouver dans les loix angloises, dont la modification, restriction, ou ampliation, est toujours au pouvoir du corps législatif. Il regarda ce que l'Angleterre venoit de faire pour lui, comme l'effet d'une condescendance momentanée; il l'accusa de n'avoir fait que suspendre l'exercice d'un prétendu droit, qui n'étant qu'assoupi, pouvoit se réveiller d'un moment à l'autre. Cette inquiétude préoccupoit tous les esprits, lorsqu'un Membre des

Communes proposa en Parlement un acte déclaratoire des droits de l'Irlande. Le Vice-Roi d'alors éluda l'effet de cette proposition, & tâcha de persuader que la Grande-Bretagne alloit renoncer irrévocablement à l'exercice du droit qu'on prétendoit lui contester. Sur ces entrefaites, le Comte de Carlisle fut nommé à la Vice-Royauté d'Irlande. Lorsqu'il y arriva, la session du Parlement étoit finie, & la discussion de ces grands intérêts se trouva suspendue ; le Vice-Roi s'occupa d'arrangemens économiques. 1782.

Prétentions des Irlandois.

Cependant on craignoit pour l'été suivant, une descente des François sur les côtes de ce Royaume ; l'allarme étoit générale dans toute l'Irlande, lorsque les corps de Volontaires vinrent offrir leurs services au Lord Lieutenant. Le dévouement qu'ils montrèrent en cette occasion, leur mérita des remerciemens de la part du Roi d'Angleterre. Les Irlandois paroissoient rassurés sur les dispositions de la Grande-Bretagne ; en effet, plusieurs actes émanés du Par-

1782. lement britannique sembloient justifier leur sécurité. Vers le milieu de la session de 1781, il en parut quatre autres où la convention faite avec le Comte de Carlisle fut transgressée au préjudice de l'Irlande. Il s'éleva de toutes parts des clameurs, auxquelles on répondit que ces actes ne signifioient rien, ou tendoient à l'avantage du Royaume. La replique fut que pour faire planche, on commence toujours par des tentatives peu importantes; mais qu'il étoit évident par le fait, que l'Angleterre n'avoit pas renoncé à la prétention d'imposer des loix à l'Irlande; & dès ce moment, on prit des mesures efficaces pour faire respecter ses droits. Ce fut à cette époque que se tint la fameuse assemblée de Dungannon. (1) De

(1) Ville du comté de Tyronne, dans la Province d'Ulster, où les Volontaires d'Irlande, assemblés par députés le 15 Février de cette année, prirent diverses résolutions, & entr'autres celles de ne plus reconnoître pour les représentans du peuple, les Membres du Parlement qui oseroient déroger aux instructions de leurs

tous côtés on vit pleuvoir des adresses, & en moins de quinze jours l'incendie devint général. Les motions déclaratoires des droits de l'Irlande se succédoient avec rapidité; pour en retarder l'effet, on objecta que des milliers d'individus ne jouissoient de leurs propriétés, qu'en vertu d'actes émanés du Parlement britannique. Voulant obvier aux inconvéniens, sans renoncer à l'indépendance législative, les Irlandois proposèrent un bill, tendant à donner force de loix irlandoises à toutes celles qui regardoient les propriétés & le commerce de l'Irlande. » Nous adoptons, est-» il dit dans le préambule de cet » acte, toutes les loix que vous » avez faites pour nous dans les » tems de troubles & de rebellion; » mais observez qu'à l'avenir, nous » entendons être nos propres législateurs ».

1782.

On écrivit sur le champ aux Ministres du Roi, pour leur faire

Constituans, & de rejeter toute loi émanée d'une autre autorité que celle du Roi, des Lords & des Communes d'Irlande.

1782. ſentir la néceſſité d'accepter ce bill, dont le refus ne pourroit être qu'une affaire d'orgueil de la part de l'Angleterre ; on finiſſoit par leur déclarer qu'elle avoit malheureuſement perdu toute prétention à l'orgueil.

Réponſe de M. Fox au diſcours de M. Eden, Envoyé d'Irlande à la Chambre des Communes.

M. Eden étoit parti d'Irlande, en même-tems, pour aller expoſer la ſituation de ce Royaume à la Chambre des Communes d'Angleterre ; ce qu'il fit en des termes peu meſurés qui lui attirèrent une réponſe amère de la part de M. Fox, dont le département embraſſoit ce qu'on appelle le *menagement* de la Chambre des Communes. Telles furent les principales réflexions du Miniſtre ſur le diſcours de M. Eden, & ſur la motion relative à l'acceptation du bill envoyé d'Irlande.

Que cette motion ne tend à rien moins qu'à la révocation de l'acte, paſſé dans la ſixième année du regne de George I ; révocation équivalente à une renonciation expreſſe, de la part de l'Angleterre, au droit de ſuprématie ſur l'Irlande, à l'abandon formel de ſes titres les plus chers & les plus précieux,

1782.

à la désunion complette des deux Royaumes.

Qu'en s'adressant d'abord aux Ministres du Roi, comme la bienséance l'exigeoit, M. Eden auroit su qu'ils avoient donné l'attention la plus sérieuse à la situation allarmante de l'Irlande, & qu'à dater de ce jour, (8 Avril) il ne devoit s'écouler qn'un petit nombre d'heures, avant qu'ils proposassent les moyens de concilier à l'Angleterre, l'affection du peuple Irlandois.

Que tous les Ministres sont persuadés que l'Irlande a de justes droits au redressement de ses griefs; mais que la motion relative au bill, ne paroît pas bien adaptée aux circonstances; & que sans la rejeter, on croit devoir l'éluder ouvertement en appellant une autre question.

Message du Roi tendant à concilier les deux Royaumes.

Cependant la Chambre des Communes d'Irlande s'assembla le 15 Avril, pour délibérer sur un message, par lequel Sa Majesté Britannique recommandoit à cette Chambre, de prendre l'objet des troubles & des allarmes de ce Royaume, dans la plus sérieuse

1782. considération, & d'arranger les choses de manière à concilier les intérêts de l'Irlande & ceux de la Grande-Bretagne.

M. John Hely Hutchinson, porteur de ce message, promit, en sa qualité de Secrétaire d'Etat pour l'Irlande, d'appuyer les droits si long-tems négligés de ce Royaume, pourvu que l'acte qui devoit en contenir la déclaration solemnelle, fût énoncé en des termes affectueux pour la Grande-Bretagne, & qu'il exprimât, d'une manière bien sentie, la soumission & la fidélité des Irlandois envers Sa Majesté Britannique. Lorsque ce ministre eut cessé de parler, & & qu'on eut fait la lecture d'une adresse de remerciement au Roi pour son gracieux message, M. Gratham prit la parole, fit un magnifique éloge de l'Irlande, retraça les progrès de sa révolution, & dit à quel prix les Irlandois mettoient leur soumission & leur fidélité. L'éloquence fière qui caractérise ce discours, offre des traits que les premiers Orateurs des anciennes Républiques n'auroient pas désavoués.

1782.
Beau discours de M. Gratham sur la révolution d'Irlande.

» Quoiqu'assez jeune encore, » dit M. Gratham, j'ai vu la pre» mière enfance de l'Irlande, j'ai » suivi ses progrès. Au sortir du » berceau, je l'ai vu courir aux » armes, & des armes à la liber» té. Les François ne l'épouvan» tent plus, elle voit les Anglois » sans effroi, elle ne se craint plus » elle-même. Ses enfans ne sont » plus les jouets d'un pouvoir ar» bitraire, les victimes de la cu» pidité, la proie de la misère, » un assemblage révoltant de Pro» testans oppresseurs, & de Ca» tholiques opprimés. L'Irlande » sera désormais une terre d'union, » que vont cimenter la force & la » puissance; elle va prendre enfin » le rang que lui ont assigné la na» ture & la providence. Bien dif» férente en ce point de la plu» part des autres nations, c'est » pour se réintégrer dans ses droits » primitifs, qu'elle éprouve une » révolution. La Suede a perdu » sa liberté; l'Angleterre s'ache» mine à sa décadence; le souve» nir d'un grand nom, & d'une » haute puissance, est tout ce qui

1782. » reste aux autres Empires. Les » Irlandois sont le seul peuple du » monde qui ait su recouvrer sa » constitution primitive, le seul » qui doive ses prospérités à sa » vertu. Les passions subitement » exaltées ont produit quelquefois la renaissance de la liberté; » l'ancienne Rome dut cette révolution heureuse à l'aventure de la » fille de Virginius; mais l'histoire » ne fournit point d'exemple d'une » nation qui lasse d'un long esclavage, ait ôsé réclamer ses droits, » & rendre libre la terre qu'elle » honoroit. Sous le regne de Charles I, on voulut élever un trône » à la liberté; mais on lui associa la sombre intolérance. Il n'en » est pas ainsi parmi vous, & » les Protestans du Nord sont devenus les défenseurs des Catholiques du Sud; les Presbytériens » de Bangor prêchent l'humanité, » en faveur des uns & des autres; » vous ne trouvez par-tout que des » Chrétiens tolérans, que des Irlandois freres....... Et ce n'est » point à l'Angleterre que nous » sommes redevables de la restau-

» ration de nos droits ; nous la » devons au courage, à la noble » fierté d'un peuple libre : fierté » d'autant plus naturelle à ce peu» ple dévoué, qu'il n'est point de » mouvemens qui lui retracent les » faits héroïques de ses braves an» cêtres ; mais au lieu de trophées, » le ciel lui donna des vertus ». 1782.

Ici, M. Gratham récapitula tous les efforts du peuple Irlandois, & justifia les entreprises des Corps Volontaires.

» Si l'Angleterre, ajouta-t-il, » est favorablement disposée pour » l'Irlande, elle n'a rien à craindre » de ses Volontaires armés ; ils » sont prêts à verser leur sang pour » aider l'Angleterre. L'Irlande » n'est pas seulement liée à la » Couronne britannique par l'allé» geance ; leur premier lien est » dans la liberté. Mais si la Cou» ronne est un grand point d'union ; » une grande charte est quelque » chose de plus encore. Nous pou» vons trouver un Roi par-tout ; » la constitution qui nous plaît, » nous ne pouvons la trouver qu'en » Angleterre. Ce sont des chartes

1782. » & non le droit de conquête qui » nous lient ; la liberté est le centre de cette union, une parfaite » égalité doit la caractériser. Eh ! » comment nous contester nos prétentions, dans un moment où la » Grande-Bretagne vient de passer » un acte qui rend la liberté à l'Amérique. Nous avons une constitution à réclamer ; nous avons » une charte qui nous déclare libres ; l'Amérique n'a rien de tout » cela. Nous n'avons pas versé une » goutte de sang anglois, l'Amérique en a versé des torrens. Elle » seroit libre & l'Irlande ne le seroit pas ! Non, je connois trop » bien le peuple d'Irlande, & sa » bravoure me répond de son émancipation ».

Il propose une adresse. Son objet.

M. Gratham finit par énoncer les conditions auxquelles l'Irlande promettoit son appui au Duc de Portland, le nouveau Gouverneur de ce Royaume. Les principales étoient, que l'appel en dernier ressort fût rendu à la Chambre des Pairs d'Irlande ; que le pouvoir des Conseils-Privés y fût aboli, & que le bill contre la mu-

tinerie fût révoqué. Dans la motion qui termina cette séance, M. Gratham, proposa une adresse de remerciement à Sa Majesté, pour son *gracieux* message. Le second objet de l'adresse proposée, étoit d'exposer au nom du peuple, que la Couronne d'Irlande est une Couronne impériale; que ce Royaume est un Royaume distinct, dont le Parlement constitue le corps législatif; que le Roi, les Lords & les Communes d'Irlande, ont seuls le droit de faire des loix qui l'assujettissent; que les prétentions du peuple Irlandois sont de partager la liberté de l'Angleterre, de subir sa destinée, de combattre, de triompher ou de succomber avec elle. 1782.

Comment ces prétentions sont accueillies en Angleterre.

Il nous reste à considérer comment les nouveaux Ministres accueillirent ces prétentions que l'ancienne administration avoit éludées, jusqu'au dernier moment de son existence politique. Pour terminer cette esquisse du tableau de la révolution de l'Irlande, l'ordre des tems nous ramene à la Chambre des Communes d'Angleterre. Dans

la ſéance du 17 Mai, M. Fox rappella l'humble ſoumiſſion avec laquelle l'Irlande avoit d'abord ſollicité le redreſſement de ſes griefs, & comment les Miniſtres & le Parlement s'étoient concertés pour rejeter le vœu modeſte de ce Royaume. Après un an de ſupplications toujours infructueuſes de la part des Irlandois, la crainte d'une invaſion leur mit les armes à la main. Ils étoient diſpoſés à les tourner contre les ennemis de l'Empire britannique; mais la deſcente n'eut pas lieu, & les braves Volontaires ſentirent que des armes devenues inutiles pour la défenſe de leur Pays, pouvoient être employées au recouvrement de ſes droits; c'étoit un acte de patriotiſme ſubſtitué à un autre. Ils parlèrent ſi haut que le Miniſtère ſe vit forcé de leur accorder quatre fois plus qu'il ne leur avoit refuſé. En changeant de ton, l'Irlande fit changer la face des affaires. Cependant l'adminiſtration ſe croyoit toujours en droit d'opprimer & de tyranniſer les ſujets du Roi d'Angleterre, qui avoient le mal-

1782.

1782.

heur de vivre en Irlande ou au-delà de l'Atlantique : les notions étranges que les Miniſtres s'étoient ſaites de la conſtitution, les portoient à concerter en Angleterre tout ce qui reſtoit de liberté britannique. Après avoir démontré l'injuſtice & le danger d'un pareil ſyſtême, & fait voir que le droit de la Grande-Bretagne à l'exercice de légiſlation ſuprême ſur toutes les dépendances de l'Empire, étoit moins un droit poſitif qu'un ſymbole de ſuprématie, M. Fox propoſa la révocation du ſtatut de la ſixième année du règne de George I, ſtatut en vertu duquel l'Angleterre s'étoit arrogé le pouvoir de faire des loix pour l'Irlande. Ce fut la matière d'une motion qui ne trouva point d'oppoſans. La propoſition de rétablir dans ce royaume la juridiction des appels, fut auſſi généralement adoptée ; ces deux points de la conteſtation étoient les ſeuls ſur leſquels la Chambre eût droit de prononcer. Les autres points regardoient la Couronne, & devoient être décidés entre elle & le Parlement

1782. irlandois. M. Fox se contenta d'observer que la loi de *Poyning*, qui donnoit au Conseil Privé d'Irlande le droit d'annuller tout acte de ce Parlement, avant de le transmettre en Angleterre, étoit une loi odieuse qu'il falloit abroger. Un autre abus non moins intolérable, & dont la réforme parut également nécessaire au Ministre, fut le droit que s'étoit attribué le Conseil Privé d'Angleterre, de viser les bills passés au Parlement d'Irlande, & de les renvoyer dans un état de mutilation, qui souvent en détruisoit l'objet essentiel. M. Fox conclut, en disant que les Irlandois usoient de leur droit lorsqu'ils réclamoient celui d'être leurs propres législateurs; & que les y rétablir, lui paroissoit le seul moyen efficace d'affermir la connexion des deux Royaumes. La Chambre convint de présenter à Sa Majesté, une adresse qui, nous le verrons tout-à-l'heure, eut l'effet qu'on devoit en attendre.

Ce qu'on accorde aux Irlandois.

Peu de jours après cette séance, le Duc de Portland reçut l'ordre de se rendre au Parlement d'Irlande;

& le 27 Mai, il fit part aux deux Chambres assemblées, des *gracieuses* dispositions de Sa Majesté Britannique, & de son consentement royal à tous les actes qui auroient pour objet d'empêcher la suppression ou l'altération des bills émanés de ce Parlement. Il ajouta que l'intention du Roi étoit de borner au terme de deux ans la durée de l'acte relatif à la mutinerie; & que S. M. ne mettoit à ses bienfaits, auxquels son Parlement de la Grande-Bretagne se prêtoit de la meilleure grace, d'autres conditions que la stabilité de l'Irlande dans la résolution patriotique de partager la destinée de l'Angleterre, d'exister ou de tomber avec la nation britannique. 1782.

Les Communes étant rentrées dans leur Chambre, M. Gratham qui, peu de jours auparavant, avoit refusé les honneurs d'une statue qu'on vouloit lui décerner, proposa de signaler cette époque fortunée par un retour de générosité, qui cimentât la réconciliation des deux Royaumes. » Votons, dit-il, une » somme de cent mille livres ster- M. Gratham propose de voter cent mille livres sterling pour les besoins des deux Royaumes.

1782.

» ling; que cette ſomme ſoit em-
» ployée à lever vingt mille mate-
» lots, à réparer les baſſins & les
» chantiers, à conſtruire des vaiſ-
» ſeaux, à protéger le commerce
» naiſſant de l'Irlande. Ajoutons
» ainſi de nouvelles forces au bou-
» levard naturel de l'Angleterre ».

Que la continuation de la guerre pouvoit amener l'affranchiſſement de l'Irlande.

Dans l'adreſſe de remerciement propoſée à la Chambre, M. Gratham aſſuroit Sa Majeſté, au nom du peuple Irlandois, qu'il ne s'éléveroit plus de queſtions conſtitutionnelles entre les deux nations. Cette partie de l'adreſſe donna de l'inquiétude à ceux des Membres qui regardoient comme poſſible un changement dans les idées de l'adminiſtration actuelle de la Grande-Bretagne. Ils témoignèrent quelque deſir de voir ſupprimer ces aſſurances; mais leurs objections n'entraînèrent point de débats ſérieux; l'adreſſe paſſa ſans reſtriction, & les Membres de la Chambre s'encouragèrent mutuellement à faire un voyage dans leurs terres, pour y réveiller l'ardeur martiale chez ceux de leurs vaſſaux, qu'ils juge-

roient propres à remplir l'objet des cent mille livres ſterling, votées pour la levée des vingt mille matelots. Malgré ces belles apparences, l'Irlande n'étoit pas ſans inquiétude ſur la ſincérité des Anglois, dans la renonciation à leurs anciens droits ſur ce Royaume. L'événement fera voir qu'ils étoient diſpoſés à faire revivre leurs prétentions abandonnées, & que l'ambition de l'Irlande devoit s'étendre un jour à l'indépendance abſolue, dégagée de toute connexion étrangère au commerce; mais la paix générale vint arrêter l'eſſor de cette nation, & rendre à la Grande-Bretagne ſon premier aſcendant ſur l'Irlande, à qui il n'a manqué, pour opérer le grand ouvrage de ſon affranchiſſement, que de s'aviſer plutôt de cette courageuſe tentative. Encore une année de guerre; & l'Empire britannique ſe voyoit peut-être borné en Europe aux deux Royaumes d'Angleterre & d'Ecoſſe. 1782.

Quoi qu'il en ſoit, les diſpoſitions du peuple Irlandois, ſem- Nouveaux motifs pour l'Angleterre

1782. de conclure une paix générale.

bloient être un motif bien détermînant pour le nouveau Miniſtère de hâter l'inſtant d'une paix générale. Mais l'épuiſement de la Grande-Bretagne, fut une raiſon plus déciſive encore de mettre un terme à la guerre. Si la défaite de M. de Graſſe, étoit glorieuſe pour la marine angloiſe, les avantages de ce triomphe n'avoient point répondu à ſon éclat. La priſe de l'iſle Turk, la principale des iſles Lucaies, dont les François s'emparèrent, ſans quil fût au pouvoir des Anglois de la reprendre malgré la ſupériorité de leur eſcadre, ſuivit de près la malheureuſe journée du 12 Avril, & fut une des opérations de cette campagne, qui prouva l'aſcendant du Marquis de Vaudreuil ſur l'Amiral Pigot. Dans cette même campagne & preſqu'à la même époque, les Eſpagnols s'étoient rendus maîtres de l'iſle de la Providence; & ces deux expéditions terminèrent la guerre dans les Indes occidentales. Les hoſtilités étoient au moins ſuſpendues dans l'Amérique proprement dite. Comme on l'a vu, Sir Guy

Carleton y rempliſſoit bien moins les fonctions de Général que celles de Négociateur. La guerre ne ſe faiſoit pas avec beaucoup plus de vigueur en Europe, au moins de la part de l'Angleterre. Le Parlement & les Miniſtres y paroiſſoient plus occupés de réformes économiques que d'opérations militaires.

1782.

Réformes économiques en Angleterre.

Le 2 Mai, Lord *John Cavendish*, Chancelier de l'Echiquier, préſenta de la part du Roi à la Chambre des Communes, un meſſage, par lequel il demandoit l'avis & l'aſſiſtance de cette Chambre, relativement à la liſte civile, dont Sa Majeſté vouloit acquitter la dette & ſupprimer les abus, ſans charger ſon peuple de nouvelles impoſitions. La réforme projetée dans les finances publiques, ne ſe bornoit pas à cet objet; on fit des enquêtes pour conſtater les diminutions ſurvenues dans les différentes branches du revenu public, & les meilleurs moyens de rétablir l'ordre, tant dans la manière de former les emprunts, que dans l'adminiſtration & la perception des taxes.

1782. La ſeule branche de réforme dans l'établiſſement civil, offroit une perſpective économique d'environ ſoixante-douze mille livres ſterling par année; ce qui devoit ſuffire pour liquider avec le tems la dette contractée par la liſte civile. L'exécution de ce plan entraînoit l'abolition d'un grand nombre de places & d'offices abuſifs dans le ſervice de Sa Majeſté Britannique. L'opération n'en fut pas moins approuvée dans les Chambres par ceux mêmes qu'elle dépouilloit d'une partie de leurs revenus; tous déclarèrent qu'ils en faiſoient volontiers le ſacrifice au bien public. Le nouvel ordre établi n'avoit pu s'appliquer à la formation de l'emprunt de dix-huit millions ſterling, ouvert dans les premiers jours de Février; mais il fut obſervé exactement dans la perception des impôts, qu'on porta cette année encore plus loin que les années précédentes. En ſimplifiant l'adminiſtration des taxes, on ajoutoit à leur produit; mais tout conſidérable qu'il pût être, ce produit ne devoit point ſuffire aux frais

1782.

d'une campagne active ; & dans le nouveau plan économique, une grande partie des impositions fut destinée à l'acquittement des dettes accablantes de l'état, qu'il étoit impossible de libérer.

Que les forces militaires y sont insuffisantes.

Cependant, on fit quelques préparatifs de guerre plus imposans que réels. Dès les premiers jours de Mai, on avoit distribué des camps & rassemblé les troupes qui devoient servir sous les ordres du Lieutenant-Général Haviland & du Major-Général Craig, à qui la défense des côtes étoit spécialement confiée, soit à Torbay, soit dans le district de Plymouth ; mais ces troupes réglées & toutes celles qu'on eût pu ramasser à cette époque, se trouvoient insuffisantes pour garantir l'intérieur du Royaume d'une invasion étrangère. D'ailleurs les fortifications des meilleures places avoient été si fort négligées sous l'ancien Ministère, qu'elles étoient pour la plupart hors d'état de soutenir une attaque vigoureuse ; & ce qu'il y avoit de plus allarmant, les vaisseaux anglois alors en Europe,

1782. étoient dans la proportion d'un contre trois, avec ceux des Puiſſances confédérées.

Projet d'y lever des corps dans chaque ville.

Pour ſuppléer à cette foibleſſe, le plan de la nouvelle adminiſtration fut d'armer le peuple & de lever des corps dans les différentes villes du Royaume. En conſéquence de ce plan, le Comte de Shelburne écrivit au Lord Maire de la cité de Londres, une lettre où ſe trouvoient développées les intentions de Sa Majeſté ſur le nouveau moyen d'augmenter les forces domeſtiques de la nation. Suivant le projet, ſoumis aux obſervations de ce premier Magiſtrat de la Capitale, chaque Ville de la Grande-Bretagne devoit fournir un bataillon ou ſeulement un certain nombre de compagnies, dont les Officiers ſeroient choiſis parmi les Gentils-hommes du voiſinage. Les armes deſtinées à ces compagnies bourgeoiſes, ne devoient leur être délivrées que pour le tems des exercices; & il étoit enjoint au Major de Ville & aux autres Officiers, de veiller à ce qu'elles ſuſ-

ſent dépoſées chaque ſoir dans les magaſins établis à cet effet. Dans le nouveau plan, les levées de chaque Ville, n'étoient obligées à aucun ſervice extérieur, hors le cas d'invaſion ou de rebellion, qui ſeul impoſoit la loi de ſe tranſporter dans tous les lieux où il plairoit à Sa Majeſté de les employer; & dans ce cas, elles étoient ſoumiſes à la diſcipline militaire comme les troupes réglées, & devoient recevoir la ſolde du gouvernement. 1782.

Objections contre ce projet. Son utilité.

Le projet indiqué dans la lettre du Comte de Shelburne, avoit été propoſé au Lord-Maire, avant d'être communiqué à la Chambre des Communes. Dans la ſéance du 10 Mai, le ſieur Parker-Cooke fit des obſervations ſur l'exécution de ce plan, prit de l'inquiétude à ce ſujet, & la témoigna en ces termes à la compagnie.

« Je ne doute pas des bonnes » intentions du Miniſtère, dans les » nouvelles meſures indiquées pour » la défenſe du Royaume, mais à » la première vue de ce plan mi- » niſtériel, je me ſuis ſenti frappé

1782. » d'une terreur involontaire. Si le » patriotisme des Ministres actuels » me rassure, l'avenir m'épouvante. Je vois résulter de ces intentions patriotiques, des conséquences funestes pour la liberté » du peuple. Rappellons-nous, » Messieurs, les sages précautions » de nos ancêtres, pour écarter » jusqu'à l'idée d'un gouvernement » militaire; ayons, à cet égard, le » même éloignement pour tout ce » qui paroît tendre le moins du monde à quelque changement dans » la constitution britannique. Je » ne vois rien qui justifie l'empressement avec lequel on paroît » vouloir embrasser une mesure » faite pour donner de l'ombrage » à la nation, & dont la nouveauté » sembloit exiger la concurrence » du Parlement. J'espere qn'à l'avenir, le Ministère, dont je » respecte les intentions, voudra » bien ne plus recourir à des mesures d'une espèce si neuve, » si délicate, si allarmante, sans » demander, le consentement & » l'assistance de cette Chambre ».

M. Fox entreprit de juſtifier les Miniſtres, & dit, qu'ils n'avoient dans la circonſtance préſente ni le droit ni l'intention de rien exécuter, ſans la participation du Parlement. Il fit voir enſuite que le plan en queſtion n'avoit d'autre objet, que de mettre ſur pied une Milice nationale; & quant au danger de cette meſure, il répondit ſur ſa tête de la fidélité du peuple anglois; il prit ſur lui le crime ainſi que la peine, ſi jamais les nouveaux corps abuſoient de la confiance du gouvernement. Il s'appliqua ſur-tout à démontrer la néceſſité du nouveau plan. » Suppoſons, » dit-il, une invaſion; quelles forces ne faudroit-il pas employer » à la protection de Ports-Mouth, » de Plymouth, de Chatham, & » de la Capitale même de cet » empire? Toutes les troupes du » Royaume ne ſuffiroient pas à défendre une ſi vaſte circonférence; » & quel moyen de protéger l'intérieur du Royaume, ſi ce n'eſt » de créer une force locale, & » répandue par-tout où doit ſe » porter le danger! Cette meſure

1782.

Son utilité.

1782. » eſt allarmante, ſans doute, & » c'eſt un bien qu'elle le ſoit; elle » ouvrira les yeux du peuple ſur » le danger de ſa ſituation. Dans » chaque ville, chaque habitant » ſera frappé du péril qui menace » ſes foyers, s'il ne les protège » les armes à la main. L'exécu» tion de ce plan éveillera la na» tion, animera ſon courage, ap» prendra à nos ennemis qu'il n'eſt » pas un ſeul Anglois qui ne » ſoit déterminé à mourir plutôt » que de renoncer à ſon indépen» dance ».

Ce diſcours du Miniſtre ramena tous les Membres de la Chambre à ſon opinion, & le nouveau plan de défenſe fut approuvé de M. Cooke lui même, qui rétracta de bonne foi ſa motion.

Que les menaces de guerre de la part des Anglois ne ſont plus qu'une feinte.

M. Fox avoit dit, à la fin de ſon diſcours, que ſi l'inſtant de la paix étoit encore éloigné, ce n'étoit pas faute d'intentions pacifiques chez les Miniſtres de Sa Majeſté; mais qu'ils ne voyoient pas de plus sûr moyen d'avancer cet inſtant, qu'un redoublement d'activité dans les efforts de la guerre,

guerre. Cette réſolution courageuſe ne pouvoit ſe réaliſer, & n'étoit ſans doute qu'une feinte, auſſi bien que la menace d'une déclaration de guerre contre la Maiſon de Bourbon : cérémonie, juſqu'alors différée, & qui n'eût été que ridicule à cette époque. Mais pour rendre les conditions d'une paix univerſelle plus ſupportables, le Miniſtère britannique employoit toutes les petites ruſes qu'il jugeoit capables de faire croire à une paix ſéparée avec l'Amérique & la Hollande. Un de ces petits moyens étoit de répandre que l'Eſpagne & la France alloient être attaquées par toutes les forces réunies de la Grande-Bretagne ; on débitoit que, ſuivant les derniers arrangemens du Miniſtère, Lord Howe devoit commander la *grande flotte* de la Manche. Tout le monde ſavoit que cette *grande flotte* ne pouvoit ſe porter à plus de vingt-trois ou vingt-quatre vaiſſeaux de ligne, & que par conſéquent, ces menaces aboutiroient à l'inaction de la Marine

1782.

britannique pendant tout le cours de la campagne.

1782.

Inaction de l'Amiral Howe. Sa retraite sur les côtes d'Irlande.

Si l'on excepte la prise de deux vaisseaux de guerre qui faisoient partie de l'escorte du nombreux convoi sorti des ports de France au mois de Mai, pour aller renforcer les armées de l'Inde, vaisseaux, dont l'Amiral Barrington s'empara avec des forces très-supérieures, ainsi que de six transports du même convoi, toutes les opérations de cette campagne se bornèrent, du côté des Anglois, à des tentatives ou plutôt à des apparences d'expédition, dont l'effet ne suivit jamais les préparatifs. On a déjà parlé de l'inaction de l'Amiral Howe, parti d'Angleterre dans l'intention de brûler la flotte hollandoise, & qui, après un mois de séjour au Texel, en revint sans en avoir détruit une seule chaloupe. Il ne fut guère plus entreprenant contre les flottes combinées, dont la jonction s'effectua sans le moindre obstacle de la part de l'ennemi. Ces flottes réunies se trouvant de beau-

coup ſupérieures à celle de Howe, balayèrent l'Océan, & forcèrent l'Amiral à ſe retirer ſur les côtes d'Irlande, où peu s'en fallut qu'une grande partie de ſon eſcadre ne tombât au pouvoir des alliés. 1782.

Les François attendoient alors des Indes occidentales les convois, dont le retour fut heureuſement protégé par les eſcadres combinées. Ceux des Anglois rentrèrent auſſi ſans accident dans les ports d'Irlande, & ce fut, pour l'Angleterre une faveur bien ſignalée de la fortune. Si les flottes combinées les euſſent apperçus, il eſt probable qu'un grand nombre de ces bâtimens n'auroit jamais revu les ports britanniques; mais elles ſe diſpoſoient à quitter l'Océan, & l'attention des Chefs ſe portoit alors vers la Méditerranée, où ils alloient ſe rendre pour garder le détroit, & intercepter les ſecours envoyées à Gibraltar, dont le blocus étoit au moment de ſe changer en ſiège. Avant que d'eſquiſſer le tableau de cette dernière expédition de la campagne, & par conſéquent de la guerre en

Que le blocus de Gibraltar va ſe changer en ſiège.

1782. Europe, remontons à quelques détails préliminaires de ce grand événement.

Détails préliminaires.

Le blocus de Gibraltar se continuoit depuis trois ans, avec une lenteur désespérante pour les troupes espagnoles, qui se consumoient sans rien terminer, devant cette forteresse imprenable. Le Général Elliot avoit encore plus à souffrir de cet interminable blocus, dont l'opiniâtreté réduisoit sa foible garnison aux plus rudes extrémités de la disette. Cette inaction étoit d'autant plus allarmante pour le Gouverneur, qu'elle avoit l'air du calme qui précede la tempête. Les ouvrages avancés des Espagnols se trouvoient alors à un degré de perfection qui ne laissoit plus attendre de préparatifs que pour un assaut général. M. Elliot voulant prévenir cette catastrophe, ou du moins l'éloigner, avoit projetté de brûler ces ouvrages; il prit ses mesures en conséquence, & dans la nuit du 26 au 27 Novembre 1781, il détacha de la garnison, sous la conduite du Brigadier-Général Ross, deux régimens & huit com-

Projet d'une sortie. Combien elle est funeste aux assiégeans.

pagnies de Grenadiers. Ils étoient formés en trois colonnes composées d'un corps avancé, d'un parti de Pionniers & d'Artilleurs, d'un corps d'appui & d'un corps de réserve à l'arrière-garde. Les Pionniers de la colonne gauche, étoient des Matelots tirés des vaisseaux de Sa Majesté Britannique. L'ordre portoit d'attaquer les batteries élevées du côté de la porte de terre; & cette expédition eut tout le succès qu'on s'en étoit promis. Le peu de troupes qui défendoient ces postes, n'étoient point en état de résister longtems; elles furent massacrées en grande partie. Le reste fut pris ou mis en fuite, & les ouvrages écroulés devinrent la proie des flammes. En moins d'une demi-heure, le feu dévora une partie des fascines, & les épaulemens des lignes d'approche & de communication. Pour arrêter les progrès de ce désastre, on avoit dirigé, mais trop tard, contre les assiégés, toute l'artillerie du fort de Sainte-Barbe. Cette expédition fut exécutée en moins d'une heure

1782.

1782. & demie. Les troupes ſorties de Gibraltar à trois heures du matin, étoient rentrées dans ce fort avant cinq heures ; & ce qu'il y eut de plus heureux pour les Anglois, il n'en coûta que dix hommes à la garniſon. Ses bleſſés au nombre de quarante - trois, l'étoient ſi légèrement, que, ſuivant la relation du Général Elliot, aucun d'eux ne paroiſſoit être en danger. Un Volontaire du régiment d'Arragon avoit pris & déſarmé un Soldat anglois ; ce fut le ſeul priſonnier que firent les Eſpagnols. On apprit de lui que la ſortie du 27 Novembre avoit été dirigée & même entrepriſe, ſur les avis & les renſeignemens d'un Caporal & d'un Soldat déſerteurs des Gardes Wallones ; qu'ils avoient guidé les Anglois dans leur marche nocturne, & leur avoient indiqué l'endroit qu'ils pouvoient attaquer ſans riſque.

Dommages réparés. Tentatives moins heureuſes des aſſiégés.

Tout le mois de Décembre fut employé à réparer les dommages de la journée du 27 Novembre ; & tout le camp de Saint-Roch

1782.

s'y porta avec une activité qui ne se rallentit pas un instant, malgré le feu de la Place constamment dirigé sur les travailleurs. De leur côté, les Anglois continuoient leurs ouvrages avec une ardeur qui n'étoit pas toujours couronnée par le succès. Les travaux de la forteresse furent vingt fois interrompus par le feu des François & des Espagnols. Dans la journée du 25 Janvier, ils redoublèrent le leur, & toujours infructueusement contre les nouveaux ouvrages de la batterie de Saint-Charles, que les bombes & les carcasses enflammées ne purent endommager. Enfin, les assiégés tentèrent une seconde sortie; mais on étoit sur ses gardes, & ils rentrèrent précipitamment dans leurs lignes, avant de s'être exposés au feu de l'artillerie.

Difficulté de ravitailler Gibraltar. Le scorbut y fait de grands ravages.

Cependant on manquoit de vivre à Gibraltar, & rien n'étoit plus difficile que de ravitailler cette Place. Trois bélandres ôsèrent le tenter, & l'une fut prise le 11 Janvier, par deux felouques en station à Tanger. Les deux autres

1782. parurent le 16, au Sud de la pointe de Carnero ; elles dirigeoient leur marche vers Gibraltar, d'où elles furent écartées par une division de cinq barques cannonières, qui leur en fermèrent le passage. Cette division soutenue de quelques chebecs & frégates sortis d'Algézire, donna la chasse aux deux bélandres & les poursuivit jusqu'à ce qu'on les eût absolument perdu de vue. Mais deux frégates angloises & de petites barques de Portugal entrèrent dans le port à la faveur de la brume, avec les provisions dont elles étoient chargées. Ce rafraîchissement rendit la vie à plusieurs Soldats attaqués du scorbut, dont l'usage trop constant des viandes salées avoit favorisé les ravages parmi les troupes de Gibraltar. Cette cruelle maladie enlevoit chaque jour cinq ou six hommes à la garnison. On apprit d'ailleurs par un Soldat déserteur, que le feu des Espagnols l'avoit beaucoup diminuée, & que les assiégés attendoient avec impatience, l'escadre angloise qui devoit leur amener, au premier moment, un

renfort de nouvelles troupes. On se proposoit, à leur arrivée, de faire une sortie générale contre les lignes espagnoles. Enfin, l'on sut que le Gouverneur Elliot se disposoit à renvoyer sur les deux frégates pourvoyeuses, les soixante prisonniers faits dans la journée du 27 Novembre. 1782.

Que la garnison de Gibraltar n'est point effrayée par toutes les menaces d'un siége, dont elle prévoit l'issue.

Quoique chargés de munitions de guerre & de bouche, les dix-sept navires entrés dans le port de Gibraltar depuis le commencement de Février jusqu'à la mi-Mars, ne suffisoient point à son approvisionnement, & ne pouvoient suppléer longtems à la consommation journalière. C'étoit donc un sûr moyen de réduire la Place, que de s'en tenir au blocus, & de s'attacher uniquement à couper les communications avec Gibraltar ; mais ce moyen trop lent pour l'impatience des troupes, ne paroissoit point assez glorieux au Conseil de Madrid, où l'on ne comptoit pour rien l'acquisition de Gibraltar, si l'on n'y joignoit la gloire de l'avoir emporté de vive force. Toutes les mesures furent dirigées en

1782. conséquence sur ce plan de conquête, & tous les préparatifs annoncèrent désormais le projet bien formé d'un assaut aussi meurtrier qu'infructueux. D'après ces mesures, on frétoit à Cadix, pour le compte de Sa Majesté Catholique, tous les gros bâtimens employés au Commerce des Indes ; on les radouboit de manière à soutenir le plus grand feu. Leur destination étoit de faire les approches du môle neuf & de la pointe d'Europe. On faisoit passer à Algésire des trains de la plus grosse artillerie ; & dès les premiers jours de Mars, on y comptoit déjà un grand nombre de chaloupes & de bateaux chargés de mortiers, & de canons du plus fort calibre. Malgré tous ces apprêts menaçans, on sut par les déserteurs anglois, que la garnison de Gibraltar s'étoit rassurée au point d'attendre avec impatience, l'instant d'un assaut, dont elle prévoyoit l'événement.

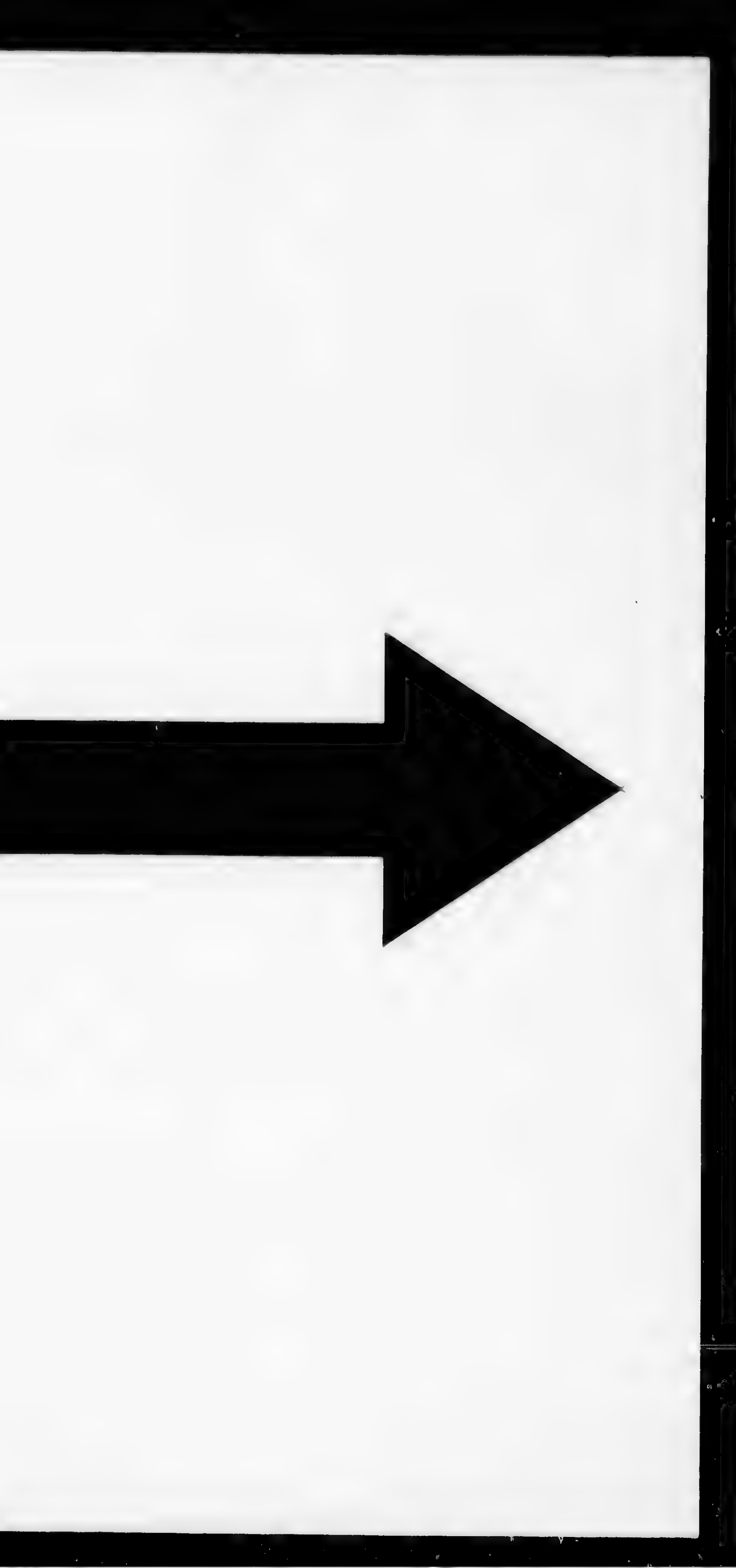
Quoique le vœu général de la nation espagnole, fût pour le siége de Gibraltar, il s'y trouvoit cependant des spéculateurs prévoyans qui en re-

Que cette grande entre-

doutoient le danger, & tout le monde ne s'accordoit pas encore sur la réalité de cette entreprise. Quelques-uns la croyoient différée jusqu'à l'issue de l'expédition projetée contre la Jamaïque, dont le succès eût, sans doute, remis les Espagnols en possession de Gibraltar, sans répandre tout le sang que devoit coûter l'attaque régulière de cette place inaccessible. Mais le retard de cette grande entreprise tenoit à d'autres obstacles ; & si le vœu des Espagnols & le choix non déclaré du Monarque, appeloient le Duc de Crillon à l'honneur de la diriger, la bienséance & les égards dus à ses concurrents, exigeoient qu'on ne précipitât point sa nomination. Don Martin Alvarez, Commandant du Blocus, avoit sur-tout des prétentions à faire valoir contre le vainqueur de Minorque; les services de cet Officier espagnol, étoient appuyés de recommandations très puissantes auprès du Roi d'Espagne. Sa Majesté Catholique devoit consulter dans ce choix, & son inclination naturelle, & les intérêts de la nation espa-

1782. prise est différée. Cause de ce retard.





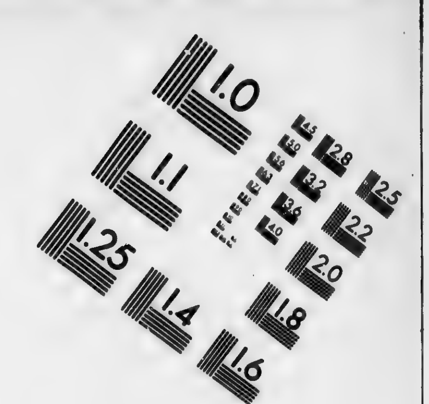
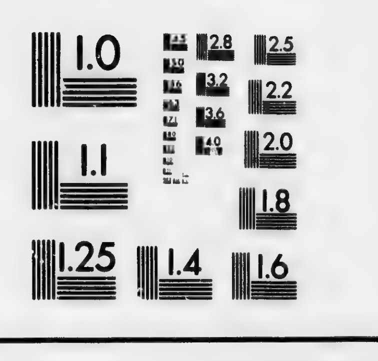


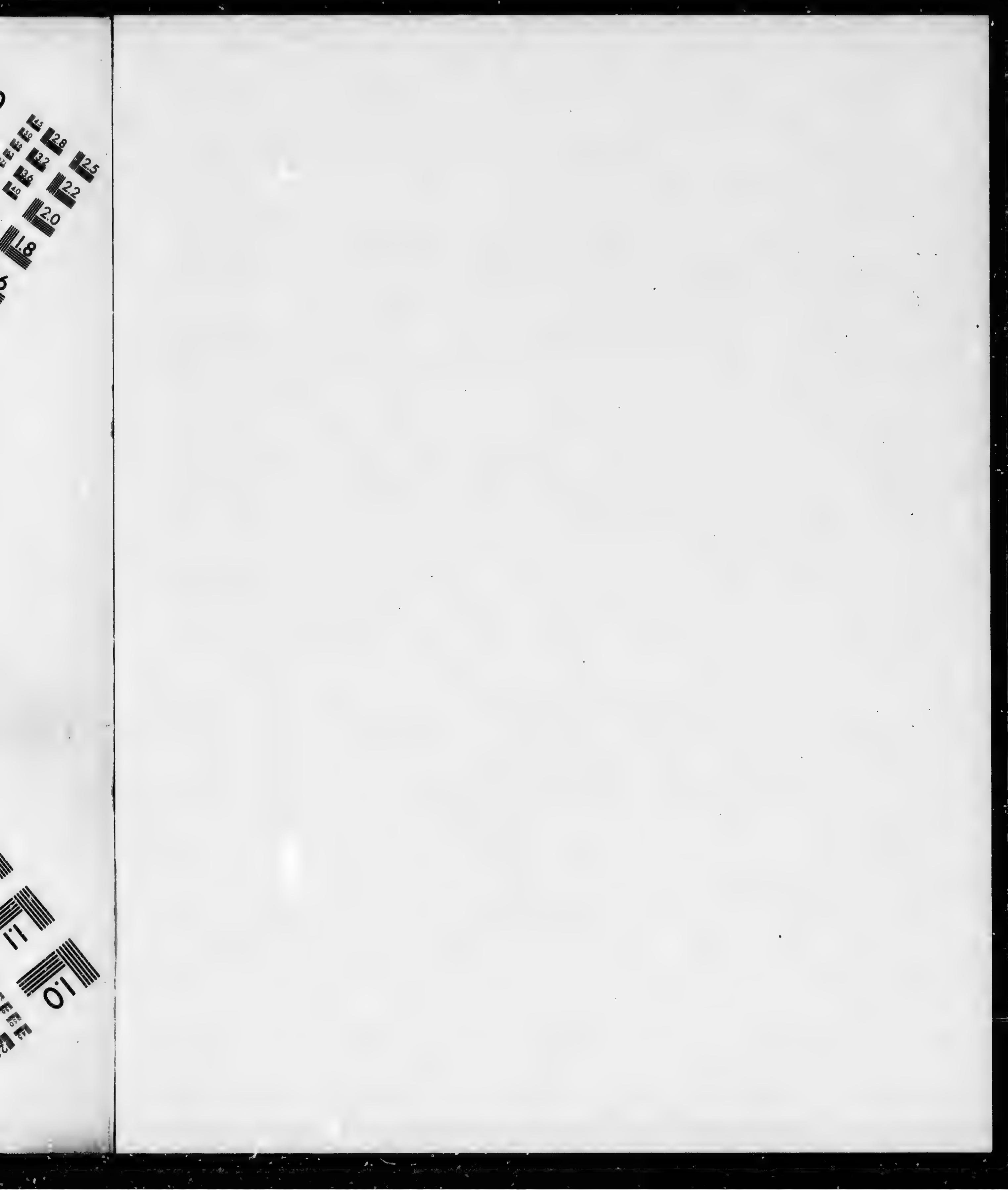
IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



1782. gnole. Ce fut pour les concilier, qu'elle donna la préférence au Duc de Crillon; mais ſa nomination ne devoit être déclarée qu'à l'arrivée du Général, qui, débarqué tout récemment à Barcelone, étoit attendu à Madrid dans les premiers jours d'Avril. Il arriva le 15 au Château d'Aranjuez, où il y eut de fréquentes conférences avec le Roi & ſes Miniſtres, toutes relatives au ſiége de Gibraltar. On y diſcuta les divers plans d'attaque, tant de fois remis ſous les yeux de la Cour, depuis quinze années. Parmi tous ces projets, on avoit ſur-tout diſtingué celui de M. de Valliere, Lieutenant-Général au ſervice de la France; celui de M. Gauthier, Conſtructeur à Cadix; celui du Directeur du génie, & un quatrième de l'Ingénieur en chef du camp de Saint Roch. M. d'Arçon en avoit un cinquième à propoſer; & il ſe tint un Conſeil des Miniſtres & des Généraux, où ce dernier plan fut examiné. Il parut réunir tous les avantages que les quatre autres préſentoient ſéparément. Le Duc de Crillon l'adopta ſans reſtriction, &

Le Duc de Crillon eſt nommé pour la diriger.

Divers plans d'attaque. Celui de M. d'Arçon eſt préféré.

M. d'Arçon eut ordre de partir le 21 Avril pour Algézire. Il y fut devancé par les bâtimens chargés de batteries destinées à l'attaque des Môles, & qu'on avoit fait escorter par cinq vaisseaux de ligne, dont la mission étoit de croiser vers le Détroit. Cet habile Ingénieur trouva cent soixante-seize canons de fonte au camp de Saint-Roch; & bientôt cinquante autres y arrivèrent de Ciudad-Rodrigo. On attendoit chaque jour à Algézire, les bâtimens de Cadix, qui devoient être disposés en batteries flottantes; mais on avoit beau hâter les immenses préparatifs de cette audacieuse expédition, l'opinion de M. d'Arçon étoit qu'on ne pourroit entamer le siége qu'à la fin du mois d'Août. 1782.

Hommages rendus aux talens du Duc de Crillon.

La présence du Capitaine Général n'étoit point encore nécessaire au camp de Saint-Roch, & le Duc de Crillon ne devoit quitter la Cour de Madrid, que dans les derniers jours de Mai. Il y jouissoit des hommages rendus à l'un des grands noms que l'histoire a consacrés; hommages si flatteurs, quand on les

1782. doit ſur tout, à l'éclat des vertus qui ſont l'unique appui des grands noms. Cet avantage ne fut point conteſté à l'illuſtre deſcendant de l'ami de Henri IV, & la voix des Souverains ſe mêla dans cette occaſion aux acclamations de leurs ſujets, pour célebrer les talens & l'héroïſme de ce digne héritier d'un grand homme. On ſe rappelle avec attendriſſement les paroles flatteuſes que l'auguſte Monarque françois adreſſa au jeune Comte de Crillon, qui lui fut préſenté immédiatement après la conquête de Minorque. On a lu avec une égale émotion celles que le Roi d'Eſpagne avoit adreſſées au Duc lui-même, à ſon retour de cette grande expédition ; on ne ſera pas moins ému à la lecture de cette lettre que Sa Majeſté Impériale lui écrivit dans les mêmes circonſtances :

Lettre de l'Empereur au Duc de Crillon.

« MON GÉNÉRAL, tant que j'ai » vu Votre Excellence lutter ſeule » contre les difficultés qu'on ren- » contre ordinairement dans toutes » les Cours, dès qu'on veut bien » faire & ſe montrer ſupérieur à la » multitude, ... je me ſuis conten-

» té d'adreſſer des vœux au Ciel,
» pour que les deux Souverains, 1782.
» que vous avez l'honneur de ſer-
» vir & que j'aime avec la plus
» grande tendreſſe, comme amis &
« comme alliés, reconnuſſent les
» talens de Votre Excellence, &
« prononçaſſent enfin, *je le veux*,
» ſans vous refuſer aucun des
» moyens néceſſaires pour agir ef-
« ficacement. Mais à préſent que
» Votre Excellence a terminé glo-
» rieuſement ſon entrepriſe, que
» par vos ſages diſpoſitions, le
» fort Saint-Philippe & toute l'Iſle
» de Minorque ſe trouvent au pou-
» voir du Roi, & que Votre Excel-
» lence a eu aſſez d'empire ſur
» elle même, pour laiſſer crier &
» douter, & aſſez de patience pour
» vaincre, en épargnant le ſang des
» hommes qui vous étoient confiés,
» & qui ſont toujours d'un prix
» ineſtimable; à préſent, dis-je,
» ce n'eſt plus le tems de me bor-
» ner au ſilence; & je ſuis en état
» de rappeller à Votre Excellence,
» le Comte de FALKENSTEIN,
» à qui elle fit la faveur de montrer
» une partie de l'Eſpagne & d'être

1782. » ſon bon Compagnon, tant à che» val qu'en *Colleras* (1). Depuis ce » moment M. le Duc, il ne m'eſt » pas reſté le moindre doute ſur » votre zèle à entreprendre, & ſur » votre valeur à exécuter des cho» ſes où les autres ne trouveroient » que des difficultés. Agréez mes » plus ſincères félicitations. Quoi» qu'en cette occaſion vous en re» ceviez beaucoup, parce qu'en » effet vous les méritez, j'eſpère » que vous ne ſerez pas indifférent » à ce témoignage, de la part d'un » étranger qui ſe tient à quatre » cens lieues de Votre Excellence, » & qui fait profeſſion d'eſtimer » l'honneur, la valeur & le patrio» tiſme: je prie Votre Excellence, » en conſervant ſon ſouvenir, de

(1) On appelle ainſi en Eſpagne, les attelages des mules qui portent de gros *colliers*. M. le Duc de Crillon étoit à Bayonne lors du paſſage de l'Empereur dans cette ville. Sa M. I. voulut mettre le pied en Eſpagne; mais elle n'avoit point d'attelage; M. de Crillon lui prêta le ſien & l'accompagna juſqu'à Saint-Sébaſtien. C'eſt à ce petit voyage, que l'Empereur fait alluſion dans ſa lettre.

» me croire toujours, mon cher » Général, votre très-affectionné » JOSEPH ».

1782.

Feu violent de la part des assiégeans & des assiégés.

Cependant on faisoit au camp de Saint-Roch tous les travaux nécessaires pour se garantir d'une surprise. De nouveaux secours étoient entrés dans Gibraltar, & le Commandant du blocus craignoit une sortie des assiégés; le projet en avoit transpiré jusqu'au camp, & don Alvarez y préparoit les troupes, en donnant toutes les nuits de fausses allarmes, pour qu'au premier signal, on les trouvât disposées à une vigoureuse défense. Pendant tout le mois d'Avril, les travaux du camp n'eurent d'autre objet, que d'éviter cette surprise. On garnit de canons tous les endroits par où l'ennemi pouvoit diriger ses approches; & l'on augmenta de six pièces la batterie de Saint-Martin, qui enfiloit la Porte-de-terre. Graces à ces précautions, la sortie n'eut pas lieu; mais les assiégés s'en dédommagèrent en redoublant leur feu, qui devint si vif, qu'ils tiroient jusqu'à cinq cens coups de canon par heure. Une de

1782. ces vigoureuſes canonnades tua dans un ſeul jour quarante hommes aux Eſpagnols, & leur en bleſſa davantage; les Ingénieurs, D. Joachim Villanueva & D. Matthias Octave de Tolede, furent du nombre des premiers. Le feu des Eſpagnols ne faiſoit pas de moindres ravages dans la place où le ſcorbut exerçoit les ſiens avec une telle furie, qu'il y avoit peu de Soldats qui n'en fuſſent plus ou moins affectés. La Garniſon qui d'abord avoit paru braver les menaces de l'ennemi, commençoit à reſſentir la crainte, à la vue des formidables apprêts d'un ſiége, dont MM. de Crillon & d'Arçon alloient avoir la conduite. Trente mille hommes d'excellentes troupes, devoient ſeconder les efforts de ces Chefs redoutables. On voyoit arriver de toutes parts, au camp de Saint-Roch, des tranſports d'artillerie & de munitions de guerre; mais rien ne dut effrayer le Gouverneur & la Garniſon de Gibraltar, comme les redoutables machines, dont M. d'Arçon fut l'inventeur. Je veux parler de ces batteries flottantes

Effets des batteries flottantes exagérés.

1782.

qu'on disoit être à l'épreuve du canon & de la bombe, dont l'explosion terrible devoit mettre en cendre tous les ouvrages de Gibraltar, & réduire cette place à subir le sort de la forteresse de Saint-Philippe. On verra tout-à-l'heure, que les effets de ces machines fulminantes étoient éxagérés dans l'opinion publique. Quoi qu'il en soit, le Prince de Nassau qui devoit en commander une, étoit parti le 6 Mai, accompagné d'une nombreuse jeunesse, dont l'intrépidité brûloit de se signaler dans le service périlleux de ces flottantes citadelles.

Que le Prince de Nassau doit commander une de ces machines.

Le reste du mois fut employé au transport des troupes; & dans les premiers jours de Juin, on comptoit plus de vingt mille hommes devant Gibraltar. Cent bâtimens & neuf ou dix bataillons étoient arrivés de Minorque avec des munitions de toute espèce. La joie, l'abondance, & la santé régnoient dans le camp de Saint-Roch qui offroit par-tout l'aspect d'une ville. Les troupes y avoient construit de petites maisons de bois, dont la distribution régulière for-

Que le camp de Saint-Roch est l'image d'une ville.

moit des eſpèces de rues. Celles
1782. qu'habitoient les Officiers étoient
bâties en briques, & chacune avoit
un petit jardin où l'on cultivoit des
fleurs & des légumes.

Obſervatoire d'où l'on voit ce qui ſe paſſe à Gibraltar. Arrivée du Duc de Crillon.

Depuis l'arrivée du renfort de
Mahon, le feu de la place aſſiégée
s'étoit beaucoup ralenti, & celui
des Eſpagnols devenoit chaque jour
plus violent. Le 11, une bombe lancée de la cinquième batterie, alla tomber ſur un des ouvrages de la place, y fit un ravage affreux, & tua ou bleſſa ſoixante-dix Soldats. On avoit élevé ſur la rive gauche du Guadron un obſervatoire d'où l'on pouvoit apprécier les effets de cette exploſion. C'étoit de-là qu'on appercevoit toutes les manœuvres de la garniſon de Gibraltar, & qu'on s'aſſura du nombre de ſes défenſeurs, alors porté à ſix mille cinq cens hommes. De cet obſervatoire, on vit la pompe funèbre du Chevalier Grimm, premier Ingénieur de la place, & qui avant ſa mort, avoit tout diſpoſé pour une vigoureuſe réſiſtance.

Le 18 Juin.

Mais le Duc de Crillon venoit d'arriver au Camp, & ſa préſence animoit tous les ou-

vrages. Rien n'étoit plus imposant que les préparatifs de ce fameux siége, dont le spectacle excita, dit-on, la curiosité du Roi de Maroc. On prétendit que Sa Majesté Maure avoit demandé de se trouver à cette grande expédition, au succès de laquelle il voulut concourir en faisant passer huit mille bœufs au camp de S. Roch. 1782.

Que M. le Comte d'Artois est en route pour se rendre au camp.

On y attendoit un témoin plus cher au assiégeans, & dont la présence devoit contribuer à applanir les difficultés inévitables dans une aussi grande entreprise. M. le Comte d'Artois étoit en route pour Madrid, où il ne devoit séjourner que peu de tems, & se rendre ensuite devant Gibraltar. Il devoit être accompagné du Prince de Nassau, qui se destinoit à commander une batterie flottante. Le 18 Août il y en avoit déjà trois à-peu-près achevées. On avoit porté jusqu'à dix, le nombre de ces terribles machines, dont l'invention appartenoit à M. d'Arçon; elles devoient être garanties de la submersion par la sur-épaisseur des

1782. redoublemens des bordages, & à l'abri d'être incendiées, au moyen d'une circulation aqueuse répandue dans les épaisseurs des masses de bois, exposées à la pénétration des boulets rouges. Arrêtons un moment l'attention du lecteur sur la construction de ces formidables citadelles.

Construction des batteries flottantes.

Dix vaisseaux de commerce furent achetés & destinés pour être convertis en batteries flottantes; ils furent rasés & recouverts d'un blindage incliné, composé de trois épaisseurs contigues de pièces de bois de chêne d'un pied d'écarissage. Les bombes ne pouvoient percer cet appareil. La partie de bas-bord qui devoit faire face à l'Ennemi étoit renforcée par un redoublement de bois de chêne de cinq pieds d'épaisseur. Les plus grandes de ces batteries portoient vingt deux pièces de canon, de vingt-quatre, partagées en deux batteries, l'une de dix & l'autre de onze canons. Ces dix batteries devoient présenter un ensemble de 155 pieces de canon.

1782. Premières diſpoſitions du Gouverneur Elliot contre les batteries flottantes.

Quant aux ouvrages de terre, le Duc de Crillon étoit allé les viſiter avec M. de Laſcy, Général de l'Artillerie; il les trouva formidables, & s'en promit de grands effets contre la place aſſiégée. Juſqu'alors, le Gouverneur Elliot avoit dirigé de ce côté-là tous les travaux de la garniſon. Informé de la conſtruction des batteries flottantes, il tourna ſon attention vers ces fulminantes machines, & fit creuſer dans le roc, de profondes cavités à l'inſtar de ces vaſtes mortiers, pratiqués dans les rochers de l'iſle de Malthe. Il ſe propoſoit, dit-on, d'en faire uſage, non pour lancer des bombes, mais pour répandre au loin, & particulierement ſur les batteries, un déluge de pierres & d'autres matières deſtructives, qui couvrant la mer l'eſpace d'un quart de mille, n'auroient pas manqué de couler bas les vaiſſeaux, ou d'écraſer les équipages accueillis de cette épouvantable grêle. On verra tout-à-l'heure, qu'on devoit oppoſer à ces châteaux flottans des moyens de dé-

sense encore plus efficaces.

1782.

M. le Comte d'Artois & M. le Duc de Bourbon visitent les ouvrages de terre. Satisfaction des Princes.

Cependant, M. le Comte d'Artois étoit arrivé au Camp dans la matinée du 15 Août. Son premier soin fut d'aller examiner les travaux du siége; il fut accompagné du Duc de Crillon, & des principaux Officiers de tranchée. Cette visite dura près de deux heures. Le lendemain 16, M. le Duc de Bourbon étant arrivé, il alla avec M. le Comte d'Artois, visiter les travaux qui avoient été faits la nuit précédente, & qui consistoient en une parallele qui s'étendoit d'une mer à l'autre. On devoit y élever une batterie de 120 pièces de canon, 60 mortiers & 30 obusiers.

Cette attaque du côté de la terre, étoit destinée à agir auxiliairement sur les revers des deux fronts de la place, attenants au vieux môle, lesquels devoient être attaqués directement du côté de la mer, par les batteries flottantes. Les troupes Espagnoles occupoient la droite de la parallele, & les François la gauche; mais avant que de les suivre dans

dans leurs diverses opérations, il est nécessaire d'en faire connoître le théâtre. 1782.

Situation de Gibraltar. Que l'art & la nature le défendent également.

La baie de Gibraltar, dont la direction est sur le Nord, peut avoir cinq lieues de profondeur du côté de l'Est, son entrée est fermée par un rocher, & à l'Ouest, elle a un cap qu'il faut doubler pour entrer dans l'Océan. Au fond de la baie est la ville d'Algésire, située vis-à-vis celle de Gibraltar. Le Camp de Saint-Roch s'étendoit sur un terrein sablonneux, à environ deux mille toises de la place; les forts Saint-Philippe & Sainte-Barbe terminoient les lignes Espagnoles. La montagne de Gibraltar peut avoir une lieue de longueur, sur un quart de lieue de largeur, & mille pieds dans sa plus haute élévation. Le côté de l'Est opposé à la place, offre dans toute sa longueur un roc vif & coupé à pic; ce qui le rend inattaquable. L'extrémité du Sud, qu'on nomme la pointe de Roch, se termine à la mer par un bord escarpé de six à huit pieds de hauteur dans plu-

1782. sieurs parties. Ce bord est fermé par une muraille solide, qui porte une batterie de quelques pièces de canon. En arrière de cette muraille, s'éleve un plateau entouré d'escarpement de vingt cinq à trente pieds d'elévation. Les Assiégés avoient sur ce plateau un Camp qui communiquoit à un autre Camp baraqué, dans le quartier du grand Hôpital. La ville qui s'étend à l'Ouest, le long de la mer, a beaucoup de longueur, & peu de largeur; elle est fermée par une simple muraille, baignée par la mer. Cette muraille est couronnée par une batterie dans toute sa longueur, presque sans interruption. Sur cette étendue les Anglois avoient jetté en avant, & jusqu'à la mer, trois ouvrages considérables. Le premier qui est au Nord, a cent toises de long, & se nomme le vieux Môle; on venoit d'y élever une batterie formidable contre les ouvrages de Saint Roch. Au milieu étoit le Môle des chaloupes, dont la batterie protégeoit le mouillage. Le Môle neuf paroissoit le

plus foible des trois ouvrages. Le front qui regarde l'attaque de terre consistoit en deux bastions réunis par une courtine. Ce front couvert par un fossé, une demi-lune, un chemin couvert & un glacis contreminé, étoit encore renforcé par la difficulté de l'accès, au moyen d'une inondation qui défendoit l'approche d'une langue de terre comprise entre le rocher & la mer, par laquelle on arrive à la place. Le côté du Nord qui faisoit face aux lignes Espagnoles, étoit le point d'ataque le plus formidable qu'il y eût en Europe. Dans cet endroit, le rocher s'éleve à sa plus grande hauteur, & les Anglois l'avoient garni de batterie qui, plongeant sur celles des Espagnols, y faisoient pleuvoir une grêle de bombes & de grenades. Depuis trois ans, on s'obstinoit à vouloir entamer la place de ce côté-là, & cent mille hommes des meilleures troupes auroient échoué dans cette entreprise. 1782.

Le projet de M. d'Arçon avoit été adopté. Suivant son plan, la

Plan d'attaque de M d'Arçon.

1782. grande attaque devoit se faire du côté de la mer, celle de terre devoit être auxiliaire, & avoit pour objet de ricocher sur les revers des fronts qui devoient être attaqués par mer. Après avoir achevé la parallele dont on a fait mention, on se proposoit de faire jouer les batteries distribuées dans toute son étendue, d'écraser celles de la montagne, de battre à ricochet le front bas, situé entre la mer & le rocher, & de continuer ce feu pendant quinze jours, à raison de cinquante coups par pièce en vingt-quatre heures. Ce terme expiré, la marine Espagnole devoit travailler à l'embossement des batteries flottantes, dont les feux devoient se diriger & se réunir sur le vieux Môle; à ces batteries flottantes devoient se joindre trente chaloupes canonnières, & trente bombardes qui, avec les feux auxiliaires de l'attaque de terre, formoient un ensemble de quatre cent vingt-cinq bouches à feu. Si on parvenoit à faire taire celui de la place, les batteries flottantes devoient s'ap-

procher à la distance nécessaire pour battre en brèche, & faciliter un assaut qui ne pouvoit manquer d'être sanglant. 1782.

Danger que bravent M. le Comte d'Artois & M. le Duc de Bourbon.

En attendant une attaque générale, il se faisoit de part & d'autre un feu plus bruyant que meurtrier. Les Princes alloient journellement à la tranchée. Le Duc de Crillon leur représenta le danger qu'il pouvoit y avoir. *A quoi serois-je bon ici*, lui répondit M. le Comte d'Artois, *si je ne venois pas encourager ces braves travailleurs?*

Heureux essai des batteries flottantes. Elles gagnent leurs différentes stations.

Dans les premiers jours de Septembre, les ouvrages touchoient à leur perfection, tant pour l'attaque de terre, que pour celle de mer. Les batteries flottantes venoient d'être achevées. L'essai qui s'en fit ne fut relatif qu'à la marche & à la manœuvre de ces machines, il répondit parfaitement aux espérances de cet habile Ingénieur. Enfin le jour fut indiqué pour une attaque générale, & dans la matinée du neuf, l'artillerie de terre com-

1782. mença à faire feu sur la place. Les trois jours suivans, on s'en tint à cette première attaque, & ce fut avec un succès qui sembloit promettre la réduction de Gibraltar, à la première explosion des batteries flottantes. Le treize, le vent se trouvant favorable, elles levèrent l'ancre sur les sept heures du matin, & vinrent prendre leurs stations à diverses distances, en s'éloignant vers la droite du point d'attaque qui avoit été indiqué. La *Pastora* de vingt-quatre canons, commandée par D. B. Moreno, marchoit en tête de l'avant-garde; elle étoit suivie de la *Tallapiedra* de vingt-trois canons, aux ordres du Prince de Nassau. Malgré le feu vif & constant de l'ennemi, ces deux batteries s'embossèrent à environ deux cens toises de la place, & dirigèrent sur le champ leurs bordées contre Gibraltar; les huit autres batteries flottantes arrivèrent successivement à diverses stations, & en s'éloignant plus ou moins des fronts qui étoient en arrière du

1782.

vieux Môle, ſur leſquels toutes les attaques devoient ſe réunir ; pendant ce tems les lignes Eſpagnoles & Françoiſes continuoient leur feu dans l'unique vue, comme on l'a dit, de concourir avec les batteries flottantes, en battant à revers les fronts attaqués par mer. On s'étoit propoſé de faire avancer pluſieurs diviſions de barques canonnières ; mais divers accidens ne permirent pas d'exécuter ce projet, convenable à la circonſtance. Il entroit auſſi dans le plan d'attaque, de faire approcher des vaiſſeaux de ligne, pour opérer une diverſion vers la pointe de Roch. D'autres obſtacles ne le permirent pas.

Nouvelles diſpoſitions du Gouverneur. Effet des boulets rouges lancés contre les batteries flottantes.

Cependant le feu ſe ſoutenoit de part & d'autre, avec une égale vivacité, & dura pendant cinq heures. Celui des Eſpagnols parut avoir l'avantage. Les batteries Angloiſes furent réduites au ſilence, & le Gouverneur Elliot ſembla ſe réſigner au ſort dont on l'avoit menacé ; mais ſur les quatre heures du ſoir, voyant que l'action des batteries flottantes languiſſoit, &

1782. que l'attaque auxiliaire de terre restoit dans le silence, le Gouverneur de Gibraltar ramena sa garnison au service de toutes les batteries du rempart, & continua le feu des boulets rouges qui n'avoit point été interrompu.

Jusque-là, on avoit éteint avec facililité tous les boulets de cette espèce, mais une circulation aqueuse qui devoit préserver les bords, ayant été manquée dans la précipitation de la construction, il falloit employer les mains des hommes pour éteindre ces boulets, ce qui devint d'autant plus difficile, lorsque les feux cessèrent de balancer ceux des assiégés. Alors l'inquiétude augmenta, il paroissoit facile de retirer les batteries flottantes & de les éloigner de la place, mais des circonstances fâcheuses en empêcherent, & comme on craignit qu'en les abandonnant, l'ennemi ne s'emparât des équipages & ne profitât de l'artillerie de bronze qu'elles portoient, on ordonna aux Commandans de chaque batterie d'en évacuer les hommes, & l'on y mit le feu.

Ce terrible échec des armées combinées devant Gibraltar, n'avoit point ralenti l'ardeur des troupes, & l'on se promettoit toujours ou de l'enlever de force, ce qui étoit impraticable, ou de le réduire par famine, ce qui n'étoit pas impossible avec le concours des élémens; & malheureusement ils ne devoient point favoriser ce projet. Cependant, Gibraltar avoit plus que jamais besoin d'être ravitaillé, & l'on venoit de prendre d'assez bonne mesures pour empêcher l'Amiral Howe d'y faire passer son convoi. Deux jours avant la malheureuse tentative des batteries flottantes, Don Cordova s'étoit réuni avec toute son armée, aux six vaisseaux de ligne qui croisoient depuis longtems dans la baie d'Algésire. Cette armée supérieure à celle de l'Amiral de huit ou dix vaisseaux, étoit un épouvantail bien fait pour justifier les lenteurs de Howe qu'on affectoit d'attribuer, en Angleterre, à la contrariété des élémens. Mais il est probable que l'intention du Gouvernement n'avoit point été de secourir Gibraltar. Dès le premier

1782.

La mission de l'Amiral Howe étoit-elle de secourir Gibraltar?

Septembre, la flotte britannique se
1782. trouvoit en état de faire route vers le détroit ; le vent étoit favorable, & ne cessa point de l'être jusqu'au 17. Avec un pareil vent, l'Amiral devoit arriver en dix jours à Gibraltar ; mais il n'y avoit pas un moment à perdre, & trois jours de retard pouvoient rendre vains tous les frais de cet armement. Le siége de la Place se continuoit avec la plus grande vigueur, & l'on s'attendoit à chaque instant, à la voir foudroyer par les batteries flottantes. Cependant l'Angleterre se conduisit en cette circonstance, comme s'il n'eût été question que de gagner du tems, & que son salut eût dépendu de la lenteur des opérations. Au lieu de cingler vers la Méditerranée, l'Amiral se porta dans les dunes, sous prétexte d'observer les Hollandois qui ne faisoient aucun mouvement. Après une absence de quelques jours, il reparut à Plymouth, d'où il mit enfin à la voile le 11 Septembre. Le 13, il étoit encore à Cork sur les côtes d'Irlande. Après tous ces délais volontaires, la flotte angloise fut re-

tardée par de véritables obſtacles ; les vents changèrent, & ſa navigation devint très-laborieuſe. Le 9 Octobre, l'Amiral étoit à peine à la hauteur du cap Saint-Vincent. Suivant ſa relation, il s'étoit flatté de rencontrer l'ennemi devant le cap Marie ; comme s'il eût pu ignorer ce que tout le monde ſavoit, que depuis près d'un mois, les flottes combinées avoient établi leur ſtation dans la baie de Gibraltar. Quoi qu'il en ſoit, voici les principales circonſtances du ravitaillement de cette Place, telles que les préſente le rapport de l'Amiral Howe. 1782.

Ravitaillement de Gibraltar. Relation de l'Amiral Howe.

« Dans la matinée du 11, j'entrai, » dit-il, dans le détroit, & ſur le ſoir » il s'offrit pour les vaiſſeaux d'approviſionnement, une occaſion » très-favorable de gagner le mouillage de leur deſtination, ſans être » moleſtés par l'ennemi ; mais faute » d'attention à quelques circonſtances relatives à la navigation, des » trente-un navires qui, pendant la » traverſée, avoient marché de conſerve avec la flotte, quatre ſeulement remplirent leur objet. Ce-

1782. » pendant, il s'étoit élevé dans la » nuit du 10, une tempête qui avoit » fort maltraité les escadres com- » binées. Deux vaisseaux à deux » ponts s'étoient échoués sur le » rivage ; un troisième perdit son » mât de mizaine & son beaupré ; » un quatrième fut pris, après avoir » été jetté aux pieds des ouvrages » de la Place ; deux autres étoient » sortis de la baie gouvernant du » côté de l'Est. Dans la soirée du » 13, l'ennemi fit un mouvement » avec le reste de ses forces, pour » empêcher que les autres navires » d'approvisionnement n'entrassent » dans Gibraltar. La flotte britan- » nique étoit alors formée en ordre » de bataille à la hauteur de Fange- » rolle ; il parut s'y porter avec l'in- » tention de la combattre ; mais sur les » neuf heures, il prit le parti de ser- » rer le vent, amures à babord. Le » lendemain matin nous étions au » Sud, à six ou sept lieues des en- » nemis ; le vent passa bientôt à l'Est, » & nous saisîmes cette occasion de » faire avancer les autres navires » avitailleurs ; le 18, ils mouillèrent » tous dans la baie Rosia. Les trou-

» pes distribuées sur les vaisseaux
» de guerre débarquèrent en même 1782.
» tems, avec des munitions de toute
» espèce. Lorsque j'eus pourvu am-
» plement à tous les besoins de la
» garnison, je voulus profiter du
» vent pour regagner la côte de
« l'Est à travers le détroit; mais le
» 19, au point du jour, nous dé-
» couvrîmes à peu de distance au
» Nord-Est, les forces combinées de
» l'ennemi, & dans ce moment nos
» vaisseaux se trouvoient également
» éloignés des Points d'Europe & de
» Ceuta, de manière qu'ils man-
» quoient d'un espace suffisant pour
» se former en ordre de bataille, ce
» qui nous mit dans la nécessité de
» passer le détroit, & de fuir devant
» l'Amiral Espagnol. Le lendemain
» matin, les escadres combinées for-
» tes de quarante-cinq ou de qua-
» rante-six vaisseaux de ligne, con-
» servoient encore l'avantage du
» vent qui venoit de tourner au
» Nord. La flotte britannique s'é-
» tant formée pour les recevoir,
» leur laissa le choix des distances.
» Au coucher du soleil, elles com-
» mencèrent leur canonnade; jusqu'à

1782. » dix heures du ſoir, elle continua
» de toute l'étendue de leur ligne,
» mais avec très-peu d'effet. Nous
» rendîmes feu pour feu, autant
» que nous le permettoient les diſ-
» tances, qui n'étoient point à notre
» diſpoſition. Pendant toute la nuit,
» notre flotte porta les mêmes voi-
» les qu'au premier moment de la
» canonnade; mais l'ennemi ſerra le
» vent, & les deux armées ſe trou-
» vèrent bientôt ſéparées.... Quel-
» ques-uns de mes vaiſſeaux ayant
» plus ſouffert dans la journée du
» 20, qu'on ne l'avoit cru d'abord,
» il fallut deux jours pour les ré-
» parer. Le calme qui régna pen-
» dant tout ce tems, ne permettoit
» point de tirer avantage de l'oc-
» caſion qui ſe préſentoit de pour-
» ſuivre l'ennemi. On le vit pour
» la dernière fois le 21, portant au
» large vers le Nord-Nord-Oueſt,
» amures tribord. Je regrete, con-
» tinue l'Amiral Howe, qu'en ſer-
» rant le vent le plus près poſſi-
» ble, il ait empêché le plein effet
» des efforts animés des Officiers &
» Matelots de la flotte à mes or-
» dres; & ſi je m'interdis les élo-

1782.

» ges dûs aux Officiers à pavillon,
» c'eſt pour leur épargner un ſouvenir déſagréable, & ne point mettre ſous leurs yeux la retraite d'un ennemi qui leur avoit ôté le moyen de remplir l'objet de leurs ſtations, en repouſſant une attaque plus ſérieuſe. »

Autre relation extraite de la Gazette de France.

Il y a bien des erreurs, pour ne pas dire bien de la mauvaiſe foi dans cette relation, à laquelle il convient d'oppoſer celle du Général Don Louis de Cordova, & les autres Journaux tant François qu'Eſpagnols des opérations de l'Armée combinée. En voici l'extrait tel que la Gazette de France a cru pouvoir l'adopter, ſans compromettre ſa véracité ordinaire.

« Le 20 Octobre, l'armée combinée de France & d'Eſpagne, qui chaſſoit depuis deux jours celle d'Angleterre, ſe trouva, ſur les cinq heures & demie du ſoir, à portée d'engager un combat à la ſortie du détroit. Notre ligne qui avoit été formée par rang de vîteſſe, n'étoit que de trente-deux vaiſſeaux contre trente-quatre ; douze autres de nos vaiſſeaux n'a-

1782. » voient pu joindre. L'Invincible » que montoit le Comte de la Motte-» Piquet, commença le feu à la dif-» tance de deux cables; il étoit fuivi » du Guerrier, commandé par le » fieur Dupleffis-Pafcaut; du Dicta-» teur, par M. de la Clue; du Suffi-» fant, par M. de Caftelet; du Ro-» bufte, par le Marquis de Nieul, » & du Saint-Ifidro, vaiffeau efpa-» gnol. Le feu foutenu de cette di-» vifion obligea le vaiffeau de tête » de la ligne angloife d'arriver. L'In-» vincible eut alors à combattre con-» tre trois vaiffeaux à trois ponts; » mais il fut fi bien fecondé par le » Guerrier, & les vaiffeaux qui le » fuivoient, que les ennemis cédè-» rent infenfiblement & cherchèrent » à s'éloigner. Le feu s'étoit éten-» du jufques vers le centre de la » ligne. Le vaiffeau le Majeftueux, » commandé par le Vicomte de Ro-» chechouart, arriva vent arrière » fur les ennemis, & combattit lui » feul fi vigoureufement contre trois » vaiffeaux à trois ponts, que fes » adverfaires furent obligés de s'é-» loigner. Plufieurs vaiffeaux de l'ar-» mée venoient alors à toutes voiles,

» pour soutenir le Majestueux. Le » combat dura jusqu'à dix heures & » demie. Don Louis de Cordova fit » cesser le feu, parce que l'ennemi » qui s'étoit toujours replié, se trou- » voit alors hors de la portée du » canon. Le lendemain matin, les » vaisseaux anglois les moins éloi- » gnés de la flotte combinée, en » étoient à plus de quatre lieues, & » l'on perdit toute espérance de les » rejoindre.

1782.

Observations sur les manœuvres des deux armées.

De tout ce qu'on vient d'exposer, & des rapports même de l'Amiral Howe, on peut conclure, en forme de récapitulation, que jamais succès n'avoit été plus embarrassant pour l'Angleterre, que ne le fut celui du Général Elliot à Gibraltar. Toutes les forces navales de la nation étoient pour ainsi dire, confiées à l'Amiral, & ces forces se trouvoient de beaucoup inférieures aux flottes combinées. Cependant, il n'y avoit plus moyen de reculer, & il falloit se montrer dans le détroit, au risque de voir la flotte & le convoi britanniques, tomber aux mains de l'ennemi ; ce qui n'eût pas manqué d'arriver, si par un événement im-

1782. prévu, un coup heureux de la fortune ne les avoit tirés de ce mauvais pas. On a vu qu'il ne falloit pas moins qu'une tempête, pour forcer l'armée combinée à l'inaction qui sauva la flotte britannique dans cette première circonstance. Un vent d'Oueſt la jeta dans la méditerranée, & une partie du convoi ſe trouva dès-lors à portée de ravitailler Gibraltar; mais la ſituation de Howe n'en fut pas moins critique. Les vaiſſeaux de Cordova venoient d'être réparés, & il paroiſſoit impoſſible que l'Amiral pût regagner l'Océan. Les élémens vinrent encore à ſon ſecours, & le tirèrent une ſeconde fois d'affaire. La flotte combinée ſe mit à ſa pourſuite avec trente-deux vaiſſeaux, les ſeuls qui euſſent entièrement réparé les dommages du dernier ouragan. Elle atteignit près du cap Spartal ſur les côtes d'Afrique, les trente-quatre vaiſſeaux de l'Amiral qui ſe voyoit alors ſupérieur à Don Louis de Cordova. Cependant l'armée combinée mit tout en œuvre pour engager un combat auquel l'armée britannique ſe re-

1782.

fuſa de tout ſon pouvoir. Pour éviter le choc de l'avant garde ennemie, l'arrière-garde angloiſe ſe retira précipitamment aux Iſles Madère, (1) & le reſte de la flotte profita du vent, qui la pouſſoit dans l'Océan, garda toutes ſes voiles, & ne ſe battoit qu'en retraite. Il fut impoſſible aux eſcadres eſpagnole & françoiſe d'attirer l'ennemi dans une affaire générale. On ne conçoit pas comment l'Amiral Howe a pu s'attribuer l'honneur de cette journée ; comment il a pu ſuppoſer que la flotte combinée avoit ſerré le vent dans la crainte d'aborder la flotte britannique ; comment il ôſe avancer qu'il a perdu l'occaſion de remporter ſur nous une victoire complette.

Suite des obſervations.

« Si, comme le remarque un » Obſervateur, bon critique de

(1) Dans ſa relation, l'Amiral Howe ne dit rien de cette retraite précipitée de ſon arrière-garde ; mais à la rentrée du Parlement, l'Amiral Johnſtone s'en plaignit comme d'un fait inconteſtable. Lord Howe n'ôſa le nier, & toute l'Angleterre ſe tut ſur ce fait, qu'il étoit de ſa gloire d'anéantir, ſi la choſe eût été poſſible.

1782. » plusieurs opérations de cette » guerre, la flotte combinée a » raccourci de voiles; c'est qu'elle » se préparoit à combattre avec » vigueur, & qu'elle ne vouloit » pas que le vent l'emportât au-» delà de la ligne ennemie. Si » l'Amiral Howe se fût proposé » d'engager une action, & le mo-» ment étoit favorable, puisqu'il » se trouvoit supérieur en forces, » c'étoit à lui à raccourcir de voiles, » afin de ne pas s'éloigner; car il » voyoit très-bien qu'en gardant » toutes ses voiles, il évitoit néces-» sairement la flotte combinée. Il y » a plus, si l'Amiral eût été dans » l'intention de combattre, non-seu-» lement il eût raccourci de voiles, » mais abattu toutes ses voiles pen-» dant la nuit; c'étoit l'unique moyen » de ne pas s'écarter de la flotte » ennemie, & de se trouver le len-» demain à portée de renouveller » l'engagement; mais il a conservé » toutes ses voiles pendant la nuit, » comme il avoit fait pendant le » combat.... & s'est trouvé le lende-» main.....hors de portée de la flotte » combinée. D'après cette conduite

1782.

» constatée par la relation de l'Amiral » lui-même, n'est-il pas évident qu'il » a évité le combat avec toute la cé- » lérité possible ..., si l'on excepte, » continue l'Observateur, le rap- » port de l'Amiral Parker, lors du » combat de *Dogger-Banc*, telles » ont été les relations des Ami- » raux anglois pendant toute cette » guerre ».

Il conclut de toutes les manœuvres de l'Amiral Howe, que l'intention de l'Angleterre n'a jamais été de secourir Gibraltar. En effet, on est tenté de le croire, lorsqu'on fait attention aux lenteurs de l'Amiral qui seroit arrivé un mois trop tard pour sauver la place, si la fortune avoit secondé les efforts des assiégeans.

Dix-huit bâtimens anglois pris à la hauteur d'Ouessant.

Tandis que la guerre déployoit en Europe ses dernières fureurs devant Gibraltar, les Puissances belligérantes sembloient être d'accord pour s'interdire ailleurs toute espèce d'hostilité. Depuis le 26 Juin, que dix huit bâtimens de la flotte de Québec furent pris à la hauteur d'Ouessant par l'escadre combinée aux ordres de l'Amiral Don Louis

1782. de Cordova, & conduits à Breſt ſous l'eſcorte du Lion, vaiſſeau de ſoixante quatre canons détaché de cette eſcadre, il ne ſe paſſa rien d'important ſur les mers d'Europe juſqu'au 12 Décembre, époque d'un combat aſſez vif où le Médiator reſta vainqueur d'une petite eſcadre de cinq vaiſſeaux aux ordres de M. de Foligné, Capitaine de brûlot, du département de Rochefort. Cette expédition de Sir James Luttrell, commandant du vaiſſeau britannique, offre des ſingularités qui méritent attention.

Combat du vaiſſeau angloi le Médiator contre cinq bâtimens.

Le Capitaine anglois ſe trouvant à la hauteur du Ferrol, reconnut cinq voiles ſous le vent du Médiator. Il ſe diſpoſoit à leur donner la chaſſe; mais il s'apperçut bientôt qu'elles ſe formoient en ligne de bataille, & qu'elles diminuoient de voiles pour l'attendre. Le plus en avant des cinq vaiſſeaux étoit l'Eugénie, frégate de trente-ſix canons, commandée par le Capitaine Baudin; aſſez près de la frégate, étoit un bricq de quatorze canons portant pavillon américain, & à côté de celui ci, un vaiſſeau à deux

ponts, armé en flûte & appellé la Ménagère, que commandoit M. de Foligné. Immédiatement après, suivoit l'Alexandre de vingt-quatre canons, aux ordres du Capitaine Grégory, Irlandois de nation. A côté de ce vaisseau, étoit le Dauphin Royal de vingt-deux canons, destiné pour les Indes orientales. A l'exception du bricq américain, tous ces bâtimens étoient chargés au compte du Roi de France, & spécialement pour le Port-au Prince. Le Médiator continua d'approcher l'ennemi; & bientôt il fut à portée de la Ménagère, dont il reçut quelques boulets. Le Capitaine Luttrell se mit à courir des bordées; à dix heures & demie, il se jeta sur l'arrière-garde de l'escadre, & trouva le moyen d'en[illegible]r le bricq & le Dauphin Royal [illegible] s'éloignèrent à toutes voiles. [illegible]tant porté sur les trois vaisseaux, il sut par une manœuvre habile, écarter l'Alexandre de ses conserves, & se placer de manière à combattre des deux bords. Dans cette position, la première bordée qu'il tira sur le vaisseau séparé, la

1782.

1782. força d'amener pavillon. Après une légère canonade, la Ménagère & l'Eugénie forçèrent de voiles, & profitèrent du vent. Le Médiator aborda ſa priſe, lui ſignifia l'ordre de le ſuivre ou de gouverner pour l'Angleterre, & ſe mit à la pourſuite de la Ménagère, dont l'Eugénie venoit de ſe ſéparer. A cinq heures & demie du ſoir, MM. Luttrell & de Foligné recommencèrent à ſe tirer réciproquement des bordées. La canonnade dura juſqu'à neuf heures, & devint ſi vive, que le Médiator eut une de ſes vergues & ſon mât de grand perroquet emportés par le feu de l'ennemi. Le vaiſſeau anglois joignit enfin l'arrière de la Ménagère à la portée du piſtolet, & mit la barre au vent pour lui donner une bordée entière de ſes canons chargés à boulets ou à grappe. M. de Foligné s'en étant apperçu, crut devoir amener pavillon, & ſur le champ, le Médiator diſcontinua ſon feu. Il étoit alors à cinq milles de l'entrée du Ferrol, où l'on devoit avoir entendu le bruit de la canonnade. Sir James Luttrell ſe hâta de

de gagner la partie de l'Oueſt avec ſa nouvelle priſe. Sur les onze heures du ſoir, il fut joint par l'Alexandre, & quoiqu'aſſez maltraités, les trois vaiſſeaux ſe trouvèrent en état de faire petite voile. A la pointe du jour, ils découvrirent l'iſle Siſarga, à une diſtance d'environ cinq ou ſix lieues; ils apperçurent auſſi dans un grand éloignement, le Dauphin-Royal & le bricq américain qui étoient déſemparés. Le premier gouvernoit vers la terre, & le bricq ſembloit diriger ſa marche du côté de Bordeaux. Le Capitaine anglois ne crut pas devoir donner chaſſe à ces deux vaiſſeaux. Il avoit déjà fait paſſer cinquante hommes ſur la Ménagère & vingt ſur l'Alexandre; il ne lui en reſtoit plus que cent quatre-vingt dix. En ſe dégarniſſant davantage, il eût expoſé le Médiator à un péril manifeſte, & favoriſé le projet du Capitaine Grégory qui avoit comploté de faire ſoulever les priſonniers. Le ſignal d'allarme convenu étoit de tirer dans la Sainte-Barbe un canon de dix huit. Le 14 Décembre, ſur les dix heu-

1782.

Complo du Capitaine Grégory contre le Médiator.

1782. res du soir, Sir James Luttrel sentit une secousse terrible qui paroissoit venir de quelque grande explosion, & aussitôt il entendit un cri de feu. Il fut bientôt informé que le coup de canon avoit fait sauter un côté du vaisseau ; il le fit virer pour couvrir l'ouverture. Cependant la Sainte-Barbe étoit embrasée, & ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'on parvint à éteindre le feu. Il étoit aisé de convaincre Grégory, qu'on trouva habillé ainsi que ses complices, quoiqu'ils eussent feint d'aller se coucher ; ils furent mis aux fers en attendant un autre châtiment, & tout fut réparé en moins de vingt-quatre heures. Quoique fort maltraité dans ses agrès & dans sa mâture, le vaisseau du Capitaine Luttrel avoit conservé tout son équipage, & il n'y eut que dix morts & seize blessés sur l'Alexandre & sur la Ménagère.

Les troupes du Colonel Brown sont mises en déroute près de Savannah.

On a dit que l'armée de Carleton en Amérique, avoit, pour ainsi dire, mis un terme à la guerre dans cette partie du monde. En effet, les grandes opérations militaires y furent suspendues à l'instant des

premières ouvertures de paix, & dès le commencement de la campagne, les Anglois parurent s'y refuser constamment à toute affaire décisive. Il n'y eut entr'eux & les Américains que de foibles chocs où ces derniers eurent presque toujours l'avantage. Le Général Wayne, informé qu'un détachement considérable s'étoit mis en marche de Savannah, sous les ordres du Colonel Brown, partit le 24 Mai du camp d'Ebenezer, avec les Dragons de White & l'Infanterie de Posey, dans l'intention de couper l'ennemi & de l'enlever, s'il étoit possible. Après une marche pénible, son avant-garde arriva sur le minuit dans la route d'Ogechée, environ à quatre milles au Sud-Ouest de Savannah. Il y surprit les Anglois; & comme la réussite dépendoit du moment, quoique très inférieur en forces, le Général américain ne crut pas devoir attendre son arrière-garde. Il ordonna la charge; & au même instant, sa petite troupe marcha vers l'ennemi à pas redoublés, & la bayonnette au bout du fusil. Cette manœuvre hardie déconcerta

1782.

1782. les Anglois, qui, après une résistance confuse & mal ordonnée, se précipitèrent dans les bois & dans les marais où ils abandonnèrent leurs armes & leurs chevaux. Les Américains en recueillirent trente ou quarante, & firent beaucoup de prisonniers, parmi lesquels on distinguoit le Lieutenant-Colonel Douglas. La dispersion des troupes de Brown, ne permit pas d'en assigner la perte avec précision ; mais on juge bien qu'elle dût être considérable. Ce Général ne trouva lui-même son salut que dans une longue & pénible fuite. Il reparut à Savannah la seconde nuit après cette déroute, mais sans être accompagné d'aucun de ses gens. Après avoir rafraîchi sa petite armée, le Général américain la fit avancer à la vue des lignes ennemies dans l'intention de provoquer la garnison angloise. Elle n'accepta point ce défi, & le Général Clarke se tint constamment dans ses redoutes. Wayne n'espérant pas de l'attirer en rase campagne, effectua sa retraite en bon ordre, & regagna le camp d'Ebenezer, où il arriva

sans autre perte que cinq morts & deux ou trois blessés. 1782.

Le début des mêmes troupes dans l'affaire du 23 Juin, fut moins glorieux pour les Américains ; mais comme on le verra tout-à-l'heure, la victoire ne fut retardée que par une méprise. Un parti de cent soixante Indiens égarés dans une nuit très-sombre, tomba par hasard sur l'arrière-garde du camp américain, & crut n'avoir rencontré qu'un simple piquet. Dans cette confiance, il chargea les troupes de Wayne, qui, persuadées qu'elles avoient affaire à toute la garnison de Savannah, lâchèrent pied sur le champ & s'enfuirent dans le plus grand désordre. Les Indiens restèrent maîtres du camp américain, & s'y livrèrent au pillage avec la sécurité d'un ennemi supérieur en force. Mais le Général Wayne, s'étoit apperçu de sa méprise; il rallia sa petite armée, & vint fondre à son tour sur les Indiens qui se virent forcés d'abandonner leur butin. Cette action fut peu meurtrière ; mais le lendemain matin ils osèrent recommencer l'attaque, & furent repoussés avec beaucoup de

Méprise du Général Wayne réparée.

1782. perte. Pendant ce dernier choc, il y avoit eu une eſpèce de combat ſingulier entre le Général anglois & le chef de la troupe ennemie qui ſe nommoit Emiſteſeco. Wayne eut ſon cheval tué ſous lui, & la victoire alloit ſe décider pour ſon adverſaire; déjà le fatal tomahawk étoit levé, lorſqu'un de ſes dragons s'élança le ſabre à la main, & fit ſauter la tête du guerrier indien.

Foibles échecs des Américains.

La guerre de terre ſe réduiſoit d'ailleurs ſur le continent, & particulièrement dans la Caroline méridionale, à quelques eſcarmouches peu meurtrières entre des partis américains & royaliſtes. Dans la matinée du 25 Août, une flottille ennemie avoit pris poſſeſſion du bac de Cumbahée, & débarqué trois cens hommes ſur la rive oppoſée de la rivière. Ils n'avoient d'autre expédition en vue que de ſe procurer des vivres & quelque fourrage. Le Brigadier Giſt informé de leur débarquement, détacha contr'eux le Major Call, avec un régiment de Dragons qui avoit ordre de les attaquer le lendemain à la pointe du

jour. Il établit en même tems un poste à Cheaw-Neck, d'où il se promettoit de molester les navires de l'ennemi. Le Colonel Laurens eut la conduite de cette opération dans laquelle il perdit la vie, faute d'être secouru par le Brigadier général qui n'arriva qu'après le combat, mais assez à tems pour couvrir la retraite de l'Infanterie américaine. Elle vint se former à trois cens pas du champ de bataille, & se disposoit à charger les ennemis une seconde fois. Leur position se trouva si favorable, que le Brigadier Gist ne jugea pas à propos de renouveller l'action. Les trois cens hommes débarqués d'un autre côté, avoient gagné leurs bateaux, lorsque le Major Call se présenta pour les combattre. Ainsi les Américains échouèrent dans ces deux tentatives, où ils perdirent quelques Soldats. 1782.

Le Brigadier général Marion fut plus heureux dans l'affaire du 29, où il mit en déroute un parti anglois qui étoit venu l'attaquer près de Watboo. Le Capitaine Robert Gillis périt dans cette action, qui

Avantages du Brigadier Marion près de Watboo.

fut d'ailleurs peu meurtrière, ainſi
1782. que les autres expéditions de terre, qui dans cette campagne, eurent pour théâtre l'Amérique ſeptentrionale. La plus importante &, ſans contredit, la plus courageuſe, fut celle de M. de la Peyrouſe dans la baie d'Hudſon.

Navigation périlleuſe de M. de la Peyrouſe dans la baie d'Hudſon.

Ce Capitaine, non moins brave guerrier que hardi navigateur, fit voile du Cap François le 31 Mai avec le *Sceptre* de ſoixante-quatorze canons, & les frégates l'Aſtrée & l'Engageante de trente-ſix, commandées par le Chevalier de Langle & le ſieur de la Jaille. Il avoit embarqué deux cens cinquante hommes d'Armagnac & d'Auxerrois, quarante hommes d'Artillerie, deux mortiers, trois cens bombes & quatre canons. Sa navigation fut heureuſe juſqu'au 17 Juillet, qu'il découvrit l'Iſle de la Réſolution; mais à peine eût-il fait vingt lieues dans le détroit d'Hudſon, que les obſtacles de tout genre vinrent l'arrêter dans ſa marche. Ses vaiſſeaux ſe trouvèrent engagés dans les glaces, & peu s'en fallut que le Sceptre n'y perdît ſon

gouvernail ; une brume épaiſſe y maſquoit tous les objets. Enfin le 30 Juillet, on découvrit le Cap Walſingham, & M. de la Peyrouſe ſe crut à la veille d'arriver au fort de Prince-Wales, où il ſe propoſoit de commencer ſes attaques ; mais le 3 Août, il ſe vit de nouveau enclavé dans les glaçons, & il crut un moment avoir manqué la ſaiſon d'opérer. Peu s'en fallut qu'il ne renvoyât à l'année ſuivante l'expédition projettée contre les établiſſemens anglois dans cette baie. Enfin le tems s'éclaircit, & l'obſtacle des glaces devint moins inſurmontable. Le 8, l'eſcadre s'approcha très-près du fort ; tout fut diſpoſé pour la deſcente. On mit les chaloupes à la mer, & le détachement aux ordres du Major Roſtaing debarqua ſans obſtacle à trois-quarts de lieue de Prince-Wales. Il envoya ſommer la place de ſe rendre, & ſur le champ le Gouverneur en fit ouvrir les portes. Cependant l'artillerie de ce fort, bâti en pierres de taille, ſe trouvoit dans le meilleur état poſſible. Les magaſins étoient couverts de plomb, & remplis de

1782.

Priſe du fort Prince-Wales.

1782.

marchandises, qui toutes furent brûlées, à l'exception de quelques pelleteries qu'on embarqua sur l'Astrée.

Suites des Opérations de M. de la Peyrouse.

Le 11, M. de la Peyrouse mit à la voile pour le fort d'York, chef-lieu de tous les établissemens anglois dans la baie d'Hudson; mais il se présenta de nouvelles difficultés encore plus difficiles à vaincre que les premières. Cette côte est semée d'écueils; on n'avoit point de cartes, & les prisonniers anglois refusoient d'y suppléer. Ce ne fut pas sans courir les plus grands dangers, que l'escadre parvint à la vue de l'embouchure du Nelson; elle mouilla le 20 Août, environ à cinq lieues de terre. Des bateaux enlevés au fort de Prince-Wales, furent envoyés à la découverte de la rivière des Hayes sur laquelle se trouve le fort d'York, dont l'approche est impraticable pour de gros bâtimens. D'après un relevé exact des sondes, le Commandant fit ses dispositions pour la descente, & ne voulut se fier qu'à lui du succès de cette opération. N'ayant rien à craindre par mer du côté de l'ennemi,

il se mit à la tête des chaloupes avec le Chevalier de Langle, qui devoit les commander après le débarquement, & jusqu'à l'entiere réréduction de la forteresse.

1782.

L'Isle des Hayes sur laquelle est situé le fort, divise une grande riviere qui, d'un côté prend le nom de cette Isle, & de l'autre celui de Nelson. Tous les moyens de défense étoient sur la riviere des Hayes, où se trouvoit un vaisseau de la compagnie d'Hudson de vingt-six canons, où la marée monte & perd avec une rapidité incroyable, où les bancs sont très-multipliés, & les courans on ne peut plus impétueux. Il y avoit d'ailleurs à craindre qu'en approchant le fort de ce côté-là, les chaloupes ne restassent échouées à portée du canon de l'ennemi. M. de la Peyrouse se détermina donc pour la riviere Nelson, à l'embouchure de laquelle il arriva le 21 avec ses deux cens cinquante hommes de troupes, ses mortiers, ses bombes, ses canons & des vivres pour huit ou dix jours. Après avoir donné ordre aux douze chaloupes de mouiller par trois brasses à l'entrée

Obstacles à vaincre pour arriver au fort d'Yorke. Coups de vent terribles.

1782. de la riviere, il s'avança dans son canot avec le Chevalier de Langle, le Major Rostaing & le sieur de Monneron, Capitaine du Corps-Royal du Génie. Il sonda l'espace d'une lieue, & découvrit que le Nelson étoit inabordable; environ cent toises de vase molle en défendoient absolument les approches. Il fallut rester à l'ancre jusqu'au lendemain matin. La marée avoit tellement perdu dans la nuit, que les chaloupes mouillées par deux brasses & demie se trouvèrent à sec sur les trois heures du matin. Alors le Chevalier de Langle proposa de franchir cette vase, & de gagner à pied le bord de la riviere: cet avis fut suivi. Les troupes s'enfoncèrent dans la boue jusqu'aux genoux, & après un quart de lieue de la marche la plus pénible, abordèrent un vaste marais qu'il fallut traverser sans tenir de route certaine. La troupe vint camper à l'entrée d'un bois impénétrable, qu'elle tourna dans la matinée du lendemain avec d'incroyable difficultés. Il s'étoit élevé pendant la nuit, un vent impétueux qui fit craindre pour les vaisseaux

mouillés en pleine côte, dans un parage où le fond quoique de vase est semé de rochers qui coupoient les cables. La descente étant faite, M. de la Peyrouse se crut obligé de rejoindre sa division exposée au danger le plus imminent. Il laissa le commandement des chaloupes au Chevalier de Langle, & regagna le bord de la mer. La tempête continuoit encore, & il ne put s'embarquer que le lendemain, A peine arrivé à bord de son vaisseau, il fut accueilli d'un second coup de vent qui fit perdre deux ancres à l'Astrée & deux à l'Engageante. Si la tempête eût duré quelques heures de plus, cette dernière frégate étoit submergée avec ses trois cens hommes d'équipage.

1782.

Prise du fort d'York. Fin de l'expédition de M. de la Peyrouse.

Cependant la troupe aux ordres de M. de Rostaing, étoit arrivée devant le Fort, dans la matinée du 24. Les portes s'ouvrirent à la première sommation du Commandant François. Ses instructions portoient de brûler la place & tous ses magasins, & de se rembarquer en toute diligence, suivant le desir de M. de la Peyrouse, dont le

mouillage n'étoit plus tenable, & qui n'attendoit que le retour du Major pour mettre à la voile. Mais ces meſures furent déconcertées par un nouveau coup de vent, qui fit perdre à l'Engageante ſa troiſième ancre, ſa chaloupe & la barre de ſon gouvernail. Le Sceptre fut auſſi très-maltraité dans cette tempête. Le beau tems reparut enfin, & M. de Roſtaing en profita pour s'embarquer avec ſa troupe & ſes priſonniers, parmi leſquels on comptoit les trois Gouverneurs, de Prince-Wales, d'York & de Severn, petit établiſſement dépendant d'York, qu'on avoit négligé de détruire, pour ne point retarder le départ de la diviſion. Elle mit enfin à la voile le premier Septembre. En brûlant le fort d'York, les François avoient eu la précaution d'épargner un magaſin rempli de vivres, afin de ménager aux Anglois réfugiés dans le bois, le moyen de ſubſiſter juſqu'à l'arrivée des ſecours envoyés d'Angleterre. Le dommage que ſouffrit la Compagnie d'Hudſon, lors de cette expédition de M. de la Peyrouſe, eſt évalué environ douze

1782.

1782.

millions ; & ce fut, sans contredit, la plus importante de toute la campagne d'Amérique, sans excepter les affaires navales, dont une mérite particulièrement l'attention de l'histoire. En voici le récit extrait d'une lettre du Capitaine Elphinston, Commandant d'une division de l'Escadre aux ordres de l'Amiral Pigot.

La frégate l'Aigle échouée & prise dans la Délaware.

Le 12 Septembre, le vaisseau le Warwick s'étoit emparé, dans le voisinage de la Délaware, d'un bâtiment françois, qui montoit vingt-deux canons & cent quatre hommes d'équipage ; c'étoit la Sophie qui, partie de Bayonne avec une chargement considérable pour Philadelphie, venoit d'être séparée des frégates françoises, l'Aigle & la Gloire. Elles avoient à leur bord un grand nombre de passagers de distinction, des effets d'un grand prix, & une somme considérable. Informé de ces détails, le Capitaine Elphinston n'oublia rien pour se rendre maître des frégates ; & d'abord, il fit passer aux Capitaines du Lion & de la Vestale, l'ordre de gagner la Délaware & d'empê-

cher les vaiſſeaux françois d'y pé-
1782. nétrer ; mais on reconnut le lende-main matin qu'ils étoient entrés dans la rivière. A la faveur du vent qui venoit de tourner à l'Eſt, le Warwick & la Veſtale ſe virent en état de les doubler ; & le canal que cherchoit M. le Comte de la Touche, lui étant coupé, l'unique reſſource de ce Commandant, fut de s'ouvrir un paſſage à travers les bancs de ſable, où des vaiſ-ſeaux de ligne ne pouvoient le ſuivre ſans courir le plus grand riſque. Cependant, le Capitaine du Warwick oſa le tenter, & bientôt les bas fonds l'obligèrent de jeter l'an-cre. La frégate françoiſe mouilla en même-tems ; & juſqu'au 15, on ne fut occupé de part & d'autre qu'à jeter & lever l'ancre, à ſonder & cher-cher les meilleures eaux. Sur les ſix heures du ſoir, le Warwick ſe vit dans l'impoſſibilité d'avancer; mais au même inſtant, on apprit que la frégate l'Aigle venoit d'é-chouer, & qu'elle étoit abſolument immobile. A l'exception du War-wick, tous les vaiſſeaux de la di-viſion angloiſe furent bientôt à

portée de foudroyer la frégate échouée, qui n'avoit pas un canon qui pût atteindre l'ennemi. M. de la Touche se vit dans la nécessité d'amener pavillon, après avoir essuyé plusieurs bordées de la Vestale. Il n'y eut ni péril, ni gloire pour les Anglois, dans l'acquisition de la plus belle frégate, qui jamais fût sortie des mers d'Europe. Avant de se rendre, le brave Capitaine avoit su ménager aux Officiers passagers le moyen d'échapper à la captivité. On distinguoit parmi eux, le Baron de Vioménil, le Vicomte de Laval-Montmorency le Duc de Lauzun & le Vicomte de Fleury. Ils gagnèrent la côte & parvinrent à sauver une grande partier du trésor confié aux frégates l'Aigle & la Gloire (1). Pour dégager des sables ce premier vaisseau, il fallut un travail incroyable, 1782.

(1) Voici comme s'exécuta le transport des richesses, dont les frégates étoient chargées. Dès que M. le Baron de Vioménil se vit débarqué sur la rive droite de la Délaware, son premier soin fut de ren-

1782. auquel furent employés tous les équipages de la division angloise.

---

voyer les chaloupes avec une invitation aux Capitaines de l'Aigle & de la Gloire, de lui faire passer tout l'argent confié aux deux vaisseaux. Graces à l'activité de MM. de la Touche & de Vallongne, cet envoi s'effectua; mais ce ne fut pas sans de grandes difficultés. Deux cens réfugiés avoient formé le projet d'enlever cet argent. Ils s'avancèrent sur des chaloupes, & peu s'en fallut qu'ils ne réussissent dans leur dessein; mais la bonne contenance des Officiers françois chargés de l'opération, & l'audace du sieur Gourgues qui s'étoit jeté à la mer avec les canots de l'Aigle, déconcertèrent les deux cens réfugiés. Quoiqu'ils n'eussent pas vingt hommes à combattre, ils virèrent de bord & s'éloignèrent. L'argent fut envoyé à Philadelphie sous l'escorte des Aides-de-Camp & de six Officiers, tant du Corps Royal de l'Artillerie que de la Légion de Lauzun, commandés par M. Sheldon, à qui ce riche dépôt fut particulièrement confié. On ne fut pas moins redevable de la conservation de ces précieuses finances de l'armée françoise en Amérique, à MM. de Chabannes, de Montesquieu, de Loménie, de Melfort, de Brentano, de Ricé, de Talleyrand, de Lameth, de Fleury, de Vaudreuil, de Monmort, de Vioménil fils, de Tisseul, de Laval, de Ségur &

1782.

Il y avoit à peine deux ans que la frégate l'Aigle étoit conſtruite; on l'avoit doublée en cuivre tout récemment. Elle étoit du port d'environ douze cens tonneaux, & ſes canons étoient de fonderie angloiſe. Ce fut pour l'ennemi, une acquiſition équivalente à celle d'un vaiſſeau de ligne du troiſième rang. Comme la frégate la Gloire, tiroit moins d'eau que ſa conſerve, elle parvint à remonter la Délaware; ſans autre perte que celle des ballots qu'il fallut jeter dans la rivière, pour alléger le bâtiment.

Les Anglois prennent les forts Dalling & Black-River.

Les opérations britanniques fu-

---

de Broglie. Ces deux derniers étoient chargés des dépêches de la Cour pour MM. de Rochambeau, de Vaudreuil & de la Luzerne. Le Duc de Lauzun ſeconda puiſſamment le Baron de Vioménil dans cette circonſtance déciſive; & l'on dut en grande partie à l'activité de ſon zèle, & à la ſageſſe de ſes conſeils, le ſuccès des opérations qui ſauvèrent le tréſor de l'armée. *Les détails renfermés dans cette note, ſont extraits d'une lettre du Baron de Vioménil, au Marquis de Ségur, Miniſtre de la Guerre.*

1782. rent encore moins hostiles dans les Indes Occidentales, que dans l'Amérique proprement dite. Celles de terre s'y bornèrent à quelques tentatives assez heureuses, dont l'objet fut de protéger les Indiens de Musquito, & d'écarter les Espagnols des établissemens anglois du cap *Graces à Dieu.* Dans la nuit du 23 Août, le Capitaine John Campbell avoit emporté d'assaut le Fort Dalling, où soixante-cinq Espagnols furent tués sur la place, & le reste de la garnison blessé, fait prisonnier, ou mis en fuite. Les Anglois y prirent six pièces de campagne tant de fer que de bronze, plusieurs drapeaux & d'abondantes provisions. Ce succès joint à celui de quelques escarmouches, prépara la conquête de Black-River, l'une des principales stations de l'ennemi. En effet, quatre-vingt Chasseurs Américains aux ordres du Major Campbell, cinq cens hommes libres de la côte, & six cens Indiens de Musquito qui avoient choisi pour Commandant le Lieutenant-Général Despard, arrivèrent le 30

devant le fort de Black-River, dont le Gouverneur fut ſommé de ſe rendre avec la garniſon. Elle conſiſtoit en vingt-ſept Officiers & huit cens Soldats du régiment de Guatimala, qui mirent bas les armes comme priſonniers de guerre, à condition qu'ils ſeroient transférés au port de Saint-Fernandez d'Omoa, de la manière la plus expéditive. L'artillerie de Black-River ſe montoit à vingt-quatre canons. On y trouva mille mouſquets, d'abondantes munitions, & quatre ou cinq drapeaux; mais les fortifications de la place avoient été négligées, & la garniſon n'eût opposé qu'une réſiſtance infructueuſe; dans ſa poſition, le Commandant ne dut pas courir les riſques d'un aſſaut meurtrier. Cette expédition terminée, les Chaſſeurs d'Odell reçurent ordre de ſe rembarquer pour la Jamaïque, où ils arrivèrent avec les drapeaux eſpagnols, enlevés tant au Fort Dalling qu'au Fort de Black-River. Ces drapeaux furent transferés en Angleterre, & mis aux pieds de Sa Majeſté Britannique. 1782.

1782. Combat du Scipion & du London.

Quoique ſans autre effet qu'une canonnade vive & meurtrière, la rencontre des vaiſſeaux de ligne le London & le Scipion, fut un évènement remarquable dans ces mers, vu l'inaction des forces navales à cette période de la guerre. Les deux vaiſſeaux s'étoient reconnus dans la matinée du 17 Octobre, environ à ſix lieues de l'Iſle de Zacheo. Ils s'approchèrent mutuellement, ſe diſposèrent au combat, & commencèrent à ſe canonner ſur les huit heures du ſoir. L'action fut des plus animées pendant quarante minutes; elle s'engagea de ſi près, que le Scipion & le London s'abordèrent de l'avant & de l'arrière. S'étant dégagés, ils renouvellèrent le combat à plus de diſtance, & le ſoutinrent quelque tems avec une égale ardeur; mais ils étoient ſi maltraités, qu'il fallut mettre fin à cette terrible canonnade. A dix heures & demie, les deux vaiſſeaux prirent le large chacun de leur côté. De l'aveu du Capitaine Kempthorne, Commandant du London, ſon vaiſſeau fut preſqu'entièrement déſemparé par

1782.

le feu du Scipion, & sa perte en hommes ne se montoit pas à moins de quatre-vingt tant Officiers que Matelots, y compris les blessés. Le vaisseau françois avoit beaucoup moins souffert; mais, suivant l'usage des Anglois, le Capitaine Kempthorne s'attribua tout l'honneur de ce combat. Quoi qu'il en soit de ses prétentions, l'affaire du 17 Octobre mit fin dans les Indes Occidentales aux hostilités, qui désormais ne devoient se continuer avec vigueur, que dans les grandes Indes. On a vu que la guerre étoit au moins suspendue tant en Europe qu'en Amérique. L'Afrique n'en fut jamais un des principaux théâtres; mais depuis le mois de Juillet de l'année précédente, époque de quelques entreprises britanniques contre le fort Vredenbourg, & de la revanche plus heureuse des Hollandois contre l'établissement de Sacconde, il ne se passa rien dans cette partie du globe qui dût éloigner le retour d'une paix desirée.

Prise du fort Sacconde en Afrique, par les Hollandois.

Tout s'arrangeoit en Europe, & sur-tout en Amérique, pour

Evacuation de Charles-Town.

1782. cet heureux événement ; mais rien n'annonçoit les diſpoſitions de l'Angleterre à cet égard, comme l'ordre en partie exécuté d'évacuer Charles-Town, Savannah, & tous les autres poſtes de la Géorgie & des deux Carolines. L'effet de cette réſolution fut retardé quelque tems, du moins à Charles-Town, par la députation des Loyaliſtes, qui, s'étant rendus chez le Général Leſlie, implorèrent ſon aſſiſtance pour qu'on différât une évacuation, qui mettroit en danger leurs propriétés & leurs perſonnes. L'humanité du Général lui fit écouter favorablement ces repréſentations, & il les tranſmit à Guy-Carleton, qui, touché de la poſition critique de ces infortunés, accorda leurs demandes, en attendant de nouvelles inſtructions d'Angleterre. Le Conſeil de Saint-James n'eut point égard aux allarmes des Loyaliſtes, & le Général Leſlie reçut un ſecond ordre d'évacuer Charles-Town, après en avoir détruit les fortifications. La Garniſon de cette place étoit de quatre ou cinq mille hommes, dont le tranſport à New-York

York ne laiſſoit aucun poſte aux Anglois entre la Floride & la Caroline méridionale. Cetre Province ſe vit ainſi démembrée de la Couronne britannique ; ce qui fut imputé comme une honte au gouvernement, par tous ceux qui ne voyoient pas dans cette conduite un acheminement à une paix néceſſaire & forcée.

1782.

Evacuation de Savannah. Déſeſpoir des Loyaliſtes de la Géorgie.

L'évacuation de Savannah antérieure à celle de Charles-Town, avoit déjà excité des murmures parmi les frondeurs de la nouvelle adminiſtration. En conſéquence de cette meſure tendante à la pacification de l'Amérique, plus de ſept mille hommes étoient ſortis de la Géorgie, & dans ce nombre, on comptoit deux mille blancs & tous les riches habitans de la Province. Ces derniers furent tranſportés avec leurs effets, d'abord à l'Iſle de Tybée, & depuis à la Jamaïque, où l'on transféra plus de quinze cens eſclaves. Trois mille autres nègres s'embarquèrent pour Saint Auguſtin ; & les Indiens, au nombre de trois cens, ſuivirent la garniſon dans la Floride orientale. A la vue des troupes britanniques,

1782. les Loyalistes de cette Province résolurent, dans leur désespoir, de braver également & le Congrès & la Grande-Bretagne. Ils pressentoient la réconciliation des Puissances désunies, & le malheur qui devoit résulter pour eux de ce rapprochement. Aliénés par la terreur & voulant se soustraire à leur destinée, ils se portèrent en foule sur un terrein naturellement fortifié, en se promettant d'y vivre indépendans & de l'Angleterre & des Etats Unis.

Mécontentement de ceux de New York. Leurs représentations.

A cette même époque, le bruit se répandit que dix mille habitans de Long-Island & de New-York se disposoient au soulèvement, si l'on attentoit à leur liberté; mais ce bruit n'avoit d'autre fondement que la désertion de quelques miliciens de New-York qui s'étoient réfugiés dans le Kings-County en Long-Island, où ils prétendoient échapper à l'obligation de toute espèce de service, tant pour le Roi que pour le Congrès. Le mécontentement des Loyalistes étoit d'ailleurs à son comble, mais sans aucun signe de rébellion. Ceux de

New-York informés des propositions d'indépendance faites aux treize Provinces Unies en forme de préliminaires d'un traité de paix générale, se bornèrent aux expressions de la douleur & de l'abattement; la consternation se peignoit dans leur mémoire adressé aux négociateurs de cette paix redoutée. Ils y conjuroient Sir Guy Carleton & le Contre-Amiral Digby, d'intercéder auprès de Sa Majesté Britannique, pour qu'un traité funeste à la gloire de la Grande-Bretagne, ne se consommât point dans une circonstance où tout sembloit se réunir, disoient-ils, pour condamner ce parti violent & désespéré. S'il falloit les en croire, la supériorité navale des Anglois se maintenoit glorieusement en Amérique, leurs armes victorieuses dans l'orient, obtenoient les plus brillans avantages; le commerce national, sa force & ses ressources, s'élevoient en proportion de l'abaissement du commerce des Puissances confédérées. » Ce n'est pas » le moment, ajoutoient-ils, de » reconnoître l'indépendance de 1782.

1782.

» ces Provinces ; l'heure de la victoire est, sans contredit la plus convenable pour traiter de la paix ; mais c'est la moins propre au démembrement d'un empire.... Si le grand évènement de l'indépendance des Colonies est déterminé, si notre infortune est à son comble & que nous devions être à jamais privés de la protection de Sa Majesté Britannique, il ne nous reste plus qu'à supplier vos Excellences d'employer toutes les considérations de l'humanité pour assurer nos propriétés & nos personnes, plus solidément que ne le feroient les simples formes d'un traité ; de mettre sous les yeux de notre gracieux Souverain, la détresse de notre situation ; & de solliciter en notre faveur, une retraite sûre où nous puissions nous sauver de la ruine & du désespoir, sous lesquels nos personnes dévouées ne peuvent autrement manquer de succomber ».

Propositions de Guy-Carleton aux réfugiés dans les lignes de New York.

La réponse des Commissaires, à cette adresse des Loyalistes, ne fut ni prompte ni satisfaisante, &

le mécontentement des Réfugiés qui ſervoient dans les lignes britanniques de New-York, ſe manifeſta d'abord par des actes de déſeſpoir. Ils déchirèrent leurs uniformes, & les foulèrent aux pieds, en s'écriant, que, pour prix de leur dévouement aux intérêts de la cauſe royale, ils ſe voyoient lâchement abandonnés à la merci de leur patrie irritée. Les murmures de cette claſſe de Loyaliſtes devinrent ſi bruyans, que, pour les appaiſer, Sir Guy-Carleton jugea convenable de leur faire les propoſitions ſuivantes. 1°. De reſter à New-York & de tenter de ſe réconcilier avec leurs compatriotes. 2°. De paſſer en Europe ſur des tranſports du gouvernement. 3°. D'aller cultiver les terres qui leur ſeroient concédées dans la Nouvelle-Ecoſſe (1). 1782.

(1) Pluſieurs Loyaliſtes acceptèrent cette offre, & vinrent s'établir avec leurs familles dans la Nouvelle-Ecoſſe. Ils obtinrent des terres en proportion de leurs moyens de culture; mais il avoit été reglé qu'on n'accorderoit point à une ſeule perſonne plus de 1000 acres. John Parr,

1782. 4°. De s'enrôler à leur choix, dans les régimens de Cavalerie ou d'Infanterie britannique. Telle fut l'option offerte à ces Américains infideles à leurs pays, & justement punis d'avoir fondé l'espoir de leur fortune, sur la ruine de leurs concitoyens. La paix alloit enfin renverser leurs projets ambitieux, & déjà un traité secret & provisionnel en assuroit l'infaillible retour.

Traité de paix provisionnel entre les Anglois & les Américains.

Le Jeudi 5 Décembre, Sa Majesté Britannique s'étant rendue au Parlement, y déclara aux deux Chambres assemblées, qu'elle avoit pris toutes les mesures nécessaires pour effectuer une réconciliation cordiale avec les Colonies d'Amérique, & qu'usant de ses pouvoirs

---

nommé Capitaine-Général & Gouverneur en chef de cette province, eut ordre d'accueillir tous les Emigrans, & de les protéger sans distinction. Son impartialité à cet égard, & les soins qu'il se donna pour faire prospérer les Colonies naissantes de la Nouvelle-Ecosse, eurent des succès déjà sensibles vers la fin du mois de Juillet, époque de l'adresse qui lui fut présentée au nom des Loyalistes associés dans l'établissement appellé *Shelburne*. Ils y félicitoient le Gouverneur, sur les améliorations du terrein confié à leur industrie.

dans toute leur étendue, elle avoit offert de reconnoître l'indépendance des Etats; qu'on étoit convenu d'articles provisionnels, dont le plein effet alloit dépendre du succès des négociations pacifiques entamées avec la Cour de France, & les autres Puissances belligérantes; qu'après le triomphe de ses armes à Gibraltar, elle pouvoit, sans compromettre la dignité de sa Couronne, accepter des termes honorables d'arrangement avec ces Puissances; mais que si des changemens imprévus dans leurs dispositions, frustroient son attente, elle se flattoit de trouver son peuple & son Parlement disposés à seconder les plus vigoureux efforts dans la poursuite ultérieure de la guerre.

1782.

Forfanteries déplacées de Lod Sandwich.

Le Roi s'étant retiré, le Marquis de Carmarthen fit la motion d'usage pour l'adresse de remerciement, sur laquelle on proposa diverses modifications, qui d'abord n'occasionnèrent point de débats. Lord Sandwich fit à l'occasion de cette adresse, des observations bien déplacées dans la circonstance où se trouvoient les Anglois; il

1782. renchérit encore ſur la hauteur qu'on a dû remarquer dans le diſcours de Sa Majeſté Britannique. Il rappella les triomphes de Rodney & du Général Elliot, & toutes les prétendues victoires de la Grande-Bretagne, comme autant de titres qui devoient laiſſer aux négociateurs britanniques, le choix & la diſpoſition des termes du traité.

Que le traité proviſionnel, ſuivant Lord Stormont, peut devenir funeſte à l'Angleterre.

Le Vicomte de Stormont enviſagea la poſition des Anglois ſous un point de vue moins favorable. » Ne voit-on pas, s'écria-t-il, dans » cette convention proviſionnelle » faite entre nos Commiſſaires & » ceux de l'Amérique, les traces » d'une conduite *imbecille*, & ré- » préhenſible ? Cette convention » ne porte-t-elle pas que, ſans » conditions ou ſtipulations quel- » conques, l'Amérique ſera indé- » pendante au moment où il plai- » ra à la France de mettre un ter- » me à la guerre ? Cette conven- » tion dite proviſionnelle n'eſt elle » pas irrévocable ? N'eſt-elle pas » une renonciation, de notre part, » au point conteſté entre les Puiſ- » ſances belligérantes ? Enfin, n'a-

» vons-nous pas accordé l'indépen- 1782.
» dance de l'Amérique, ſans nous ré-
» ſerver le droit de rétracter cette
» conceſſion. Que la France, l'Eſ-
» pagne & la Hollande nous faſſent
» la guerre, n'importe ſous quel pré-
» texte, l'Amérique n'en eſt pas
« moins indépendante; nous avons
» reconnu ſa ſouveraineté en traitant
» avec elle. Voilà donc un traité fait
» ſans équivalens; voilà donc la
» Grande-Bretagne livrée au juſte
» mépris de l'Europe entière, pour
» avoir abandonné le plus reſpec-
» table de ſes droits ».

Si le traité avec les Etats-Unis eſt irrévocable ou conditionnel? Diſcrétion du Miniſtère ſur ce point.

Mais le Vicomte de Stormont ſe débattoit ſur un point encore indé- » cis, ſavoir: ſi l'indépendance de » l'Amérique étoit effectivement reconnue par le traité proviſionnel; ou bien ſi ce traité ne devoit avoir d'effet que dans le cas où la négociation entamée avec la France, aboutiroit à une paix générale. Interrogé ſur ce point, le Comte de Shelburne répondit qu'il avoit fait ſerment de tenir ſecrets les conſeils du Roi ſon maître; & il ſe contenta d'affirmer qu'un traité proviſionnel quelconque étoit ſigné & ſcellé, que

1782. dans peu de jours, il seroit mis sous les yeux de la Chambre, & qu'il seroit tems alors d'en fixer l'interprétation. Le Duc de Richmond approuva la discrétion du Ministère, & le Comte de Shelburne ajouta qu'un des grands avantages d'une partie essentielle de la constitution britannique, étoit de confier au Roi seul le pouvoir de faire la paix; ce qui remplissoit divers objets importans, & entr'autres celui du secret si nécessaire à la conduite des négociations. Il convint que sa qualité de Ministre le rendoit responsable des suites du traité en question; mais il demanda que jusqu'à nouvel ordre, on le laissât conduire à cet égard les affaires du Gouvernement, sans troubler des opérations qu'il n'étoit pas tems de soumettre à la censure du Parlement. Plusieurs membres de la Chambre haute persistèrent à blâmer l'affectation d'un prétendu secret, dont quelques uns trouvoient l'explication dans l'énoncé du discours même de Sa Majesté Britannique qui, disoient-ils, parloit de l'indépendance des Colonies comme d'un acte ir-

révocable & consommé. Le silence des Ministres excita de plus longs débats à la Chambre des Communes. 1782.

Grands débats à ce sujet, dans la Chambre des Communes.

Dans la séance du 11 Décembre, il y fut question de voter cent dix mille hommes pour le service de l'année 1783. A cette proposition, des voix s'élevèrent dans plusieurs parties de la Chambre; on demandoit à quoi bon des préparatifs de guerre, si l'on devoit avoir la paix, si le traité provisionnel alloit metre un terme aux hostilités. Plusieurs membres concluoient de leur incertitude à cet égard, qu'avant de rien entamer relativement aux subsides, il falloit éclaircir le mystère de la convention provisionnelle si diversement interprêtée dans les deux Chambres. Lord North entreprit de satisfaire la Chambre sur ce point, & tel fut le précis de ses conjectures à ce sujet.

Que suivant Lord Norsh, le traité n'est pas irrévocable.

Le traité est provisionnel, & ne doit avoir son effet qu'après la conclusion d'un autre traité entre la France & l'Angleterre. Les Ministres ont raison de ne point communiquer au Parlement la première

1782. convention, avant de ſavoir à quoi s'en tenir ſur le ſort des négociations ultérieures. La conduite des Miniſtres eſt ſage & meſurée, & je les approuve en bon citoyen; mais de tout ceci, je conclus que l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique n'eſt reconnue que conditionnellement, puiſqu'elle dépend de telles circonſtances données, qui ſont en elles-mêmes des conditions: ſans cela, tous les raiſonnemens fondés ſur l'imprudence qu'il y auroit à divulguer le traité proviſionnel, pendant qu'on eſt en négociation pour une paix générale, tomberoient abſolument d'eux-mêmes. D'ailleurs, pourquoi l'Angleterre accorderoit-elle aux Etats-Unis des conditions avantageuſes, dont ils jouiroient à la concluſion de la paix, dût la guerre ſe prolonger encore dix ans? Cette longue période ameneroit peut-être une infinité d'événement qui placeroient la Grande-Bretagne & l'Amérique dans une poſition tout-à-fait différente de celle où nous les voyons maintenant; & ce qu'il eſt prudent d'accorder aujourd'hui, pourroit devenir une

concession folle à toute autre époque. Ces considérations me portent à croire que la reconnoissance provisionnelle de l'indépendance de l'Amérique est nécessairement conditionelle & révocable.

1782.

Mais l'interprétation de Lord North, ne détruisoit par celle du Chancelier de l'Echiquier qui avoit déclaré dans les termes les moins équivoques, que suivant sa manière de concevoir le traité provisionnel, l'indépendance de l'Amérique étoit reconnue sans conditions, & que par conséquent elle ne pouvoit se révoquer. De cette contradiction dans la manière d'envisager le traité, plusieurs membres concluoient qu'avant de voter des subsides, il falloit exiger des Ministres un éclaircissement qui conciliât les différentes opinions. Tel étoit en particulier l'avis de M. Fox, que la mort du premier Ministre le Marquis de Rockingam son ami, avoit rendu trop foible pour qu'il pût réaliser au Conseil les vues de domination qu'on l'accusoit d'y avoir portées. Quoi qu'il en soit, dès le mois de Juillet de cette année, il avoit donné

L'avis de plusieurs Membres est qu'avant de voter des subsides, on exige un éclaircissement sur ce point.

Tel est l'avis de M. Fox.

1782.

Incertitude sur les vraies causes de la démission de cet Ex-Ministre

la démission de sa place de Secrétaire d'Etat, pour redevenir simple membre de la Chambre des Communes, où il ne manqua pas de siéger du côté de l'opposition. On chercha les raisons de sa retraite subite, & l'on crut les trouver dans la promotion du Comte de Shelburne qui venoit d'être mis à la tête de la trésorerie. L'ex-Ministre ne pouvoit convenir d'un pareil motif, & tels furent ceux qui, s'il falloit l'en croire, avoient justifié sa démission.

« On vient d'accuser, dit-il, » à la Chambre des Communes, les » membres du nouveau Ministère » de ressembler à leurs prédécesseurs, à ces anciens Ministres » de discordante mémoire, dont j'ai » tant de fois dénoncé la mésintelligence; & j'observerai à ce sujet, » que je ne les blâmois pas d'être » divisés entr'eux, mais d'avoir la » bassesse de rester en place, malgré leurs divisions. J'ai particulièrement blâmé le noble Lord » qui gouvernoit alors les Finances, » de la constance avec laquelle il » tenoit son poste, quoique l'unanimité fût bannie de l'administration, » & qu'il se vît forcé d'adopter des

» mesures qu'il réprouvoit dans sa » conscience. Après m'être si longtems & si ouvertement expliqué » sur ce point ; que devois-je faire, » lorsque je me suis trouvé dans » une situation pareille ? Me retirer; » & c'est ce que j'ai fait, au moment ou j'ai vu mes collégues divisés sur des points importants. » Je devois ce sacrifice à mon pays, » puisque ma démission & celle des » membres (1) qui voyoient comme » moi, pouvoient seules rétablir dans » le cabinet l'harmonie si nécessaire » dans les circonstances présentes.... » J'aurois cru trahir l'Angleterre si, » ne pouvant réunir les sentimens & » les ramener à des principes conformes au vœu unanime du peuple, j'avois continué d'agir avec » des Ministres qui violoient, ou » étoient sur le point de violer les » clauses les plus sacrées du pacte » en vertu duquel ils étoient en place. On a prétendu que ma dé- 1782.

(1) Lord John Cavendish, Chancelier de l'Echiquier, avoit donné sa démission à la même époque, & pour les mêmes raisons que M. Fox.

1782. » miſſion étoit une affaire de pique ; » qu'ayant ſuccombé dans l'eſſai (1) » que j'ai voulu faire de mon influen- » ce & de mon pouvoir, je me ſuis » retiré l'ennemi de tous les mem- » bres de l'adminiſtration actuelle. Je » n'en veux point aux Miniſtres, & » je ne ſuis ennemi que de leur con- » duite ».

Quoi qu'il en ſoit, des vrais motifs de la brièveté de ſon miniſtère, nous allons haſarder nos conjectures ſur quelques détails de l'adminiſtration de M. Fox & dévoiler en peu de mots, quelques mépriſes de ſa politique tant au Parlement que dans le Cabinet de Saint-James.

De l'adminiſtration de M. Fox.

Après avoir invectivé les Miniſtres dans les termes les plus durs, &

(1) On prétendit que cet eſſai avoit doublement manqué : que M. Fox ayant beſoin d'un homme ſans conſéquence à la tête des finances, avoit propoſé le Duc de Portland ; mais que la place étoit déjà donnée au Comte de Shelburne, qu'enſuite il avoit demandé la nomination du Secrétaire d'Etat qui devoit remplacer le Comte de Shelburne, & qu'à cet égard, il avoit encore été prévenu. Que tout cela fût vrai ou faux, M. Fox ne pouvoit pas en convenir.

les avoir menacés de leur ſaire perdre la tête ſur un échaſaud, M. Fox s'étoit engagé vers la fin de 1781, à réparer tous les déſordres de leur adminiſtration, ſi on vouloit ſe fier à lui de la conduite de la paix avec les Américains. Cette aſſertion faite en plein Sénat, & pour ainſi dire à la face de l'univers entier, accrut le nombre de ſes partiſans, & le fit regarder comme le ſauveur de la patrie. On ne doute pas qu'il n'eût en ſa diſpoſition un moyen honorable pour l'Angleterre, de la réconcilier avec ſes anciennes Colonies. L'oppoſition triompha, & les anciens Miniſtres furent éloignés. Il étoit naturel que M. Fox obtînt une des premières places de la nouvelle adminiſtration. Il fut nommé Secrétaire d'Etat au département du Nord, & par la ceſſion que lui en fit Lord Shelburne, il ſe trouva encore chargé de toute la partie des négociations du Sud. Ainſi M. Fox ſe vit placé au centre de toutes les relations politiques de l'Angleterre avec les Puiſſances étrangères. C'étoit le moment de réaliſer ſes magnifiques

1782.

promeſſes; mais à peine eût-il mis
1782. la main à ce grand ouvrage, qu'il y vit des difficultés inſurmontables. Il comprit qu'il s'étoit trop avancé, & qu'une paix également avantageuſe pour les deux nations étoit une entrepriſe où devoient échouer ſa politique & ſes talens. Il fallut rétracter ſa première aſſertion, & trancher le mot ſur la néceſſité de connoître l'indépendance des Etats-Unis; mais, pour adoucir ce que cette propoſition avoir de trop révoltant, il ajouta qu'on mettroit à cette reconnoiſſance des conditions d'où il réſultoit beaucoup d'entraves pour la navigation des Américains, & les plus grands avantages pour le commerce de la Grande-Bretagne en Amérique. L'accord de cette indépendance & des bornes à laquelle on vouloit la reſtreindre, impliquoit même dans les termes, & ce n'étoit pas à l'époque d'une défaite auſſi ruineuſe que celle de Lord Cornwallis, qu'on pouvoit ſe flatter d'impoſer des loix aux Américains. M. Fox en vit l'impoſſibilité. Sa reſſource fut d'exagérer aux yeux de la nation, la foibleſſe de l'Angleterre & la

force des Puiſſances confédérées, d'en conclure la néceſſité d'accorder aux Etats-Unis une indépendance complete & ſans condition, de ſe repoſer enfin ſur la gratitude des nouveaux Républicains, qui ſans doute, ajoutoit-il, ne ſeroient pas inſenſibles à la *générosité* des Anglois & la reconnoîtroient par des ſacrifices. De l'aveu de M. Fox, le ſalut de la Grande-Bretagne alloit dépendre de cette prompte conceſſion de l'indépendance américaine; & dans ce cas, on ne voit point en quoi pouvoit conſiſter la généroſité de l'Angleterre. Cette conceſſion étoit un acte de néceſſité abſolue, & par conſéquent, elle n'exigeoit des Américains ni reconnoiſſance ni ſacrifices.

Juſqu'ici la conduite du nouveau Miniſtre n'avoit rien opéré qui juſtifiât le déplacement des anciens Adminiſtrateurs; auſſi trouva-t il de grandes oppoſitions parmi ſes collègues. Sa propoſition de reconnoître, ſans dédommagement, la ſouveraineté des Etats-Unis en Amérique, révolta juſqu'à ſes partiſans les

Mauvaiſe politique de ce Miniſtre.

1782. plus enthousiastes. Il quitta brusquement le Conseil, & comme on l'a vu, il donna pour prétexte de sa retraite, le défaut d'unanimité dans les opinions ministérielles. D'autres opérations du Ministère de M. Fox prouvent également qu'il n'y soutint point l'idée qu'on s'étoit faite de ses lumières & de sa politique. Lors de sa promotion, l'Angleterre se trouvoit dans les circonstances les plus fâcheuses; elle venoit de perdre toute l'armée de Cornwallis, Saint-Christophe n'étoit plus aux Anglois, & la Jamaïque se voyoit menacée. Dans cette conjoncture, le Général Carleton fut envoyé en Amérique avec ordre de se mettre à la merci des Américains, ou ce qui revient au même, de s'interdire à leur égard toute espèce d'hostilité. Cette prétendue modération fit sur eux l'impression qu'elle devoit faire. Ils y virent de l'impuissance ou de la mauvaise foi, & n'en furent que plus disposés à regarder les propositions de paix séparée, comme un piége de la part de l'Angleterre, qui cherchoit à les désunir pour mieux les accabler. Ce piége étoit grossier

Ses effets, tant en Amérique qu'en Europe.

& ne réuſſit pas mieux à M. Fox en Europe qu'en Amérique. Sa démarche avoit été regardée par le Congrès comme une inſulte faite à la bonne foi des Etats; il en fut révolté au point de rejeter les offres de la Grande-Bretagne, ſans daigner prendre communication des dépêches du Général Commiſſaire. La politique de M. Fox produiſit le même effet dans les Cours des autres nations alliées, & la défiance que ſa conduite miniſtérielle avoit inſpirée, fit ſoupçonner de l'aſtuce dans toutes les négociations britanniques juſqu'à la concluſion de la paix générale. 1782.

Que les négociations de la paix ne ralentiſſent point les préparatifs de la campagne.

Ces Puiſſances y travailloient de la meilleure foi; mais ſans ralentir les préparatifs d'une nouvelle campagne. L'Eſpagne & la France n'avoient rien négligé pour terminer celle-ci à l'avantage de la confédération; & les ſuccès momentanés de la Grande-Bretagne ne causèrent point de véritables allarmes, parce que les forces navales de la France & de l'Eſpagne ſe maintenoient conſtamment dans cet état de ſupériorité qui, malgré les efforts ruineux de l'Angleterre, laiſ-

1782.

soit, pour ainsi dire, à la discrétion des deux Puissances & les événemens de la guerre, & les conditions de la paix. En attendant un résultat général des négociations pacifiques, les Cours alliées se concertoient pour des opérations non moins étendues, que si les hostilités n'avoient fait que commencer.

Bonne contenance des Hollandois.

La Hollande venoit de conclure son traité d'alliance avec les Etats-Unis d'Amérique, & de braver les menaces des Anglois, en rejetant les offres d'une paix séparée. Avec une marine de trente vaisseaux de ligne, la République se voyoit en état de réparer ses pertes, & se proposoit de venger des insultes antérieures à la déclaration de guerre. Ce fut dans cette confiance, que les escadres du Texel se mirent en mer à différentes reprises. L'ardeur des Hollandois étoit particulièrement fondée sur la protection de la France, dont ils se promettoient l'assistance pendant tout le cours de la guerre, & dont ils attendoient les bons offices au retour de la paix générale. En effet, Sa Majesté Très-

Condition des secours promis à la République.

Chrétienne ne devoit pas négliger les intérêts des Provinces-Unies, & M. de la Vauguyon avoit donné aux Etat-Généraux des assurances à cet égard bien propres à tranquilliser Leurs Hautes Puissances. Mais ces témoignages de la bienveillance de Sa Majesté exigeoient un retour de services de la part de cette République, & l'Ambassadeur de France eut ordre de mettre à l'épreuve les bonnes dispositions de la Hollande.

1782.

La France demande dix vaisseaux aux Hollandois.

On faisoit à Brest des armemens considérables, dont l'appareil menaçant n'avoit d'autre objet que de hâter les derniers triomphes de la confédération, & d'accélérer le retour d'une paix desirée de toutes les Nations belligérantes. Leurs Hautes Puissances venoient d'unir, par de nouveaux liens, leurs intérêts à ceux de la France, & devoient concourir aux moyens de faire triompher la cause commune. En conséquence de ces engagemens, M. le Duc de la Vauguyon eut ordre de leur proposer, au nom de sa Cour, de faire passer à Brest dix vaisseaux de guerre équipés aux frais de la République, pour agir

de concert avec les vaisseaux de Sa Majesté. Le mémoire de l'Ambassadeur avoit été remis le 21 Septembre à Son Altesse Sérénissime le Prince Stadhouder, & toutes les Provinces-Unies attendoient avec empressement l'effet prompt & salutaire des demandes de la Cour de France ; mais l'expédition des vaisseaux n'eut pas lieu, & le mécontentement fut général dans tous les Etats de la République. Ceux de Hollande, de Frise & de Groningue se montrèrent les plus sensibles à ce manquement fait à l'auguste Chef de la confédération ; ils s'invitèrent mutuellement à des recherches vigoureuses contre les coupables, & promirent d'employer le bras vengeur de la Justice sur la tête de ceux qui venoient de fouler aux pieds l'honneur de ces Provinces.

1782.

Cet envoi n'a pas lieu.

Mécontentement des Provinces-Unies.

Les griefs articulés dans la résolution des Etats de Groningue, étoient sur-tout à la charge du Vice-Amiral Artsinck, qui, en vertu d'un ordre spécial de Leurs Hautes Puissances, avoit été chargé d'expédier les vaisseaux destinés pour Brest,

Brest, & de les délivrer, avant le 8 Octobre, au Chef-d'escadre Comte 1782. de Byland. A la veille de l'expédition, le Vice-Amiral avoit mandé à son bord tous les Capitaines des vaisseaux désignés, &, sur leur déclaration, avoit signé un certificat par lequel ils déposoient que, faute de vivres & d'autres provisions nécessaires, lesdits vaisseaux étoient absolument hors d'état d'exécuter l'expédition projettée. « Cette négligence, ajoutoient les Etats, est » de l'espèce la plus grave, en ce » qu'elle compromet la gloire de la » nation. Par elle, l'autorité suprême de la République est énervée; » Son Altesse Sérénissime est contrariée dans ses vues salutaires » pour le bien être de la patrie; ses » ordres sont rendus infructueux; » toute confiance est éteinte chez » l'étranger; l'état libre des Provinces-Unies se trouve ébranlé ».

Ce qu'il y a de certain, c'est que la plupart des vaisseaux qui, le 8 Octobre, n'étoient point en état de se rendre à Brest, appareillèrent le 10 du même mois, pour aller croiser dans la mer de Norwege.

1782.

On s'en prend de ce manquement à S. A. S. le Prince Stadhouder.

Tandis que le mécontentement des Provinces-Unies s'exhaloit en des termes respectueux pour son Altesse Sérénissime le Prince Stadhouder, des particuliers moins réservés se permettoient des libelles contre ce Prince, qu'ils accusoient d'avoir sacrifié dans cette circonstance, les intérêts de la Hollande à des considérations anti-patriotiques. Dans sa réponse aux murmures des Etats de Frise, Son Altesse crut devoir écarter des soupçons injurieux, en protestant que s'il y avoit eu de la négligence de la part des Officiers chargés de l'approvisionnement des vaisseaux, ils avoient agi contre son intention, & s'étoient rendus coupables de désobéissance à ses ordres. Quoi qu'il en soit, l'escadre hollandoise ne parut point à Brest, & personne n'imputa ce manquement à la République; mais le peu de vigueur qu'elle mit à cette époque, dans ses opérations contre l'ennemi commun, pouvoit influer sur les conditions qui devoient régler son partage à la fin de la guerre.

Une flotte

On alloit toucher à ce moment

desiré, & vers la mi-Décembre, il se répandit un bruit général, que les préliminaires de la paix étoient signés. On ne doutoit pas que le sort de l'Amérique ne fût dès lors fixé; cependant les Puissances belligérantes n'en mettoient pas moins d'activité dans leurs armemens. Une flotte destinée pour les Antilles n'attendoit, pour mettre à la voile de la rade de Brest, qu'un vent favorable, & l'arrivée de M. le Marquis de la Fayette qui, disoit-on, alloit s'embarquer avec le titre de Maréchal-Général des Logis de l'armée qui devoit agir dans cette partie du monde. Cette flotte partit en effet sous l'escorte de neuf vaisseaux de ligne & six frégates aux ordres de M. Vialis; les troupes distribuées sur trente bâtimens de transport, formoient environ sept mille cinq cens hommes. Une autre escadre, à-peu-près d'égale force, étoit au moment d'appareiller pour se joindre à l'armée navale, dont M. le Comte d'Estaing étoit allé prendre le commandement à Cadix. Ce Vice-Amiral avoit pris congé de Sa Majesté dès le mois d'Octobre; il arriva le 7

1782.

part de Brest pour les Antilles.

Départ du Comte d'Estaing pour aller commander l'escadre de Cadix.

1782. du mois ſuivant à Bordeaux, où les ordres du Roi l'arrêtèrent quelques jours; ils avoient pour objet la création d'un nouveau corps d'Officiers tirés de la Marine marchande. Voici dans quels termes encourageans Sa Majeſté expliquoit ſes intentions à cet égard.

Création d'un nouvel ordre d'Officiers dans la Marine Militaire.

« M. le Comte d'Eſtaing, je vous » ai choiſi pour aller faire entendre » en mon nom à la Chambre du » Commerce de Bordeaux, la ſatisfaction que j'ai de la fidélité & de » l'attachement dont les Négocians » de mon Royaume ſe ſont empreſſés de me donner des marques. » J'attends d'eux un nouveau témoignage de leur zele. Vous leur demanderez de vous indiquer ceux » d'entre les Officiers marchands » employés ſur leurs bâtimens, qui » leur paroîtront pouvoir contribuer à ſoutenir la dignité de mon » pavillon & la proſpérité de mes » armes, dans une guerre dont l'avantage de mes ſujets & la liberté » du commerce ſont l'unique objet. » —— Je vous autoriſe à promettre » en mon nom à tous les Officiers » marchands qui vous ſeront pré-

» ſentés, & que vous reconnoîtrez » ſuſceptibles des fonctions auxquelles je les deſtine, un état permanent, honorable & tous les » avantages & diſtinctions que doivent attendre de leur patrie, ceux » qui ſe ſacrifient pour elle ». 1782.

Flattés de cette miſſion honorable, MM. de la Chambre du Commerce de Bordeaux, nommèrent un Comité maritime de ſix armateurs, pour travailler à cette importante affaire, & ce travail ne fut point interrompu juſqu'au départ de M. le Comte d'Eſtaing. Cent cinquante ſujets furent déſignés pour remplir les vues de Sa Majeſté ſur les vaiſſeaux de la Marine Royale. Les ports de Dunkerque, du Havre-de-Grace, de Saint-Malo, de Bayonne, &c, fournirent auſſi un nombre d'habiles marins proportionné à l'étendue de chaque département. L'exécution de ce plan non moins ſage que vigoureux, ne fit qu'ajouter un nouveau degré d'encouragement à la marine françoiſe.

Edit du Roi contre les rançons.

A cette même époque, Sa Majeſté fut informée que les Armateurs & les Capitaines éludoit ſous di-

1782. vers prétextes, les dispositions de l'Arrêt qui restreignoit les rançons. Pour arrêter un abus préjudiciable aux intéressés dans les armemens, & particulièrement aux Invalides de la marine, elle crut devoir étendre la défense de rançonner, aux cas exceptés par l'Ordonnance de 1780. A dater du premier Décembre de cette année, le nouveau réglement fut exécuté sans restriction.

Création de dix millions de rentes perpétuelles.

Même en dirigeant ses principales vues du côté de la paix, la France, comme on l'a dit, ne négligeoit aucune des mesures qui préparent les succès de la guerre; & comme les finances en sont le ressort le plus décisif, Sa Majesté qui s'étoit vue forcée, au mois de Juillet, d'établir un troisième vingtième sur les objets assujettis aux deux premiers, fut encore, au mois de Décembre, dans la nécessité de recourir au dévouement patriotique de la classe aisée de ses sujets, pour terminer glorieusement, & selon le vœu de la nation, une guerre entreprise sous les auspices de l'honneur françois.

Ainſi fut motivé l'Edit, portant création de dix millions de rentes perpétuelles. 1782.

Deux partis dans le Conſeil de Saint-James, relativement aux conditions de paix.

Cette ſage prévoyance du Gouvernement, & les préparatifs de guerre qui ſe faiſoient dans nos ports, ſembloient juſtifier les craintes du peuple ſur l'inutilité des négociations pacifiques. Rien ne tranſpiroit de toutes les diſpoſitions des Cabinets reſpectifs ; mais on ſe livroit aux conjectures, & vers la mi-Décembre, l'opinion générale étoit à Paris & à Londres, que le Cabinet de Saint-James avoit changé de diſpoſitions à cet égard. On aſſuroit qu'il venoit de s'y former deux partis ; que le Roi, Lord Shelburne & Lord Gratham, ſucceſſeur de M. Fox, avoient accepté les propoſitions ſuivant leſquelles l'Angleterre auroit cédé Gibraltar en échange des Iſles qu'on devoit lui reſtituer dans les Indes occidentales, & de la Guadeloupe qu'on promettoit d'y ajouter ; mais que le Duc de Richmond, Lord Keppel & M. Townshend perſiſtoient à demander Porto-Rico. On prétendoit que dans

cette conjoncture embarrassante pour le Comte de Shelburne, ce premier Ministre s'étoit vu forcé, pour échapper à la censure de ce dernier parti, de faire demander à la Cour de Versailles, qu'outre la Guadeloupe, on laissât aux Anglois Sainte-Lucie, & qu'on leur garantît la possession de Trinquemale dans l'isle de Ceylan. Ces demandes ne pouvoient être faites sérieusement ; mais dans la position désespérée où se trouvoit l'Angleterre, pour obtenir quelque chose, elle crut devoir afficher des prétentions exorbitantes. Heureusement que les Ministres de France & d'Espagne étoient dans le secret de sa détresse. Ils savoient qu'à cette époque, la dette nationale de la Grande-Bretagne étoit portée à deux cens quarante millions sterling; ce qui formoit, suivant l'évaluation du Docteur Price, plus de la moitié de la valeur de toutes les terres du Royaume. Quant aux forces navales, dont elle faisoit alors un étalage plus imposant que redoutable, on n'ignoroit pas qu'elles se montoient encore, tant

1782.

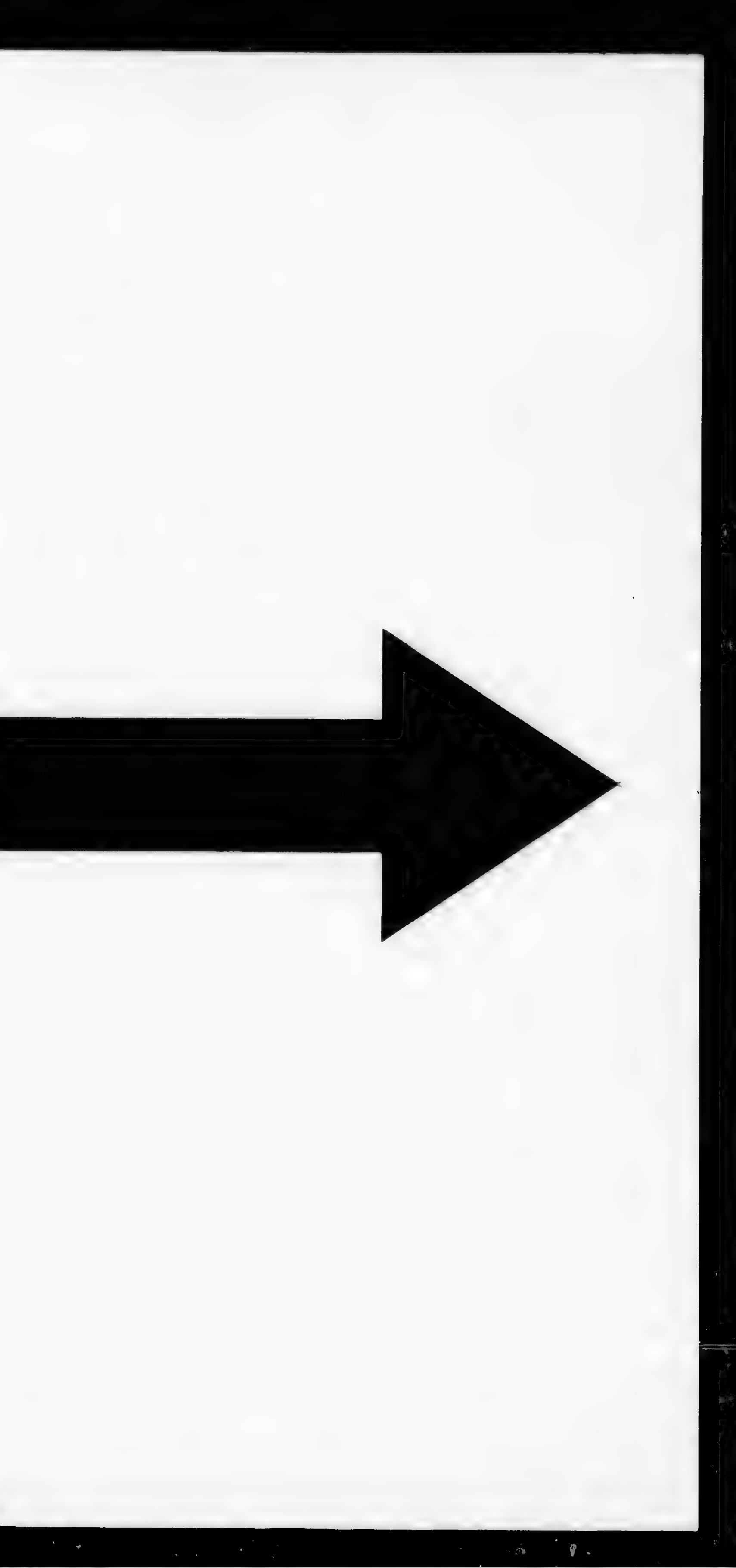
Demandes exorbitantes des Anglois.

en Europe que dans les deux Indes, à plus de quatre-vingt-dix vaiſſeaux de ligne ; mais on étoit inſtruit que le nombre de bras néceſſaires pour mettre en action tous ces châteaux flottans, répondoit mal à cette apparence reſpectable. La guerre d'Amérique avoit mis à cet égard, la Grande-Bretagne dans une diſette qu'elle n'avoit jamais connue. En un mot, la révolution d'Amérique venoit de réduire les Anglois à la cruelle alternative, ou de continuer une guerre, dont la prolongation eût menacée leur exiſtence politique, ou de ſe livrer à la diſcrétion de leurs ennemis, en faiſant une paix, dont les conditions les plus dures n'auroient été, de la part de la France, qu'une repréſaille très-légitime ; mais la paix & la guerre devoient également ſignaler le déſintéreſſement généreux de Louis XVI, & la Grande-Bretagne trouva ſon ſalut dans la modération, qui juſtifie ſi bien l'Epigraphe qui ſe lit au frontiſpice de cet ouvrage. 1782.

Les Eſpagnols renoncent à Gibraltar.

A l'ouverture des négociations pour la paix, il reſtoit à la Marine de France & d'Eſpagne une ſu-





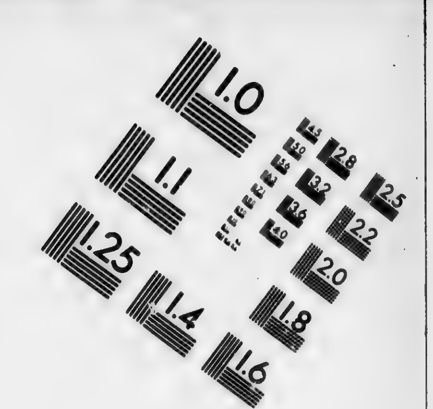
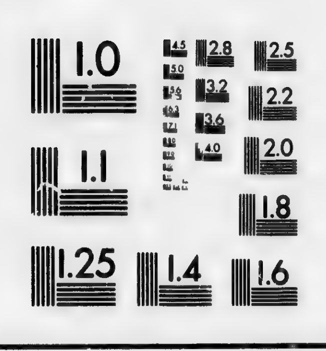
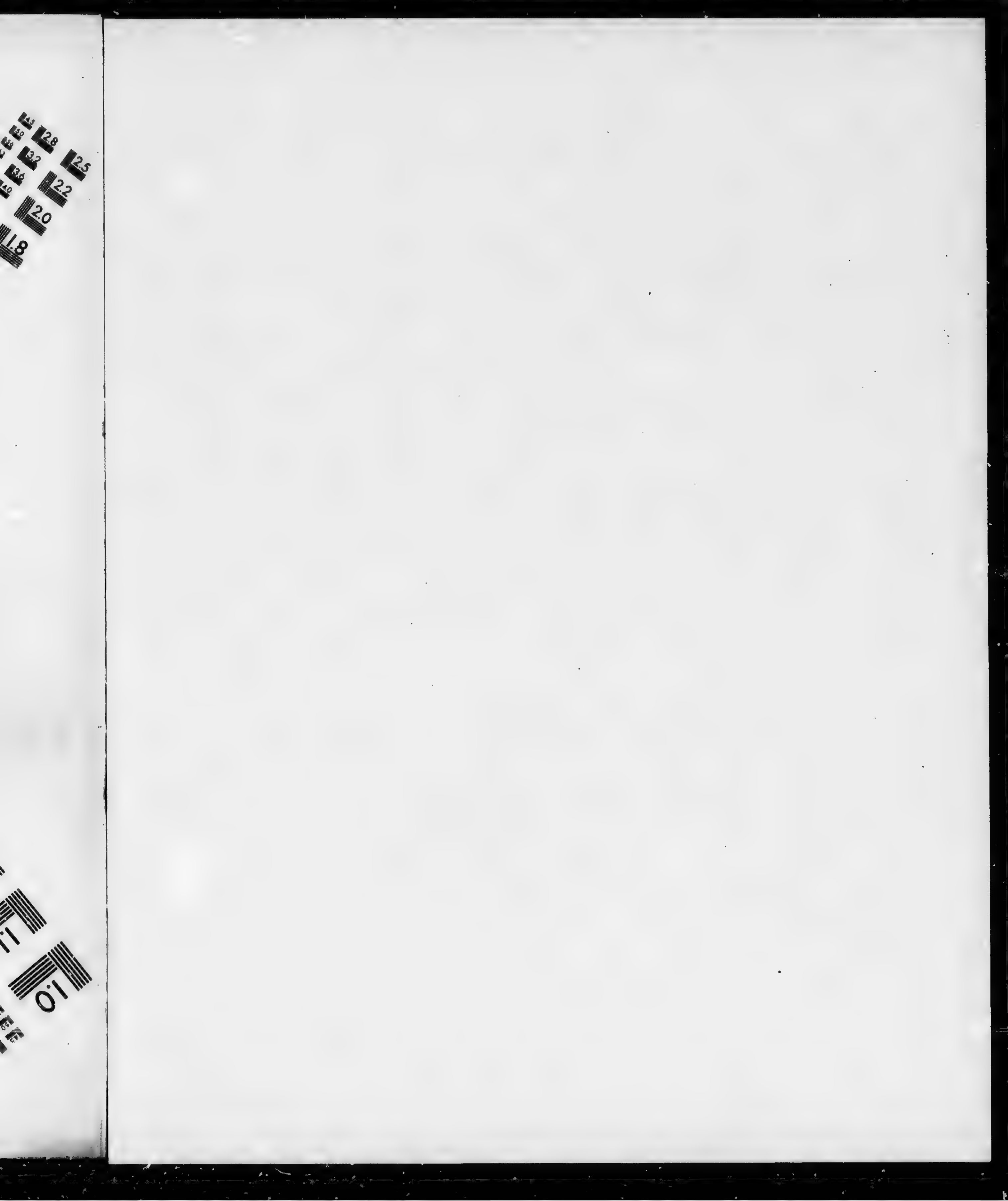


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



1782. périorité de quarante six vaisseaux de ligne ; & cette prépondérance laissoit à la disposition des Cours alliées, les conditions d'une paix devenue nécessaire pour les Anglois. Cependant la fierté britannique opposoit encore des obstacles à sa publication ; la Grande-Bretagne osoient paroître exigeante même au bord du précipice. Dans les circonstances, il étoit naturel que Gibraltar rentrât sous la domination du Roi d'Espagne ; mais le Cabinet de Saint-James mit un si haut prix à cette renonciation, & la saine politique en attachoit si peu au recouvrement de cette Place, que la Cour de Madrid ne crut pas devoir l'acheter par de trop grands sacrifices. Les Plénipotentiaires britanniques s'étant montrés intraitables sur ce point, leurs prétentions excessives donnèrent, à cet égard, une autre face aux négociations.

Len teurs dans le s négociati ons.

L'article des concessions demandées par la France dans l'Indostan, occasionna de longs débats, qui devoient enfin se terminer à l'amiable. Les Circars septentrio-

naux du Coromandel, ſur leſquels 1782.
portoient ſes demandes, étoient des Provinces dépendantes de l'Empire Mogol; l'Angleterre les tenoit à ferme, moyennant quinze lakes de roupies par année, & ne pouvoit par conſéquent en diſpoſer en faveur de la France. Ce point éclairci, il fallut recourir à d'autres compenſations ſur leſquelles on ne s'accorda que difficilement. La guerre avoit eu pour théâtre les quatre parties du monde; on eut beſoin d'une attention minutieuſe pour éviter les mépriſes dans la diſcuſſion des prétentions reſpectives en tant de contrées différentes; il en réſulta des lenteurs qui donnèrent de l'inquiétude ſur le ſuccès des négociations. Mais le vœu général étoit contre la guerre, & l'auguſte Monarque François avoit réſolu de pacifier l'Europe, après avoir affranchi l'Amérique. Ce grand ouvrage venoit d'être conſommé par le traité proviſionnel, entre l'Angleterre & les Etats-Unis; traité bien antérieur à ceux de France, d'Eſpagne & d'Angleterre, mais dont la concluſion n'eut

1782. lieu que le 20 Janvier, époque des termes de paix convenus entre cette dernière Puiſſance & la Maiſon de Bourbon. Il eſt tems de faire connoître le fameux traité, dont les articles tenus ſecrets par les Miniſtres britanniques, avoient donné lieu à tant de murmures, d'impatience & de fauſſes interprétations dans les deux Chambres du Parlement d'Angleterre.

Articles abrégés du traité proviſionnel entre la Grande-Bretagne & les Etats-Unis d'Amérique.

Traité de Paix entre l'Angleterre & l'Amérique.

ARTICLE I. Le Roi de la Grande-Bretagne reconnoît, dans les termes les plus amples, l'indépendance des Etats-Unis, & renonce à toutes les prétentions de gouvernement, propriété & droits de territoire ſur leſdits Etats, pour lui, ſes héritiers & ſucceſſeurs.

ART. II. Etablit pleinement les limites reſpectives. (1)

---

(1) Par ces limites, qu'il ſeroit trop

ART. III. Admet & garantit aux Américains le droit de pêche ſur les Bancs de Terre-Neuve & leurs environs. 1782.

ART. IV. Les créanciers de part & d'autre ne rencontreront aucun obſtacle au recouvrement de leurs dettes.

ART. V. Le Congrès recommandera aux différents Etats, la reſtitution de la propriété confiſquée des ſujets britanniques, des Loyaliſtes, &c. (1)

---

long d'aſſigner ici, l'Angleterre céda un immenſe quantité de terrein aux Etats-Unis d'Amérique, & cette ceſſion parut trop étendue à quelques Anglois ; mais pour juſtifier le Miniſtère à cet égard, il ſuffit d'obſerver que c'étoient les bornes de ce pays avant ſon indépendance ; que les limites du Canada avoient été prodigieuſement reculées par l'acte de Quebec en 1774 ; que cet acte étoit tyrannique & vexatoire pour l'Amérique ſeptentrionale, & que, par conſéquent, il ne pouvoit ſervir de baſe au traité de paix.

(1) Les Commiſſaires américains, & M. Richard Oſwald, Plénipotentiaire pour Sa Majeſté Britannique, ne pouvoient rien de plus en faveur des Loyaliſtes, qui, faute de prévoir l'iſſue de cette guerre,

1782. ART. VI. Nulles confiſcations ou perſécutions n'auront lieu à l'avenir.

ART. VII. Les priſonniers de part & d'autre ſeront élargis. L'artillerie américaine ne ſera pas emportée, non plus que les Négres & autres propriétés. Les archives, les actes & papiers publics & privés ſeront reſtitués. Les flottes & armées britanniques ſeront retirées de toutes les parties des Etats-Unis.

---

avoient ſuivi les drapeaux du Roi d'Angleterre, de préférence à ceux de leurs concitoyens. Le pouvoir même du Congrès ſe bornoit, en cette occaſion, à les recommander aux différentes Provinces. Chacun des Etats qui compoſent l'aſſociation américaine eſt maître chez lui, & n'eſt dirigé par aucune autre Puiſſance dans l'exercice de la ſouveraineté. Il étoit convenable & prudent de s'en rapporter dans l'affaire de Loyaliſtes, à la généroſité des Américains, & le Gouvernement britannique ne pouvoit demander au Congrès qu'une recommandation en leur faveur; plutôt que de continuer la guerre, il fit bien de ſe charger des dédommagemens auxquels avoient droit de prétendre des malheureux qui venoient de trahir leurs concitoyens pour lui reſter fidèles.

1782.

ART. VIII. La navigation du Miſſiſſipi ſera ouverte aux deux Parties.

ART. IX. Toutes places priſes de part ou d'autre, avant l'arrivée de ces articles en Amérique, ſeront reſtituées.

Comment ce traité eſt reçu en Amérique.

Le traité fut ſigné le 21 Janvier, & le Congrès le reçut dans les derniers jours de Mars. Toute l'Amérique belligérante accueillit cette nouvelle avec tranſport, & la paix fut proclamée ſolemnellement à New-York, à Philadelphie & à la tête des armées reſpectives de la Grande-Bretagne & des Etats-Unis. Ce fut un jour de triomphe pour le brave Washington. Il avoit préparé ſon armée à cette glorieuſe cérémonie, par un diſcours où reſpirent également l'héroïſme, le patriotiſme & l'humanité. Un fragment de cette belle harangue où ſe peint l'ame du guerrier citoyen, confirmera l'idée qu'on s'eſt déjà faite de ſon éloquence naturelle quoique fière & métaphorique, mais toujours aſſortie aux circonſtances. « La glorieuſe tâche qui » nous avoit fait courir aux armes,

1782. « eſt enfin remplie ; la liberté de » notre pays eſt ſuffiſamment re» connue & ſolidement établie par » le ſourire que le ciel accorde à » la pureté de notre cauſe, aux « efforts généreux d'un peuple foi» ble, mais libre, & fait pour tou» jours l'être. La réputation de ceux » qui ont perſéveré, étant aujour» d'hui immortaliſée par le titre il» luſtre & ſi bien acquis *d'armée* » *patriote*, il ne reſte plus aux » acteurs de cette ſcène majeſtueu» ſe, qu'à conſerver juſqu'au der» nier acte, la dignité de leur carac» tère ; à terminer le drame d'une » manière qui leur attire des applau» diſſemens ; à quitter le théâtre » militaire avec cette même appro» bation des anges & des hommes, » qui a couronné toutes leurs actions » vertueuſes ».

Le Général finit par annoncer qu'il ne tolérera aucune négligence des devoirs militaires, juſqu'au licenciement abſolu des troupes. Il promet à chaque Soldat des honneurs & des récompenſes proportionnés à ſon grade, à ſes ſervices, & particulièrement à ſa ſoumiſſion

aux loix d'une ſévère diſcipline,

1782.

Fermentation dans l'armée américaine.

Le principal objet de ce diſcours étoit de ranimer la confiance des troupes, & de les affermir contre la ſéduction de quelques traîtres, dont les tentatives ſéditieuſes avoient allarmé le Congrès & les chefs de l'armée. Voici la cauſe ou le prétexe de cette fermentation inquiétante.

Au mois de Décembre 1782, une partie de l'armée, peu ſatisfaite de ſon traitement, avoit expoſé ſes griefs dans un mémoire que le Général Mc Dougal & deux Officiers de l'état major, furent chargés de préſenter au Congrès. Après deux mois de vaines pourſuites, les Commiſſaires informèrent l'armée qu'on n'avoit encore rien prononcé ſur ſes demandes. Alors il parut une invitation aux Officiers généraux de s'aſſembler le Mardi ſuivant, pour délibérer ſur les meſures à prendre dans cette circonſtance. L'invitation étoit accompagnée de cette adreſſe non moins éloquente que ſéditieuſe.

Diſcours ſéditieux.

« MESSIEURS, un Soldat que l'intérêt & l'affection attachent à vo-

1782.

Suite du même discours.

tre destinée, qui a souffert avec vous, & qui veut continuer de partager votre fortune bonne ou mauvaise, demande la permission de vous adresser ses plaintes. Il n'a pour lui ni l'âge, ni les dignités qui donnent du poids aux conseils; mais l'expérience marche quelquefois sans la vieillesse, & la sincérité n'a pas besoin de rang. Comme la plupart d'entre vous, il aima la vie privée; il l'a quittée avec regret & dans la ferme résolution d'y rentrer, dès que la nécessité ne lui mettra plus les armes à la main. Alors les ennemis de sa patrie, les esclaves du pouvoir, les soutiens mercénaires de l'injustice n'avoient pas encore éprouvé que les Américains sont aussi redoutables sur le champ de bataille, que soumis & pacifiques dans leurs remontrances. C'est avec cette perspective qu'il fut le compagnon de vos longues fatigues, qu'avec vous il brava tant de périls. Il a senti la main glaciale de la pauvreté, & n'a point murmuré; il a vu se développer l'insolence de l'homme opulent, sans se permettre un soupir.

Longtems aſſez crédule pour ſacrifier à l'opinion, il a juſqu'à ce jour, eſpéré dans la juſtice de ſon pays. Il ſe flattoit que lorſque les nuages de l'adverſité ſeroient diſſipés, lorſque le rayon de la paix commenceroit à luire, la froideur & la ſévérité du gouvernement ſe relacheroient; que la reconnoiſſance verſeroit des bienfaits ſur ces hommes, dont les bras vigoureux avoient ſoutenu l'Etat, dans le périlleux paſſage de la ſervitude menaçante à une indépendance reconnue. Mais la confiance a ſes limites comme la modération; il eſt un point où l'une dégénère en crédulité & l'autre en baſſeſſe. Telle eſt votre ſituation; amenés à ce point délicat, un pas de plus vous perdroit ſans retour. Etre tranquille, être indifférent lorſque les injuſtices s'accumulent & peſent ſur nos têtes, ſeroit plus que de la foibleſſe. Se borner à des ſupplications ſans développer de mâles efforts, ſeroit dégrader votre caractère & montrer à l'univers que vous méritiez bien ces chaînes que vous venez de rompre. Conſidérons le point où nous ſommes, & de-là portons

1782.

Suite du même diſcours.

nos regards ſur les expédiens qui ſe préſentent à nous.

1782.

Suite du même diſcours.

Après ſept ans de combats & de travaux, l'objet qui vous arma vient de vous être accordé..... Votre courage a conduit à la paix les Etats-Unis de l'Amérique, au travers d'une guerre douteuſe & ſanglante : il l'a fait aſſeoir ſur le trône de l'indépendance, & le calme renaît pour le bonheur. —— De qui ? Eſt ce d'une patrie qui vous accorde la douceur de rentrer dans vos foyers, en verſant ſur votre retraite les larmes de la reconnoiſſance, en l'accompagnant du ſourire de l'adminiſtration ? Eſt-ce d'une patrie qui brûle de partager avec vous cette indépendance que lui donne votre valeur, & ces richeſſes achetées au prix de votre ſang ? N'eſt-ce pas plutôt d'un pays ingrat, qui foule aux pieds vos droits, dédaigne vos cris, inſulte à vos misères ? Navez-vous pas fait connoître au Congrès vos deſirs & vos beſoins ? Ces beſoins & ces deſirs que la gratitude & l'honnêteté devoient prévenir, & non pas éluder ! N'avez-vous pas dernièrement, dans le langage

soumis d'un mémoire, demandé de 1782.
sa justice, ce que vous ne pouviez plus espérer de sa faveur ? Quelle a été sa réponse ? La lettre qui sera le sujet des réflexions de l'assemblée vous le dira mieux que moi. Suite du même discours.

Si tel est votre traitement, lorsque les armes que vous portez sont encore nécessaires pour la défense de l'Amérique ; qu'avez-vous à attendre de la paix, lorsque vos cris s'affoibliront, & que la séparation anéantira votre force & votre influence ? Lorsque ces épées, instrumens de votre gloire, vous seront enlevées ; qu'il ne vous restera d'autres marques de vos travaux, d'autres distinctions de vos services, que les blessures, les infirmités, les cicatrices ? Pouvez-vous consentir à être les seules victimes dans cette révolution, à vous retirer du champ de bataille, pour aller vieillir dans la pauvreté, la misère & le mépris ? Consentirez-vous à croupir dans la fange de la dépendance, à devoir à la pitié les misérables restes d'une vie jusqu'ici illustrée dans le champ de l'honneur ? Si vous le pouvez...... allez, emportez avec vous les

1782. Suite du même discours.

railleries des Torys, & les dédains des Whigs, le ridicule &, ce qu'il y a de pire, la compassion de l'Univers; allez mourir victimes de la faim, & que vos noms périssent dans l'oubli. Mais si votre courage se révolte à cette idée.... Eveillez-vous, sortez de votre léthargie, ouvrez les yeux sur votre situation, & réparez vous-mêmes les outrages que vous avez soufferts. Si vous laissez échapper ce moment, c'en est fait de vous pour toujours; des efforts tardifs seront utiles; vos menaces seront aussi vaines que vos supplications actuelles.

Déterminez donc, d'une manière positive, & ce que vous pouvez supporter, & ce que vous voulez souffrir: si votre résolution est en raison de vos maux, n'invoquez plus la justice; mais éveillez les craintes du Gouvernement. Laissez le ton mielleux des mémoires, prenez en un plus élevé, plus convenable; qu'il soit décent, mais ferme, mais animé, mais décisif; défiez-vous des hommes qui vous insinueroient d'avoir plus de modération & de patience.

1782.

Suite du même discours.

Que deux ou trois d'entre vous, de ceux qui écrivent & sentent vivement, dressent une dernière remontrance; qu'on y rappelle, dans un langage qui ne vous trahisse point par ses craintes, ce que le Congrès a promis, & ce que le Congrès a fait; qu'on y retrace ce que vous avez souffert, & combien vous avez demandé, & combien peu de vos demandes ont été accordées! Dites au Congrès, que vous avez été les premiers à vous précipiter dans le danger, que vous desirez en sortir les derniers; que le désespoir ne vous fera jamais prendre une résolution déshonorante; mais qu'il peut vous entraîner hors du champ de bataille. Dites-lui qu'une blessure souvent irritée, peut enfin devenir incurable, & qu'une démarche indiscrette peut désormais avoir le terrible effet de la mort; que dans les événemens politiques, l'armée peut avoir son alternative. Dites aux membres du Congrès, que s'ils veulent la paix, rien ne vous séparera de leurs armes, que le tombeau. S'ils veulent la guerre, dites leur qu'invitant votre

1782.

Suite du même discours.

illuſtre chef à vous commander toujours, vous vous retirerez, ſous ſes auſpices, dans quelque pays inhabité ; que là, vous ſourirez à votre tour, lorſque leurs craintes ſeront excitées par de nouveaux dangers.

Qu'on repréſente au Congrès, que s'il accède au contenu de votre dernier mémoire, il vous rendra plus heureux, il ſe rendra plus reſpectable ; que tant que la guerre continuera, vous ſuivrez ſes drapeaux ; que lorſqu'elle ceſſera, vous vous retirerez dans l'ombre d'une vie privée ; que vous y donnerez à l'Univers de nouveaux ſujets d'étonnement & d'admiration, le ſpectacle d'une armée victorieuſe de ſes ennemis, victorieuſe d'elle-même ».

Washington aſſemble les Officiers de l'armée.

On ignore quels euſſent été les effets de cette pièce anonyme, & le réſultat de l'aſſemblée à laquelle les Officiers de l'Etat Major étoient invités pour le 11 Mars ; mais le Commandant en chef prévint ce coup, en défendant de s'aſſembler au jour indiqué, & les mêmes Officiers reçurent ordre de ſe trouver, le Samedi ſuivant, aux nou-

veaux

veaux bâtimens de New-Windsor, pour entendre le rapport du Comité de l'armée nommé près du Congrès, & pour arrêter, après une mûre délibération, des mesures assorties aux circonstances. Cette assemblée du 15 Mars fut présidée par le Major général Gates; & Washington ouvrit la séance par une adresse où les intentions perverses de l'auteur anonyme étoient démasquées, où le Congrès étoit justifié, où le Commandant en chef se rendoit garant des promesses de cette honorable compagnie. Il finit par conjurer l'armée au nom de la patrie, de l'honneur & de l'humanité, de témoigner son indignation contre l'ennemi secret, qui, sous de vains prétextes, cherchoit à renverser la liberté de l'Amérique, & qui, par une ruse infâme ouvroit la porte à une guerre civile. « La dignité de cette con» duite, ajouta-t-il, fera dire à » la postérité, lorsqu'elle célébre» ra ce glorieux événement, (la » révolution de l'Amérique) si ce » modele n'eût pas existé, l'Uni» vers n'auroit jamais su à quel 1783.

1783.

» degré de perfection peut s'élever » l'espèce humaine ».

Leurs résolutions patriotiques.

Ce discours eut tout l'effet que s'en étoit promis Washington. Son Excellence s'étant retirée, on forma un comité pour dresser l'instruction de l'affaire sur laquelle l'assemblée avoit à délibérer ; & le rapport ayant été fait & sérieusement examiné, il fut déclaré unanimement que les Officiers des troupes américaines, toujours animés de cette flamme patriotique qui leur avoit mis les armes à la main, ne souilleroient jamais une gloire acquise au prix de leur sang ; que l'armée avoit une confiance inébranlable dans la vertu du Congrès, & qu'elle étoit pleinement convaincue que les représentans de l'Amérique ne *licencieroient point les troupes, sans acquitter la dette de l'état, envers les Officiers & les Soldats*. L'assemblée témoigna avec la même unanimité, son mépris & son indignation pour l'Auteur des propositions séditieuses contenues dans l'adresse anonyme aux Officiers de l'armée.

La proclamation de la paix

1783.

On projete d'ériger à Philadelphie une ſtatue en l'honneur de Louis XVI.

affermit les Américains dans leurs diſpoſitions patriotiques, & le contentement général ſe manifeſta dans les fêtes militaires auxquelles ſes premiers loiſirs furent conſacrés. Aux tranſports de l'allégreſſe publique, ſe mêloient des ſentimens de reconnoiſſance pour le Prince auguſte à l'aſſiſtance duquel les Etats affranchis & pacifiés devoient le bienfait de la révolution qu'ils célébroient. Pour en éterniſer le ſouvenir par un monument expreſſif de leur gratitude, il fut décidé en plein Congrès, qu'on érigeroit à Philadelphie, une ſtatue de bronze en l'honneur de Louis XVI.

Traité de Paix entre la France & l'Angleterre.

Cette paix, dont l'Amérique goûtoit déjà les prémices, avoit été cimentée à la même époque, entre la France, l'Eſpagne & l'Angleterre. Les traités qui la garantiſſoient, en aſſurant l'exiſtence de la Grande-Bretagne, atteſtoient, comme on l'a dit, la modération, pour ne pas dire la clémence de la Maiſon de Bourbon. Pour s'en convaincre, il ſuffit de jeter les yeux ſur la poſition des Anglois à l'époque de la ſignature de ces articles pré-

liminaires entre leurs Majeſtés le
1783. Roi de France & le Roi de la Grande-Bretagne.

ARTICLE I. Auſſitôt que les préliminaires ſeront ſignés & ratifiés, l'amitié ſincère ſera rétablie entre Sa Majeſté Très-Chrétienne & Sa Majeſté Britannique, leurs Royaumes, Etats & Sujets, par mer & par terre, dans toutes les parties du monde. Il ſera donné des ordres aux armées, aux eſcadres, & à tous les Sujets des deux Puiſſances, d'arrêter toutes hoſtilités, & de vivre dans la plus parfaite union, en oubliant ce qui s'eſt paſſé, de quoi leurs Souverains leur donnent l'ordre & l'exemple; & pour l'exécution de cet article, il ſera donné de part & d'autre, des paſſeports de mer aux vaiſſeaux qui ſeront dépêchés pour en porter la nouvelle aux poſſeſſions deſdites Puiſſances.

ART. II. Sa Majeſté, le Roi de la Grande-Bretagne conſervera la propriété de l'Iſle de Terre-Neuve, & les Iſles adjacentes, ainſi que le tout lui a été cédé par l'Article XIII du traité d'Utrecht, ſauf

les exceptions qui ſeront ſtipulées par l'Article V. du préſent traité. 1783.

ART. III. Sa Majeſté Très-Chrétienne, afin de prévenir les querelles qui, juſqu'à préſent, ſe ſont élevées entre les deux nations d'Angleterre & de France, renonce au droit de pêche qui lui appartient en vertu dudit article du traité d'Utrecht, depuis le Cap de Bonaviſta juſqu'au Cap Saint-Jean, ſitué ſur la côte orientale de Terre-Neuve, environ par le cinquantième degré de latitude ſeptentrionale; au moyen de quoi, la pêcherie françoiſe commencera audit Cap Saint-Jean, fera le tour par le Nord, & deſcendant la côte occidentale de l'Iſle de Terre-Neuve, aura pour limites la place appellée Cap Raye, ſituée par le quarante-ſeptieme degré cinquante minutes de latitude.

ART. IV. Les pêcheurs françois jouiront de la pêcherie qui leur eſt aſſignée par l'Article ci-deſſus, comme ils ont le droit d'en jouir en vertu du traité d'Utrecht.

ART. V. Sa Majeſté Britannique

1783. cédera en plein droit à Sa Majesté Très-Chrétienne, les Isles de Saint-Pierre & Miquelon.

ART. VI. Quant au droit de pêcher dans le Golfe de Saint-Laurent, les François continueront d'en jouir conformément au cinquieme Article du traité de Paris.

ART. VII. Le Roi de la Grande-Bretagne restituera à la France, l'Isle de Sainte-Lucie, & lui cédera & garantira celle de Tabago.

ART. VIII. Sa Majesté Très-Chrétienne restituera à la Grande-Bretagne les Isles de la Grenade & les Grenadines, Saint-Vincent, la Dominique, Saint-Christophe, Névis & Montserrat; & les forteresses de ces Isles conquises par les armes de la Grande-Bretagne & par celles de France, seront restituées dans la même condition dans laquelle elles étoient, lors de la conquête; il est entendu cependant que le terme de dix-huit mois, à compter de l'époque de la ratification du traité définitif, sera accordé aux Sujets respectifs des Couronnes de France & de la Grande-Bretagne, lesquels peuvent être

établis dans lesdites Isles, & en d'autres places qui seront restituées par le traité définitif, afin de vendre leurs biens, recouvrer leurs dettes, transporter leurs effets, & se retirer sans être restreints à raison de leur religion, ou aucune autre cause quelconque, excepté le cas de dettes, ou de poursuites criminelles. 1783.

ART. IX. Le Roi de la Grande-Bretagne cédera & garantira en plein droit, à Sa Majesté Très-Chrétienne, la riviere du Sénégal & ses dépendances, avec les forts de Saint-Louis, Podor, Galam, Arguin & Portendic; Sa Majesté Britannique restituera aussi l'Isle de Gorée, qui sera remise dans la condition où elle étoit, lorsque les armes britanniques en ont pris possession.

ART. X. Le Roi Très-Chrétien garantira de son côté, à Sa Majesté le Roi de la Grande-Bretagne, la possession du fort Jacques, & de la riviere Gambie.

ART. XI. Afin de prévenir toute discussion dans cette partie du monde, les deux Cours conviendront,

1783. soit par le traité définitif, soit par un acte séparé, des limites à fixer pour leurs possessions respectives. Le commerce de la gomme se fera à l'avenir, comme les nations angloise & françoise le faisoient avant la guerre de 1755.

ART. XII. Quant au reste des côtes d'Afrique, les Sujets des deux Puissances continueront de les fréquenter, conformément à la coutume qui a prévalu jusqu'à présent.

ART. XIII. Le Roi de la Grande-Bretagne restituera à Sa Majesté Très-Chrétienne tous les établissemens qui lui appartenoient au commencement de la guerre présente sur la côte d'Orixa & dans le Bengale, avec liberté d'entourer Chandernagor d'un fossé pour l'écoulement des eaux ; & Sa Majesté Britannique s'engage à prendre les mesures qui peuvent être en son pouvoir, pour assurer aux Sujets de la France dans cette partie de l'Inde, ainsi que sur les côtes d'Orixa, Coromandel & Malabar, un commerce sûr, libre & indépendant, tel qu'il se faisoit par la derniere compagnie fran-

çoise des Indes orientales ; soit qu'ils le fassent comme individus, ou qu'ils se forment en compagnie.

Art. XIV. Pondichéry, ainsi que Karical, seront également restitués & garantis à la France ; & Sa Majesté Britannique procurera, pour servir d'arrondissement à Pondichéry, les deux districts de Velanour & Bahour ; & comme dépendance autour de Karical, les quatre Magans contigus.

Art. XV. La France rentrera en possession de Mahée & du comptoir de Surate ; & les François trafiqueront dans cette partie de l'Inde, conformément aux principes établis par le XIIIe Article de ce traité.

Art. XVI. En cas que la France ait des alliés dans l'Inde, ils seront invités, ainsi que ceux de la Grande-Bretagne, à accéder à la présente pacification ; & à cette fin, un terme de quatre mois leur sera accordé pour se décider ; & en cas de refus de leur part, leurs Majestés Britannique & Très-Chrétienne conviennent de ne leur donner aucune assistance directe

1783. ou indirecte, contre les possessions britanniques ou françoises, ou contre les anciennes possessions de leurs alliés respectifs, & leursdites Majestés offriront leurs bons offices pour les amener à une réconciliation mutuelle.

ART. XVII. Le Roi de la Grande Bretagne, desirant donner à Sa Majesté Très-Chrétienne une preuve sincere de réconciliation & d'amitié, consentira à l'abrogation & suppression de tous les articles relatifs à Dunkerque, à compter du traité de paix, conclu à Utrecht en 1713, inclusivement jusqu'à ce jour.

ART. XVIII. On renouvellera & confirmera par le traité définitif, tous ceux qui ont subsisté jusqu'à présent, entre les deux hautes parties contractantes & auxquels il n'aura pas été dérogé par le présent traité; & les deux Cours nommeront des Commissaires pour travailler sur l'état du commerce entre les deux nations, afin de convenir de nouveaux arrangemens, sur le fondement de la réciprocité & de la convenance mutuelle. Lesdites Cours fixeront ensemble amiable-

ment un terme compétent pour la durée de ce travail. 1783.

ART. XIX. Tous les pays & territoires qui pourroient avoir été conquis, ou qui pourroient l'être, dans quelque partie du monde que ce soit, par les armes de Sa Majesté Britannique, ou par celles de Sa Majesté Très-Chrétienne, & qui ne sont pas compris dans les présens articles, seront rendus sans difficulté & sans exiger de compensation.

ART. XX. Comme il est nécessaire d'assigner une époque fixe, pour les évacuations & restitutions à faire par chacune des hautes parties contractantes, il est convenu que le Roi de la Grande Bretagne fera évacuer les Isles de Saint-Pierre & Miquelon, Sainte-Lucie aux Antilles, & Gorée en Afrique, trois mois après la ratification du traité définitif, ou plutôt si faire se peut. Au même terme, Sa Majesté Britannique rentrera également en possession des Isles de la Grenade & Grenadines, de Saint-Vincent, la Dominique, Saint-Christophe, Nevis & Montserrat; quant aux territoires, villes & comptoirs qui

1783. doivent être cédés ou restitués dans les Indes orientales, la cession ou restitution s'en fera respectivement six mois après ladite ratification.

ART. XXI. Les prisonniers seront rendus de part & d'autre, sans rançon, en payant les dettes qu'ils auront contractées dans leur captivité, & chaque couronne soldera respectivement, les avances qui auront été faites pour la subsistance & l'entretien de ses prisonniers.

ART. XXII. Pour ôter tout sujet de plaintes à l'occasion des prises qui pourroient être faites en mer après la signature de ces articles préliminaires, on est convenu que les vaisseaux pris dans la Manche & dans les mers du Nord, après douze jours écoulés depuis cette signature, seront restitués de part & d'autre; que le terme sera d'un mois, depuis lesdites mers jusqu'aux Isles Canaries inclusivement; de deux mois, à compter depuis ces Isles, jusqu'à la ligne équinoxiale; & enfin de cinq mois dans toutes les autres mers.

ART. XXIII. Les ratifications des présents articles seront expédiées en bonne forme, & seront échangées dans l'espace d'un mois, à compter du jour de la signature. 1783.

Fait à Versailles, le vingtième jour de Janvier mil sept cent quatre-vingt-trois.

GRAVIER DE VERGENNES.
ALLEYNE FITZ-HERBERT.

Traité entre l'Espagne & l'Angleterre.

Le Ministre d'Angleterre & M. le Comte d'Aranda signèrent le même jour les articles préliminaires de la paix, entre leurs Cours respectives. De ces onze articles, quatre seulement trouveront place ici; les autres font partie du traité qu'on vient de lire.

Le deuxième article porte que Sa Majesté Catholique conservera l'isle de Minorque.

Par le troisième, le Roi d'Angleterre cède au Roi d'Espagne la Floride orientale; & Sa Majesté Catholique conserve la Floride occidentale. Le terme de dix-huit mois est accordé aux Sujets de Sa Majesté Britannique, établis dans l'isle de Minorque & dans les deux Florides, pour vendre

1783. leurs biens, reçouvrer leurs dettes & transporter leurs effets ainsi que leurs personnes, sans être gênés à cause de la religion, & sous quelque autre prétexte que ce puisse être, hors celui de dettes & de procès criminels. Bien entendu que le Roi d'Angleterre fera transporter de la Floride orientale tous les effets qui peuvent lui appartenir, sans excepter l'artillerie.

Le quatrième article porte, que dans un district, dont on fixera les limites, les Sujets de Sa Majesté Britannique pourront sans être inquiétés en aucune manière, exploiter & transporter les bois de teinture ou de campêche, & pour cet effet, bâtir sans empêchement, occuper sans interruption dans un endroit convenu, des maisons & magasins nécessaires à cette exploitation; mais par les stipulations ci-dessus, Sa Majesté Catholique ne prétend déroger en aucune manière aux droits de sa Souveraineté.

Le Roi d'Espagne s'engage par le cinquième article, à restituer

sans exception, les isles de Providence & des Bahamas, dans le même état où elles étoient lorsqu'elles ont été conquises par les armes de Sa Majesté Catholique. 1783.

Que l'Angleterre ne pouvoit être mieux traitée.

Toute l'Europe fut émerveillée, qu'on me passe cette expression, du traitement fait à l'Angleterre par ces traités, objet des murmures d'une partie de cette nation ambitieuse, exigeante & jamais satisfaite. Elle rentroit en possession de la Grenade & de Saint Christophe, les seules isles d'une grande valeur qui lui eussent été enlevées pendant la guerre; elle acquéroit la Dominique, isle précieuse & faite pour le devenir davantage. Tout considéré, les huit Colonies à sucre qui restoient à la Grande Bretagne, quoique moins importantes quant à l'étendue du territoire, étoient d'un produit égal à celles de la France, & pouvoient rendre, chaque année, au moins cent soixante mille tonneaux.

Le droit acquis par les traités, de naviguer avec les Américains

1783. dans le Miſſiſſipi, rendoit ce fleuve précieux aux Anglois, & devoit naturellement diriger leur attention vers la Nouvelle-Orléans, Province immenſe, dont ils s'aſſuroient la propriété.

Le Canada eſt une contrée de douze cens lieues d'étendue, qui nourrit cent mille habitans. L'Angleterre conſerve encore les vaſtes poſſeſſions de la Nouvelle-Ecoſſe, dont le territoire de trois cens lieues ſur la côte, entre la Nouvelle-Angleterre & le fleuve Saint-Laurent, offre naturellement aux iſles Caraïbes le grand magaſin qui doit les approviſionner.

D'un autre côte, les Anglois ſe maintiennent toujours à Terre-Neuve dans la ſupériorité des pêcheries.

En Afrique, leur commerce des gommes n'a reçu aucune diminution.

Leurs poſſeſſions dans l'Inde, continuent d'être ſupérieures à celles des autres Etats.

La liberté de couper le bois de

campêche ſur la côte d'Honduras, eſt un article avantageux pour la Grande-Bretagne, en ce qu'elle met ſa navigation dans ces mers à l'abri des interruptions ci-devant occaſionnées par les querelles, dont la coupe de ce bois étoit la raiſon ou le prétexte. 1783.

Le ſeul inconvénient qui pouvoit réſulter de cette paix, étoit un commerce interlope entre les Etats-Unis & les planteurs des Indes occidentales; mais cet inconvénient qui commençoit à ſe faire ſentir avant la guerre, ne peut ſouffrir de grands accroiſſemens, parce que la majeure partie de la propriété territoriale des iſles Angloiſes appartient à des particuliers qui réſident en Angleterre, ou à des négociants, dont l'intérêt eſt de conſerver la balance dans l'importation & l'exportation, ou enfin à des colons qui réſidant ſur les lieux, ſont intéreſſés à ſe ménager des retours avec la mere contrée qui ſeule peut leur fournir beaucoup d'articles qu'ils ne ſauroient tirer de l'Amérique ſeptentrionale.

Sous quelqu'aſpect qu'on envi-

1783.

Plaintes du Vicomte de Stormont à la Chambre des Pairs.

ſageât cette paix, les conditions en étoient tolérables & ſouvent très-avantageuſes pour l'Angleterre. Dans ſa ſituation, elle ne pouvoit ſe flatter d'un traitement auſſi favorable, & ces conditions durent remplir ſes vœux & paſſer ſes eſpérances. Mais une partie de la nation crut qu'il étoit de ſa dignité de paroître mécontente, & malgré les adreſſes de remerciement à Sa Majeſté Britannique ſur le bienfait de la paix, quoique toutes les cités & corporations du royaume euſſent porté dans cette occaſion les témoignages de leur reconnoiſſance aux pieds du trône, & que la Chambre haute eût donné, par la même conduite, un exemple bien manifeſte de ſon approbation, il s'étoit pourtant élevé des voix dans cette Chambre contre les divers traités. Une des plus impoſantes fut celle du Vicomte de Stormont, dont le premier reproche au Comte de Shelburne porta ſur l'incapacité de M. Oſwald qu'on avoit mal-adroitement oppoſé aux quatre plénipotentiaires du Congrès, parmi leſquels on nommoit MM. Laurens

1783.

& Franklin. Suivant le noble Vicomte, le premier devoir de l'Agent britannique ou plutôt de ses constituans, étoit d'assurer la restitution complette de toutes les propriétés des loyalistes ». La justice, » l'honneur, la reconnoissance, tout » demandoit que la Grande-Bretagne protégeât ces infortunés ; & » pour sa honte & leur malheur, » ils ont été le prix d'un traité flétrissant.... L'histoire ne fournit point » d'exemple de la bassesse avec laquelle nous avons abandonné nos » amis... Comment nous sommes-» nous conduits avec les Indiens » nos fidèles alliés ? Les sermens » les plus sacrés, la fraternité la » plus solemnellement jurée, rien » n'a pu les soustraire à notre ingratitude ».

Puis revenant à M. Oswald qu'il qualifie ironiquement de grand géographe, il trace avec lui la ligne de démarcation qui doit fixer à jamais les limites des Etats Américains, limites qui, s'il faut l'en croire, ne laissent à la Grande-Bretagne que les possessions, dont la nouvelle République n'a

1783. pas ambitionné l'acquiſition. Le Vicomte de Stormont paſſe enſuite à l'examen des traités conclus avec les deux branches de la Maiſon de Bourbon, & à chaque article, il ſe plaint que les intérêts de l'Angleterre ont été ſacrifiés. « Ici, » dit-il, c'eſt une étendue immenſe » que nous donnons aux pêcheries » de la France à Terre-Neuve; » là, nous lui cédons Miquelon & » Saint-Pierre, qui ſont d'autant » plus à ſa bienſéance, qu'étant » fortifiées, ces iſles commande» ront l'entrée du fleuve Saint» Laurent. D'un autre côté, c'eſt la » liberté de s'établir dans la Nou» velle Ecoſſe, que nous accordons » aux Américains. Nous cédons Pe» nobſcot; nous renonçons à tout » ce que nous avons de précieux » dans le Canada; nous abandon» nons les Florides, dont la ſitua» tion, le ſol & le climat étoient » pour nous d'un ſi grand prix; » enfin nous rendons Sainte-Lucie, » dont la poſſeſſion eſt d'une im» portance ſi déciſive, que pour » y rentrer, il n'eſt point de ſa» crifices auxquels la France ne ſe

1783.

» fût déterminée. Sur la côte d'Afrique, comme dans l'Inde, je vois toujours des cessions de la part de la Grande-Bretagne, & pas un équivalent de la part de l'ennemi. Quant au port de Dunkerque, nous devons nous attendre à voir fondre un jour ses vaisseaux de guerre sur notre marine marchande ; & nous nous rappellerons alors les paroles que le ministre actuel a mises dans la bouche de notre gracieux Monarque, & dont voici le véritable sens » : *voulant prouver à mon frère le Roi des François, avec combien d'empressement je desire son amitié, je lui ouvre le port de Dunkerque comme étant à sa bienséance pour faire la guerre à mes sujets bien-aimés.*

Réponse du Comte de Shelburne.

Le Comte de Shelburne répondit aux plaintes du Vicomte de Stormont, concernant la ligne de démarcation entre les Etats-Unis & le Canada : qu'en partageant avec lesdits Etats le commerce des pelleteries, l'Angleterre avoit cessé d'exercer le monopole, crime d'état, qui, tôt ou tard, ne man-

1783. que pas d'être puni ; mais qu'eût-elle sacrifié ce commerce tout entier, c'eût été pour la Grande-Bretagne un avantage de trente mille livres sterling par année, puisqu'il étoit démontré que l'importation des pelleteries ne montoit annuellement qu'à cinquante mille livres sterling, & qu'il lui en coûtoit quatre-vingt mille pour protéger cette importation. Quant à la permission accordée aux Américains de pêcher dans tous les ports Anglois, & particulièrement sur les bancs de Terre-Neuve, il prétendit, que vu leur situation, il étoit impossible de leur interdire cette pêche dans la première saison ; & que, pour la leur fermer dans la seconde, il s'agissoit encore de continuer l'exercice d'un monopole odieux. Le Comte de Shelburne ne dit autre chose sur l'article des loyalistes, sinon qu'il avoit fallu sacrifier quelques victimes pour sauver la totalité de l'empire ; que toute la nation demandoit la paix, & qu'on se voyoit réduit à cette alternative, ou de continuer la guerre, ou d'en passer

par les termes du Congrès. Le 1783. noble Comte obſerva que les clauſes inſérées dans les traités précédens au ſujet de Dunkerque, n'avoient jamais été miſes en exécution; qu'on ne feroit jamais de ce port rien de formidable pour l'Angleterre; que la France inſiſtoit ſur ce point, moins par intérêt que par un motif de dignité, & qu'il y auroit de la folie à faire dépendre d'une ſi foible conſidération le ſort de la paix ou de la guerre. A l'égard des arrangemens pris avec cette nation pour la pêche de Terre-Neuve, il fit valoir la néceſſité de mettre un terme aux querelles qui réſultoient de la concurrence des pêcheurs anglois & françois; & quant aux iſles de Saint-Pierre & de Miquelon, il prétendit qu'elles n'étoient ni l'une ni l'autre ſuſceptibles de fortifications capables de les défendre contre la plus petite frégate. « Dans les Indes occiden-
» tales, nous recouvrons, ajouta-
» t-il, toutes nos poſſeſſions, à l'ex-
» ception de Sainte-Lucie & de

1783. » Tabago. Il plaît au noble Lord » d'attacher un grand prix à cette » première isle ; & le fait est qu'elle » ne vaut pas mieux aujourd'hui » qu'elle ne valoit en 1763. Les » objections relatives à nos affaires » sur la côte d'Afrique, n'ont guère » plus de fondement. Parce que » nous cédons le Sénégal, on en con- » clut que le commerce des gom- » mes est perdu pour nous ; mais » compte-t-on pour rien la foi du » Roi de France engagée à nous » admettre au partage de ce com- » merce ? D'ailleurs, n'avons nous » pas gardé *Sénégambie*, qui est » encore plus heureusement situé. » Passons aux Indes orientales.

» Pourquoi, nous dit-on, avez- » vous rendu Pondichéry aux Fran- » çois ? Pourquoi leur avez-vous » permis de creuser un fossé au » tour de Chandernagor ? On en » peut donner deux excellentes » raisons. 1°. L'impossibilité de con- » tinuer la guerre. 2°. La situa- » tion déplorable où se trouvent » les Etats britanniques dans cette » partie du monde, où, selon les

» les derniers avis, les troupes » mal payées menacent de ſe ré- » volter ». 1783.

Débats à la Chambre des Communes. Réponſe de M. Pitt aux objections des Frondeurs

Les objections relatives aux termes de la paix qu'on alloit conclure, furent combattues plus victorieuſement encore, dans le beau diſcours par lequel M. Thomas Pitt ouvrit la ſéance du 17 Février à la Chambre des Communes. Il mit ſous les yeux de cette Chambre un tableau de l'épuiſement de la Grande-Bretagne à cette époque, d'où il réſultoit que, non compris les arrérages de la liſte civile qui montoient à deux millions & demi ſterling, les Anglois avoient à payer annuellement treize millions ſept cent quatre-vingt treize mille cent trente-ſept livres ſterling; intérêts énormes auxquels ils ne pouvoient faire face, même en laiſſant ſubſiſter toutes les taxes au ſein d'une paix profonde, & de ce fait bien conſtaté, il tiroit cette induction, que pour la Grande-Bretagne, c'étoit la même choſe de continuer la guerre & de ſe dévouer à une ruine abſolue. Mais,

1783. comme le ſuppoſoient gratuitement M. Fox, Lord North & beaucoup d'autres Frondeurs de la Chambre, l'Angleterre pouvoit-elle faire une paix moins déſavantageuſe? M. Pitt répond en détail à cette queſtion, & il établit d'abord qu'il n'y a que deux manières de faire une paix quelconque: l'une, en reſtituant des priſes, & l'autre, en faiſant des conceſſions, ſuivant que les événemens de la guerre ont bien ou mal tourné pour chacune des parties contractantes, Or, pour calculer en pareil cas la perte & le gain avec exactitude, il faut partir de la ſituation reſpective où ſe trouve chacune de ces parties; & ſi l'on applique cette règle à la circonſtance préſente, on conviendra que la France, l'Eſpagne & les Etats-Unis d'Amérique ne pouvoient être moins exigeans.

Suite des débats à ce ſujet.

M. Pitt conclut pour l'adreſſe de remerciement à S. M. Britannique, relativement au bienfait de la paix qu'elle venoit de procurer à la nation. Mais Lord North que de nouveaux intérêts venoient d'aſſocier

à M. Fox, ſe mit en devoir de fronder, article par article, les nouveaux traités de pacification; il n'y en eut pas un ſeul qu'il ne préſentât dans un jour très-défavorable à l'Angleterre, & ſa motion fut de ſoumettre ces traités à la réviſion de la Chambre. 1783.

L'avis de Lord Mulgrave étoit encore moins modéré; il manifeſta ſa répugnance à ſouſcrire aux termes d'une paix qui, diſoit-il, étoit la honte de l'Empire Britannique. Il parla de l'état floriſſant des forces angloiſes, dont il affirma la ſupériorité ſur les forces combinées de l'ennemi dans les quatre parties du monde, & particulièrement aux iſles du vent & ſous le vent. Mais dans la ſéance du 21 Février, Sir Keithſtewart releva cette aſſertion, & commençant par les indes occidentales: » Il y avoit, » dit-il, dans le port de Cadix ſoi» xante vaiſſeaux de ligne aux or» dres de M. le Comte d'Eſtaing, » prêts à faire voile pour les An» tilles, où ils devoient ſe joindre » à vingt-huit vaiſſeaux tant fran» çois qu'eſpagnols: aviez-vous,

1783. » continua-t-il, la perſpective d'y » balancer la puiſſance des alliés? » Quant aux Indes orientales, je ne » crains pas d'avancer que ſix vaiſ- » ſeaux de ligne, & cinq ou ſix au- » tres de moindre force, étoient au » moment d'appareiller pour aller » renforcer le Bailli de Suffren, & le » maintenir dans ſa ſupériorité, mê- » me après la jonction de Sir Ri- » chard Bickerton avec Sir Edward » Hughes ». Il affirma avec la même aſſurance, que, ſi la guerre eût duré une année de plus, l'activité des Hollandois ſe fût réveillée, & qu'à l'ouverture de la campagne, ils devoient mettre en mer cinquante-deux vaiſſeaux à deux ponts qui, joints à ce que la Maiſon de Bourbon eût conſervé de forces navales en Europe, auroient écraſé l'Angleterre & ſon commerce. Il conclut que la paix étoit indiſpenſable pour la Grande-Bretagne, & qu'elle ne pouvoit l'obtenir à des termes plus avantageux.

L'opinion des Frondeurs prévaut. Changement dans le Miniſtère.

La majorité n'en perſiſta pas moins dans l'opinion, que les conceſſions faites aux trois Puiſſances étoient beaucoup trop étendues, même en

considérant la ſituation relative des parties contractantes. On ſe fit un point d'honneur de ſoutenir cette motion qui devoit entraîner un changement dans le Miniſtère britannique : événement, dont les détails ſont étrangers à l'hiſtoire de cette paix que Sa Majeſté Très-Chrétienne avoit ratifiée le 3 Février. 1783.

Vaiſſeaux expédiés pour aller annoncer la ceſſation des hoſtilités.

A cette époque, on expédia des vaiſſeaux, tant des ports de France que de ceux d'Angleterre, pour aller annoncer la ceſſation des hoſtilités dans les différentes parties du monde ; mais l'humanité des Puiſſances réconciliées, eut à gémir en cette circonſtance, des obſtacles que les élémens apportèrent à l'exécution de ces ordres pacifiques. Une tempête qui dura pluſieurs jours, força tous ces vaiſſeaux à relâcher plus ou moins long-tems ; & ce retard pouvoit faire couler, en pure perte, des flots de ſang humain aux Indes orientales, où la guerre ſe continuoit avec une fureur égale, & des ſuccès partagés dans tous les lieux où la terrible influence du Bailli de Suffren ne ſe faiſoit point

1783. ſentir. Les Hollandois éprouvoient des échecs plus ou moins funeſtes par-tout où ce Général ne ſe trouvoit pas pour les protéger.

Affaires de l'Inde.

La conquête de Négapatam, avoit ſignalé, dès la fin de 1782, les armes britanniques ſur la côte de Coromandel. Les dépêches de l'Amiral Hughes, arrivées le 16 Mai de l'année ſuivante, confirmèrent cette nouvelle à la Compagnie des Indes. On apprit auſſi que l'Amiral ayant fait voile pour l'iſle de Ceylan, avec ſept vaiſſeaux de ligne, avoit attaqué le port de Trinquemale, & forcé le Gouverneur à capituler; qu'après cette conquête, une partie de l'eſcadre avoit regagné la côte de Coromandel, où d'autres places s'étoient rendues à la première ſommation du Général Anglois. On ajoutoit que le Roi de Candy s'étant déclaré contre les Hollandois, avoit favoriſé l'expédition de Trinquemale; & il eſt vrai que cette conquête fut moins l'ouvrage de la bravoure angloiſe, qu'une ſuite néceſſaire de la défection des naturels du pays. Ils ſe joignirent à

1783.

l'ennemi, & l'engagèrent à rétablir le Gouvernement de leur Prince, qui, resserré dans sa Capitale, se voyoit forcé d'abandonner toute la côte aux Hollandois, & de les laisser en possession des plus riches produits de l'Isle, & particulièrement de la canelle, dont ils avoient le commerce exclusif. Les deux expéditions de Négapatam & de Trinquemale sont d'une importance qui justifie les détails qu'on va présenter au Lecteur : la plupart sont tirés des relations du Vice-Amiral Sir Edward Hughes, & de Sir Hector Munro, Major général des troupes de la Compagnie dans les Grandes-Indes.

Dispositions des Anglois pour l'attaque de Négapatam.

Vers la mi-Octobre 1781, ce dernier Général s'étoit porté dans le pays de Tanjaour, afin de coopérer avec l'escadre britannique dans l'attaque de Négapatam. Quoique la garnison de cette place eût été renforcée nouvellement par un gros détachement des troupes d'Ayder-Aly, qu'on eût ajouté de nouveaux ouvrages aux fortifications, & que la saison déjà fort avancée fît

1783. craindre le retour des Mouſſons ; l'importance d'une telle conquête ferma les yeux des Anglois ſur les riſques de l'entrepriſe, & le 21 Octobre leurs troupes ſe préſentèrent à Nag[illegible] Le Major général les ayant fa[illegible] débarquer, ſe mit à leur tête, & les conduiſit vers la place avec des bataillons de marine, dont la réunion formoit un corps d'environ quinze cens hommes, aux ordres des Capitaines Thomas Mackenzie, Mc Coy & Henry Reynolds. L'artillerie néceſſaire fut auſſi débarquée le même jour ; elle conſiſtoit en ſeize pièces de dix-huit & quelques-unes de douze ; en deux mortiers, & une quantité proportionnée de poudre, de bombes & de boulets. Dans la nuit du 29, les Anglois donnèrent l'aſſaut, & emportèrent les lignes que l'ennemi avoit fortifiées pour découvrir & défendre l'approche de la Ville. Le 3 Novembre, la tranchée fut ouverte contre la partie ſeptentrionale du fort, & le 7, douze pièces de dix-huit étoient diſpoſées pour battre la place, à cent cinquante

Siége de cette place.

1783.

toises de son enceinte. Dans la matinée du 6, l'Amiral étoit descendu à terre, pour concerter avec le Général Munro, les moyens de pousser vigoureusement le siége. Mais avant que de rien exécuter, ils convinrent d'envoyer cette sommation au Gouverneur Reynier Van-Ulissengen.

Sommation faite au Gouverneur.

» MONSIEUR, connoissant la foiblesse de la Ville & de la citadelle de Négapatam, & combien la garnison est insuffisante pour les défendre contre les vaisseaux & les autres forces militaires soumises à notre commandement, des motifs d'humanité nous engagent, dans l'unique vue d'éviter l'effusion du sang & de prévenir les calamités, dont les habitans de Négapatam sont menacés, à vous demander la reddition immédiate de cette place à des termes raisonnables. C'est dans cette intention, que nous vous accordons deux heures, pour délibérer sur une réponse. Si vous convenez de vous rendre par capitulation, des Commissaires seront envoyés de votre part au Général dans son camp,

1783. » Si vous rejetez l'offre que nous » vous faisons, nos batteries joue- » ront contre vos murailles ; & ne » vous flattez pas d'obtenir, à une » époque plus reculée, les termes » que nous sommes disposés à vous » accorder dans ce moment-ci ».

» Nous avons l'honneur d'être » avec beaucoup d'égard, &c. » EDWARD HUGHES. HECTOR » MUNRO ».

Le Gouverneur se trouvant alors indisposé, le Commandant en second fit la réponse suivante au nom de Reynier Van-Ulissengen.

Réponse faite au nom du Gouverneur.

» MESSIEURS, comme je suis » obligé par serment & par hon- » neur, de défendre Négapatam en » tout ce qui dépendra de moi, je » ne puis entrer dans aucun ar- » rangement concernant la reddi- » tion de cette place ; mais lors- » que vous m'attaquerez, j'em- » ployerai, comme je le dois, toute » la résistance qui sera en mon pou- » voir ».

» J'ai l'honneur d'être, Messieurs, » avec respect, &c. MOSSEL.

Sorties des assiégés. Ils sont forcés de capituler.

Sur cette réponse, les troupes britanniques procédèrent aux opé-

rations du siége ; &, dans la journée du 10, on fortifia de plusieurs canons la batterie destinée à jouer le lendemain sur le front du bastion qu'on se proposoit de battre en brèche. Pour arrêter le feu de cette terrible batterie, les assiégés firent deux sorties désespérées avec la majeure partie de la garnison. Le mauvais succès de ces tentatives où ils perdirent beaucoup de monde, les força de capituler ; ils envoyèrent des Commissaires au Général Munro ; & dès ce moment, le feu cessa de part & d'autre. L'Amiral Hughes descendit à terre, & dans la matinée du 12, on convint des articles de la capitulation qui, dans l'après-midi, fut ratifiée par le Gouverneur de la place, & contresignée par les Généraux britanniques. 1783.

Garnison de Négapatam.

La garnison de Négapatam consistoit en huit mille hommes, dont cinq cens Européens de troupes réglées & de milice. On y comptoit sept cens Malayes, quatre mille cinq cens Sypahis, & deux mille trois cens hommes des troupes d'Ayder-Aly, dont mille de

Cavalerie qui prirent la fuite à la première attaque des lignes. La plupart des Malayes & des Sypahis avoient auſſi jeté leurs armes & déſerté la garniſon pendant la nuit du 11 au 12.

1783.

Relevé des munitions de guerre.

Suivant le relevé des munitions de guerre trouvées dans la ville & dans la citadelle de Négapatam, lors de la reddition de cette place, le nombre des pièces d'artillerie fut de cent quatre canons, tant de fer que de bronze, & d'environ huit mortiers.

Perte des aſſiégeans.

L'eſcadre aux ordres de l'Amiral Hughes perdit, à cette expédition, dix-ſept Matelots & treize Soldats de marine; le nombre des bleſſés fut de cinquante-ſix hommes. La perte de l'armée de terre ne fut portée qu'à cent treize tant Indiens qu'Européens, en y comprenant les bleſſés & ceux qui s'égarèrent.

Importance de cette acquiſition.

Si la perte des hommes pouvoit être balancée par quelques avantages, cette acquiſition compenſoit bien les frais de la conquête. À cette époque, Négapatam étoit regardé par les Généraux britanniques, comme une place dont l'impor-

1783.

tance égaloit celle de Pondichéry, & qui alloit devenir l'Arſenal des François & des Hollandois ſur la côte de Coromandel, & le centre de leurs opérations contre les poſſeſſions de la Compagnie angloiſe dans cette partie de l'Inde.

L'Eſcadre angloiſe met à la voile pour Trinquemale.

Quoi qu'il en ſoit, l'Amiral Hughes employa le reſte du mois aux préparatifs d'une autre expédition non moins importante. Après avoir embarqué les priſonniers militaires & les cinquante-ſix Officiers de la Compagnie Hollandoiſe qui furent envoyés à Madraſs ſur le Rochefort, la Panthere & l'Active, cet Amiral tenta de mettre à la voile pour Trinquemale, dont il ſe propoſoit de renforcer la garniſon, dans le cas où cette place ſeroit au pouvoir des Anglois, & d'en former le ſiége, ſi elle étoit encore ſous la domination de l'ennemi; mais pendant tout le mois de Dècembre, il fut en butte aux viciſſitudes des Mouſſons, & ſe vit retenu dans la rade de Négapatam, juſqu'au 2 Janvier, qu'il appareilla avec ſon eſcadre, & pluſieurs vaiſſeaux ou tranſports de la Com-

1783.

pagnie. Il arriva le 4, dans la baie de Trinquemale, où il trouva le Capitaine Montagu stationné depuis le mois d'Août à la hauteur de cette place où il bloquoit les Hollandois avec un vaisseau de ligne & quelques frégates. Dans la matinée du 5, l'Amiral commença le débarquement des troupes, & toutes avoient pris terre avant la nuit. Elles se formèrent sur le champ; & marchèrent vers le fort qui n'étoit qu'à trois milles. Dans la nuit même, une compagnie de Grenadiers l'enleva presque sans coup férir. Ils trouvèrent le Gouverneur occupé à rédiger les termes d'une capitulation. L'artillerie de la place se bornoit à dix canons de fer, & sa garnison n'étoit alors que de quatre cens hommes; mais l'ennemi venoit de rassembler ses principales forces dans le poste d'Ostenburg, sur le sommet d'une haute montagne qui commande le port.

Débarquement des troupes angloises. Prise du fort.

La journée du 6 fut employée à debarquer les munitions & les bagages nécessaires aux troupes nouvellement établies dans le fort de Trinquemale. Le 7, les Officiers de

Siége du fort d'Ostenburg.

l'Etat Major & l'Ingénieur Geils, allèrent reconnoître le chemin qui conduit ſur les hauteurs; & le lendemain, la majeure partie des troupes ſe porta vers un poſte ſitué à cent toiſes du fort d'Oſtenburg; elle en délogea l'ennemi, en prit poſſeſſion & fit les diſpoſitions pour l'attaque du fort qui, ſuivant l'opinion du Major Geils, pouvoit être emporté d'aſſaut; mais avant que de rien tenter, l'Ingénieur eut ordre de faire délivrer au Commandant d'Oſtenburg une ſommation conçue dans les mêmes termes que celle qui avoit été envoyée au Gouverneur de Négapatam. Les inſtructions d'Albertus Homœd portoient l'ordre de ne ſe rendre qu'à la dernière extrémité; il répondit à la ſommation conformément à ſes inſtructions. 1783.

Cependant le Major Geils perſiſtoit à vouloir enlever de force cette place, dont la partie baſſe paroiſſoit ſuſceptible d'être emportée d'aſſaut. L'avis de cet Ingénieur prévalut. On dirigea les opérations en conſéquence, & l'aſſaut fut ordonné pour le 11 Janvier.

Aſſaut du fort d'Oſtenburg.

1783. Dès la pointe du jour, on fit marcher vers le fort quatre cens cinquante, tant Matelots que Soldats de marine; leurs flancs étoient couverts par une compagnie de Pionniers, & par vingt autres Matelots armés de coutelas, qui portoient des échelles d'escalade; six autres compagnies les soutenoient avec deux pièces de Campagne. Toutes les troupes suivoient, à peu de distance, ce parti qui devoit livrer l'assaut. L'attaque fut prompte & décisive, & l'ennemi se vit bien-tôt délogé de ses ouvrages. La réduction du fort entraîna celle des vaisseaux amarrés dans le Havre. Deux bâtimens, dont un appartenoit à la Compagnie, se trouvèrent richement chargés; les autres étoient des espèces de bateaux, dont les cargaisons avoient peu de valeur. Les Anglois perdirent dans cet assaut trois Officiers & vingt Matelots ou Soldats de marine; le nombre de leurs blessés étoit tout au plus de quarante hommes. Cette expédition fut encore moins meurtrière pour les Hollandois; mais ils eurent à regretter une artillerie con-

Pertes respectives des Anglois & des Hollandois.

ſidérable, d'abondantes proviſions de toute eſpèce, & plus de trois cens priſonniers européens. L'Amiral en avoit fait quatre cens à Trinquemale, & plus de cinq cens à Négapatam. Le Major Geils, excellent Ingénieur au ſervice de la Compagnie angloiſe, dirigea les attaques des forts tant ſur la côte de Coromandel que dans l'iſle de Ceylan. C'eſt à lui qu'appartient ſur-tout la gloire d'avoir expulſé les Hollandois de cette côte, & d'avoir fait luire quelque tems aux yeux de la Compagnie britannique, la perſpective d'un établiſſement dans cette Iſle ſi riche en épiceries. 1783.

Rencontre des flottes angloiſe & françoiſe.

Sir Edward Hughes ſe diſpoſoit à faire voile de la rade de Trinquemale, pour aller attaquer d'autres établiſſemens hollandois dans l'iſle de Ceylan, lorſqu'il apprit que l'eſcadre françoiſe étoit arrivée ſur la côte de Coromandel; il cingla vers Madraſs pour y renouveller ſes proviſions. Le 8 Février, il mouilla dans la rade, où Lord Macartney lui fit ſavoir le lendemain, que trente vaiſſeaux ennemis étoient à l'ancre

1783. environ à vingt-huit lieues du port. Le 15, on vit paroître à quatre milles de la rade douze vaisseaux de ligne, six frégates, huit gros transports & quelques prises. Sir Edward avoit embossé son escadre de manière à pouvoir diriger efficacement ses bordées dans le cas d'une attaque générale; mais sur les quatre heures après midi, les vaisseaux françois gouvernèrent vers la partie du Sud, dans l'espérance d'y attirer l'ennemi. Sir Hughes les poursuivit en effet; mais à si petites voiles, que les deux armées se trouvèrent le lendemain matin à une distance de cinq ou six lieues. Dans cette marche, les vaisseaux de guerre françois avoient laissé trop en arrière les transports & les prises qui cingloient directement vers Pondichéry. L'Amiral anglois voulant profiter de cette circonstance, fit le signal de chasse générale au Sud-Ouest, atteignit les navires séparés, en prit six, parmi lesquels se trouvoit le Lauriston. Ce transport chargé d'approvisionnemens de guerre, & d'environ trois cens hommes du

1783.

régiment de Lauzun fut envoyé à Négapatam, avec les cinq autres prises.

Combat du 17 Février 1782. Victoire du Bailli de Suffren.

Cependant M. de Suffren informé de cette chasse, força de voiles sur l'ennemi qui continuoit de gouverner au Sud-Ouest. Il l'atteignit le lendemain matin, & Sir Edward n'ayant plus d'espoir d'éviter le combat, fit le signal à son escadre de se former en ligne de tête. Sur les quatre heures du soir, l'Exeter qui de tous ses vaisseaux étoit le plus en arrière, se trouva, par une fausse manœuvre, trop éloigné de celui qui le précédoit; trois vaisseaux de la première ligne françoise portèrent sur lui, tandis que quatre vaisseaux de la seconde ligne conduits par le Héros que montoit le Général, serroient le vent pour gagner le centre de l'armée britannique. Le feu dirigé contre l'Exeter ouvrit l'attaque qui devint bientôt générale de l'arrière-garde au centre des ennemis. Il étoit composé de cinq vaisseaux contre lesquels huit bâtimens françois dirigèrent leurs bordées avec le plus grand succès. L'avant garde de la

1783. ligne angloiſe ne pouvoit entrer en action, faute de vent pour exécuter les ſignaux, & ſans un danger manifeſte de ſe voir ſéparée de l'arrière-garde. Sur les ſix heures, le vent s'éleva du Sud-Eſt, & l'engagement ſe renouvella juſqu'à la nuit, avec moins de déſavantage pour l'ennemi, dont tous les vaiſſeaux avoient plus ou moins ſouffert dans ce combat. Le Superbe que montoit l'Amiral, y perdit ſa grande vergue, & fut violemment endommagé dans ſa mâture; lorſque les deux armées ſe ſéparèrent, il avoit cinq pieds d'eau dans ſa cale. L'Exeter étoit preſque réduit à l'état d'un vaiſſeau naufragé. Il avoit fait un ſignal de détreſſe, qui ſans doute auroit été celui de ſa perte, pour peu que l'action eût continué.

L'Amiral anglois vint ſe réparer à Trinquemale, d'où il fit voile pour Madraſs le 4 Mars, avec ſon eſcadre réduite à dix vaiſſeaux de ligne même avant le combat du 17 Février. Elle avoit perdu l'Annibal, vaiſſeau de cinquante canons, dont M. de Suffren s'étoit emparé, lors

1783.

de ſon paſſage à la côte de Coromandel, où M. d'Orves étoit mort peu de jours après l'arrivée de l'eſcadre françoiſe. Dès ce moment, le Bailli de Suffren avoit pris le commandement des forces navales dans les Grandes Indes ; le combat qu'on vient de décrire d'après les relations britanniques, y fut le prélude des triomphes de notre marine.

Combat du 12 Avril 1782, encore plus glorieux pour M. de Suffren.

L'action du 12 Avril fut encore plus glorieuſe pour M. de Suffren, en ce qu'il eut à combattre, dans cette journée, un ennemi devenu ſupérieur en forces par la jonction des vaiſſeaux de ligne le Sultan & le Magnanime. Ces deux vaiſſeaux de ſoixante-quatre & de ſoixante-quatorze canons, s'étoient réunis le 30 Mars à l'armée de Sir Edward, qui, ſe fiant trop à ce renfort, diſcontinua ſa route vers Madraſs, & reprit celle de Trinquemale où il vint débarquer ſes malades. En traverſant la baie, il avoit reconnu l'eſcadre françoiſe dans la partie du Nord-Eſt. Depuis le 8 juſqu'au 11 Avril, elle fut toujours en vue & toujours

1783. dans la même poſition ; mais le 12, à la pointe du jour, elle en changea de manière à prendre le vent ſur l'eſcadre angloiſe, & bientôt on la vit toutes voiles dehors, ſe porter avec rapidité ſur l'arrière-garde ennemie. Il fallut ſe déterminer au combat ; & ſur les neuf heures du matin, l'Amiral anglois donna le ſignal de former la ligne de bataille. Les manœuvres préliminaires ſe continuèrent de part & d'autre juſqu'à midi quinze minutes, que l'eſcadre françoiſe arriva pour engager l'action. A une heure & demie, les avant-gardes des deux armées, commencèrent à ſe canonner, & preſqu'au même inſtant, le Héros & l'Orient ſe portèrent ſur le Superbe, qu'ils combattirent à la portée du piſtolet, l'eſpace de neuf ou dix minutes ; mais pour faire place aux vaiſſeaux de ſon arrière-garde, & les mettre à portée d'attaquer le centre de l'ennemi, M. de Suffren s'avança ſur le Monmouth qui ſe trouvoit engagé, dans ce moment, avec un autre vaiſſeau françois, & dont le

grand mât & le mât d'artimon furent emportés, ce qui l'obligea de quitter la ligne, & d'abandonner le combat, qui se soutint encore trois heures avec une fureur égale de part & d'autre. Enfin les deux armées se séparèrent, & vinrent mouiller chacune de leur côté, à quelque distance du champ de bataille. A l'exception du Héros, dont il fallut transporter le pavillon sur l'Annibal françois, les autres vaisseaux de M. de Suffren n'avoient pas infiniment souffert dans la journée du douze Avril; tous conservoient leurs principaux mâts, & le 19, les dommages de l'escadre furent si bien réparés, qu'elle se vit en état de renouveller le combat contre l'escadre britannique; mais les vaisseaux de Sir Edward étoient maltraités de manière à ne pouvoir se tirer d'un second engagement. Pour l'éviter, il gagna Trinquemale où il acheva de se réparer, après avoir débarqué ses blessés & ses malades, qui se montoient à sept à huit cens hommes. S'il falloit s'en tenir aux relations de l'Amiral Hughes, il

1783.

1783. n'auroit péri que cent ſoixante Anglois dans les actions du 12 Avril & du 17 Février; mais on ſait quelle confiance il faut accorder à ces relevés infidèles. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'en ces deux circonſtances, l'eſcadre françoiſe perdit une fois moins de monde que l'eſcadre britannique.

Les troupes d'Ayder ſont battues par les Anglois.

Les Anglois ſoutenoient mieux l'honneur de leurs armes ſur terre que ſur mer, & ſe dédommageoient avec Ayder-Aly, des échecs que leur faiſoient eſſuyer les François. Le Général Méadows étoit arrivé à Bombay le 6 Janvier, avec une grande partie de la flotte, ci-devant aux ordres du Commodore Johnſtone. Il y débarqua environ trois mille Européens, & ce renfort balançoit au moins celui des troupes françoiſes nouvellement arrivées à Porto-Novo, & dont la deſtination étoit d'aſſiſter le Conquérant indien. Une ſuſpenſion d'hoſtilités entre les Marates & les troupes de la Compagnie britannique, favoriſoit d'ailleurs, à cette époque, le ſuccès des expéditions projetées contre Ayder-Aly-Kan. Le Gouverneur & le Conſeil de

de Bombay, profitant de ces circonstances, détachèrent auſſitôt deux mille Sypahis pour aller ſecourir Tellychery, que les troupes d'Ayder tenoient aſſiégé depuis longtems. Moyennant ce renfort, le Major Abington qui commandoit la garniſon de cette Place, fit une ſortie vigoureuſe où il tua cinq cens hommes à l'ennemi, en prit douze cens & mit le reſte en déroute. Le Général Sarder Cawn, beau-frère d'Ayder-Aly, s'étoit réfugié dans un fort voiſin avec quelques braves Indiens; Abington l'y pourſuivit, inveſtit le fort, s'en rendit maître, fit Sarder Cawn priſonnier, & lui enleva ſa caiſſe militaire qui contenoit trois lackes de roupies. Cette victoire des Anglois coûta d'ailleurs cinquante pièces de canon à l'ennemi, un pareil nombre d'éléphans, ſoixante chevaux, & d'abondantes munitions de bouche. Pour completter ſon triomphe, le Major Abington alla former le ſiége de Mahé, qu'Ayder-Aly avoit fortifié; la place ſe rendit à la première ſommation du Général anglois.

1781.

1783.

Politique d'Ayder-Aly. Ses triomphes.

Ces revers n'abattirent point le courage du Héros de l'Inde, & lorsque Sir Eyre Coote proposa d'échanger les troupes d'Ayder faites prisonnières à Négapatam, pour le Colonel Braithwaite, qui étoit tombé au pouvoir des Indiens avec le détachement qu'il commandoit, la réponse du brave Asiatique fut qu'en se laissant prendre, ces lâches Indiens s'étoient rendus indignes de l'échange proposé. La politique dicta cette réponse de l'inexorable Nabab, qui avoit encore plus à cœur de multiplier les pertes de l'ennemi, que de réparer les siennes. Pour remplir cet objet, il valoit mieux garder ses prisonniers, que de recouvrer quelques Soldats d'une bravoure suspecte. Il entroit dans le plan du Conquérant indien d'épuiser les forces britanniques, même par ses défaites; mais ce fut par une victoire qu'il les affoiblit, en battant l'armée de Sir Coote dans le Bengale, où il fit un grand massacre de cette armée. Cet événement réduisoit le Général anglois à la plus affreuse détresse. Les en-

nemis venoient de lui enlever la majeure partie de ses munitions, & dès le commencement de cette campagne, il se vit privé des bêtes de somme employées au transport des vivres, des bagages & de l'artillerie ; ce qui tint longtems ses troupes dans l'inaction, & les exposa vingt fois aux horreurs de la famine. Entrons dans quelque détail sur les opérations de terre, dont l'Inde fut le théâtre.

1783.

Expéditions de Goudelour & de Pormacoli.

Après la défaite du Colonel Braithwaite, qui fut battu le 18 Février par Tippo-Saïb, fils d'Ayder-Aly, & par le fameux Lallé, Officier françois, (1) qui commandoit

(1) Ce brave guerrier communément appellé Lally, suivant la prononciation angloise, naquit dans un Village de la Lorraine. Il s'étoit fait Capucin dans sa première jeunesse. Il se lassa bientôt de la vie contemplative, & passa dans l'Inde, après s'être engagé dans le Régiment de Pondichéry. Il s'y distingua par son intelligence & son activité, & fut fait Sergent de sa compagnie. Mais le désordre qui régnoit parmi les troupes françoises de l'Inde, le dépit de se voir commandé par des gens qui ne le valoient pas, & la punition qu'on lui infligea, pour quelques

1783. les troupes indiennes ſous le Prince Aſiatique ; l'armée aux ordres de M. Duchemin ſe mit en route pour Goudelour, place importante qui

---

paroles peu reſpectueuſes, adreſſées à un Magiſtrat de Pondichéry, déterminèrent M. Lallé à deſerter. Il avoit débauché quatre-vingts hommes de ſon bataillon, qui le ſuivirent avec leurs armes & leurs bagages. Ils trouvèrent auprès d'Ayder-Aly d'autres mécontens auxquels ils s'aſſocièrent. Le Sergent françois montra tant de capacité, de prudence & de bravoure, qu'il ſe fit bientôt remarquer de ſon nouveau maître. Il obtint le commandement de ſa troupe, & juſtifia le choix d'Ayder dans toutes les occaſions. Peu de tems après, le Nabab déclara la guerre aux Anglois, & ce fut alors que M. Lallé déploya ſon attachement pour la France. Tout ce qu'il avoit de crédit & de talens fut employé à l'avantage de ſes anciens compatriotes, dont il ſe montra conſtamment le défenſeur & l'ami. La Cour de France informée des bons offices de M. Lallé, non-ſeulement lui pardonna ſa déſertion, mais jugea convenable de lui envoyer le brevet de Lieutenant-Colonel, & la croix de Saint-Louis, qu'il reçut en 1782. Telles ſont l'origine & la fortune de l'Officier françois, auquel Ayder-Ali-Kan dût une grande partie de ſes triomphes & de ſa gloire, pendant les deux dernières guerres.

ſe rendit le 3 Avril, aux termes d'une capitulation honorable. Les Officiers européens furent envoyés à Madraſs avec leurs troupes, pour y être échangés contre un pareil nombre d'Officiers du même rang, & de troupes également européennes. Le ſurlendemain, l'armée victorieuſe ſe porta vers Pormacoli, dont elle forma le ſiége. La place capitula le 17, & ces deux expéditions terminées, les François & les Indiens vinrent prendre leur ſtation ſur les montagnes rouges. Sir Eyre-Coote n'ôſa les attaquer dans ce poſte avantageux; mais pour les attirer dans la plaine, il fit des mouvemens qui ſembloient menacer le grand magaſin d'Arnée, où Ayder-Aly avoit raſſemblé d'immenſes proviſions. Le premier Juin, les troupes angloiſes en étoient à cinq milles, & ce jour-là même, Sir Coote fut informé qu'Ayder s'avançoit à grandes journées: il précipita ſa marche vers le magaſin, dont l'acquiſition ne lui permettoit rien moins que l'expulſion totale des ennemis dans toute l'étendue du Carnate. Déjà ſon avant-garde étoit

1783.

Le grand magaſin d'Ayder eſt menacé.

1783. devant Arnée, & commençoit à tracer les lignes du camp, lorſque l'arrière-garde fut aſſaillie d'une canonnade qui ſuſpendit tout-à-coup les travaux de l'armée. Cette attaque ſoudaine annonçoit l'approche d'Ayder, & le Général anglois fit ſes diſpoſitions pour le combat, malgré le déſavantage de ſa poſition. Sa ligne étoit alors étendue dans un bas fond, & commandée par un terrein élevé, dont les ennemis avoient pris poſſeſſion. Leurs diverſes attaques ſe réduiſirent à un point déterminé, & Sir Eyre-Coote ſaiſit ce moment pour charger l'armée d'Ayder, qui ne vouloit point courir les riſques de ce choc dangereux. Il fit une retraite précipitée, quoiqu'aſſez régulière, & laiſſa derrière lui un canon, cinq tombereaux, & deux ou trois chariots chargés de munitions. Son principal objet étoit de couvrir le magaſin d'Arnée, & cet objet fut rempli le 3 Juin, ſans que le Général anglois eût pu ſoupçonner la marche de l'armée indienne. Sir Coote garda ſa poſition avancée, juſqu'au moment où le défaut de vivres l'obligea d'en

Il vient couvrir ce magaſin.

chercher une autre. Le 8, il vint camper dans le voisinage de Trivatore.

1783.

Echec de l'armée de Sir Coote. Son inaction.

Une partie considérable de l'armée y fut attirée dans une embuscade où six mille hommes, l'élite de la Cavalerie d'Ayder, la taillèrent en pièces. Ce terrible échec réduisit les troupes de Sir Eyre-Coote à une fâcheuse inaction pour le reste de la campagne. Le secours porté à la garnison de Villore dans les derniers jours d'Août, fut le seul mouvement avantageux qu'elle exécuta; mais pour sauver cette place, il fallut faire plus de deux cens milles, & cette longue & pénible marche, dans une saison très-rigoureuse, occasionna des maladies qui enlevèrent un grand nombre d'Officiers & de Soldats. Sir Eyre Coote lui-même eut beaucoup à souffrir de la contagion. Sa santé s'affoiblit au point, qu'il fut obligé de remettre la conduite de son armée au Major général Stuart qui, par la démission & la retraite de Sir Hector Munro nouvellement embarqué pour l'Europe, se trouva chargé du commandement en chef

Maladie de Sir Coote. Stuart prend le commandement général.

des troupes de la Compagnie dans cet établissement.

1783.

Opérations de terre peu décisives

Pendant tout le reste de la campagne, la suite des opérations de terre fut peu décisive de la part des Anglois & des Indiens. Le 2 Septembre, le Colonel Humberstone s'étoit mis en marche de Callicut ; après avoir réduit quelques petits forts, il arriva le 19 du mois suivant, devant Palacatcherry où il fut bientôt harcelé par l'ennemi, & contraint de fuir jusqu'à Mungunycottah, l'un des forts qu'il avoit enlevés dans sa première marche. Cette retraite précipitée lui coûta tous ses bagages & la majeure partie de ses provisions. La position du Colonel étoit des plus critiques; ce qui détermina le Gouvernement de Bombay à lui faire passer un renfort de quatre cens Européens, & de quinze cens Sypahis, auxquels devoient se joindre trois bataillons attendus de la station du Nord. Ce détachement aux ordres du Général Matthews n'arriva point à Callicut assez à tems pour dégager Humberstone qui, se voyant au moment d'être assailli par Tippo-Saïb,

fit ſauter, le 12 Novembre, le fort de Mungurycottah, & vint ſe réfugier à Ramgarée. Il abandonna ce poſte huit jours après, afin d'éviter l'armée indienne qui conſiſtoit en mille hommes de Cavalerie, huit mille d'Infanterie réglée, & environ ſix mille Poligars. Elle atteignit le Colonel à Panamy, où le Général Mac-Leod prit le commandement de l'armée angloiſe. M. Lallé l'attaqua dans ce poſte naturellement très-fort, & ſon entrepriſe ne fut pas heureuſe. Les Européens qu'il commandoit, quoique vaillamment ſoutenus par les Indiens aux ordres de Tippo-Saïb, ne purent forcer les lignes de Panamy, & l'échec qu'ils eſſuyèrent en cette occaſion, leur coûta cinq ou ſix cens hommes. Le reſte des troupes repaſſa la riviere dans la matinée du 12 Décembre, & vint ſe retrancher à Palacatcherry. Cependant le Général Matthews apprenant à Goa que le détachement du Sud n'étoit plus en danger, crut pouvoir en retirer quelques troupes, dont il renforça l'armée avec laquelle il ſe porta ſur le fort Onore, qu'il prit

1783.

Le Général Matthews prend le fort Onore.

d'assaut le 5 Janvier. Trois cens hommes, la plupart Indiens, périrent dans cette expédition.

1783.

Mort d'Ayder-Aly. Activité du Marquis de Bussy.

Ces foibles avantages ne redonnoient point aux Anglois une supériorité marquée dans cette partie de l'Inde ; mais la mort d'Ayder-Aly-Kan, dont la nouvelle parut confirmée à cette époque, fit luire à leurs yeux l'espoir, ou d'une paix utile, ou d'une guerre plus décisive avec les Indiens. Heureusement que M. le Marquis de Bussy avoit envoyé ses expéditions politiques aux différens Princes de l'Asie ; & il est à croire que, si la guerre avoit continué dans l'Inde, cet infatigable Général auroit ménagé de puissans alliés parmi les Nababs. Il faisoit d'ailleurs, tant à l'Isle de France qu'à l'Isle de Bourbon, tous les préparatifs militaires que pouvoient comporter les foibles moyens de ces colonies, & tâchoit de balancer par son activité, ce que la fortnne avoit opposé de contrariétés & d'obstacles à l'exécution des projets, dont il étoit chargé. Disons en peu de mots quels furent ces projets & ces obstacles.

En quittant les ports de France, la miſſion de ce Général fut d'aller attendre à Sainte-Croix de Ténériffe, la flotte qui partit de Breſt le 11 Décembre 1781. Après cette réunion, il devoit ſe rendre au Cap de Bonne-Eſpérance, & n'y ſéjourner que le tems néceſſaire pour ravitailler ſon eſcadre, & ſe munir d'approviſionnemens pour celle de M. d'Orves. Avec le génie expéditif de M. de Buſſy, le plan du Miniſtère pouvoit s'exécuter en cinq ou ſix mois, & il étoit probable que les forces de terre & de mer ſe réuniroient à l'Iſle de France, dès les premiers jours de Juin. Cette jonction effectuée avant l'arrivée des ſecours britanniques, eût garanti le ſuccès des opérations dans l'Inde. Mais débarqué à Sainte-Croix de Ténériffe, M. de Buſſy attendit vainement le convoi de Breſt qui venoit d'être diſperſé par les vents contraires, après l'attaque de l'Amiral Kempenfelt. Il partit ſeul pour le Cap de Bonne-Eſpérance, où il fut informé de cette diſperſion qui dérangeoit ſes projets ultérieurs. Il

1783.

Contrariétés qu'éprouve ce Général.

apprit auſſi que M. d'Orves avoit
1783. fait une expédition pour l'Inde ; & ce qui dut ajouter à ſa perplexité, le Gouverneur lui fit part des avis qu'il recevoit d'Angleterre & de Hollande, & qui tous annonçoient le départ d'une eſcadre angloiſe avec cinq ou ſix mille hommes, dont la miſſion étoit de tenter une entrepriſe ſur le Cap de Bonne-Eſpérance. Quoique privé des ſecours attendus d'Europe, & de ceux qu'il s'étoit flatté de trouver à l'Iſle de France, dont les forces venoient d'être tranſportées dans l'Inde, le Marquis de Buſſy fut obligé de laiſſer au Cap cinq ou ſix cens hommes. Il étoit néceſſaire de préſerver cette place importante du coup de main, dont elle étoit menacée par les Anglois, ou de leur faire acheter le ſuccès aſſez cher, pour les mettre hors d'état de conſerver l'égalité de forces dans les Indes. Cet arrangement pris, le Général mit à la voile pour l'Iſle de France avec un convoi chargé de vivres, d'agrès & d'autres approviſionnemens. Il arriva le 31 Mai à Port-Louis où

il trouva le Vicomte de Souillac occupé des ſecours tant en hommes qu'en munitions, dont le Bailli de Suffren ſollicitoit l'envoi. M. de Buſſy ſe hâta de faire expédier à ce Commandant un convoi de neuf flûtes eſcortées des vaiſſeaux de ligne l'Illuſtre & le Saint-Michel, & de la frégate la Conſolante. Ce renfort devoit conſerver à l'eſcadre françoiſe une ſupériorité de trois vaiſſeaux, tant que ceux des Anglois expédiés des ports d'Europe n'auroient pas effectué leur jonction avec l'Amiral Hughes; mais l'eſpoir du ſuccès étoit moins fondé ſur la force de l'eſcadre aux ordres de M. de Suffren, que ſur les talens, l'expérience & l'intrépidité de ce Général qui par ſes opérations, alloit terminer ſi glorieuſement la guerre de l'Inde: opérations déciſives, dont quelques détails importans, mais omis dans les relations précédentes, nous obligent de reprendre la chaîne à l'époque du commandement en chef, dont la mort du Comte d'Orves arrivée le 9 Février, avoit, pour ainſi dire, inveſti M. de Suffren. 1783.

Le 15 de ce mois, l'armée navale de France ſe trouvant en vue de

Détails omis dans les relations des af-

1783.
faires navales du 17 Février & du 12 Avril

Madrafs, fit route fur l'efcadre angloife alors emboffée fort près de terre. Il furvint un calme, & la pofition de l'ennemi étoit avantageufe; il y auroit eu de l'imprudence à livrer le combat. M. de Suffren vint mouiller à une lieue de la flotte de Hughes, dont il obferva les mouvemens pendant quelques heures. Sur le foir, il fit fignal d'appareiller, & dirigea fa marche vers Pondichéry. L'armée angloife avoit mis à la voile prefqu'au même inftant; on l'apperçut au Nord-Nord-d'Oueft. Auffitôt M. de Suffren marcha fur deux colonnes, & fit fignal aux vaiffeaux françois de fe diriger de manière à ne pas tomber fous le vent qui étoit alors Nord-Nord-Eft. Les précautions du Général n'empêchèrent pas que l'efcadre ne fe trouvât le lendemain matin entièrement féparée du convoi, dont quelques bâtimens tombèrent au pouvoir des Anglois. Cependant l'Amiral Hughes, après s'être mis en panne, avoit fait fignal de ralliement à fon efcadre. L'avant-garde de l'efcadre françoife fe trouvoit alors à trois lieues de l'ennemi, & l'arrière-garde en étoit à cinq lieues. L'op-

position des vents fut un autre obstacle qu'il fallut vaincre avant d'engager le combat. Les deux armées n'en vinrent aux prises qu'à trois heures & demie, & l'action cessa deux heures après. Une brume épaisse favorisa la retraite de l'Amiral Hughes, & ces contrariétés enlevèrent à M. de Suffren une victoire qui pouvoit décider du sort de l'Inde. L'escadre françoise vint mouiller le 19 à Pondichéry. Le premier Mars, M. de Beaulieu, Commandant de la Bellonne y reparut avec la corvette angloise le Chasseur qu'il avoit prise à la fin de sa croisière, dont quinze bâtimens enlevés à l'ennemi constatèrent le succès. 1783.

Après avoir fait débarquer à Porto-Novo, les munitions & les troupes qu'il avoit à bord de ses transports, le Bailli de Suffren remit à la voile le 23, pour aller chercher l'Amiral anglois. Le 9 Avril, il apperçut dans le Nord quatorze vaisseaux ; c'étoit l'escadre de Sir Hughes. Elle avoit les amures à babord par un vent de Nord-Est. L'escadre françoise tint la bordée Du 12 Avril.

oppoſée juſqu'à onze heures du 1783. matin que M. de Suffren fit ſignal de former l'ordre de bataille, en virant de bord ſur les Anglois qui tenoient le vent, & prenoient la fuite. On continua la chaſſe les deux jours ſuivans, toujours à une aſſez grande diſtance des vaiſſeaux britanniques. On s'apperçut enfin, à quelque mouvement de l'Amiral, que ſon intention étoit de paſſer en avant de l'eſcadre françoiſe pour gagner Trinquemale, ce qui détermina M. de Suffren à faire courir largue dans la route du Sud Sud-Eſt. Sur les ſept heures du lendemain matin, il fit ſignal de chaſſe générale vers l'ennemi qui gouvernoit au Sud-Oueſt & fuyoit vent-arrière. Deux heures après, l'eſcadre angloiſe ſe vit tellement génée par la terre, qu'il fallut ſe réſoudre à combattre. Comme pluſieurs des vaiſſeaux de M. de Suffren étoient alórs fort éloignés, la ligne de bataille ne ſe trouva formée qu'à midi, ſur le même bord que les Anglois. Bientôt M. de Suffren fit ſignal à toute ſon eſcadre d'arriver, & à l'arrière-garde de forcer de voiles. Le

Bizarre eut ordre d'attaquer par la hanche le vaiſſeau de guerre de la ligne ennemie, & même de le doubler. L'Artéſien & le Vengeur eſſuyèrent le premier feu de l'eſcadre britannique; mais bientôt le Héros ouvrit le ſien ſur le vaiſſeau de l'Amiral Hughes. Les deux Amiraux combattirent, pendant une demi-heure, avec un acharnement ſans exemple. Mais les manœuvres du Héros furent tellement hachées, qu'il dépaſſa l'Amiral anglois & vint combattre le Monmouth qui étoit plus en avant. En moins de vingt minutes, ce vaiſſeau fut démâté de ſon grand mât & de ſon mât d'artimon; mais le Héros étoit dans un état à ne pouvoir plus gouverner. Cependant il repouſſoit encore le feu de l'avant-garde ennemie, lorſque l'Orient & le Brillant vinrent le dégager. L'Amiral anglois arriva en même tems, & ſe porta ſous le vent du vaiſſeau démâté, qui fut remorqué & conduit dans ſa ligne au moment qu'on alloit s'en emparer. Le Général François étoit paſſé ſur l'Ajax; il continua le combat juſqu'à ſix heures du

1783.

1783. ſoir, avec un avantage qu'il ſe propoſoit de rendre plus déciſif le lendemain. A la pointe du jour, ſes vaiſſeaux ſe trouvèrent mouillés à deux lieues de l'eſcadre angloiſe. Toute la nuit avoit été employée à réparer les bâtimens endommagés. Le Bailli de Suffren appareilla ſur les onze heures, & pendant trois jours, il louvoya devant les ennemis qui étoient emboſſés ſans faire aucun mouvement. Leur poſition avantageuſe ne permettant pas de les attaquer au mouillage, l'eſcadre de M. de Suffren fit route vers Batacolo où elle débarqua ſes bleſſés, (1) prit quelques rafraîchiſſemens, & remit inceſſamment en mer, pour chaſſer l'eſcadre ennemie dès qu'elle ſortiroit de Trinquemale. Dans la ſoirée du 5 Juin, l'armée françoiſe vint mouiller à Tranquebar, où trois

(1) Ils étoient au nombre de trois cens ſoixante-quatre, qui, avec les cent trente-neuf hommes tués pendant le combat, formoient une diminution de cinq cens trois hommes, dans les équipages de l'eſcadre. Le Vicomte de Bourdeille & le Baron de Rochemore furent du nombre des morts.

1783.

vaiſſeaux Hollandois expédiés par la régence de Batavia, l'attendoient avec des cargaiſons de riz & d'autres proviſions de bouche. Le Bailli de Suffren y reçut des lettres d'Ayder-Aly-Kan, par leſquelles ce Nabab lui témoignoit beaucoup de confiance & d'amitié, & lui demandoit une entrevue particulière. Cette invitation détermina M. de Suffren à gagner le mouillage de Goudelour, où il étoit d'ailleurs néceſſaire qu'il allât prendre quatre cens Européens & huit cens Sipahis, deſtinés à remplacer les pertes de ſes équipages.

Combat du 6 Juillet. Sir Hughes abandonne le champ de bataille.

Ce fut à Goudelour que la frégate la Bellone vint donner avis au Général, que dans la matinée du 25, elle avoit été chaſſée par l'eſcadre britannique. Le Bailli de Suffren ne perdit pas un moment : il hâta l'embarquement des renforts, y joignit trois cens hommes d'artillerie, & fit toutes ſes diſpoſitions pour aller former le ſiége de Négapatam. Son eſcadre appareilla le 3 Juillet, & le ſurlendemain, elle apperçut les vaiſſeaux anglois au mouillage de cette place. Les ſiens ſe mirent

en ligne pour approcher l'ennemi,
1783. & se formèrent, en prenant la bordée du large. Ils étoient sous le vent qui souffloit alors du Sud-Ouest, & le vaisseau l'Ajax venoit d'essuyer un grain qui lui avoit enlevé deux mats. A l'entrée de la nuit, les deux Généraux firent mouiller leurs escadres ; elles mirent sous voiles dès la pointe du jour ; l'Ajax n'étoit point encore réparé. Sur les dix heures & demie, les armées s'approchèrent à la distance de deux cens cinquante toises. L'Amiral Hughes commença le combat ; le vaisseau françois le Brillant fut absolument désemparé. Ce vaisseau dériva, & le Héros, que montoit le Général, força de voiles pour le couvrir. Le Sphinx, serre-file du Héros, n'étoit pas en meilleur état que le Brillant. Enfin les deux lignes se rompirent, M. de Suffren fit signal à l'escadre de virer vent-arrière, pour sauver la ligne à l'autre bord, & secourir le Brillant, qui ne pouvant plus gouverner, avoit pris les amures à babord. Le Sévère qui avoit eu sa vergue emportée, faisoit route sur

l'escadre devant le Sultan, vaisseau anglois détaché à sa poursuite. Le Bailli de Suffren vint dégager le Sévère qui se rangea sous le vent de l'escadre. Le combat se prolongea dans cette position encore plus d'une heure. Les Anglois étoient si maltraités, qu'il abandonnèrent enfin le champ de bataille. Le Général François serra la côte, & vint mouiller à Karical. Le 7, il fit route pour Goudelour, où il arriva dans la matinée du 8 Juillet. Les deux armées avoient également souffert dans la journée du 6; (1) mais l'Amiral Hughes fit le premier sa retraite, & la gloire de cette journée est due par conséquent au Bailli de Suffren. 1783.

(1) La France y perdit cent soixante-dix-huit hommes, sans compter les blessés, dont le nombre fut d'environ six cens; mais la perte des Anglois n'étoit pas moins considérable, quoique dans le relevé de l'Amiral Hughes, le nombre des morts ne soit porté qu'à soixante-dix-sept, & celui des blessés à deux cens vingt-trois. Dans cette liste infidelle, les pertes de l'escadre britannique sont constamment diminuées de plus de moitié.

1783.

Priſe de Trinquemale.

Après avoir réparé ſes vaiſſeaux, M. de Suffren appareilla de Goudelour, & fit route pour l'Iſle de Ceylan où il avoit une grande expédition en vue. M. d'Aymar qui étoit arrivé à Galles avec l'Illuſtre, le Saint-Michel, & les tranſports expédiés de l'Iſle de France, rallia l'eſcadre avec ſon convoi dans la ſoirée du 21 Août, & les trois jours ſuivans furent employés aux préparatifs d'une deſcente à Trinquemale. Le 25, la flotte vint mouiller à Bak-baie ſans rencontrer un ſeul navire. Les batteries de la côte tirèrent pluſieurs coups de canon, ce qui n'empêcha pas le Général de l'envoyer reconnoître ſur les dix heures du ſoir, & d'effectuer le débarquement dans la matinée du lendemain. Les troupes aux ordres du Baron d'Agoult, ſe portèrent ſur le champ vers la place, dont M. Deſrois, Ingénieur en chef, alloit diriger l'attaque. Les batteries furent dreſſées en moins de trois jours, & le 29, à ſept heures du matin, celles de la gauche ouvrirent leur feu, & celles de la droite s'étant avancées, firent

taire en peu de tems celui des ennemis. Enfin, dans la matinée du 30, le Bailli de Suffren & le Baron d'Agoult, sommèrent le Gouverneur Mac-Dowal de rendre la place. La capitulation fut signée le même soir, & les portes s'ouvrirent à la vue des troupes françoises. Le lendemain matin, l'armée se présenta devant le fort d'Ostenbourg, qui se rendit aux mêmes conditions que Trinquemale ; elles furent honorables pour la garnison. Le premier article portoit qu'après avoir déposé les armes sur les glacis, elle seroit conduite à Madrass sur des bâtimens équipés aux frais de Sa Majesté Très Chrétienne, & que les troupes angloises y seroient traitées comme les équipages françois. 1783.

Engagement partiel entre les deux escadres. Perte du vaisseau l'Orient.

A l'exception des Compagnies détachées pour la sûreté des places conquises, toute l'armée victorieuse se rembarqua le premier Septembre. Le 2, on découvrit l'escadre angloise, & le lendemain, à la pointe du jour, elle étoit à deux lieues sous le vent de la baie de Trinquemale. Le Bailli de Suffren mit sous

1783. voiles en ordre de bataille, & poursuivit les ennemis, dont toutes les manœuvres annonçoient l'intention d'éviter le combat. Ce ne fut qu'à deux heures après-midi, que le Général François les joignit avec quelques vaisseaux. Le Héros, qu'il montoit, fut puissamment secondé dans ce combat par l'Ajax & l'Illustre. Cet engagement partiel dura jusqu'à six heures & demie. L'Amiral Hughes profita de l'obscurité pour se retirer, & l'escadre françoise fit route vers Trinquemale. Dans cette marche on perdit l'Orient, vaisseau de soixante-quatorze canons, dont on ne sauva que l'équipage & quelques effets. Les dommages de ce dernier combat exigeoient des réparations, qui, jusqu'au 28 Septembre, forcèrent à l'inaction le Général impatient de regagner la côte de Coromandel, d'y combattre l'escadre britannique, & de se mesurer une sixième fois avec son Amiral.

Hughes s'attribue faussement l'honneur de ces divers combats.

Il est bien démontré que le Bailli de Suffren eut l'avantage dans ces divers combats, dont M. Hughes ôsa pourtant s'attribuer le succès

1783.

Contradictions de ce Général.

ſuccès dans ſes dépêches à l'Amirauté d'Angleterre. On ſe contentera de relever ici quelques propoſitions de ſa lettre à M. Stephens, ſur l'affaire du 6 Juillet. « Je m'eſtime » heureux, dit-il, de pouvoir informer leurs Seigneuries, que » dans cet engagement, les vaiſ» ſeaux à mes ordres ont obtenu » une ſupériorité décidée ſur l'eſ» cadre ennemie. Si le vent les eût » pouſſés hors de l'action au mo» ment où l'ennemi prenoit la fuite » avec ſes vaiſſeaux déſemparés, » j'ai tout lieu de croire que plu» ſieurs vaiſſeaux de ligne ſeroient » tombés au pouvoir de Sa Ma» jeſté ».

L'Amiral anglois avoit dit quelques lignes plus haut; « Dans » la matinée du 7, mon eſcadre » me parut ſi maltraitée, que je ne » ſongeai plus à pourſuivre l'en» nemi ». Cet aveu de M. Hughes ne dément-il pas abſolument toutes ſes aſſertions relatives aux prétendus avantages de l'eſcadre britannique ſur l'eſcadre françoiſe? Une autre preuve, que la gloire de cette journée appartient à

1783. M. de Suffren, c'eſt la néceſſité où ſe trouva l'Amiral anglois d'aller réparer ſes dommages dans la rade de Madraſs, d'abandonner ainſi l'Iſle de Ceylan, & d'expoſer l'importante conquête de Trinquemale à tomber aux mains des François; ce qui arriva peu de jours après. M. Hughes avoit prévu cet événement; il déclare ſes craintes à ce ſujet, dans pluſieurs de ſes lettres. Il paroît ſuffiſamment prouvé, que ſi, dans une telle circonſtance, il perdit de vue la flotte françoiſe, c'eſt qu'il avoit été battu à l'affaire du 6 Juillet. Dans tout autre hypothèſe, ſa retraite à Madraſs ne ſeroit pas excuſable.

Autres détails ſur le combat du 3 Septembre.

Quoi qu'il en ſoit, l'eſcadre à ſes ordres ne fut réparée que le 19 Août. Il quitta la rade le lendemain, tant pour couvrir l'arrivée des renforts attendus par le convoi de Sir Richard Bickerton, que pour ſauver Trinquemale, s'il en étoit encore tems. Il parut le 2 Septembre à la hauteur de cette place, & découvrit le pavillon françois qui flottoit ſur les remparts. Dans la matinée du 3, le Bailli de Suffren

vint à la rencontre des ennemis, & , comme on l'a dit, engagea une action dans laquelle il soutint victorieusement l'honneur du pavillon françois. Pour cette fois, l'Amiral Hughes n'ôsa réclamer la victoire, & s'il n'avoua pas sa défaite, il convint du moins qu'il avoit été fort maltraité. Il se vit obligé de renoncer à l'Isle de Ceylan, de laisser les François paisibles possesseurs de Trinquemale, & de se réfugier à Madrass où il se consola de ses pertes, en les affoiblissant dans le tableau qu'il en fit passer à l'Amirauté d'Angleterre : tableau peu fidele, où l'avantage de son adversaire dans la journée du 3 Septembre est au moins dissimulé ; mais où la supériorité de ses forces est visiblement exagérée. Le 16 Octobre, M. Hughes étoit encore dans la rade de Madrass ; il se disposoit à faire voile pour Bombay, où il espéroit de trouver Sir Richard Bickerton. Il arriva dans cette baie le 21 Décembre, mais si maltraité, qu'il lui fallut encore deux ou trois mois pour se réparer complettement. Comme il s'étoit vu forcé de 1783.

1783. condamner deux de ses vaisseaux, il ne pouvoit espérer, même après la jonction du renfort de Bickerton, une supériorité bien marquée sur l'escadre de M. de Suffren. La perte de l'Orient & du Bizarre, qui venoit d'échouer sur la côte de Coromandel, l'avoit réduite à douze vaisseaux ; mais elle devoit être de seize à l'arrivée de MM. de Bussy & de Peynier (1), à qui le Bailli de Suffren avoit donné rendez-vous à Achem, dans l'Isle de Sumatra. Il se flattoit d'y recevoir par cette voie un renfort de trois mille hommes. En quittant Trinquemale, le Général françois avoit laissé, aux ordres de M. Desrois, un corps de troupes suffisant pour rassurer cette place contre les tentatives de l'ennemi.

Positions diverses des escadres angloise & françoise.

La flotte françoise partit d'Achem le 20 Décembre, & traver-

(1) M. de Bussy s'étant embarqué avec tout ce qu'il avoit pu ramasser de troupes & de munitions, sur l'escadre de M. de Peynier, mit à la voile de l'Isle de France le 18 Décembre 1782. Cette escadre étoit composée de quatre vaisseaux de guerre & quarante transports.

ſant la baie de Bengale, arriva le 6 Janvier à Ganjam, où elle prit la frégate la Coventry, & le vaiſſeau de la Compagnie angloiſe le Blandford. A ſon départ d'Achem, M. de Suffren avoit laiſſé en croiſière entre Ganjam & la rade de Ballaſore, l'Annibal & la Bellonne qui firent auſſi quelques priſes. Il ne reſta que peu de jours ſur la côte, & regagna Trinquemale où deux frégates nouvellement arrivées du Cap de Bonne-Eſpérance, renforcèrent ſon eſcadre accrue tout nouvellement de deux vaiſſeaux de cinquante canons, l'un Hollandois & l'autre Portugais. Ce dernier à peine ſorti des chantiers de Bombay, s'étoit vu réduit à baiſſer pavillon devant notre eſcadre. L'Amiral françois n'attendoit que l'arrivée de M. de Buſſy & la jonction des deux eſcadres, pour ſe porter vers Madraſs. Il avoit envoyé à Pondichéry une frégate chargée d'y recueillir des rapports fideles ſur l'état des affaires dans cette partie de l'Inde. Il ſut, par cette voie, que l'Amiral Hughes avoit perdu quatre de ſes vaiſſeaux dans une tempête, & que ce déſaſtre le re- 1783.

1783. tiendroit à Bombay jusqu'à la fin du mois de Mars. En effet, ce Général n'arriva que le 13 Avril à Madrass, toujours plus incertain sur la position de l'escadre françoise, qui venoit de mettre à la voile, mais dont il ignoroit la direction. Dans cette incertitude, il fit voile vers le Sud pour coopérer avec l'armée aux ordres du Général Stuart, dans l'expédition contre Goudelour. Avant que d'en faire connoître l'issue, l'ordre des tems nous ramène à des événemens antérieurs.

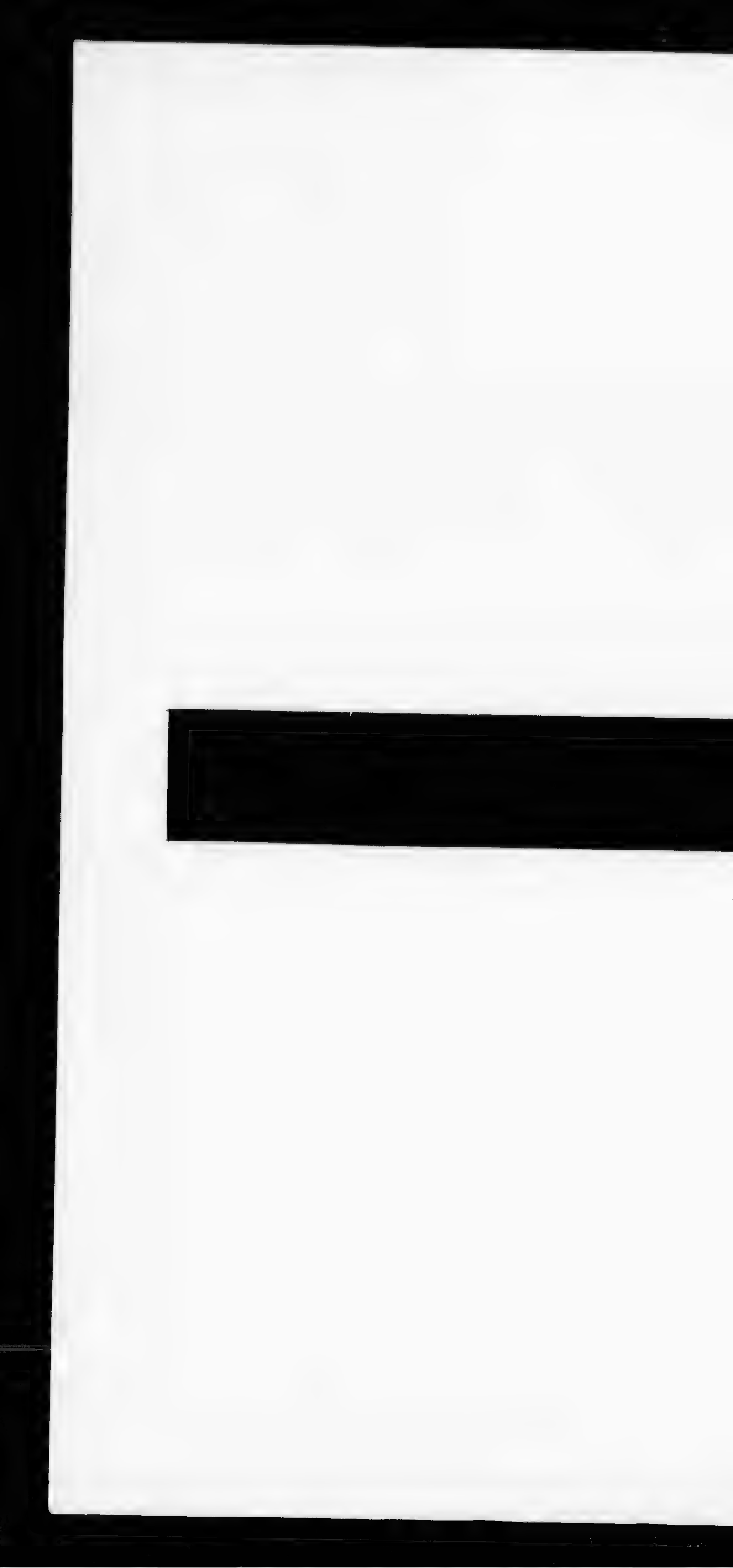
17 Janvier. Avantages des Anglois dans le pays de Bédanore.

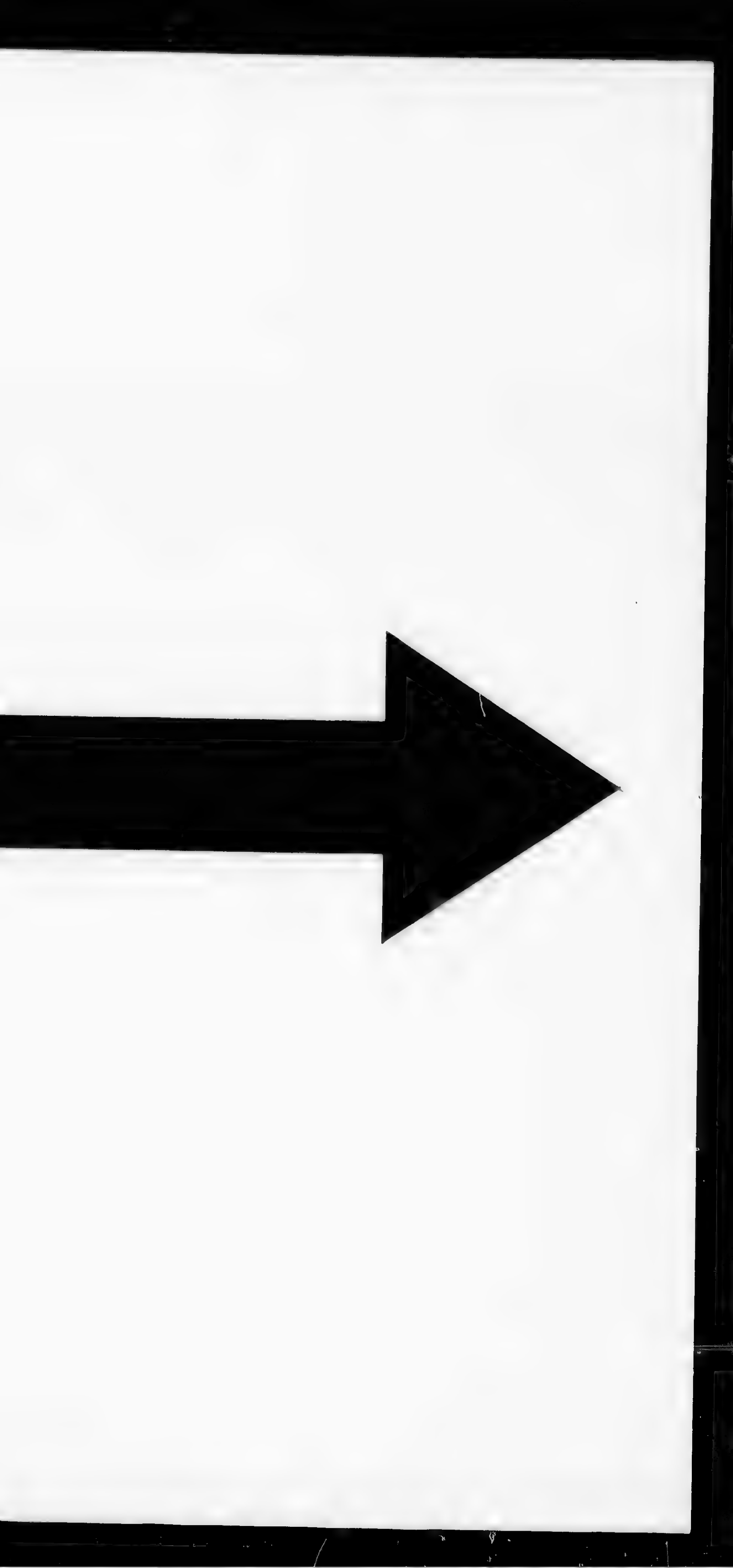
La prise de Bédanore & de Candapore fut un des plus décisifs en faveur des Anglois ; cette conquête n'enleva pas un Soldat à l'armée de Matthews, & s'il faut s'en rapporter aux dépêches du Gouverneur de Madrass, elle entraîna la soumission de tout le pays. Syringapatam, Hyder-Nagur & toutes les autres places capitulèrent sans coup férir ; le seul fort de Mangalor opposa de la résistance. Suivant les mêmes dépêches, le Gouverneur du pays de Bédanore avoit offert aux conditions qu'il ne seroit point déplacé, de renoncer à toute dé-

1783.

pendance de Tippoo-Saïb, de livrer Bédanore & les autres places, de fournir aux troupes victorieuses une somme équivalente au pillage qu'elles s'interdiroient, enfin de se reconnoître tributaire de la Compagnie, & de lui payer annuellement quinze lackes de pagodes, en reconnoissance & pour prix de son alliance & de sa protection; ce traité conclu avec le Gouverneur Hyat-Saïb, déplut même aux principaux Officiers de l'armée que la perspective d'un butin considérable avoit sur-tout animés dans l'expédition de Bédanore; & la retraite des Colonels Mac-Leod & Humberstone fut une des suites de cette fermentation. Ils vinrent porter leurs plaintes au Conseil de Bombay, qui n'ôsa d'abord prononcer entre le Général en chef & les Officiers & Soldats de son armée. Le Gouverneur indien fut la seule victime de cette mutinerie qui donne une idée bien peu avantageuse de la discipline parmi les troupes de la Compagnie britannique dans les grandes Indes. L'emprisonnement d'Hyat-Saïb, & les traitemens barbares qu'on lui fit essuyer, durent affer-

Fermentation dans l'armée. Ses suites.





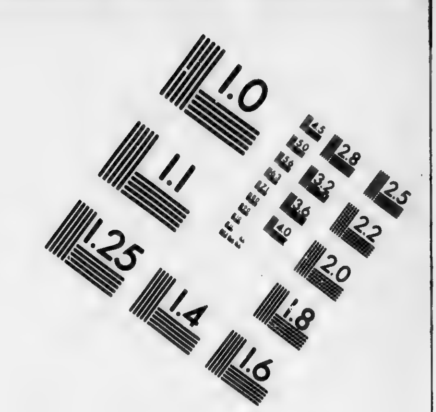
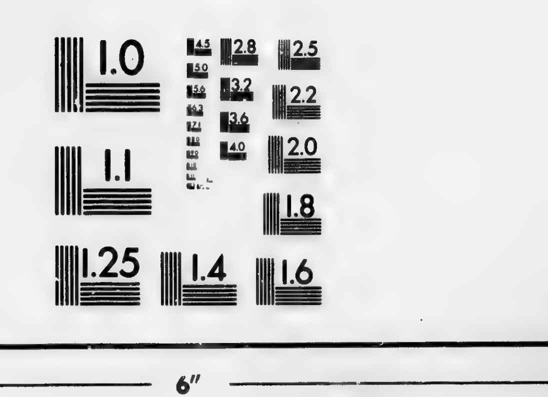


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1783. mir dans le parti des Nababs ennemis, quiconque auroit eu quelque diſpoſition à s'en détacher. Enfin le malheureux Gouverneur fut relâché; mais aux conditions qu'il diſtribueroit une grande partie de ſes tréſors à l'armée, dont le Colonel Mac-Leod fut nommé Commandant à la place du Général Matthews qu'on ſomma de juſtifier ſa conduite.

La mort d'Ayder-Aly Kan ſe confirme.

Sur ces entrefaites, on reçut de Bombay la nouvelle bien confirmée de la mort d'Ayder-Aly-Kan; & à la même époque, on apprit que les Marattes avoient ſigné le 24 Février, un traité de paix avec la Compagnie. Cette paix fut proclamée ſolemnellement, & l'on prit toutes les meſures néceſſaires pour en faire obſerver les conditions. L'événement qu'on va rapporter, atteſte & la mauvaiſe foi & la barbarie des Indiens en cette circonſtance.

Contravention au traité de paix entre les Anglois & les Marattes.

Les Colonels Mac-Leod, Humbeſtone & pluſieurs autres Officiers, avoient fait voile de Bombay pour ſe rendre à l'armée de Bénadore. Le vaiſſeau le Ranger qu'ils montoient, étoit commandé par le Lieutenant Pruen, dont les ordres por-

toient de s'interdire tout acte d'hostilité contre les Marattes. Il voguoit avec la confiance de la paix, lorsque le troisième jour de sa navigation, il se vit attaqué par trois gros vaisseaux & quatre galiottes. C'étoit une flotille indienne contre laquelle il eut à soutenir avec douze canons, un combat qui coûta la vie aux trois quarts de son équipage. Après cinq heures d'une résistance héroïque, il se vit contraint d'amener pavillon, & de se laisser conduire à Gheriah, où le Subedar prétendit ne rien savoir de l'existence du traité de paix. Il refusa de mettre en liberté le vaisseau le Ranger, & les débris de son malheureux équipage. Le Colonel Humberstone mourut de ses blessures le 30 Avril. On craignit longtems le même sort pour le Lieutenant Pruen & le Colonel Mac-Leod; mais ils recouvrèrent la vie, & ce fut à leurs soins qu'on dut le retour du vaisseau anglois qui fut relâché de Gheriah dans les derniers jours de Mai. Madajée-Scindia avoit ratifié le traité de paix; sur les plaintes de M. Anderson, 1783.

1783.

il écrivit au Miniſtre maratte, pour qu'il eut à punir de mort le principal auteur de l'outrage fait aux Anglois ; mais la contravention au traité n'en reſta pas moins impunie ; & pour acquitter la promeſſe qu'il en avoit faite, Scindia ne balança point à ſe ranger du parti de la Compagnie Angloiſe. Elle ne crut pas devoir ſe montrer trop exigeante dans cette circonſtance ; & s'il n'y eut pas de ſatisfaction de la part des Marattes, il y eut du moins un raccommodement avec le Gouvernement britannique.

Terrible revanche de Tippo-Saïb. Défaite de l'armée de Matthews.

Cependant Tippoo-Saïb avoit retiré ſon armée du Carnate, pour la conduire dans le Bédanore, où il projetoit de recouvrer les riches territoires qu'on lui avoit enlevés. En effet, il arriva dans ce pays avec mille François & cinquante mille Indiens ; il eſſuya d'abord quelques échecs de la part du Général Matthews que le déſaſtre du Ranger laiſſoit toujours en poſſeſſion du commandement ; mais ce Général apprit bientôt que les troupes du Nabab s'étoient emparé des

postes établis aux Gauts, postes importans qui se rendirent sans opposer de résistance, & dont la perte coupoit toute communication avec la mer. Ceux qui échappèrent des Gauts se sauvèrent à Cundapore, où la même erreur excita le même désordre : toute la garnison prit la fuite même avant que l'ennemi se présentât. Une grande partie vint se réfugier à Onore, où commandoit le Capitaine Torriano, qui, par sa conduite résolue, sut garantir sa garnison de cette terreur panique; mais il fit de vains efforts pour recouvrer Cundapore. La prise de Bédanore mit le comble à ce désastre. Après une défense vigoureuse, le Général Matthews fut obligé de se rendre prisonnier avec une grande partie de son armée. Il avoit perdu dans cette malheureuse affaire six cens Européens, & plus de quinze cens Sypahis. 1783.

Les cinquante mille hommes aux ordres de Tippoo vinrent camper le 19 Mai devant Mangalore, où commandoit le Major Campbell. Ce brave Officier se flattoit de conserver cette place; mais dans ses dépêches

Le Major Campbell craint pour Carwer & Onore.

1783. au Comité de Bombay, il ne dissimula pas ses inquiétudes sur Onore & Carwer, deux autres places de cette partie de l'Inde, où les Anglois avoient des forces respectables. Elles se montoient à trois mille hommes, & malgré les pertes qu'ils avoient essuyées, ils espéroient encore de recommencer sur la côte Malabar, une puissante diversion contre les territoires de Tippoo-Saïb.

Siége de Goudelour, interrompu à la nouvelle de la paix.

Depuis la défaite du Général Matthews, les troupes méridionales avoient fait une irruption dans le pays de Coimbature, & s'étoient emparé de Caroor & Dindegul. Elles s'avancèrent vers Darampore, enlevèrent ce fort, & dirigèrent leur route vers Palingacheri. Le Colonel Fullarton qui les commandoit, en étoit à six journées, lorsqu'il fut arrêté dans sa marche victorieuse par un ordre du Général Stuart, qui l'appelloit à Goudelour, dont il formoit le siége avec une puissante armée. Le 13 Juin, il avoit attaqué les François dans leurs lignes, emportés deux redoutes de la place, & repoussé la garnison

dans ses derniers retranchemens. Cette entreprise coûta cher aux assiégeans, & le Général anglois y perdit trois cens Européens & plus de deux cens Sypahis; le nombre des blessés fut encore plus considérable. Le 25, les assiégés firent une sortie, & s'avancèrent jusques sous les ouvrages des Anglois. Leur attaque vive & meurtrière fut soutenue avec la dernière intrépidité; mais ils y perdirent deux cens hommes, & le Colonel d'Aquitaine y fut fait prisonnier. On ignore quel auroit été le résultat de cette expédition, si au moment de l'assaut, on n'eût reçu de part & d'autre, avec la nouvelle du traité de paix, l'ordre d'interrompre toute hostilité.

1783.

Dernier combat des escadres angloise & françoise.

Malheureusement pour les Anglois, cet avis ne parvint aux Généraux des armées navales qu'après le combat du mois de Juin, qui, sans être décisif, n'en fut pas moins glorieux pour le Bailli de Suffren. Ce Général le termina par une sixième victoire sur l'Amiral Hughes. Comme on n'a point encore de Journal fidèlement circonstancié

1783.

de cette dernière expédition de l'armée navale de France, dans les Grandes Indes, on se contentera d'ajouter que le Général victorieux vint jouir de son triomphe à Goudelour, qu'il avoit délivré, & que Sir Edward Hughes cingla vers Madrass pour y réparer ses désastres.

Générosité de la France à l'égard de la Hollande.

Graces aux talens, à l'expérience, à l'intrépidité du Vice-Amiral, la France ne termina les hostilités sur aucun théâtre de la guerre, d'une manière aussi honorable que dans les grandes Indes, si toutefois il y a plus de gloire attachée aux exploits qui firent triompher les armes de Sa Majesté dans cette partie du monde, qu'aux sacrifices volontaires qui signalèrent son généreux désintéressement aux yeux de toute l'Europe. Le traité définitif conclu le 3 Septembre entre les Cours de France, d'Espagne & d'Angleterre, confirma cette modération héroïque déjà consacrée par les articles préliminaires du même traité. Mais si l'auguste Monarque crut devoir cimenter sa reconciliation avec une Puissance ennemie, par des sacrifices, dont la

nobleſſe eſt preſque ſans exemple, 1783.
vu la circonſtance où ſe trouvoient les deux nations, on conçoit que la France dut ſe montrer encore moins réſervée dans l'abandon de ſes droits ſur les dépouilles d'une Puiſſance aſſociée, dans cette guerre, aux intérêts de la Maiſon de Bourbon. La République de la Hollande n'eut pas beſoin de reclamer les poſſeſſions que les armes françoiſes avoient reconquiſes ſur l'ennemi commun. Par un dernier trait de magnanimité, Sa Majeſté fit ſignifier à Leurs Hautes Puiſſances, qu'elle n'exigeoit pour la reſtitution de toutes ces conquêtes, aucune eſpèce de compenſation ou d'indemnité.

L'Angleterre ſe montre plus exigente avec les Hollandois.

L'Angleterre ſe montra moins accommodante avec la République de Hollande ; & les Plénipotentiaires anglois eurent ordre de ne ſe relâcher, en aucune manière, de la dureté des conditions exigées par la Cour de Saint-James. Envain, M. le Comte de Vergennes employa ſes bons offices auprès du Miniſtère britannique, & fit les plus fortes inſtances pour obtenir des

1783. adouciſſemens à la rigueur de quelques articles du traité préliminaire entre Leurs Hautes Puiſſances & l'Angleterre ; toutes les négociations devinrent inutiles, & Son Excellence n'eut que des regrets à témoigner aux Etats-Généraux. Mais pour convaincre leurs Plénipotentiaires de l'affection de Sa Majeſté, le Comte de Vergennes crut devoir rappeller tout ce qu'elle avoit fait en faveur de la République, depuis le commencement des hoſtilités. Il ne diſſimula pas que la Hollande avoit montré peu d'activité dans les dernières opérations de la guerre, & que l'ennemi profitoit des avantages qu'elle lui avoit laiſſé prendre. « Telle fut, ajouta-t-il, » la poſition de la France en 1763 ; » elle eut à ſubir les conditions les » plus dures de la part de l'Angle-» terre ; mais elle ne perdit rien de » ſa dignité, & prit de ſages meſures » pour n'être plus expoſée à de pa-» reilles diſgraces ».

M. le Comte de Vergennes s'emploie vainement en leur faveur.

La Cour de France avoit tellement à cœur les intérêts des Provinces-Unies, qu'elle retarda, ſous divers prétextes, la concluſion

1783.

de la paix ; on s'étoit flatté d'amener l'Angleterre à des conditions plus modérées. Mais les instances des autres Puissances intéressées, & ce que le Roi devoit à ses propres sujets, forcèrent enfin de mettre un terme aux négociations, & de prendre jour pour la signature du traité définitif entre la Grande-Bretagne & les deux branches de la Maison de Bourbon.

La paix se conclut entre ces puissances, aux conditions énoncées dans les préliminaires.

De toutes les demandes de l'Ambassadeur britannique, une des plus révoltantes pour les Hollandois, étoit celle d'une libre navigation sur les côtes d'Afrique (1) : ce fut avec la même répugnance, & après de

(1) Les Directeurs de la compagnie des Indes avoient remis aux Etats-Généraux, une lettre dans laquelle ils se plaignoient amèrement des facilités que l'Angleterre ménageoit aux Portugais, pour frauder le droit que la compagnie prétendoit avoir au commerce exclusif des Esclaves, depuis le cap Palmas jusqu'au pays de Benin. On vit, avec peine, le traité définitif retardé pour des arrangemens relatifs au commerce des hommes. O! siècle de philosophie, vous n'êtes pas encore le siècle de l'humanité.

1783. longs débats qui firent craindre la rupture de toute négociation, que les Miniſtres de la République ſe ſoumirent enfin au quatrième article du traité de Veſtminſter, concernant le ſalut accordé au pavillon Anglois. Enfin, les préliminaires de la paix entre l'Angleterre & la Hollande, furent ſignés à Paris le 22 Septembre, par les Miniſtres reſpectifs des deux Puiſſances. Quant au traité définitif, de nouvelles chicanes en reculèrent la confection. La Cour de Saint-James fit propoſer, ſous de vains prétextes, de conclure ce traité à Londres ou à la Haye. Leurs Hautes Puiſſances qui n'attendoient rien de favorable des nouvelles diſcuſſions, & dont toute l'eſpérance étoit de voir changer les préliminaires en traité définitif, déclarèrent que ce ſeroit manquer à la France, que d'évoquer la négociation hors de ſa Capitale. Le Miniſtère britannique n'ôſa plus inſiſter, & le Comte de Mancheſter reçut ordre de conclure la paix aux conditions énoncées dans les préliminaires.

Ainſi fut conſômmé le grand

1783.
Expédition des Anglois contre New-Providence.

ouvrage de la pacification de l'Europe. Le traité définitif qui devoit affermir le calme en Amérique, n'y fut point connu d'abord assez généralement, pour arrêter ou prévenir toute espèce d'hostilité. Le premier Avril, on ignoroit encore à Saint-Augustin, que la paix fût conclue à cette époque. Le Colonel Deveaux avoit formé le plan d'une expédition contre New-Providence; il l'entreprit avec deux ou trois cens hommes, la plupart recrutés à ses frais. Le 14, il emporta un fort de l'Isle, situé dans la partie de l'Est, & vint, sur le champ, sommer le Gouverneur de la grande forteresse de se rendre aux armes de Sa Majesté britannique. Celui-ci ayant fait attendre sa réponse, le Colonel se porta sur les hauteurs qui commandoient le fort, y dressa ses batteries, & fit arborer sur chacune l'étendard de la Grande-Bretagne. Le Gouverneur Don Antonio fit tirer des boulets & des bombes sur les batteries angloises; mais voyant que tout son feu ne produisoit aucun effet, il prit le parti de capituler, & la place se

1783.

Que l'Amérique est menacée de troubles civils.

rendit le 18 Avril, à des conditions honorables pour la garnison.

Le retard du traité définitif eut d'ailleurs un effet salutaire pour l'Amérique, en ce qu'il tint unis pour la cause commune, les partis disposés à se séparer pour des intérêts particuliers. Cette bonne intelligence, qui jusqu'alors avoit fait la principale force du Congrès, des Provinces & de l'armée, cessa de régner un moment entre ces trois Puissances de l'Amérique affranchie. Elle se vit menacée de perdre, au sein de l'anarchie, cette tranquilité intérieure sans laquelle son indépendance même eût été le principe de sa ruine. Remontons à la source de cette division intestine qui sembloit annoncer une guerre civile, dont le sage Washington eut encore la gloire de préserver ses concitoyens.

Etat de ses finances à la fin de la guerre.

Jusqu'ici nous avons sur-tout envisagé les Américains sous des rapports militaires; il faut les considérer un moment sous les rapports civils & économiques. Comme ils n'ont pas acquis moins d'honneur à surmonter les difficultés qui résultoient du

mauvais état de leurs finances, qu'a vaincre au Champ de Mars, il importe à leur gloire que nous constations l'état de ces Finances à l'époque de la paix qui vient d'affermir l'indépendance des Etats-Unis. Même avant la fin de la guerre, leur dette nationale se montoit à plus de quarante-deux millions de dolars qui, bien évalués, revenoient à deux cens trente millions tournois. La majeure partie de cette dette immense étoit étrangère, & les engagemens du Congrès avec la France & d'autres Puissances de l'Europe ne pouvoient être acquittés sans de fortes contributions de la part des Provinces; mais elles n'étoient point d'accord relativement aux impositions sur les marchandises importées, le peuple se prêtoit difficilement aux autres taxes, & déjà les créanciers de la République avoient à se plaindre de quelque négligence à cet égard. Elle fut bientôt divulguée, & fit beaucoup de tort aux emprunts.

1783.

Dans sa lettre du 23 Décembre, au sur-Intendant des Finances ame-

Négligences des Etats relativement

ricaines, M. Franklin se plaignit de cette inexactitude, & fit voir de l'inconséquence dans la conduite des Etats qui, même en affectant une passion déméfurée pour la liberté, se refusoient aux contributions nécessaires à sa défense. Il insistoit sur la nécessité de rétablir le crédit de la nouvelle République, en assignant des fonds certains destinés au paiement régulier, sinon de la totalité, au moins des intérêts de la dette nationale.

1783. à la dette nationale. Plaintes à ce sujet.

Derniers emprunts des Etats - Unis. Quelles en sont les conditions ?

Trois mois après, le Ministre de France à Philadelphie témoigna son inquiétude sur le même objet, en des termes qui supposoient un grand désordre dans les Finances de l'Amérique. Sa lettre au même sur-Intendant annonçoit le nouvel emprunt du six millions que Sa Majesté vouloit bien procurer aux Etats, sur les assurances qu'il avoit fait passer à M. le Comte de Vergennes des bonnes dispositions du peuple américain à remplir les engagemens du Congrès. « Mais, » continuoit-il, je me vois obligé » d'informer le Ministre, que mes » espérances se sont évanouies, &

» que mes assurances étoient sans » fondement ». 1783.

Il rappelle au sur-Intendant que les six millions sont prêtés aux conditions énoncées dans l'emprunt de l'année précédente ; c'est-à-dire, que les paiemens s'en feront chaque année, sur le pied de cinq cens mille livres, sans y comprendre les intérêts. Il finit par lui signifier que c'est le dernier effort de la France, & que dans tous les cas possibles, les Etats doivent renoncer à de nouvelles avances de la part de Sa Majesté. Quant aux ressources qu'ils pourroient chercher ailleurs, qu'ils ne se flattent pas, ajoute M. de la Luzerne, du moindre espoir de succès, avant que d'avoir établi un revenu public, solide & permanent ; leurs délais & leur répugnance à cet égard, sont malheureusement connus de toute l'Europe.

Quel l'acquittement des dettes exige le dévouement des Etats-Unis.

Par le contrat solemnel passé le 16 Juillet 1782 entre MM. de Vergennes & Franklin, les Etats s'étoient engagés à rembourser chaque année, un douzième des dix-huit millions déja prêtés à la Ré-

1783. publique. L'emprunt de cinq millions de florins fait aux Hollandois ſous la garantie de la France, le 17 Juin de la même année, fut moins à charge pour le moment aux Etats-Unis, en ce que, par une clauſe des actes paſſés entre M. Adams & les différens prêteurs, il étoit ſtipulé que le capital reſteroit fixé l'eſpace de dix ans, & ne ſeroit racheté pour la cinquième partie, qu'au premier Juin 1793, & de la même manière d'année en année, juſqu'au premier Juin 1797 incluſivement. Il n'en eſt pas moins vrai, qu'en y comprenant les dettes domeſtiques, la totalité de l'intérêt annuel ſe montoit à plus de deux millions de dollars. La dette militaire étoit la plus ſacrée de toutes ces dettes; on la portoit à près de onze millions, ſans compter les gratifications promiſes aux ſoldats. Pour ſubvenir aux beſoins de la patrie dans cette conjoncture preſſante, il n'y avoit de reſſource que dans le dévouement des Provinces. Le Congrès ne ceſſoit de les inviter à des efforts patriotiques, & tel fut l'objet

l'objet de ſon adreſſe aux différens Etats confédérés. En voici la ſubſtance. 1783.

Invitation du Congrès à ce ſujet.

» Les circonſtances critiques où
» ſe trouve la Confédération, impoſent au Congrès l'obligation
» d'en faire le tableau, de pourvoir aux dettes que la guerre
» vient d'accumuler à la charge des
» Etats-Unis, & de prévenir les dangers qui peuvent interrompre l'harmonie & la tranquillité de la République. Dans ce moment de criſe,
» le premier devoir du Congrès eſt
» d'inculquer dans les eſprits la néceſſité de faire des fonds pour
» l'acquittement de la dette nationale. Quoique très-forte, cette
» dette l'eſt beaucoup moins qu'on
» ne devoit l'attendre, quand on
» conſidère la cauſe qui l'a fait naître, quand on la compare aux
» fardeaux, dont les autres nations
» ſont accablées pour des guerres
» d'ambition & de vaine gloire.
» Mais la grandeur de la dette ne
» fait rien à la queſtion. Il ſuffit
» qu'elle ait été contractée légitimement, & que la juſtice exige
» qu'elle ſoit acquittée. Nous con-

1783. » jurons les différens Etats d'adop-
» ter une manière simple & légitime
» d'acquitter cette dette, de réflé-
» chir sur les conséquences que sa
» *rejection* peut entraîner, & de se
» persuader que le Congrès n'en sera
» pas responsable. S'il falloit, pour
» vous engager à effectuer ces paie-
» mens, employer d'autres motifs
» que ceux de la justice, quelle
» nation en eut jamais de plus forts !
» Car, avec qui l'Amérique doit-
» elle se libérer ? Avec un Allié
» qui, aux efforts de ses troupes ar-
» mées pour notre défense, a joint
» le secours de ses trésors ; qui, à
» des avances considérables, ajouta
» les dons généreux de la magna-
» nimité : avec des individus, qui,
» membres d'une République em-
» pressée à marquer notre rang par-
» mi les nations indépendantes, nous
» ont donné des marques signa-
» lées de leur attachement à notre
» cause & de leur confiance en no-
» tre gratitude. Une autre classe de
» créanciers est cette troupe illustre
» de citoyens, qui ont défendu, au
» prix de leur sang, nos foyers &
» notre liberté, & qui, en récom-

» penſe de leurs ſervices, ne demandent qu'une portion de leurs gages ſuffiſante pour leur faire trouver au ſein de la paix & de la vie domeſtique, une reſſource honorable contre la mendicité. La dernière claſſe de créanciers comprend ceux de nos concitoyens qui ont reçu des prêteurs le papier du Congrès, & ceux dont la propriété a été ſacrifiée pour le ſervice du public. La voix de la politique, de la juſtice & de l'humanité plaide en faveur de ces différentes claſſes. Jamais les formes pures du Gouvernement républicain n'ont eu une plus belle occaſion de ſe juſtifier par leurs fruits, de tous les reproches qu'on leur a faits. Sous ce point de vue, les citoyens des Etats-Unis ſont reſponſables du plus grand dépôt qui jamais ait été confié à une Société politique ». 1783.

Cette adreſſe fut accompagnée ou ſuivie d'une autre pièce où il étoit recommandé aux différentes provinces, comme indiſpenſablement néceſſaire à la reſtauration du crédit public, de revêtir les Etats

Continuation du ſchiſme politique.

1783. en Congrès assemblés, du pouvoir relatif à la levée des droits sur les marchandises importées des pays étrangers. Mais cette recommandation & cette adresse n'arrêtèrent point le schisme politique qui divisoit les Américains. Quelques Provinces en conçurent de l'ombrage, & ces invitations patriotiques donnèrent lieu à des soupçons offensans contre les vues secretes de l'assemblée de Philadelphie. On vit paroître à cette époque de nouvelles Instructions, où la défiance & l'aigreur respiroient dans chaque paragraphe. On en jugera sur cette lettre des habitans de Fair-Fax dans la Virginie à leurs Délégués à l'assemblée du 30 Mai.

. . . .

Lettre des Habitans de Fair-Fax.

» MESSIEURS, nous vous recommandons expressément de vous opposer, de tout votre pouvoir, à ce qu'il soit fait aucune infraction au dernier traité de paix, relativement au paiement des dettes ou à tout autre article du traité; infraction qui violeroit la foi publique garantie par les Commissaires Américains, & qui pourroit nous replonger dans les calamités de

1783.

» la guerre, ou le danger des re-
» présailles. Nous vous prions aussi
» de vous opposer à toute usurpa-
» tion de la part du Congrès amé-
» ricain, sur la Souveraineté & Ju-
» risdiction des Etats séparés ; à toute
» usurpation de pouvoir qui ne se-
» roit point spécifié dans les articles
» de la confédération. Car si le Con-
» grès, sous prétexte de la nécessi-
» té, pouvoit s'arroger une fois des
» pouvoirs non garantis par ces arti-
» cles, il le pourroit dans cent autres
» cas, & chaque usurpation seroit
» confirmée & fortifiée par les usur-
» pations précédentes. Nous vous
» recommandons sur-tout de vous
» roidir contre les efforts du Con-
» grès pour obtenir un revenu per-
» pétuel, ou la nomination d'Offi-
» ciers préposés aux revenus. Ces
» pouvoirs ajoutés à ceux dont le
» Congrès est déjà revêtu, met-
» troient en danger la constitution
» de ce Gouvernement dans les
» différens Etats ; les articles de con-
» fédération ne seroient plus qu'un
» vain parchemin ; & le rempart
» de la liberté américaine se trou-
» veroit renversé. Nous n'aimons

1783. » point le langage de la dernière » adresse du Congrès aux différentes » provinces, & du rapport des Co- » mités au sujet des revenus, publié » dans le même *pamphlet*. Si on » examine ces pièces attentivement, » on y trouvera de fortes preuves » que le Congrès convoîte le pou- » voir. Elles renferment la même » espèce d'argumens employés d'a- » bord dans l'affaire de l'impôt » pour la marine, & dont on s'étoit » servi pour justifier les mesures » arbitraires de la race des Stuarts » en Angleterre, &c. ».

Pourquoi les petits Etats sont plus décisifs que les autres.

Le petit Etat de Rhode-Island fut un de ceux qui s'opposèrent, avec le plus de vigueur, à ce qu'on revêtit le Congrès d'une autorité suffisante pour lever des impôts; & nous observerons à ce sujet, qu'en général, les petits Etats sont les plus décisifs & les plus tranchans; l'impulsion s'y fait sentir plus vivement du centre aux extrêmités, &, comme dans le monde physique, la force y est peut-être en raison inverse de la longueur des rayons. Quoi qu'il en soit, les principales objections d'une partie des Etats

1783.

contre l'extenſion de la puiſſance du Congrès relativement aux taxes publiques, étoient, comme on l'a vu, que la confédération n'autoriſoit point cet accroiſſement de puiſſance, que tout pouvoir tend à l'agrandiſſement & à l'uſurpation, que, ce premier pas fait, on verroit bientôt le Congrès s'arroger le droit d'impoſer une capitation ou une taxe foncière, & la démocratie de l'Amérique ſe changer inſenſiblement en Ariſtocratie.

Les circonſtances forcent le Congrès à congédier l'armée ſans récompenſe.

Cependant les engagemens contractés avec les créanciers des Etats, ne pouvoient être remplis à des termes également précis, tant chez l'étranger qu'au ſein de la République ; & dans ce moment de criſe, pour conſerver au-dehors l'honneur de la patrie, le Congrès ſe vit forcé de négliger les intérêts de l'armée. La demi-paye ſolemnellement promiſe aux troupes licenciées, fut au moins ſuſpendue juſqu'à nouvel ordre, & l'on vit paroître cette réſolution de l'Aſſemblée de Philadelphie.

» Que le Commandant en chef
» ſera prévenu d'accorder des con-

1783.

» gés aux Officiers & Soldats qui » doivent être licenciés à la con» clusion du traité de paix défini» tif, & qu'il prendra de sages » mesures pour faire conduire ces » troupes à leurs demeures res» pectives, de manière à les sa» tisfaire, sans nuire aux provinces » qu'elles doivent traverser. Que » les hommes ainsi licenciés pour» ront emporter leurs armes avec » eux ».

Le mécontentement des troupes se manifesta d'abord par une Adresse au Général, où la modération présidoit même aux expressions de la douleur & de l'abattement.

L'armée adresse ses plaintes à Washington

» VOTRE EXCELLENCE, est-il » dit dans cette Adresse, connoît si » bien l'état actuel de l'armée, qu'il » seroit inutile de vous le peindre. » Vous avez été le témoin de nos » souffrances ; vous l'êtes du far» deau de misère qui nous accable. » Nous nous étions flattés, d'après » l'assurance que vous nous en aviez » donnée, que nos comptes seroient » liquidés, & qu'avant de nous li» cencier, on assigneroit des fonds » pour en payer le montant. C'est

1783.

» avec un mélange de surprise & » de douleur, que nous apprenons » la dernière résolution du Congrès, » qui ordonne de congédier les Of- » ficiers & les Soldats, sans avoir » terminé aucun de ces objets im- » portans. Pour comble de maux, » on nous oblige de quitter l'armée » sans aucun titre qui assure notre » dette, sans aucune ressource pour » acquitter celles que nous avons » contractées au service de la patrie, » sans appui, sans crédit, sans aucun » moyen de pourvoir à notre subsis- » tance & à celle de nos familles » indigentes. Le souvenir de nos » périls communs nous enhardit » à solliciter Votre Excellence, à » lui demander que l'ordre fondé » sur l'acte du Congrès du 26 Mai » dernier, puisse être suspendu ; » que nul Officier, qu'aucun Sol- » dat ne soit obligé de recevoir son » congé, avant que cette honorable » Compagnie ait pris connoissance » de l'état déplorable où sa résolu- » tion va nous plonger, avant que » la liquidation de nos comptes soit » effectuée, & que chacun de nous » ait obtenu une somme d'argent

» ſuffiſante pour le tranſporter du » camp dans ſes foyers ».

1783. Réponſe du Général. Ses démarches auprès du Congrès.

Le Général Washington fit à cette Adreſſe une réponſe, dont l'objet principal étoit d'offrir aux troupes la perſpective d'un adouciſſement prochain dans leur ſituation; mais en même tems qu'il raſſuroit l'armée ſur les bonnes diſpoſitions du Congrès, il plaidoit la cauſe des troupes auprès de cette Compagnie, en des termes qui lui faiſoient ſentir qu'un des grands moyens de conſerver le crédit national, & d'aſſurer la tranquillité future des treize Républiques américaines, étoit d'acquieſcer aux juſtes demandes de leurs braves défenſeurs. « Leurs ſervices, » ajoutoit-il, ſont connus de tout » l'Univers, & je regarde comme » inutile de m'étendre ſur leurs » droits aux dédommagemens les » plus amples. Il réſulte de l'exa» men des titres de l'Armée à la re» connoiſſance des Etats, que les » ſouffrances & les ſacrifices des Of» ficiers exigent une compenſation » ſupérieure à leurs appointemens » ordinaires; que toute l'armée

1783.

» des droits aux récompenses; que » son dernier mémoire adressé au » Congrés, ne contient que de jus- » tes réclamations. Si les Officiers » de cette armée doivent être les » seules victimes de la révolution, » si leur destinée est de quitter le » champ de bataille pour aller vieil- » lir dans la pauvreté, la misère & » le mépris; s'ils sont condamnés à » vivre dans une servile dépendan- » ce, à devoir aux secours de la » compassion les restes malheureux » d'une vie sacrifiée avec honneur; » alors j'aurai appris ce qu'est l'in- » gratitude, je réaliserai le songe qui » doit répandre l'amertume sur tous » les instans de ma vie future. Mais » je n'ai point de pareilles allarmes. » Une contrée échappée à la ruine » par les armes de la classe des ci- » toyens la plus dévouée, ne s'e- » xemptera jamais de leur payer la » dette de la reconnoissance ».

Que les Officiers de l'armée rendent justice au Congrès sur ses disposi-

Le Congrès avouoit cette dette; il desiroit l'acquitter dans toute l'étendue de sa gratitude, & toutes ses Adresses aux différens Etats, représentoient l'armée comme une classe

de créanciers privilégiés; mais une
1783. partie de ces Etats se montroit toujours plus éloignée d'accorder à ses Délégués un pouvoir, sans lequel la restauration du crédit public & l'acquittement de la dette militaire, ne pouvoient s'effectuer. Cette obstination de quelques Provinces mit le Congrès dans l'impossibilité, non-seulement de satisfaire les troupes au terme convenu, mais d'assurer l'objet de leurs réclamations pour l'avenir. Les Officiers de l'armée soutinrent avec autant de modération que de constance, une épreuve d'autant plus dure, qu'elle paroissoit être l'ouvrage de l'ingratitude, & que ce traitement pouvoit être envisagé par les étrangers, comme un témoignage du mécontentement de la République, & peut-être affoiblir à leurs yeux les titres de cette brave armée à la reconnoissance de ses concitoyens. En gémissant sur l'injustice, dont ils alloient être les victimes, ces Officiers patriotes étoient bien loin de l'attribuer au Congrès, dont ils connoissoient les dispositions. Le soldat

moins instruit, ne cherchoit point les auteurs de sa détresse hors de l'assemblée de Philadelphie. Les représentans de la nation étoient pour lui les seuls dépositaires du pouvoir, & il crut devoir s'en prendre aux membres du Congrès, des torts de leurs Constituans. 1783.

Soulèvement des troupes en quartier à Philadelphie. Le Congrès quitte cette ville.

Au sentiment anticipé de la détresse, dont cette dernière classe de l'armée prévoyoit les honneurs avec effroi, se joignoit cet esprit turbulent que donne quelquefois la vie militaire, & dont l'effet trop ordinaire est d'étouffer le respect pour les loix, & d'inspirer du mépris pour l'autorité d'une administration civile. Cet esprit de révolte & de soulèvement fermentoit plus ou moins dans tous les corps de la Milice américaine. Le Samedi 21 Juin, il éclata d'une manière bien allarmante pour les représentans des Etats-Unis. Une partie des troupes, en quartier à Philadelphie, sortit en armes de ses casernes, avec des intentions hostiles contre cette honorable Compagnie, investit la salle d'assemblée, & par des menaces répétées qui présageoient une exé-

1783. cution tragique, mit ces vénérables chefs de la confédération dans la néceſſité de chercher un aſyle hors de Philadelphie. Le Congrès réfugié d'abord à Prince Town, dans l'Etat de New-Jerſey, y prit des meſures long-tems infructueuſes pour conjurer l'orage qui menaçoit la République.

Le ſalut de l'Amérique eſt dû une ſeconde fois à Washington.

Dans cet Etat d'anarchie, tout ſembloit annoncer une guerre civile, qui ſans doute auroit détruit le grand ouvrage de la révolution américaine. Heureuſement pour les Etats-Unis, Washington ne s'étoit point encore retiré dans ſes terres, & ce génie tutélaire de la patrie devoit conſerver le monument que ſes talens militaires venoient d'élever à la liberté. Après avoir affranchi l'Amérique, il ſut la pacifier, en l'éclairant ſur ſes véritables intérêts. Les Etats déſunis reprirent leur ancienne harmonie; ils retrouvèrent leur force dans cette réunion. L'armée redevenue patriote, mit ſa gloire à ſouffrir pour ſon pays, & déſormais elle attendit ſans murmurer, les récompenſes promiſes à ſa valeur; chaque citoyen

libre de l'Amérique régénerée, vit dans la liberté une compensation de tous les sacrifices ; & ce grand changement fut l'ouvrage d'une lettre de Washington. Je ne puis mieux terminer cette histoire, qu'en mettant sous les yeux du lecteur ce monument précieux de la sagesse, de l'éloquence & du patriotisme de ce Héros législateur. 1783.

» MONSIEUR, le grand objet pour lequel j'ai eu l'honneur de servir ma patrie, étant rempli, je me dispose à résigner mon emploi entre les mains du Congrès. Impatient de regagner cette retraite domestique, à laquelle je me suis arraché avec la plus grande répugnance, je soupire après le repos, & ma résolution est d'y passer le reste de ma vie, loin du tumulte & du fracas du monde. Mais avant que d'effectuer ce projet, je dois vous communiquer mes pensées pour la dernière fois; vous féliciter sur les évènemens glorieux qu'il a plu au ciel de produire en notre faveur; vous ouvrir mon ame sur quelques objets intimement liés à la tranquillité des Etats-Unis, &

Lettre circulaire de Washington datée du 18 Juin.

1782.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» prendre congé de Votre Ex-
» cellence, en donnant ma bénédic-
» tion à ce pays, au service duquel
» j'ai consacré la fleur de mes ans,
» pour le bien duquel j'ai consumé
» tant de jours dans l'anxiété, tant
» de nuits dans les veilles, & dont
» le bonheur, qui m'est extrêmement
» cher, sera toujours la base de ma
» félicité. Qu'il me soit permis à cet-
» te époque heureuse, de réclamer
» la liberté de m'étendre sur le sujet
» de nos félicitations mutuelles.

» Si nous considérons l'impor-
» tance du prix que nous disputions,
» la nature douteuse de la dispute,
» la manière favorable, dont elle
» s'est terminée, nous trouverons
» les plus grands motifs de joie &
» de reconnoissance. L'évènement
» est infiniment heureux comme
» source de jouissances présentes, &
» comme présage du bonheur à ve-
» nir. Nous avons lieu de nous fé-
» liciter du sort que nous a fait la
» Providence, sous quelque point
» de vue que nous le contemplions,
» naturel, politique ou moral. Pro-
» priétaires & Souverains uniques
» d'un vaste Continent qui com-

» prend dans toutes leurs variétés » les différens sols & les divers cli» mats du monde, qui produit en » abondance toutes les choses né» cessaires & agréables à la vie, les » citoyens de l'Amérique sont dans » une situation faite pour remplir » l'idée de la félicité humaine. Li» bres & indépendans par le bien» fait de la paix qui les comble de » tous les avantages de la nature, » à dater de cette période, ils doi» vent être envisagés comme des » acteurs chargés de déployer leurs » talens aux yeux de l'Univers en» tier, sur un théâtre que la Pro» vidence a spécialement consacré » au développement du bonheur & » de la dignité de l'homme. Dans ces » contrées fortunées, non-seulement » ils sont environnés de toutes les » choses faites pour completter » les jouissances privées & do» mestiques; mais le ciel a cou» ronné toutes les bénédictions » répandues sur eux, en leur don» nant, pour assurer leur félicité, » des moyens infaillibles, qui ne » sont à la disposition d'aucun autre » peuple.

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

1782.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» Rien ne démontre mieux la » justesse de ces observations, que » le souvenir des circonstances dans » lesquelles notre République a pris » son rang parmi les nations. Les » fondemens de notre Empire n'ont » point été posés dans les siécles té- » nébreux de la superstition & de l'i- » gnorance; mais à une époque où » les droits du genre humain étoient » mieux entendus & plus clairement » définis qu'à aucune autre époque » antérieure. Les recherches de l'es- » prit humain sur la félicité sociale, » ont été portées à une grande éten- » due de lumières. Le trésor des » connoissances acquises par les tra- » vaux des philosophes, des sages & » des législateurs, dans une longue » succession d'années, est ouvert à » l'usage du monde entier, & la » sagesse réunie de tous les grands » hommes peut être heureusement » appliquée aux formes de notre » Gouvernement. La culture libre » des belles-lettres, l'extension il- « limitée du commerce, le rafine- » ment progressif des manières, l'é- » lévation insensible des idées, &, » par-dessus tout, la lumière pure

» & bienfaiſante de la révélation, » ont, par leur influence, amélioré » l'eſpèce humaine, & beaucoup » ajouté aux avantages qui réſul- » tent de la ſociété. C'eſt ſous les » auſpices de cette période fortu- » née, que les Etats-Unis ont reçu » l'exiſtence politique; de ſorte que, » s'il arrivoit que leurs citoyens ne » fuſſent pas complettement libres » & heureux, ce ſeroit entièrement » leur faute.

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» Telle eſt notre ſituation ac- » tuelle, telle eſt la perſpective qui » nous eſt offerte. Mais quoique la » Providence nous tende ainſi la » coupe de bénédiction, quoique la » félicité devienne notre appanage, » ſi nous ſommes diſpoſés à ſaiſir » l'occaſion qui la met à notre por- » tée; cependant il eſt encore au » choix des Etats-Unis de l'Améri- » q[illegible] ſe faire reſpecter ou mé- » pri[illegible]mme corps de nation, » de [illegible]es proſpérités, ou de » les laiſſer échapper. Ce moment » eſt pour eux la pierre-de-tou- » che; c'eſt dans ce moment, que » les yeux du monde entier ſont » arrêtés ſur eux; ce moment eſt

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» celui d'établir ou de perdre à jamais leur caractère national. Il faut » saisir ce moment pour donner au » Gouvernement fédéral le nerf & » l'énergie qui le mettront en état » de remplir les fins de son institution ; ou ce moment peut être » l'époque fatale de notre anéantissement. Il ne faut pour cela, que » du relâchement dans les ressorts » de l'union. Que le ciment de la » confédération s'affoiblisse, & nous » serons exposés à devenir les jouets » de la politique européenne, qui, » pour arrêter l'accroissement de la » Puissance américaine, soulevera les » Etats les uns contre les autres, & » fera servir leur mésintelligence au » succès de ses vues ambitieuses. » C'est d'après le systême qu'ils vont » adopter dans ce moment, qu'ils » se soutiendront, ou qu'ils tomberont en ruine. En attendant l'issue » de cette alternative, il est encore » à décider si la révolution de l'Amérique doit être considérée ultérieurement comme une bénédiction ou comme une malédiction. —— Bénédiction ou malédiction pour la génération actuelle

» & pour les générations futures; » car la destinée de plusieurs millions d'hommes à naître est enveloppée dans la nôtre.

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» Convaincu, comme je le suis, » de l'importance de la crise actuelle, » garder le silence seroit un crime. » Je parlerai donc à Votre Excellence, & sans aucun déguisement, » le langage de l'homme libre & » sincère. Je ne me le dissimule pas, » tous ceux qui pensent & voient » différemment en matières politiques, me reprocheront que je » m'écarte de la ligne tracée par « mon pouvoir; peut-être attribueront-ils à l'arrogance, à l'ostentation ce que je sais être le résultat des intentions les plus pures; » mais la droiture de mon cœur, » le rôle que j'ai rempli jusqu'à » présent dans les affaires, le parti » que j'ai pris de ne plus m'en mêler, » le desir ardent que j'ai toujours » manifesté, de jouir, au sein d'une » vie privée, des avantages qui résultent d'un gouvernement sage » & bienfaisant, tout, j'ose l'espérer, convaincra mes concitoyens, que je ne puis avoir des

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» vues sinistres, en communiquant » sans réserve les opinions renfer- » mées dans cette Adresse.

» Quatre choses me paroissent » essentielles au bien-être, pour ne » pas dire, à l'existence des Etats- » Unis envisagés comme Puissance » indépendante.

» 1°. Une union indissoluble » des Etats sous une tête fédé- » rale.

» 2°. Un égard sacré pour la jus- » tice publique.

» 3°. L'adoption d'un établisse- » ment convenable en tems de » paix.

» 4°. Cette disposition pacifique » & amicale parmi les habitans des » Etats-Unis, qui seule peut les » conduire à mettre en oubli les » préjugés locaux, les opinions po- » litiques affectées à certains lieux, » à faire des concessions mutuelles » qu'exige la prospérité générale, » & même dans certains cas, à sacri- » fier leurs avantages personnels à » l'intérêt de la Communauté.

» Telles sont les colonnes sur les- » quelles doit porter le glorieux » édifice de notre indépendance &

» de notre caractère national. La » liberté en est la base, & quiconque ôseroit en sapper les fondemens, mériteroit l'exécration publique & le châtiment le plus sévère que puisse infliger une nation » lésée.

1783. Suite de la lettre circulair. de Washington.

» Je ferai quelques observations » sur les trois premiers articles; » mais j'abandonne le dernier au » bon sens & à la considération de » ceux qui y sont immédiatement » intéressés.

» Relativement au premier point, » quoiqu'il ne soit pas nécessaire » d'entrer ici dans une discussion » particulière des principes de l'union, & de renouveller la question souvent agitée, & qui consiste » à décider s'il est convenable de » déléguer au Congrès une portion » plus étendue de pouvoir; il est » pourtant de mon devoir & de celui de tout vrai patriote, de poser » sans réserve, les propositions suivantes.

» Que si les Etats ne permettent » point au Congrès de mettre en » exercice les prérogatives, dont la » constitution l'a indubitablement

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» revêtu, tout doit tendre rapidement à l'anarchie & à la confusion; » qu'il est indispensable pour le bien » des Etats pris séparément, qu'il » réside quelque part un pouvoir » suprême pour régler & gouverner » les intérêts généraux de la République confédérée; que sans cela, » l'union ne peut durer; qu'il faut » que chaque Etat se prête fidèlement aux dernières propositions » & demandes du Congrès, & que » du parti contraire il résulteroit » les suites les plus funestes; que » toutes mesures tendantes à dissoudre l'union, contribuant à violer ou à diminuer l'autorité souveraine, doivent être considérées » comme hostiles envers la liberté & » l'indépendance de l'Amérique, & » que leurs auteurs doivent être » traités en conséquence; qu'en un » mot, à moins que, par la concurrence des Etats, nous ne soyons mis » à portée de participer aux fruits » de la révolution, & de jouir des » avantages essentiels de la société » civile sous une forme de gouvernement aussi libre, aussi pur, aussi » bien en garde contre les usurpateurs

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» tions du pouvoir arbitraire, que » celui dont l'adoption eſt conſacrée » par les articles de la confédération ; on aura à regretter tant de » ſang, tant d'argent prodigués ſans » objet, tant de ſacrifices inutiles, » tant de ſouffrances ſupportées ſans » compenſation.

» Je pourrois expoſer ici quantité d'autres conſidérations faites » pour nous convaincre, que ſans » une entière conformité à l'eſprit » de l'union, nous ne pouvons exiſter » comme Puiſſance indépendante ; » mais il ſuffit à mon objet, d'en » préſenter une ou deux qui me » paroiſſent d'une grande importance.

» Ce n'eſt que dans notre caractère d'Etats-Unis, formant enſemble un ſeul empire, que notre » indépendance eſt reconnue par » les nations étrangères, que notre » Puiſſance peut y mériter des égards, » & notre crédit s'y ſoutenir. Les » traités des Puiſſances européennes » avec les Etats-Unis de l'Amérique deviennent nuls au moment » de la diſſolution de l'union : nous » nous retrouvons alors à-peu-près

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» dans l'état de nature, où peut-» être une expérience funeste nous » apprendra qu'il est une progres-» sion nécessaire de l'extrémité de » l'anarchie à l'extrémité de la ty-» rannie, & que le pouvoir arbi-» traire s'établit aisément sur les » ruines de la liberté, quand on l'a » portée jusqu'à la licence.

» A l'égard du second article, » concernant l'observance de la » justice publique, le Congrès dans » sa dernière adresse aux Etats-Unis, » a presque épuisé ce sujet. Il a si » bien enveloppé ses idées & fait » sentir si fortement l'obligation où » se trouvent les Etats, de rendre » une justice complette à tous nos » créanciers publics ; il s'est expri-» mé sur cet objet, avec tant d'é-» nergie & de dignité, qu'on ne » peut s'intéresser réellement à l'hon-» neur & à l'indépendance de l'Amé-» rique, & hésiter un instant sur la » nécessité d'adopter les mesures » proposées. Si les argumens du » Congrès ne produisent pas la con-» viction, si le systême proposé par » cette honorable Compagnie, n'est » pas mis en exécution immédiate,

» les circonſtances ſont ſi preſſantes, 1783.
» qu'avant de pouvoir adopter aucun
» autre plan, nous verrons arriver Suite de la lettre circulaire de Washington.
» une banqueroute nationale avec
» toutes ſes funeſtes ſuites ; telle eſt
» l'alternative qui, dans ce moment,
» ſe préſente aux Etats-Unis. N'en
» doutons pas, l'Amérique eſt en
» état d'acquitter les dettes qu'elle
» a contractées pour ſa défenſe ; je
» me flatte qu'elle y eſt diſpoſée.
» Le ſentier qui nous trace le de-
» voir, eſt devant nos yeux ; dans
» tous les cas poſſibles, on trou-
» vera toujours que l'honnêteté eſt
» la meilleure, la ſeule vraie poli-
» tique. Soyons donc juſtes comme
» nation ; rempliſſons les contrats
» publics que le Congrès avoit le
» droit de paſſer ; rempliſſons-les
» avec cette même bonne foi à
» laquelle nous nous croyons tenus
» dans nos engagemens perſonnels.
» Qu'en attendant, les Citoyens de
» l'Amérique ſe livrent avec em-
» preſſement à leurs occupations,
» & comme individus, & comme
» membre de la ſociété. C'eſt alors
» qu'ils donneront du nerf aux reſ-
» ſorts du gouvernement, & qu'ils

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» vivront heureux ſous ſa protec-
» tion ; chacun recueillera les fruits
» de ſon travail, chacun jouira de
» ſes acquiſitions avec une pleine
» ſécurité.

» Dans cet état de liberté abſo-
» lue, qui pourroit marquer de la
» répugnance à ſacrifier une foible
» portion de ſa propriété, pour
» ſoutenir les intérêts communs de
» la patrie, & donner de la conſiſ-
» tance à la protection du gouver-
» nement ? Qui ne ſe rappelle pas
» les déclarations ſi ſouvent répé-
» tées au commencement de la
» guerre, que nous ſerions com-
» plettement ſatisfaits, ſi, au prix de
» la moitié de nos poſſeſſions, nous
» pouvions défendre le reſte ? Où
» trouvera-t-on un homme qui
» veuille être redevable de la dé-
» fenſe de ſa perſonne & de ſa pro-
» priété, aux efforts, à la bravou-
» re, à l'effuſion du ſang d'autrui,
» ſans faire lui-même un généreux
» effort pour acquitter la dette
» de l'honneur & de la reconnoiſ-
» ſance ? Dans quelle partie du
» Continent trouverons-nous un
» homme, ou un corps d'hommes,

» qui ôſe, ſans rougir, propoſer » des meſures tendantes à fruſtrer » le Soldat de ſa ſolde, & le créan- » cier public de ſa dette ? S'il étoit » poſſible qu'on vît jamais un exem- » ple d'injuſtice auſſi révoltant, » cet exemple n'allumeroit-il pas » l'indignation générale, n'attire- » roit-il pas la vengeance du Ciel » ſur ceux qui le donneroient ? Au » reſte, ſi l'on voyoit ſe manifeſter » dans aucun des Etats, l'eſprit de » déſunion, d'entêtement & de per- » verſité ; ſi des diſpoſitions ſi flé- » triſſantes tendoient à nous fruſtrer » de tous ces heureux effets que » nous avons lieu d'attendre de » l'union, ſi l'on ſe refuſoit à la de- » mande des fonds deſtinés à payer » l'intérêt annuel de la dette pu- » blique ; & ſi un pareil refus pro- » duiſoit tous les maux, faiſoit re- » vivre toutes les inquiétudes, dont » nous venons de voir l'heureux » terme ; le Congrès qui, dans tout » ce qu'il a fait, a montré beaucoup » de juſtice & de magnanimité, ſeroit » juſtifié aux yeux de Dieu & des » hommes, & ceux des Etats-Unis » qui agiſſant en oppoſition avec la

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

1783.
Suite de la lettre circulaire de Washington.

» fageffe collective du Continent, » fe livreroient à des confeils fi pernicieux, répondroient feuls de » toutes les conféquences.

» Quant à moi, convaincu dans » le fond de ma confcience d'avoir » toujours agi de la manière qui » m'a paru la plus avantageufe aux » intérêts réels de mon pays; m'étant, en quelque forte, rendu » garant envers l'armée, que les » États finiroient par lui faire juftice » ample & complette; ne cherchant » à dérober aux yeux de l'univers » aucune partie de ma conduite » officielle, j'ai jugé convenable » de mettre fous les yeux de votre » Excellence la collection des papiers relatifs à la demi-paie, & à la » commutation qui en a été accordée par le Congrès aux Officiers » de l'armée. La communication » de ces pièces expliquera clairement les principes de mes fentimens, & les raifons qui, dans une » période antérieure, me portèrent » à recommander avec inftances » l'adoption de cette mefure.

» Comme les procédés du Congrès, ceux de l'armée & les

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» miens, font fous les yeux de tout » le monde, & préfentent une » fource d'information fuffifante » pour détruire les préventions & » les erreurs qui peuvent s'être » emparées de quelques efprits; je » crois fuperflu d'en dire davanta- » ge, & je me contenterai d'obfer- » ver que les réfolutions du Con- » grès dont il s'agit ici, ont abfo- » lument force de loi fur les Etats- » Unis, comme les actes les plus » folemnels de confédération ou de » légiflation.

» On fe feroit une idée bien » fauffe, & de la demi-paie, & de » fa commutation en une fomme » une fois payée, fi on les confidé- » roit fous le point de vue odieux » des penfions; c'eft une idée qu'il » faut abfolument rejetter. Dans fa » réalité, cette mefure eft une com- » penfation raifonnable offerte par » le Congrès, dans un tems où il » n'avoit autre chofe à offrir pour » des fervices à rendre; c'étoit l'u- » nique moyen qui lui reftât de » prévenir l'abandon total du fer- » vice; c'étoit pour les Officiers » de l'armée, une partie de leur

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» contrat d'engagement, le prix de » leur ſang & de votre indépen» dance : c'eſt par conſéquent quel» que choſe de plus qu'une dette » ordinaire, c'eſt une dette d'hon» neur. Elle ne peut être conſidé» rée, ni comme penſion, ni comme » gratification, & ne doit ceſſer » d'exiſter que lorſque la bonne foi » l'aura acquittée.

» Quant aux objections relatives » à la diſtinction entre l'Officier & » le Soldat, il ſuffit pour y répon» dre que l'expérience uniforme de » toutes les Nations du monde, » combinée avec la nôtre, prouve » l'utilité de cette diſtinction ; le » Public doit inconteſtablement à » tous ſes ſerviteurs des récom» penſes proportionnées à l'impor» tance des ſervices qu'il en tire. » Dans quelques lignes de l'armée, » les amples gratifications accordées » aux Soldats, équivalent peut-être » à ce qui peut revenir aux Offi» ciers, de la commutation propo» ſée. Dans d'autres lignes, le par» tage des Soldats a été encore » plus favorable ; & ſi aux conceſ» ſions de terre, au paiement des

» arrérages, des vêtemens & des » gages, nous joignons l'année de » paie qui leur est promise, je » n'exagere point en disant que le » traitement fait aux Soldats est au » moins égal à celui des Officiers. » Au reste, si l'on croyoit juste » d'accorder aux premiers des ré- » compenses ultérieures, telles » qu'une exemption de taxes pour » un tems limité, ou quelques au- » tres priviléges, j'ôse assurer que » personne au monde ne desire plus » que moi le bien-être de tous ces » braves défenseurs de la cause » américaine; mais quel que soit, » à cet égard, l'effet de leurs de- » mandes, elles ne peuvent militer » contre l'acte par lequel le Con- » grès offre aux Officiers de l'armée » cinq années de paie entière, au » lieu de la demi-paie à vie.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» Avant de passer à un autre su- » jet, je ne puis me dispenser de » rappeller les obligations que nous » avons à cette classe méritante de » Vétérans, tant Soldats qu'Offi- » ciers subalternes, qui, d'après une » résolution du Congrès du 23 » Avril 1782, ont été congédiés

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» avec une pension viagère. Leurs » souffrances & leurs services leur » donnoient de justes droits à ce » qu'il fût ainsi pourvu à leurs » besoins. Il suffit de rappeller ces » droits, pour réveiller en leur fa- » veur tous les sentimens de l'huma- » nité. Rien ne peut les soustraire » à toutes les miseres de l'indigen- » ce, qu'une exactitude scrupuleuse » dans le paiement de cette dette » annuelle. En effet, quel spectacle » plus affligeant que de voir tant » de braves gens qui, après avoir » versé leur sang ou perdu leurs » membres au service de la patrie, » n'auroient de ressources que celles » de la mendicité. On ne peut trop » recommander ceux de cette classe » à la protection la plus active du » Corps Législatif dans chaque » Etat.

» Je n'ai que peu de choses à » dire sur le troisième article qui » concerne particulièrement la dé- » fense de la République. Il est » important de mettre les Milices » de l'Union sur un pied respecta- » ble en tems de paix, & je ne » doute pas que le Congrès ne re-

» commande un établiſſement con-
» venable à ce ſujet. Je vais en
» démontrer les avantages.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» La Milice de ce pays doit être
» conſidérée comme le *palladium*
» de notre ſécurité ; c'eſt la reſ-
» ſource à laquelle il nous faudroit
» d'abord recourir, en cas d'hoſti-
» lités. Il eſt par conſéquent eſſen-
» tiel qu'elle ſoit formée d'après un
« même ſyſtême, que la diſcipline
» y ſoit uniforme, & que l'on intro-
» duiſe dans chaque partie des
» Etats-Unis les mêmes armes, &
» le même appareil militaire. A
» moins que l'eſpérance ne l'ait
» appris, on ne ſauroit concevoir
» les difficultés, les dépenſes & la
» confuſion qui réſultent d'un ſyſ-
» tême contraire, ou des arrange-
» mens vagues qui ont été pris juſ-
» qu'à ce jour.

» Si, en traitant des queſtions
» politiques, j'ai donné une étendue
» plus qu'ordinaire à cette adreſſe,
» l'importance de la criſe, & l'im-
» menſité des objets diſcutés ſeront
» mon excuſe. Je ne deſire cepen-
» dant, & n'attends aucun égard
» pour les obſervations précéden-

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» tes, qu'autant qu'elles paroîtront » dictées par la bonne intention, » conformes aux règles immuables « de la justice, calculées de manière à produire un système raisonnable de politiques, & fondées » sur tout ce que peut avoir acquis l'expérience, par une longue » application aux affaires publiques.

» Je pourrois, d'après mes ob-« servations, m'expliquer sur ce » dernier point avec quelque con-» fiance; & si je ne craignois d'é-» tendre cette lettre, déjà prolixe, » au-delà des bornes que je me » suis prescrites, je pourrois dé-» montrer à quiconque a l'esprit » ouvert à la conviction, qu'en » moins de tems, avec beaucoup » moins de dépenses, on auroit pu » conduire la guerre à cette même » issue, si l'on avoit developpé, d'une » manière favorable, les ressources » du continent : que les détresses, » les attentes frustrées, & tous leurs » fâcheux résultats, ont eu souvent » pour cause le défaut d'énergie » dans le Gouvernement continen-» tal, plutôt que le défaut de

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» moyens de la part des Etats in-
» dividuels. Une autorité inſuffi-
» ſante dans le pouvoir ſuprême,
» une condeſcendance trop par-
» tielle aux requiſitions du Con-
» grès, le défaut de ponctualité de
» la part de quelques Etats; telles
» ont été les vraies cauſes de l'inef-
» ficacité de certaines meſures,
» du refroidiſſement dans le zèle
» de ceux même qui étoient le
» mieux diſpoſés à bien faire. Les
» dépenſes de la guerre ſe ſont ac-
» cumulées, les plans les mieux
» concertés ont ſouvent manqué
» leur effet, le découragement s'eſt
» fait ſentir quelquefois parmi les
» troupes, parce qu'il n'y avoit
» point aſſez d'accord, point aſſez
» d'harmonie entre les différentes
» branches du pouvoir légiſlatif.
» De-là naiſſoient mille inconvé-
» niens, qui, ſans doute, auroient
» entraîné la diſſolution d'une armée
« moins patiente, moins patriote,
» moins perſévérante que celle dont
» on m'a confié le commandement.
» En faiſant mention de ces faits qui
» ſont notoires, & qui atteſtent
» le vice de notre conſtitution fé-

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» dérale, vice que la conduite d'une » guerre rend ſur-tout ſenſible, je » n'en reconnois pas moins l'aſſiſ- » tance, dont toutes les claſſes de » citoyens m'ont ſouvent donné » lieu de m'applaudir ; & je m'eſti- » merai toujours heureux de pou- » voir rendre juſtice aux efforts » ſans exemple qu'ont développé « les Etats individuels en beaucoup » d'occaſions importantes.

» Telles ſont les obſervations » que j'avois à faire, avant de réſi- » gner mon emploi public entre les » mains de ceux qui me l'ont con- » fié. Ma tâche eſt remplie, & je » prends congé de votre Excellen- » ce. Je fais en même-tems mes » derniers adieux à toutes les fonc- » tions de la vie publique. La ſeule » requête qui me reſte à vous faire, » c'eſt de communiquer mes ré- » flexions à votre Corps Légiſlatif, » & de les conſidérer comme le » legs d'un citoyen, dont la paſſion » fut toujours d'être utile à ſon » pays, & qui, dans l'ombre de ſa » retraite, ne ceſſera jamais d'im- » plorer pour lui la bénédiction di- » vine. La prière fervente que j'a-

» dreſſe au Ciel, eſt que Dieu vous » prenne, ainſi que l'Etat que vous » préſidez, dans ſa ſainte protec- » tion ; qu'il diſpoſe le cœur des » citoyens à la ſubordination & à » l'obéiſſance. Puiſſent-ils ſe péné- » trer mutuellement d'une affection » vive & fraternelle, puiſſent-ils » l'étendre à tous les individus des » Etats-Unis, & particulièrement » à ceux de leurs concitoyens, qui » ont prodigué leur ſang & leur vie » pour la liberté de l'Amérique ! » Qu'il plaiſe au Ciel de nous inſpi- » rer à tous cet eſprit de juſtice, » de charité, de clémence & de paix » qui formoit le caractère de l'Au- » teur divin de notre ſainte reli- » gion ! Sans une humble imitation » de l'exemple qu'il nous a donné, » en vain nous flatterions-nous de » devenir une nation heureuſe ».

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington

Du quartier général de Newburg, le 18 *Juin*.

WASHINGTON.

Heureux effet de cette lettre.

Les vœux du Général furent exaucés, & ſa lettre eut l'effet qu'il en devoit attendre. Les troubles annoncés ou produits par cette eſpèce de ſchiſme élevé entre quel-

1783. ques Etats & le Congrès, se calmèrent insensiblement; son pouvoir fut rétabli sur sa première base d'autorité législative, & cette Compagnie, réfugiée à Trenton jusqu'au mois de Novembre, y reçut différentes adresses, où le Peuple américain désavouoit la conduite des Soldats révoltés contre l'honorable assemblée de Philadelphie. Les Habitans & la Milice des Etats de Jersey, signalèrent d'une manière particulière leur dévouement patriotique, en offrant au Congrès leurs vies & leurs fortunes pour le maintien de l'union dans sa *tête* fédérale. Ces mêmes troupes qui, peu de tems auparavant, avoient menacé de ruiner la confédération, se retirèrent paisiblement dans leurs provinces respectives, où, sans autres ressources que la patience & le travail de leurs mains, elles attendirent que des circonstances heureuses leur en fissent trouver de plus abondantes dans la reconnoissance de la patrie. Ainsi les Américains se virent tranquilles possesseurs de cette indépendance pour laquelle ils avoient combattu

huit années conſécutives; ainſi, par les bienfaits de la France combinés avec le développement de leurs efforts patriotiques, ils acquirent des avantages qui doivent les élever un jour au niveau des plus grandes Puiſſances de l'univers. 1783.

Que la France a plus fait pour ſes Alliés que pour elle-même.

On ne peut conteſter à la France la gloire d'avoir moins enviſagé ſes intérêts que ceux des Alliés dans preſque toutes les opérations de cette guerre, & de l'avoir terminée par des ſacrifices encore plus généreux. Contente pour ſon partage, de ſe rétablir dans le même état d'où la guerre de 1756 l'avoit fait déchoir, elle voulut que, par le dernier traité de paix, l'Eſpagne regagnât les Florides & l'iſle de Minorque; & pour faire ceſſer les juſtes allarmes de la Hollande, qui devoit naturellement payer une grande partie des frais de la guerre, la France oublia ſes griefs contre cette nation, & lui rendit, comme on l'a dit ailleurs, les poſſeſſions que les Anglois lui avoient enlevées dans la guerre précédente, & qu'elle leur avoit repriſes dans les dernières campagnes : poſſeſ-

sions pour lesquelles elle étoit en
1783. droit d'exiger une grande compensation de la part de l'Angleterre. Les bons appréciateurs de la gloire, conviendront qu'il y en a beaucoup plus dans cette modération de la France, que dans l'acquisition de plusieurs provinces.

Fin du troisième & dernier Volume.

FAUTES A CORRIGER

Dans le Tome premier.

PAGE 7, *ligne* 1, ministre; *lisez* ministère.
p. 14, *lig.* 5, la France avoit; *lis.* les François avoient.
p. 120, *lig.* 6, les cartes; *lis.* le carton.
p. 230, *lig.* 24, en usage; *lis.* un usage.
p. 239, *lig.* 17, pieds & mains liées; *lis.* pieds & mains liés.
p. 292, *lig.* 11, à rassurer; *lis.* à rassurer les François.
ibid, *lig.* 18, sous lui dans l'armée; *effacez* dans l'armée.
ibid, *lig* 20, à cette armée; *lis.* à son armée.
p. 300, *lig.* 3, du Ministre; *lis.* du ministère.
p. 347, *lig.* 6, au Congrès; *lis.* du Congrès.
p. 378, *lig.* 2, faisant; *lis.* frisant.
p. 380, *note*, *lig.* 12, de Louis XVI; *lis.* de cette auguste Princesse.
p. 381, *lig.* 10, de ses; *lis.* de ces.
p. 390, *lig.* 4, de notre sécurité; *lis.* de la sécurité.
p. 392, *lig.* 28, à cinquante; *lis.* cinquante.
p. 393, *lig.* 8, fut bientôt suivie; *lis.* avoit été suivie.
p. 405, *lig.* 2, Louis XXI; *lis.* Louis XVI.
page 430, *lig.* 25, le nombre des morts, &c. *La fin de cette page & les huit suivantes qu'il falloit souligner jusqu'à ces mots :* CES GRANDS RÉSULTATS, *ne sont pas de l'Auteur de cette Histoire.*
p. 453, *lig.* 23, de l'attaquer; *lis.* de l'attaque.
p. 464, *lig.* 13, ne s'occupa point; *lis.* négligea.
p. 469, *lig.* 9, ingratitude; *lis.* gratitude.
p. 475, *lig.* 28, les moins utiles; *lis.* le moins utile.
p. 489, *lig.* 18, conversation; *lis.* conservation.

Tome II.

PAGE 33, *ligne* 18, à une grande; *lisez* & une grande.
p. 69, *lig.* 7, à l'intention; *lis.* à l'attention.
p. 89, *lig.* 17, le furieux, *lis.* le peuple furieux.
p. 93, *lig.* 23, bataille quarrée; *lis.* en bataillon quarré.
p. 99, *lig.* 27, recueillies; *lis.* accueillies.

p. 121, lig. 12, mentions; *lis.* motions.
p. 127, lig. 28, de la bataille; *lis.* de bataille.
p. 140, *lig.* 19, assiégeoient; *lis.* assiégeoit.
p. [illegible], lig. 21, & de; *lis.* afin de.
p. 212, *lig.* 4, manœuvrèrent; *lis.* elles manœuvrèrent.
p. 214, *lig.* 8, célèbre; *lis.* célébré.
p. 251, *lig.* 21, & il paroît; *lis.* & il paroissoit.
p. 268, *lig.* 23, leur champ; *lis.* camp.
p. 284, *lig.* 7, jusqu'à l'ouvert; *lis.* jusqu'à l'ouverture.
p. 293, *lig.* 5, se mit; *lis.* il se mit.
p. 304, *lig.* 26, les diff[illegible]orts; *lis.* les différents forts.
p. 310, *lig.* 26, mais ses souffrances & une non-réussite, &c. *Ces mots & les suivans jusqu'à l'*ALINÉA *de la page* [illegible], *ne sont pas de l'Auteur de cette Histoire.*
p. 321, *lig.* 2, en ce que les efforts de la France; *lis.* pour la France, en ce que ses efforts.
p. 344, *lig.* 28, le siége; *lis.* un siége.
p. 348, *lig.* 8, de la Bretagne, *lis.* d'Angleterre.
p. 349, *lig.* 13, à opposer; *lis.* à leur opposer.
p. 364, *lig.* 25, le Comte d'York; *lis.* le Comté d'York.
p. 389, *lig.* 11, forment; *lis.* formant.
p. 446, *note*, *lig.* 6, Carix; *lis.* Cadix.
p. 520, *lig.* 11, attente; *lis.* atteinte.

Tome III.

PAGE 31, *ligne* 7, effectifs; *lisez* respectifs.
p. 39, *lig.* 18, étoient embarqués; *lis.* s'étoient embarqués.
p. 52, *lig.* 9, particulier; *lis.* déterminé.
p. 107, *lig.* 12, pour les hauteurs; *lis.* par les hauteurs.
p. 120, *lig.* 7, l'une & l'autre; *lis.* l'un & l'autre.
p. 166, *lig.* 15, de Chatries; *lis.* de Castries.
p. [illegible], *lig.* 5, qui ne peut; *lis.* que ne peut.
p. 204, *lig.* 25, jusqu'à qu'on eut; *lis.* jusqu'à ce qu'on eut.
p. 314, *lig.* 12, un règne; *lis.* le règne.
p. 330, *lig.* 13, ne surprendroient; *lis.* ne suspendroient.
ibid, *lig.* 29, de l'auguste Monarque; *lis.* du Monarque.
p. 341, *lig.* 6, mouvemens; *lis.* monumens.
p. 347, *lig.* 5, concerter; *lis.* concentrer.
p. 374, *lig.* 12, l'auguste Monarque François; *lis.* Louis XVI.

p. 389, *lig.* 26, de cet habile ingénieur; *lis.* de M. d'Arçon.
p. 392, *lig.* 16, d'autant plus difficile; *lis.* très-difficile.
p. 450, *lig.* 11, de connoître; *lis.* de reconnoître.
p. 476, *lig.* 17, de l'administration; *lis.* de l'admiration.
p. 478, *lig.* 14, utiles; *lis.* inutiles.
p. 533, *lig.* 27, ne lui permettoit; *lis.* ne lui promettoit.
p. 563, *lig.* 7, erreur; *lis.* terreur.
p. 567, *lig* 9, de la Hollande; *lis.* de Hollande.
p. 589, *lig.* 11, les honneurs; *lis.* les horreurs.
p. 602, *lig.* 15, enveloppé; *lis.* développé.
p. 611, *lig.* 16, l'espérance, *lis.* l'expérience.

